

MARTINA COLE

Jolie poupée
roman



fayard

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[Prologue](#)

[LIVRE PREMIER](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[LIVRE II](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Epilogue](#)

OceanofPDF.com

Traduit de l'anglais par Marie Ploux

Titre original : *The Know*.

Première édition chez Headline Book Publishing, 2003.

© Martina Cole, 2003

Librairie Arthème Fayard, 2009, pour la traduction française.

978-2-213-66494-1

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Sans visage, L'Archipel, 2004.

Deux Femmes, Fayard, 2007.

La Proie, Fayard, 2007.

Le Clan, Fayard, 2008.

OceanofPDF.com

*Pour Jo et Lesley.
Allez-y les filles ! En avant !
Et gros bisous.
Pour Avril et Timothy Petherick
– ainsi que Gra Geoff et Susan P.
Avec tout mon amour, toujours,
Minnie x.
Et pour Adele King.
C'est un tel privilège de t'avoir eue pour
amie
et marraine de Freddie...
Jamais je n'oublierai la gentillesse et l'amitié
que vous m'avez toujours manifestées, Darley
et toi.*

OceanofPDF.com

Prologue

La première chose que vit Joanie Brewer en ouvrant la porte, ce fut des policiers en uniforme. Elle tenta de la refermer comme elle l'avait fait si souvent dans sa vie. Sans succès.

Lorsqu'une botte déterminée vint se poser sur le paillason, elle soupira :

– Puisque je vous dis qu'il n'est pas là... Il vient de sortir, il a passé la journée avec moi. Alors, quoi que vous lui vouliez, ça peut pas être lui.

– Joanie...

Le policier en civil la regarda quelques secondes, puis baissa les yeux vers ses pieds minuscules, chaussés de mules roses ornées de plumes d'autruche et aux talons de plastique éculés. La lumière crue de l'entrée durcissait son joli visage. Ses cheveux décolorés, relevés au sommet du crâne, et ses traits anguleux lui donnaient l'air d'un animal revenu à l'état sauvage. Sans sa couche de maquillage habituelle, Joanie paraissait plus âgée. Elle ressemblait à ce qu'elle était : une femme usée. Usée jusqu'à la corde.

Seuls ses yeux bleus laissèrent filtrer une émotion réelle. Du désespoir. Elle venait de comprendre pourquoi ils étaient là et refusait d'entendre ce qu'ils s'apprêtaient à lui dire, même si c'était inévitable.

– Je suis désolé, Joanie. On peut entrer, ma grande ? demanda l'inspecteur Baxter.

Elle leur ouvrit sa porte à la peinture écaillée, à moitié défoncée ; son attitude avait complètement changé.

– Autant qu'on en finisse, alors.

Aucun des trois hommes n'arrivait à soutenir son regard. Une femme policier, une brune aux seins fermes et pleine d'assurance, l'attrapa doucement par le bras. Joanie la repoussa d'un mouvement d'épaule si violent qu'elle faillit en perdre l'équilibre.

L'atmosphère était pesante, tendue. Ils étaient là contre leur gré, conscients de ne pas être les bienvenus.

Joanie les fit entrer dans le living. Leur mine interloquée lui procura un pincement de satisfaction. Au milieu de cette pièce pauvrement meublée mais d'une propreté impeccable trônaient un écran plat panoramique et un lecteur DVD dernier cri. Elle sourit :

– Tout est payé, rubis sur l'ongle. Les factures sont dans la cuisine.

La policière tourna la tête vers une porte, celle de la cuisine justement, et lança :

– Et si je faisais du thé ?

Personne ne répondit. Joanie prit un siège et leur fit signe de l'imiter.

– Vous l'avez trouvée, c'est ça ?

L'inspecteur Baxter acquiesça.

Elle retint ses larmes, aucun des hommes ne pouvait la regarder en face.

– Et elle est morte.

Le policier acquiesça de nouveau.

Joanie se couvrit le visage des mains, éclata en sanglots et poussa un hurlement rauque, désespéré. Elle se ressaisit, sécha ses larmes, releva la tête, et balaya la pièce du regard en ravalant ses émotions comme elle l'avait fait toute sa vie. Plutôt crever que de pleurer devant ces connards.

Soudain, son visage s'éclaira : elle venait d'apercevoir, dans un cadre posé sur la cheminée, la dernière photo de classe de Kira, sa Kira aux yeux bleus pétillants de joie. Quelle belle petite fille... c'était une enfant délicieuse... et sa petite dernière, née hors mariage comme les autres. Sa préférée.

Son cœur se mit à battre à tout rompre. Un instant, elle crut qu'elle allait défaillir.

– Je vous l'avais bien dit que c'était pas une fugue ! Mais vous avez pas voulu me croire, hein ? lança-t-elle d'un ton accusateur. Jamais elle m'aurait quittée, ma petite. *Jamais* ! Seulement, voilà, y en a pas un qu'a voulu m'écouter !

Du sac qu'il tenait sur ses genoux l'inspecteur sortit une robe trop petite pour une enfant de onze ans. Kira était comme sa mère, un petit modèle, une miniature. La robe, toute souillée, avait été blanche et imprimée de petites fleurs bleues. Pas de mystère, Joanie savait exactement ce qui était arrivé à sa fille.

– On a trouvé ça avec le corps. Il faudrait que tu...

Elle lui arracha la robe et s'en couvrit le visage. Ça ne sentait rien, à part la crasse et la haine. Rien à voir avec le parfum fleuri et ensoleillé d'une enfant de onze ans à l'orée de sa vie de femme. Une gamine qui avait la vie devant elle. Joanie revoyait Kira rire aux éclats, raconter des blagues. Sa fille était une gentille petite, une enfant facile.

Lorsque la policière entra avec le thé, Joanie sentit ses yeux se remplir de larmes. Pourtant, malgré sa détresse, elle se réjouit que la jeune femme ait choisi les mugs réservés aux invités. C'est important d'être entouré de belles choses.

Surtout un jour comme celui-là.

On lui parlait, elle voyait bouger leurs lèvres, mais elle n'entendait rien. Rien, sauf la voix de sa petite fille qui appelait sa mère, sa maman qui ne venait pas.

Elle se mit à se balancer d'avant en arrière en s'accrochant aux restes de la robe, répétant dans un murmure : « Mon bébé, mon bébé... »

Un des policiers suggéra d'un ton attristé :

– J'appelle le toubib ?

L'inspecteur hocha la tête et sirota son thé.

Elle avait beau être ce qu'elle était, cette Joanie, elle qui était connue comme le loup blanc par tout le commissariat, ils n'avaient plus devant eux, à présent, qu'une femme dont l'enfant venait d'être brutalement assassinée.

Quelle saloperie, cette histoire ! Il aurait dû apporter de la gnole, tiens. Oh, pas pour lui, non, mais pour cette femme brisée qui était assise devant eux.

Ce n'était plus la Joanie Brewer qu'il avait connue, la prostituée alcoolique et grande gueule qui avait donné naissance à une sacrée bande de

truands. C'était une mère endeuillée qui pleurait son enfant kidnappée dans la rue, manipulée et abusée, avant d'être abandonnée comme un tas d'ordures.

Il finit son thé en silence.

Joanie avait retrouvé son calme, elle avait les yeux dans le vague. On ne pourrait plus rien en tirer pour l'instant.

Enfin, le médecin arriva.

OceanofPDF.com

LIVRE PREMIER

*Mesdames, juste un peu plus de chasteté, si vous n'y voyez pas
d'inconvénient.*

Sir Herbert Beerbohm TREE (1852-1917)

*Dehors les chiens, les magiciens, les impudiques, les meurtriers,
les idolâtres, quiconque aime le mensonge et s'y adonne !
Apocalypse de Saint Jean, 22-15.*

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Il faisait une chaleur torride dans cette petite chambre ; Joanie Brewer alluma le ventilateur et se remit une touche de déodorant. Le lit deux places occupait quasiment toute la pièce, et elle dut crapahuter jusqu'à la coiffeuse encombrée pour tirer une taffe de sa Benson & Hedges Light. Elle en profita pour s'avaler une bonne gorgée de vodka Coca tellement âcre qu'elle laissa échapper un râot bien sonore.

L'armoire croulait sous les fringues et l'atmosphère empestait Avon Musk. Elle n'avait vraiment aucune envie d'aller au turbin, ce soir. Franchement, elle aurait préféré rester en bas avec les copines, à fumer et picoler en se racontant des ragots. Ici, l'été, c'était génial – enfin, si on faisait abstraction de la puanteur dégagée par les ordures en décomposition et les mêmes mal lavés : un peu plus et on se serait cru ailleurs, dans un autre monde. Mais bon, elle avait l'imagination fertile ; c'était quand même pas Ténérife, ici !

En souriant, elle se remit une couche de rouge n° 7, le rose sucré. Si tout marchait bien, ce soir, demain elle prendrait sa journée. Enfin, un peu de temps rien qu'à elle. Franchement, elle ne l'aurait pas volé.

Elle se tartina le visage de façon professionnelle en fredonnant « *No Woman, No Cry* » avec Bob Marley. Ça faisait un moment déjà qu'elle ne prêtait plus vraiment attention à son apparence. Fini, l'époque où elle mettait un point d'honneur à se faire belle. La vie l'avait rattrapée, et l'argent qui jadis coulait à flots s'était sérieusement tari. Si elle n'avait pas été si flemmarde, il n'aurait tenu qu'à elle de se prendre un vrai boulot. Mais c'était un peu tard et, avec les antécédents qu'elle se trimbalait, les offres ne se bousculeraient pas au portillon... Un vrai cercle vicieux, franchement.

Elle soupira et tira une nouvelle taffe. Jamais, même dans ses plus grands moments de délire, elle n'aurait imaginé que sa vie puisse prendre une tournure pareille. Mais bon, voilà : ce qui était fait était fait, elle acceptait son sort. Question de courage.

Derrière les profonds sillons qui, même lorsqu'elle était reposée, lui creusaient le visage, on devinait encore les traits de la jolie fille qu'elle avait été. En croisant son reflet dans la glace, elle eut soudain envie de pleurer. Mais non, hors de question ! Elle vida son verre et se força à sourire ; voilà, c'était mieux comme ça. Elle aurait l'air fin si les clients prenaient leurs jambes à leur cou !

Elle entendit Kira rire dans le living et sans comprendre ce qui se disait, sourit instinctivement. Quelle heureuse nature, cette petite ! Toujours à rire, toujours une blague aux lèvres...

Jon Jon entra avec une nouvelle vodka Coca bien tassée.

– Tiens, descends-toi ça dans le gosier, m'man. Alors, t'es prête à décoller ?

Joanie secoua la tête.

– C'est bon, t'inquiète. Monika m'emmène.

Il éclata de rire.

– Non, je te parlais de Valium, m'man !

Le visage de Joanie s'éclaira :

– Ben, dis donc, je m'arrange pas ! Non, merci, Jon Jon. D'ailleurs, j'aimerais bien que t'arrêtes de distribuer tes pilules à tort et à travers. Tu vas te faire choper, mon fils, c'est moi qui te le dis.

Bien trop occupé à s'admirer dans le miroir de la coiffeuse, Jon Jon ne répondit pas.

Joanie s'enfila une rasade, qu'elle recracha aussitôt.

– Bordel, Jon Jon, mais qu'est-ce que t'as foutu là-dedans ? Du kérosène, ou quoi ?

– Smirnoff Black Label, Carty en dégotte sur les docks.

– Exactement ce qu'il me fallait ! répliqua Joanie en sirotant son verre.

Et c'était la stricte vérité, même si son fils ne s'en rendait pas compte. Il lui adressa un grand sourire et elle le contempla, émerveillée. Il détestait ce qu'elle faisait et pourtant, depuis ses neuf ans, il avait pris l'habitude de lui apporter un verre avant qu'elle parte travailler. A l'école, il était la risée de ses camarades, on traitait sa mère de pute, de

tapineuse et autres gentilleses du même genre. Mais voilà, il avait beau détester ça, lui en vouloir à mort, même, il savait qu'elle n'avait pas eu le choix et il la respectait. C'était sa mère.

– Dis, Jon Jon, tu restes là, ce soir, pour Kira. C'est au tour de Jeanette de sortir, je te rappelle.

Il acquiesça.

– Pas la peine de me radoter toujours les mêmes salades, m'man. J'assume, non ?

Et il quitta la pièce avec l'air digne d'un gamin de dix-sept ans à qui on ne la fait pas – surtout pas sa mère.

On pouvait dire ce qu'on voulait, et elle était peut-être la seule à le voir, mais Jon Jon était un bon gosse. Les flics l'avaient dans le collimateur : la preuve, au moindre pépin, c'était lui qu'on recherchait. D'accord, quand ça le prenait, c'était un sale petit emmerdeur, mais fallait le voir bouquiner ! Il avalait tout ce qui lui tombait sous la main. Il en connaissait, des mots, et des compliqués encore. Elle en était fière, de son petit salopiaud.

Joanie était sacrément fière de ses enfants et aucun ragot sur les Brewer, elle comprise, n'y pourrait rien changer. Les racontars, elle les connaissait et s'en fichait éperdument : ils se débrouillaient pour survivre, ni plus ni moins, et comme tout le monde. Alors, rien à cirer des commérages ! En tout cas, c'est ce qu'elle laissait croire. Elle était toujours la première à plaisanter sur son job, elle en parlait même si facilement qu'elle était devenue une vraie légende. Il faut dire que Joanie n'était pas manchote, question castagne, et qu'elle avait balancé assez de marrons pour se gagner le respect du voisinage. De toute façon, quelles raisons auraient-ils, ces gens-là, de se montrer impolis ? Elle leur prêtait volontiers l'oreille, et même quelques billets, à l'occasion. Et puis elle savait tenir sa langue. Elle était au courant de tout, surtout de la vérité qui se cachait derrière les ragots. Pas de fumée sans feu, comme on dit. Mais elle la fermait parce que sinon, bonjour les dégâts !

Comme elle recevait tous les catalogues de vente par correspondance, ses voisines passaient par elle pour commander leurs cadeaux de Noël et d'anniversaires. Du coup, elle n'ignorait rien de leurs revenus ou, plutôt,

de leur absence de revenus. D'ailleurs, en général, c'étaient les dettes qui posaient problème ; Joanie, elle, pouvait se vanter de ne rien devoir à personne et détestait qu'on la prenne pour une poire.

Elle lisait aussi les tarots, ce qui lui assurait une certaine position dans la cité. Les femmes voulaient toutes savoir *si*, et surtout *quand* elles sortiraient de ce trou et ce que leur réservait leur vie amoureuse. Vu que leurs mecs se faisaient la malle au bout de quelques semaines, Joanie était très demandée. Cette pensée la fit sourire. Quelles optimistes invétérées, ces femmes, elles étaient incroyables ! Il faut dire qu'elles n'avaient pas vraiment le choix, Joanie était bien placée pour le savoir.

L'un dans l'autre, elle avait réussi à construire sa petite niche, et ça ne lui déplaisait pas. La vie, c'était ce qu'on en faisait. Elle, elle faisait de son mieux avec le peu qu'elle avait. Le bonheur, c'est rien d'autre qu'un état d'esprit, répétait-elle à ses enfants.

Vêtue d'une minijupe super moulante et d'un chemisier noir transparent, campée sur des chaussures à talons d'une hauteur vertigineuse, elle fit son entrée dans le living. Trotinant le téton en avant, les cheveux tirés en arrière, elle laissait sur son passage un sillage d'effluves assassins.

– Oh, maman, qu'est-ce que t'es belle !

Kira en avait la voix tremblante d'admiration. Elle adorait le maquillage et le parfum, et sa mère, qui n'y allait pas avec le dos de la cuiller, était nimbée à ses yeux d'une aura magnifique, exotique.

– Merci, ma chérie. Comme ça, au moins, on en a pour son argent.

Kira acquiesça, ses yeux bleus étincelant d'admiration pour sa merveilleuse maman.

– Tu sens bon...

– Attends plutôt qu'elle revienne, elle puera comme une pissotière de Soho !

Commentaire peu amène émis par Jeanette, sa fille aînée.

Joanie s'illumina :

– Tu fréquentes le coin, ma chérie ? Parce que t'as l'air drôlement au parfum, c'est le cas de le dire !

Jon Jon et Kira éclatèrent de rire, et Joanie, pourtant blessée par la pique de sa fille, les imita. Comme d'habitude, elle faisait mine de rien. Ils en supportaient tellement, ses gosses, à cause de son boulot, qu'il fallait bien encaisser. Elle alluma une cigarette, se passa la main dans les cheveux d'un air absent et se mit à guetter Monika en tirant sur son clope.

La cité vibrait comme une ruche, les gosses couraient partout, les radios hurlaient, les stéréos braillaient, les moteurs rugissaient. Beyrouth, un mauvais jour.

Mais c'était leur cité et ils y étaient attachés. Enfin, autant qu'ils le pouvaient.

Elle soupira.

– Cette Monika, même à son enterrement, elle sera à la bourre !

Kira se mit à rire.

– Demain, elle m'emmène au cinéma avec Bethany !

– C'est bien, ça, ma poulette.

En allumant une cigarette de plus, elle beugla :

– Sers-moi un autre verre, Jon Jon !

Jon Jon s'exécuta en regardant tourner son assiette de frites dans le micro-ondes. Il était défoncé, tenaillé par la faim. Il tira sur son joint et revint dans le living, le verre à la main, auréolé d'un nuage de skunk.

– Pas étonnant que ça porte ce nom-là, ton truc. Qu'est-ce que ça schlingue¹ !

Il eut un sourire paresseux.

Jeanette, qui avait disparu dans sa chambre, en profita pour refaire surface. Joanie soupira.

– Tu vas pas sortir dans cette tenue, quand même ?

Sa fille était habillée comme son idole Britney Spears : en bombe sexuelle. Corps de femme et visage d'enfant, la combinaison fatale. Les deux filles ressemblaient à leur mère ; même Kira, à tout juste onze ans, avec ses petits seins naissants.

– T'es belle !

Kira était aux anges.

– C’est le nouveau top à ta copine ?

– Mais non, merde, il est à moi, celui-là !

Kira se décomposa.

– T’énerve pas, je demandais, c’est tout.

– Ouais, ben, tu ferais mieux de la fermer.

Jeanette n’en avait rien à cirer de sa petite sœur, et ça se voyait. Kira lui cassait les pieds, point barre.

– Lui parle pas comme ça, espèce de peau de vache, intervint Joanie. Et puis elle a raison, s’il est pas à ta copine, ce haut, où c’est que tu l’as dégotté ?

– Elle l’a chouré, dit Jon Jon sur un ton détaché, histoire de détendre l’atmosphère. Hein, que t’as été le piquer ? Vas-y, avoue !

Jeanette secoua ses longues boucles brunes.

– Et alors ? Qu’est-ce ça peut te foutre ? T’es pas mon père, putain !

Jon Jon fit un pas vers elle et Kira vint se planter entre eux deux.

– Allez, s’il vous plaît, commencez pas...

Joanie finit son verre qu’elle posa d’un mouvement sec sur la table en bois éraflée.

– Bon, ça suffit comme ça ! Chaque fois que je pars bosser, vous vous arrangez pour me mettre dans un état pas possible. Merde, laissez-moi partir tranquille pour une fois, juste une !

Jon Jon planta un doigt rageur sur la poitrine de sa sœur et grogna :

– T’as intérêt à faire gaffe, ma petite.

Jeanette grinça.

– Tu me fais pas peur, pauvre con !

Il la regarda droit dans les yeux et l’expression bravache de Jeanette se mua en frayeur.

– Ouais, t’as intérêt, Jen, je te jure que t’as intérêt.

Kira semblait bouleversée. La pièce vibrait d'une animosité presque palpable, aucun d'eux ne pouvait l'ignorer.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvrit sur Monika, une femme obèse à la coiffure invraisemblable, record de la capilliculture afro. Elle se mit à hurler :

– Non, mais dis donc, ça fait des plombes que je poireaute en bas ! T'es prête, ma vieille, ou quoi ?

Elle se gratta un de ses énormes seins en ajustant son haut en stretch.

– Putain, fait chier, ce truc.

– La prochaine fois, choisis-le à ta taille ! ironisa Jeanette, sans réfléchir.

Avant que Monika ait même le temps de répondre, Kira tenta un : « Oh non, moi je trouve qu'il est... »

– Très joli ! conclurent-ils en chœur dans un éclat de rire.

D'humeur plus légère, Joanie embrassa ses enfants et fila au boulot.

Kira quitta l'appartement et descendit les marches en béton qui menaient aux cordes à linge ; comme plus personne ne s'en servait, les gosses s'étaient approprié les lieux. Les bruits provenant des appartements alentour servaient de fond sonore à leurs bavardages.

C'était là qu'on stockait les poubelles, la puanteur était parfois insupportable, surtout l'été. L'hiver précédent, on avait trouvé un nouveau-né dans une benne, il respirait à peine. En l'entendant piauler, les enfants l'avaient tiré de là et avaient appelé la police. La mère du pauvre petit avait échappé de justesse à un lynchage organisé et fait illico ses valises, et le bébé avait été confié aux services sociaux. Les enfants en faisaient encore des gorges chaudes, plusieurs mois après. Ils étaient devenus de vrais petits héros et, du coup, les parents avaient moins d'objections à les laisser traîner dans le coin.

Kira adorait cet endroit, c'était même son coin préféré. Contrairement à la plupart des gamines de son âge, elle était tenue, chez elle, alors elle profitait un maximum de ses copines. Le fait qu'elle n'ait pas autant de liberté que les autres soulevait régulièrement des conflits avec son frère et sa mère, mais Kira était assez finaude pour savoir que c'était fichu d'avance. Impossible de faire plier sa mère : Joanie avait perdu la guerre avec Jeanette, elle ne commettrait pas deux fois la même erreur. Kira était donc surveillée plus étroitement et elle avait fini par s'y faire, par le comprendre même, et l'accepter. C'était une bonne petite, obéissante comme tout.

Ce soir-là, en s'installant sur le muret, elle se sentait plutôt heureuse.

Tommy Thompson Junior passait son temps à regarder les gamines bavarder en bas de chez lui, son balcon donnait sur les cordes à linge, la vue était imprenable. Il les aimait bien ces gosses, elles étaient marrantes avec leurs mimiques, surtout Kira et ses copines. Il leur fit un signe en souriant ; les petites lui répondirent timidement.

Tommy et son père avaient emménagé dans la cité quelques mois auparavant. Agé de trente-huit ans, son obésité l'empêchait de travailler. D'autant plus que, comme son père le claironnait à qui voulait l'entendre, il n'avait pas inventé la poudre.

Tommy le haïssait. A chaque nouvelle remarque blessante, il filait vers le frigidaire. « Obésité morbide ? » adorait répéter son père, « mais comment on serait pas morbide avec un fils pareil ? »

Tommy s'était juré de trouver ce que ça voulait dire, mais il ne se décidait pas à le faire. Il oubliait tout, tout le temps. Il n'avait pas non plus osé poser la question au médecin, parce que son père était toujours présent. Tommy avait appris à se tenir tranquille, à l'écouter et à le laisser parler. Ça avait toujours été comme ça, même du temps de sa mère.

Il remua sa grosse masse sur la chaise. Cette chaleur le tuait et il avait conscience qu'il puait, il sentait son odeur quand le vent passait entre les bâtiments. Tels qu'ils avaient été conçus, leurs appartements étaient de vrais trous sans air, mais une légère brise soufflait sur le balcon, et c'est là qu'il passait la plupart de ses journées.

– Ça va, Bouboule ?

Il sourit en entendant ce salut enjoué et répondit d'un geste joyeux, content qu'on l'ait remarqué. Presque rayonnant, il répondit vivement :

– Fait assez chaud pour toi, mon vieux ?

Le type poursuivit son chemin sans répondre. Un peu mal à l'aise, Tommy se réinstalla pour regarder les gamines qui bavardaient et rigolaient en bas. Il entendait Bernie Man par la fenêtre de chez Kira, ce qui voulait dire que son frère Jon Jon était dans les parages et que sa mère était partie au travail. Ils la couvaient du regard, cette petite – après tout, ils avaient bien raison.

Cette pensée lui tira un sourire qui s'évanouit dès qu'il entendit claquer la porte d'entrée.

Son père était rentré. Tommy attendit patiemment que le harcèlement recommence.

– Mais pourquoi on rentre toujours aussi tôt ?

Monika avait la voix pâteuse et la bouteille de Bacardi se vidait allègrement.

– Le Bacardi t'attend au tournant, ma belle. C'est un rapide, fais gaffe !

– Va te faire foutre, Lena. Lâche-moi la grappe, merde !

La jeune Ecossaise soupira et leva les yeux au ciel vers Joanie qui secoua la tête pour lui enjoindre de se mêler de ses oignons.

– Il est joli, ton collier, Lena, il est neuf ? demanda Monika.

La fille se rengorgea. Elle venait de changer de mac et les cadeaux étaient encore à l'ordre du jour – c'était toujours comme ça, avec les jeunettes.

– Remarque, il a quand même été fait pour un cou plus gracieux que le tien.

Monika cherchait la bagarre. D'accord, Lena était une fille courtaude et le collier était trop fin pour elle, mais ce n'était pas le bijou en soi que

Monika avait du mal à digérer ; non, c'était ce qu'il représentait : pas un mac n'aurait l'idée de lui faire du gringue pour l'attirer dans ses filets.

Lena, qui était une marrante, répondit avec bonne humeur :

– Désolée, mais je suis pas assez intime avec Frank Bruno² pour lui piquer sa quincaillerie !

Même Monika se joignit aux rires, avant de lancer méchamment :

– Tiens, tiens, v'là la Miss Monde du tapin !

Lena secoua la tête.

– Oh non, elle est vraiment trop jeune, celle-là. Désolée, mais là, je trouve qu'il pousse le bouchon un peu loin.

La jeune fille en question n'ignorait rien du ramdam qu'elle provoquait. La nuit tombait, le travail allait reprendre et elle avait toutes les chances de faire la première touche. Ça causerait des embrouilles ? Pas grave, on protégeait ses arrières. A quatorze ans, elle croyait tout savoir. C'est vrai qu'elle en connaissait beaucoup trop, mais malheureusement elle était aussi trop bête pour s'en rendre compte. C'était une fugueuse : une proie facile pour les types qui cherchaient des filles à mettre sur le trottoir.

Monika avait marqué si fort sa désapprobation que Joanie éclata de rire.

– Mais fous-lui la paix ! Attends qu'elle se farcisse Todd McArthur, elle apprendra vite.

Todd était un maquereau spécialisé dans les jeunettes, un beau gars à la voix douce, mais un méchant authentique. Toutes les filles étaient amoureuses de lui, même quand il les engueulait. Contrairement aux femmes plus âgées, sans illusion sur les types qui les plumaient, les jeunes avaient besoin d'en passer par une mauvaise expérience pour comprendre qu'elles s'étaient fait piéger pour le restant de leur vie. Un bon souteneur était capable de débusquer en moins de vingt-quatre heures une fille qui avait tenté de lui échapper. Le tabassage qui s'ensuivait et la peur que ça se reproduise la contraignait à prendre racine – ou à se coucher, suivant la façon dont on voyait les choses. Une semaine à l'hosto, ça sert de leçon, et il fallait vraiment être dingue pour

refaire un écart. Tant pis pour celles qui s'y risquaient. En tout cas, ça faisait l'unanimité chez les filles.

Une Escort bleue s'arrêta au bord du trottoir. Un petit homme blanc passé maître dans l'art de dissimuler sa calvitie adressa un sourire à Monika. Un client régulier. Elle se dirigea vers la voiture en adressant une moue narquoise à sa jeune collègue. Les réguliers, c'était le rêve, ça vous facilitait tellement la vie ! Avec eux, on pouvait se détendre, ce qui était impossible avec un inconnu, surtout les salopards et les timbrés auxquels elles avaient affaire quotidiennement.

– Bon débarras, hein, Joanie ! gémit Lena. Plus ça va, plus elle picole, cette Monika.

Joanie se contenta de soupirer.

– Elle est au crack, cette gamine. Regarde, elle plane plus haut que la lune.

Elles l'observèrent un moment avant de s'éloigner.

– Quel trouduc, ce McArthur...

Joanie opina.

– En parlant de trouduc... souffla-t-elle en riant.

Leur mac, Paulie Martin, venait de se pointer et chassait la gamine en joignant le geste à la parole.

Puis, il s'approcha d'elles, une expression choquée sur son beau visage.

– Cet enfoiré de McArthur, il va pas tarder à ouvrir une putain de crèche.

– Elle est complètement défoncée, cette gosse.

– Ouais, ben, ça m'empêchera pas de lui défoncer le crâne si jamais elle s'avise de me reparler comme ça.

Il lissa son costume dernier cri.

– Joanie, j'ai besoin de toi pour le salon.

Elle sourit. Travailler au salon de massage était toujours une bonne nouvelle, même si Paulie ne l'y réclamait qu'exceptionnellement.

– D’ac. Pour combien de temps ?

– Bon allez, tu montes. On bosse pas pour William G. Stewart³ ici. Tu fermes ta gueule et tu bouges ton cul !

Un bon point pour Paulie, c’est qu’il était marrant. Les filles appréciaient son humour. Il avait le don de réchauffer les soirées les plus merdiques.

– Lena, si jamais tu vois ce petit connard de McArthur, lança Paulie par-dessus son épaule, dis-lui que si une seule de ses filles s’approche à moins d’un jet de pisse des miennes, je lui brise les vertèbres.

– D’accord, M’sieur Martin !

Joanie profita du trajet vers East Ham pour se détendre. Elle avait une sacrée veine, fallait en profiter un maximum.

– T’as l’air contente, Joanie, fit Paulie avec un sourire.

Elle se sentit fondre. Paulie avait un physique ravageur : une masse de boucles noires, des yeux bleu outremer ; un corps peut-être moins imposant qu’il n’aurait voulu, mais bien bâti ; et, surtout, ce petit quelque chose qui vous faisait craquer, un sacré atout. Très tôt, il avait appris qu’avec un sourire et un compliment bien placé on obtenait ce qu’on voulait de certaines femmes.

Tout en conduisant, une main sur le volant, Paulie lui caressa la cuisse. Joanie sourit de nouveau. C’était un salaud, mais c’était le sien, et elle lui pardonnait tout. Il ne lui offrait que les miettes, d’accord, mais elle serait idiote d’imaginer trouver mieux ailleurs. Autant en profiter tant que ça durait.

Avec son air un peu ringard et rigolard, Joanie faisait encore l’affaire des types d’un certain âge, elle était la chérie des retraités et ne s’en plaignait pas. Les pourboires étaient rares, mais les passes ne duraient pas bien longtemps – c’était toujours ça de pris. Surtout, elle était parfaite pour les salons de massage. Les hommes qui fréquentaient ce genre d’endroit étaient des flemmards effrayés par l’idée qu’on les voie draguer sur le trottoir. Le plus souvent, c’étaient des types du coin qui choisissaient le salon à côté du pub, ou des inconnus de passage qui entraient tout sourire en exhibant des liasses de billets tout frais. En plus,

le salon de Paulie était plutôt bon marché – pas de passe éclair à cent livres. Alors, tout marchait pour le mieux dans ce « pas vraiment meilleur » des mondes.

Paulie était un malin. Il savait dégouter les filles qui rapportaient gros : des nanas pas trop jolies, mais pas des cageots non plus. Sur le trottoir, tout passait, ce qui n'était pas le cas dans les salons douillets. Il avait aussi remarqué que les filles canon faisaient peur aux mecs, elles intimidaient les types fauchés et un peu minables qui se croyaient obligés de se montrer gentils avec elles. Ses filles, comme il aimait les appeler, étaient du bon côté : celui qui répondait aux demandes de la clientèle.

Il s'arrêta devant le salon et fit, dans un bâillement :

– Demande à Jon Jon si ça lui dirait de travailler avec moi. J'ai entendu dire qu'il s'était fait une petite réputation dans le secteur.

Joanie acquiesça.

– D'accord. Et moi, je travaille combien de temps, ce soir ?

– A mon avis, t'es bonne pour quelques jours. Une des filles s'est tirée.

Il bâilla de nouveau et reprit :

– Putain, tu parles d'une saloperie, celle-là ! Après tout ce que j'ai fait pour elle, elle trouve rien de mieux que de se faire la malle.

Joanie se garda de répondre. Bien sûr qu'il en avait fait des tonnes : il n'y avait qu'à voir où ça l'avait menée...

– Lui fais pas de mal, Paulie, quand tu la retrouveras.

Sans même se donner la peine de répondre, il passa le bras devant elle et ouvrit la portière.

– Sois sage, Joanie.

Elle hocha la tête.

– Oh, et fais-moi plaisir, s'il te plaît. La prochaine fois, tu réfléchis avant de parler. Tu es à moi, Joanie, comme toutes mes filles, et si jamais il me venait à l'idée de vous laisser émettre une opinion, c'est que je me serais réservé une place à l'asile, pigé ?

Elle hocha la tête. Il était furax, ça pouvait tourner au vinaigre en moins de deux.

– Alors ?

Elle acquiesça, plus fort cette fois. Il roula des yeux furieux.

– Allez, dégage, Joanie, et plus vite que ça !

Il hurlait maintenant, assez fort pour couvrir le bruit des voitures. Joanie sauta de la voiture aussi vite qu'elle le pouvait et trotтина vers le salon de massage. Elle était blessée, humiliée. Et le pire, c'est que ça se voyait.

Gaynor Coleman secoua tristement la tête :

– C'est un marlou, ce mec.

Comme toujours, Joanie répondit sur le ton de la plaisanterie.

– Notre grand marlou à toutes ! C'est un maquereau, oui ou non ?

Les filles rigolèrent et elle se sentit mieux. Mais en lui parlant sur ce ton, après toutes ces années qu'elle lui avait sacrifiées, il lui avait fait mal.

Elle s'assit avec les autres. L'air empestait la cigarette et la lotion pour bébé, mais c'était moins pire que les gaz d'échappement et les jérémiades de Monika.

Dix minutes plus tard, elle récoltait son premier client.

Sa nuit de travail avait commencé.

Le soir tombait. Kira et Bethany jouaient dehors avec la petite Catriona, une gamine de sept ans, elles s'amusaient comme des folles. Certaines mamans s'étaient installées sur des chaises de cuisine pour jacasser, l'ambiance était bonne, les gosses avaient fini leurs frites et leur Coca, et elles avaient débouché une ou deux bouteilles de vin.

Sur le balcon, Jon Jon surveillait sa petite sœur en se roulant un joint lorsque son portable sonna. Sachant qui c'était, il ne répondit pas. A la place, il interpella sa petite sœur :

– Allez, Kira, c'est l'heure de rentrer !

En entendant la voix de son frère, la petite eut l'air soudain abattu.

– Oh, s'te plaît, Jon Jon, encore cinq minutes ! lança-t-elle sur un ton geignard très étudié.

Elle écarquillait au maximum ses grands yeux bleus ; la mère de Catriona, une brune de vingt-cinq ans, cria en riant :

– Je la surveille, Jon Jon ! Elle peut rester dormir chez moi ce soir.

Catriona s'amusait bien ; si Kira rentrait chez elle, elle se mettrait à pleurnicher, aucune de ses copines ne la faisait autant rire. Catriona était une des plus jeunes, et Kira adorait les petits.

– Non, non, ça ira ! Mais merci quand même ! répondit Jon Jon. Allez, bouge ton cul Kira, ramène-toi !

– S'te plaît, Jon Jon, juste cinq minutes !

Son portable se remit à sonner. Il cria :

– Bon, cinq minutes, mais pas une de plus !

– On peut dire ce qu'on veut, il est gentil avec les gamines, chuchota une des voisines.

Les autres opinèrent en chœur. Kira n'en pouvait plus de joie, pour une fois que quelqu'un faisait un compliment sur son frère ! En général, elle avait plutôt droit aux sourcils froncés, à des ricanements entendus, des chuchotements ou, carrément, à des injures. Mais, depuis quelques mois, sa réputation grandissante faisait taire les mauvaises langues. Il passait pour un dur, un caïd, et il était bien décidé à tout faire pour cultiver cette image.

Cinq minutes plus tard et à contrecœur, Kira fit ses adieux à ses copines sans oublier de remercier la mère de Catriona pour son invitation. Elle grimpa les étages quatre à quatre et entra dans l'appartement. Après s'être fait un sandwich à la Marmite⁴, elle s'assit sur le balcon à côté de son frère en attendant qu'il ait fini de gueuler au téléphone.

– C'est bon, Kira, va te coucher maintenant.

– J'peux manger mon sandwich ?

Il se mit à rire.

– Bien sûr, ma puce ! D’ailleurs, si tu me fais pas trop chier, ce soir, tu pourras même regarder la télé. D’accord ?

– Oh, merci, Jon Jon. T’es le frère le plus génial du monde !

– Bien obligé, avec une sœur pareille, tu crois pas ?

Elle était ravie. Elle adorait quand il était comme ça, quand il bavardait avec elle. Il était vraiment gentil, son grand frère. En tout cas, il était gentil avec elle.

– Et tu me raconteras une histoire aussi ?

– Hé, là, faut pas pousser, Kira !

Mais il avait parlé d’une voix chaleureuse – elle avait sa chance. Il racontait des super histoires, Jon Jon. Oh zut, son portable s’était remis à sonner. Elle soupira. Voilà, il se remettait à crier et à jurer, alors *bye bye* les histoires. Elle rentra se mettre en pyjama, s’installa confortablement dans son lit et s’endormit en regardant « *Queer As Folk USA* »⁵ sur Sky.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Joanie venait à peine de rentrer et se préparait une tasse de café, quand Jon Jon surgit dans la cuisine.

– Ça va, m'man ? La nuit a été bonne ?

Elle lui répondit d'un signe de tête. Elle était crevée, les cernes violets qu'elle avait sous les yeux et son teint grisâtre en témoignaient. Elle avait exactement la mine d'une femme qui a passé la nuit à prêter son corps à un trop grand nombre d'inconnus. Elle avait même eu droit à un vrai guignol, un type qui avait tenté de se casser sans payer. Comme si elle avait besoin de ça, elle qui visait une place permanente au salon ! On y gagnait bien, et c'était moins dangereux que le trottoir.

Mais elle garda cette sage réflexion pour elle ; son fils avait sûrement d'autres choses en tête. N'empêche, ça lui restait sur l'estomac. Elle travaillait bien, mais elle craignait que cette histoire ne tire un trait sur son avenir au salon d'East Ham. D'autant que Patsy, la gérante, ne la portait pas dans son cœur. Tout ça parce qu'elle avait eu une histoire un peu plus longue que les autres avec Paulie, et que Patsy restait persuadée qu'elle était la seule à pouvoir devenir Mrs Paulie Martin. Elle avait donc une vraie dent contre Joanie. Pourtant, Paulie était déjà marié, avec une femme obèse, une vraie grenouille de bénitier. La respectabilité incarnée, cette Sylvia. Et bête comme ses pieds. Un vrai repoussoir et le parfait paravent aux activités et aux fréquentations scélérates de son jules. Paulie les traitait bien, ses deux filles et elle, il l'avait toujours fait. A ses yeux, mieux valait cloisonner les choses, parce que si Sylvia découvrait le pot aux roses, ça la tuerait. Joanie l'avait aperçue une ou deux fois qui traînait dans le coin, mais elle n'en avait rien dit, surtout pas à Paulie. Elle savait garder sa langue quand c'était nécessaire, une condition *sine qua non* de son métier.

Alors elle répondit à son fils d'une voix légère :

– Finalement, j'ai bossé dans le salon, c'est tout bonus.

Jon Jon ne répondit rien. Il ne lui parlait jamais directement de son métier et se contentait de vagues allusions ou de commentaires sans conséquence.

– Et ma petite Kira, elle a été sage ?

Il sourit.

– Comme une image, m’man. Pour pas changer.

Une seconde, le visage de sa mère retrouva une expression sereine. Jon Jon s’escrimait à sortir la planche à repasser, une tâche délicate dans cette cuisine minuscule. Il devait repasser l’uniforme de sa petite sœur. Oui, il était aussi gentil que ça.

– Je prendrais bien un café, m’man.

Il sentait encore le sommeil. Il était beau, son fils, et gentil. Pour le reste, elle ne voulait rien savoir. Elle savait qu’elle n’en dormirait pas de la nuit – de la journée, plutôt, étant donné ses horaires de travail.

Tandis qu’il branchait le fer à repasser, Joanie lança, l’air de rien :

– A propos, Paulie m’a demandé de te dire qu’il avait du boulot pour toi, si ça t’intéresse.

Jon Jon mit un petit moment à percuter et lui jeta un regard incrédule.

– Il a... quoi ?

Il avait parlé d’une voix stridente.

– Il aimerait bien que tu travailles pour lui.

Joanie savait ce qui allait suivre, mais elle tenta quand même le coup. Au moins, s’il bossait pour Paulie, elle saurait où le trouver.

– Ecoute, il n’est pas si mauvais que ça...

– Tu peux lui dire d’aller se faire foutre.

Totalement inexpressif, le beau visage de Jon Jon s’était vidé de toute émotion. Qu’est-ce qui lui prenait, à cette femme qui l’avait porté, de lui proposer un truc pareil ?

– Ne me parle pas sur ce ton, Jon Jon. Je te répète juste ce qu’il m’a dit. Et puis c’est pas un mauvais bougre.

– C’est ça, t’as raison, il fout ma mère sur le trottoir, mais c’est pas grave. Putain, maman, mais qu’est-ce que tu veux ? Que j’aille lui serrer la pince ?

Joanie ferma les yeux, désespérée.

– Je mérite pas ça, mon fils, tu le sais très bien.

Elle avait parlé d’une voix éteinte, blessée. Il avait touché juste.

– Tu devrais penser au fric, à tous les à-côtés.

Jon Jon reposa violemment le fer à repasser.

– Parce que tu trouves que j’ai l’air d’un mac ? Allez, maman ! Vas-y, réponds-moi !

Elle avait dit exactement ce qu’il ne fallait pas, elle aurait mieux fait de se taire.

– Bien sûr que non ! Je te passais le message, c’est tout ! cria-t-elle avec colère.

– Bon, eh ben, à l’avenir, abstiens-toi.

– Tu pourrais aller loin, avec lui. Il a besoin de quelqu’un qui ait un peu de cervelle...

– Ouais, ben, ce ne sera pas moi. Tu peux penser ce que tu veux, mais je gagne pas mon pain sur le dos des femmes.

– Sois pas stupide, Jon Jon ! Tu pourrais te faire un bon paquet...

Il l’interrompit sauvagement :

– Merci, j’suis au courant. Putain, m’man, c’est pas parce que je suis plus noir que blanc que je suis un marlou, merde ! A moins que mon père en ait été un, lui aussi ? C’est bizarre, quand même, personne a jamais l’air de rien savoir sur lui. Surtout pas toi, d’ailleurs.

Il était allé trop loin et s’en mordit les lèvres.

– Pourquoi tu me fous la pression comme ça, m’man ? Tu sais parfaitement ce que je pense des types comme Martin.

Joanie quitta la cuisine sans un mot.

Jon Jon se remit à repasser l’uniforme de Kira, mais le cœur n’y était plus. Il était encore ébranlé par le choc produit par les paroles de sa mère.

Il avait beau comprendre ses motivations, l'idée qu'elle ait pu imaginer qu'il prendrait cette offre au sérieux l'ulcérât.

Le café de sa mère était resté posé à côté du sien sur le plan de travail. Il le lui apporta dans sa chambre.

– Tiens, m'man, tu ferais mieux de dormir une heure ou deux.

Elle lui adressa un sourire triste. Elle avait l'air vieille, tout à coup, hagard, perdu.

– Je suis désolée, Jon Jon.

Il lui passa la main dans les cheveux comme si c'était elle, l'enfant.

– Je sais, maman, je sais.

Mais l'un comme l'autre ils savaient qu'il ne lui avait pas adressé la moindre excuse.

– Allez, bouge ton cul, gros lard !

Joseph Thompson regardait son fils remuer son énorme masse entre les quatre murs de la cuisine, Tommy suait sang et eau, il faisait trop chaud pour quelqu'un de sa corpulence. En préparant le thé, il tourna les yeux par la fenêtre vers les enfants qui partaient pour l'école. Son père s'approcha par derrière, il tressaillit.

– Non, mais regarde-moi ces gamines, habillées comme des petites putes ! Tu te rinces les mirettes, hein ? Avoue !

Agacé, Tommy s'efforça de répondre d'une voix égale :

– C'est pas comme ça que je les regarde et tu le sais parfaitement. Moi, j'aime bien les voir bavarder et s'amuser ensemble, c'est tout.

Joseph ricana.

– Tu parles ! Allez, aboulez le thé, espèce de gros con. Figure-toi que, je pars bosser, moi. T'as préparé mes sandwiches ?

– Ils sont dans le frigidaire.

Ils n'échangèrent plus un mot. Dix minutes plus tard, le père quittait l'appartement sans même un au revoir. Tommy se dandina jusqu'à sa chambre et tira avec difficulté une boîte de sous son lit. En l'ouvrant, il retrouva le sourire.

Elle était pleine de poupées Barbie. Certaines étaient habillées, la plupart avaient perdu leur tête. En dessous, il y avait une couche de costumes et d'accessoires miniatures, tout ce qu'il fallait à Barbie pour devenir une parfaite beauté citadine. Des minirobes d'un rose gueulard, avec des petites bottes des et sacs à main assortis. Mais tout était mouillé. Ça sentait la pisse. Tommy comprit aussitôt ce qui était arrivé. Ce n'était pas la première fois ; ce ne serait sûrement pas la dernière.

En ravalant un sanglot, il entreprit de remettre les poupées en place et sortit les vêtements pour les laver. Suant comme un bœuf, il essuya de sa main replète la transpiration mêlée de larmes qui lui coulait sur les joues.

– Le salaud ! répéta-t-il en remplaçant les têtes sur les poupées.

Assises dans le couloir de l'immeuble, Kira et Bethany pouffaient de rire. Elles avaient décidé de faire l'école buissonnière et de profiter de chaque seconde de cette liberté inespérée.

Kira était surexcitée : pour elle, c'était une première. Bethany, en revanche, n'était pas novice en la matière, et avait simplement envie de s'asseoir au frais et de se fumer une cigarette.

– Je sais ! On n'a qu'à aller à la bibliothèque ! lança Kira.

Sa copine secoua la tête, incrédule, et rétorqua d'un ton sarcastique :

– Ah ouais ? Imagine, deux filles qui vont à la bibli pendant les cours ?

Kira saisit la logique et pouffa de rire.

– J'y avais même pas pensé !

De là où elles s'étaient installées, elles entendaient le hit-parade à la radio, elles se balançaient en chœur et plaisantaient, pas inquiètes pour un

sou : aucun adulte du coin ne s'aviserait de les dénoncer à leurs mères. Ça leur causerait bien trop d'embrouilles.

Bethany secoua la tête et s'alluma une autre Consulate. Elle aspirait la fumée mentholée à fond et s'entraînait à faire des ronds.

– Tu veux une taffe ?

Kira secoua la tête.

– Non, merci, j'aime pas fumer.

C'est alors qu'une porte s'ouvrit pour laisser apparaître le visage de Tommy.

– Qu'est-ce que vous manigancez, toutes les deux ?

Comme d'hab', c'est Bethany qui se chargea de répondre.

– Ça se voit pas, peut-être ?

Tommy la dévisagea sans plaisir, mais rétorqua avec un large sourire :

– Une tasse de thé, ça vous dirait ?

– Oh oui, merci !

Prises de fou rire à l'idée de s'être invitées par un grand, elles se dirigèrent vers l'appartement.

Paulie reconnut les dreadlocks de Jon Jon et le klaxonna en passant. Le jeune homme fit mine de n'avoir rien entendu et continua d'avancer vers sa bande de copains. Il avait la poche pleine d'ecstas dont il avait hâte de se débarrasser. Depuis son arrivée sur le marché, dans les années quatre-vingt-dix, la drogue avait perdu de son attrait et son prix avait chuté. Quatre ou cinq ans plus tôt, ça gagnait bien, il refilait les cachets vingt-cinq livres pièce ; désormais, il pouvait s'estimer heureux de trouver preneur à cinq cents livres les mille.

Mais bon, ça assurait le quotidien, c'était le principal. Et puis il avait autre chose en tête.

Il ouvrit la porte du squat où créchait Carty et l'interpella d'une voix sonore :

– C'est moi !

– Par ici, mec !

Dans la cuisine, il trouva Carty, occupé à préparer une fournée de crack. L'odeur était infecte, mais ça provenait surtout de l'évier bouché et de la poubelle pleine à ras bord.

Carty était défoncé, ce qui avait le don de taper sur les nerfs de Jon Jon. Il pouvait comprendre qu'on se défonce à la sérotonine, mais le crack, non. La dopamine, ça vous faisait peut-être monter très haut, mais bonjour la descente, c'était la déprime assurée. Une drogue d'égoïstes, franchement. Au moins, avec l'herbe ou l'ecsta, on avait envie d'être en groupe, de s'amuser avec les autres ; ça vous plongeait dans un état de béatitude, pas dans cet enfer de solitude propre au crack.

Avant, quand ils sniffaient un brin de coke le week-end, Carty et lui passaient des heures à délirer ensemble, à discuter et à refaire le monde. Mais, depuis qu'il s'était mis à fumer du crack, Carty avait changé. Quand ils se contentaient de la neige, il était marrant, Carty, *craquant*, même, sans mauvais jeu de mot. Maintenant, sa vie ne tournait plus qu'autour de ses cristaux. Jon Jon avait l'intention de lui en toucher un mot.

– C'est un peu tôt, tu trouves pas ?

Carty eut un soupir.

– Va te faire foutre, Jon Jon. Fous-moi la paix, tu veux ?

– D'accord, t'es mon pote, répondit Jon Jon, tendu. Mais tu t'es regardé, récemment ? Parce que t'as vraiment l'air d'un connard. Et pas que l'air, d'ailleurs.

Trop occupé à mesurer soigneusement sa mixture, Carty ne lui répondit pas. Sa pipe était posée sur le plan de travail, Jon Jon l'attrapa. Elle était encore chaude. Inutile de se faire des illusions, son copain était en route pour une journée d'enfer.

– Et l'ecsta, tu l'as ?

– Evidemment ! Qui c'est qui en veut ?

– Marty Morgan. Il a laissé cinq cents balles dans le freezer, faut que tu lui amènes à sa piaule.

– Et puis quoi encore ? Tu lui passes un coup de fil et tu lui dis de venir les chercher tout seul. Sinon, je me casse avec la thune *et* la came.

Jon Jon décapsula une bière et en avala une grande gorgée.

– Putain, il est pas gonflé, le mec.

Mais Carty était déjà parti ailleurs, dans son monde. Jon Jon le regarda avec tristesse et examina la cuisine. Elle était crade et bourrée de matos. De quoi péter un plomb, franchement. Parce que si se faire coffrer faisait partie des risques du métier, il aurait du mal à avaler la honte de voir son nom soit associé à une merde pareille. Le crack n'avait rien d'un super trip, c'était un arrêt de mort. Il ne vendrait jamais cette saloperie, même à ces têtes fêlées qui méritaient parfaitement leur sort. Fallait avoir des principes, et les siens étaient super rigides.

Il sortit une seconde bière et interpella Carty. Quand celui-ci se retourna, Jon Jon lui écrasa la bouteille sur la gueule. Carty s'effondra. Au moment où il touchait le sol, Jon Jon le bourra de coups de pieds jusqu'à ce qu'il arrête de bouger. Puis il fouilla systématiquement l'appartement, de fond en comble, ramassa l'argent liquide, les bijoux et les drogues classe A. Il empocha tout, sauf le crack, qu'il laissa là où il était. Carty aurait besoin d'un cristal quand il reviendrait à lui. Jon Jon avait rempli son objectif : mettre un terme à leur amitié.

C'était pas faute de l'avoir prévenu, alors tant pis pour sa gueule.

Il appela un taxi et patienta en sifflotant. Son portable sonnait sans arrêt, ça devait être Marty qui réclamait ses tases. Qu'il bouge son cul, ce connard. Merde, mais pour qui il se prenait, celui-là ?

Lorsque le sapin apparut, Jon Jon s'éloigna du squat d'un pas leste, plus léger qu'il ne l'avait été depuis bien longtemps.

L'heure du nettoyage de printemps était arrivée, son meilleur copain venait d'en être informé.

Le chauffeur de taxi, qui le connaissait, le ramena chez sa mère sans rien lui demander. Jon Jon y vit la preuve de la réputation qu'il s'était bâtie. Pour son plus grand plaisir.

– Où tu les as trouvées ?

Tommy sourit avec fierté.

– Ça fait des années que j'en fais collection.

– Mais c'est pas des jouets de garçons, ça, si ?

Bethany n'avait pas eu un regard pour les poupées, elle avait dépassé ce stade. Kira, en revanche, était au comble du ravissement.

– J'adore Barbie, Tommy, je la trouve merveilleuse !

Elle qui était si friande de luxe, de maquillage et de mode venait enfin de trouver une âme sœur.

Tommy, lui, nageait dans le bonheur.

– Tu sais, Kira, tu lui ressembles un peu, à Barbie.

Le compliment la transporta.

Bethany soupira. Avec ses soixante kilos bien tapés, elle tenait de sa mère et crevait de jalousie devant l'allure crevette de sa copine adorée.

– C'est vrai ? C'est vrai, Beth ?

Bethany acquiesça avec un sourire figé.

– Oui, il a raison.

Tommy quitta la pièce d'un pas pesant pour préparer le thé.

– Franchement, il est louche ce type, tu trouves pas, Kira ? fit Bethany avec un petit bruit désapprobateur.

– Sois pas méchante. Il est gentil. Peut-être juste un peu...

Avec une grimace, Bethany suggéra :

– Gros ?

Malgré elle, Kira se mit à rire et répondit :

– Non, triste.

Ses cheveux crépus ramassés en queue-de-cheval, Bethany gloussa :

– En tout cas, tu lui plais.

Kira frissonna.

– Arrête, je l’entends qui revient.

Tommy entra dans la pièce et écroula son corps massif dans un profond fauteuil, à côté du lit. Il n’avait aucun mal à tenir les deux mugs de thé dans ses grandes mains grassouillettes.

– Voilà, les filles, un bon petit thé.

Tommy était dans son élément. Il aimait bien avoir des invités, et ces deux-là correspondaient exactement à la compagnie dont il rêvait. Les filles, les petites filles, c’était ce qu’il préférait. Il adorait les voir bavarder en agitant leurs petites mains. Cela dit, il avait des doutes, concernant Bethany : cette gamine pouvait être une sacrée peau de vache. Kira, en revanche, était une vraie petite princesse. Une future Barbie.

– J’adore la Barbie Belle au Bois dormant, c’est une de mes préférées. L’hôtesse de l’air aussi, je l’aime bien. Oh, regarde ses petites valises mauves ! s’exclama Kira d’une voix stridente.

Bethany s’alluma une autre cigarette, sans prendre garde au froncement de sourcils de Tommy. Elle secoua son allumette et le regarda de côté comme pour lui signifier : « Allez, un cendrier, maintenant. »

Il secoua la tête et lui fit d’un ton triste :

– Dans le living.

Bethany s’éclipsa et en profita pour tout examiner.

– Lui en veux pas, Tommy, elle croit que ça lui donne l’air d’une grande.

– Ben, c’est raté. On dirait une petite pute.

Ne sachant que répondre, Kira ne dit rien et se contenta d’attraper la Barbie Malibu en poussant un soupir d’allégresse. La journée s’annonçait très, très bonne.

Joanie retourna une autre carte. La consultante attendait, haletante.

– Allez, vas-y, Joanie.

– Le Roi de Pique. Oui, c’est bien lui.

La femme se démontra.

– Il va revenir, alors ?

Joanie acquiesça et elles se mirent à rire.

– T’avais pas besoin que je te le dise, il revient toujours !

– Ouais, mais on ne sait jamais, peut-être qu’un jour il ne reviendra pas. Peut-être qu’il restera avec sa poule et que j’aurai enfin la paix !

Joanie riait à gorge déployée.

– Dans ce cas, ce sera toi la plus furax, Suzy, et tu le sais parfaitement.

Sa voisine posa un billet de dix livres sur la table et décolla sa grosse masse de la chaise. Elle était enceinte jusqu’aux dents, et son mari, Dicky, était toujours aux abonnés absents. Sept mois de grossesse, septième lardon, et son jules dans la nature, comme chaque fois.

– Garde ton fric, Suzy, j’en veux pas.

– Mais si, mais si, ça fait une heure que t’es assise devant moi à me raconter tout ce que je sais déjà. Putain, tu le mérites, rien que pour ta patience.

Joanie se mit à rire.

– Merci, ma grande, je le mettrai sur ton compte club, d’accord ?

Suzy l’embrassa gauchement.

– Merci, ma chérie. Vaudrait mieux que je rentre m’occuper des autres, maintenant.

Après l’avoir raccompagnée, Joanie revint dans son petit salon. En le voyant si propre et bien rangé, elle eut un sourire de contentement. Elle alluma la télé et zappa sur la chaîne UK Style ; « Docteur House » venait juste de commencer. C’était une de ses séries préférées. Un jour, quand les gosses seraient partis, elle arrangerait cette pièce. C’était son rêve.

Agenouillée devant une vitrine bourrée de photos et de bibelots, elle ouvrit le tiroir du bas et en sortit ses trésors. Au cours des années, elle avait amassé toutes sortes de choses pour son appartement. De la machine à espresso cachée dans l’armoire, à la coupe en argent After Eight qu’elle destinait à ses dîners imaginaires.

Dans ses rêves les plus fous, elle recevait des célébrités, composait les menus et choisissait les vins avec amour. Elle imaginait les verres – elle en avait acheté – les assiettes, les couverts. Elle se voyait rajeunie de quelques années et dans une robe chatoyante, menant à table une conversation brillante avec ses convives idéaux.

Dans sa tête, le tableau se détachait aussi clairement qu'un souvenir récent, et ce n'était pas la première fois que ça lui arrivait.

La porte d'entrée s'ouvrit avec fracas, elle rangea précipitamment ses trésors. Jeanette pénétra dans la pièce et l'interpella :

– Je te dérange ? Qui c'est qui vient dîner ce soir ? Sidney Poitier, comme d'hab'?

Quand les gosses étaient petits, elle leur faisait partager ses rêves, et ils se laissaient embarquer dans ses fantaisies. Chacun invitait ses vedettes, choisissait le menu, le décor. Ça les faisait rigoler, maintenant, ce qui la rendait un peu triste, même si, comme toujours, elle faisait semblant d'en rire.

– Oh, tu sais bien, Sid et moi, c'est une grande histoire !

– T'es vraiment dingue, m'man. Vire tout ça, ou sers-t'en ! A force de les garder planqués dans le tiroir, c'est un putain de miracle qu'ils soient pas foutus.

Joanie ferma les yeux et cria :

– Arrêteras-tu un jour, oui ou merde, de dire des gros mots, ma petite dame ?

Elles échangèrent un regard et partirent dans un éclat de rire.

– Elle est où, Kira ? demanda Joanie.

– Et comment je le saurais ? Avec Bethany, je suppose.

L'ambiance était plombée, encore une fois. Depuis la naissance de la petite, Jeanette était jalouse de sa sœur ; tout le monde disait que ça lui passerait, mais au contraire, ça ne faisait qu'empirer.

– Va me faire une tasse de thé, ma chérie, pendant que je range tout ça.

– Peux pas, je sors.

Et Jeanette quitta la pièce en arborant son air renfrogné coutumier.

Joanie soupira, une fois de plus, et marmonna :

– Sales gosses, va ! Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu pour avoir des enfants pareils ?

Bethany était rentrée chez elle alors que Kira était restée jouer avec les poupées et leurs accessoires. Dans son armoire, Tommy avait tout ce qu'il fallait, et Kira ne se lassait pas de l'explorer.

– T'en as de la veine, Tommy !

Il était tout heureux, maintenant que Bethany était partie : il n'aimait pas tellement cette petite gavroche, tandis qu'il adorait Kira. Elle lui ressemblait beaucoup. Pas physiquement, évidemment, mais elle avait la même naïveté, et ils s'entendaient bien.

– J'économise pour acheter ce dont j'ai envie. Ensuite, je passe la commande.

– C'est ça que je veux faire quand je serai grande. Acheter des trucs.

Tommy lui sourit. Comme elle était mignonne, avec ses pommettes hautes et ses cheveux blonds. Une vraie Nordique. D'ici quelques années, elle serait superbe. En plus, elle était douce et bien élevée, c'était agréable. Elle n'employait pas de gros mots à tort et à travers comme les autres gosses, et elle ne se sentait pas obligée de copier les pop stars. Une gamine délicieuse, vraiment.

Ils s'amusaient à habiller les Barbie tout en bavardant. Tommy était tellement absorbé par le jeu qu'il faillit s'évanouir de peur en apercevant l'heure. Cinq heures et quart ! Son père serait là dans dix minutes. Si jamais il la trouvait là, il y aurait du grabuge.

– Faut que tu y ailles, Kira. Maintenant, ma bichette, je rigole pas.

Impressionnée par le ton de Tommy et gagnée par la même panique, Kira se leva d'un bond.

– D'accord, Tommy. Mais est-ce que je pourrai revenir te voir ?

Son visage tendu se radoucit.

– Bien sûr que tu pourras.

Après son départ, il resta quelques secondes à contempler le désordre de la pièce. Aucun doute, ça allait barder, et sérieusement – le thé n’était pas prêt, il n’y avait rien à manger –, mais peu importe : il venait de trouver une amie. Une âme sœur.

Il se ressaisit et se précipita dans la cuisine pour mettre le dîner en route. Il en avait même oublié de grignoter, cet après-midi ! Quand il entendit la clé tourner dans la serrure quelques instants plus tard, Tommy ferma les yeux, prêt à subir une bordée d’injures.

Il ne fut pas déçu.

Les gifles, ça allait, mais les injures, cette humiliation permanente, il avait de plus en plus de mal à les supporter.

Mais comment faire autrement ?

– Et alors, mademoiselle, on était où ?

Kira sourit timidement et Joanie se sentit fondre. D’où cette petite tenait-elle une nature si heureuse ? Décidément, elle ne ressemblait à aucun de ses parents, Dieu merci !

– J’ai oublié l’heure, maman, je m’amusais.

– Allez, viens t’occuper de ton dîner.

En enfournant son plat de lasagnes et des frites surgelées, Kira réfléchissait à cette journée avec Tommy. Aucun doute, elle l’aimait bien. Bon, d’accord, il était gros et un peu louche, mais il était calme comme elle, et ça, ça lui plaisait.

Jeanette vint s’asseoir à table et attaqua son assiette. Puis ce fut au tour de Jon Jon de les rejoindre et de l’interroger sur sa journée à l’école. Kira eut bien du mal à lui mentir, mais son frère semblait avoir tout autre chose en tête.

Elle regarda autour d’elle, rassérénée. Non seulement elle s’était fait un nouvel ami, mais, en plus, cet ami avait une pièce bourrée de poupées

Barbie. Que demander de mieux, franchement ?

Jeanette était prête. Il était sept heures et demie et elle avait enfilé ses plus belles fringues. Kira, qui, pour une fois, était rentrée de son plein gré après s'être disputée avec Bethany, remarqua tristement :

– Tu sors ?

Jeanette acquiesça.

– Et t'avise pas de me balancer à la mère ou à Jon Jon, parce que je t'arrache les yeux, compris ?

Kira hocha la tête.

– Tu vas où ?

Jeanette ne se donna même pas la peine de lui répondre.

Seule dans l'appartement, la gamine se prépara un bol de corn-flakes et alla s'asseoir sur le balcon de derrière. Pour une fois, le coin était plutôt calme. Il faut dire que, ce soir, l'épisode d'« *Eastenders* » était croustillant ; personne ne mettrait le nez dehors avant huit heures et demie.

Elle regarda Joseph Thompson, le père de Tommy, se diriger vers le pub et fit un signe de la main à son ami, sorti lui aussi sur le balcon pour tenter de se rafraîchir. Il faisait une chaleur étouffante.

D'une mimique, Tommy l'invita à venir prendre un thé. Kira acquiesça, ravie. Elle laissa la porte ouverte derrière elle et fila chez son nouveau copain.

Sans le savoir, elle venait de rater la police qui arrivait munie d'un mandat de perquisition en bonne et due forme.

Le salon de massage commençait à s'animer.

Avec un sourire douxereux, Joanie conduisit son client vers un box minuscule, le type était tellement hideux qu'elle en avait des haut-le-cœur. En le voyant bondir joyeusement sur la table de massage, nu comme un ver à l'exception d'un caleçon douteux, elle poussa un soupir. Elle souleva son top et exhiba ses seins. La routine.

– Un spécial, et tu prends ton temps.

Quand elle ouvrit le sachet du préservatif, le type fit un geste de dénégation.

– Ah non, pas ça, moi je monte à cru.

– Ben, dans ce cas, tu montes tout seul, mon gars. Pas de capote, pas de sexe.

Il se releva d'un bond. La cinquantaine bien sonnée, il avait l'air crade du type resté trop longtemps seul à bouffer des cochonneries, à picoler et à oublier de se laver, le vrai prince charmant.

– Ecoute-moi bien, pétasse, tu la connais cette phrase : « le client est roi » ?

Joanie acquiesça.

– Et tu la connais, celle-là : « on sort couvert ou la pétasse se tire » ?

Dans la pièce à côté, Sherry entendit l'échange et éclata de rire. Les yeux rivés sur le type assis qui la regardait avec une moue incrédule, Joanie rit à son tour.

Il lança, fou de rage :

– Personne t'a jamais dit que t'avais une grande gueule et qu'un mec te la bouclerait un jour ?

Joanie jeta la capote dans la poubelle. En remettant ses petits seins dans son minitop, elle lui lança :

– Bien sûr, et plus souvent qu'à mon tour. Seulement, c'est pas souvent qu'on a des vrais mecs dans le coin, si tu vois ce que je veux dire. Alors, toi, tu peux aller te faire foutre !

Il lui fichait la déprime, ce mec. Soudain, elle aperçut sa vie dans toute sa réalité. Comme ça lui arrivait régulièrement, elle se sentit submergée par une vague de haine – de haine de soi.

Elle lui balança ses vêtements et lui fit :

– Mais t’es quoi, toi, mon gars ? Laid comme un pou et sourdingue, en plus ? Allez, dégage !

– Et ma pipe, alors ?

– T’as qu’à prendre ton aspirateur, chéri, je suis sûre que vous êtes bien ensemble.

Il fallut un quart d’heure de pourparlers, deux engueulades et une demi-bouteille de vodka pour qu’elle accepte de se remettre au travail. N’empêche, ça lui avait fait un bien fou de voir ce client prendre la poudre d’escampette. D’accord, elle se prostituait, mais elle était un être humain quand même. Tant qu’elle le saurait, elle ne sombrerait pas dans la fange.

Son client suivant était un jeune homme de vingt ans, malade d’anxiété. Elle le mit à l’aise, lui fit une faveur et s’en sortit avec un pourboire de cinq livres. Joanie avait ravalé sa rage.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Quand Jeanette grimpa l'escalier à une heure moins cinq, elle trouva la porte close et un grand avis de perquisition placardé en plein milieu.

Son cœur s'arrêta de battre. Elle venait de comprendre. Déjà, le mandat, c'était pas triste, mais quand ils sauraient qu'elle avait laissé Kira toute seule, ça barderait sec. Son frère allait lui péter la gueule. Sans parler de ce que lui dirait sa mère.

Elle arracha le mandat et lut « armes à feu » et « drogue ». Ils avaient carte blanche pour foutre l'appartement en l'air, en toute légalité. Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire encore, son frangin ?

Elle enfilait la clé dans la serrure quand un jeune agent lui ouvrit la porte.

– Vous occupez les lieux ?

Jeanette l'ignora superbement et traversa l'appartement, à la recherche de Kira. Aucune trace de la petite.

– Elle est où, ma sœur ?

Le flic, occupé à parler dans sa radio, ne répondit pas tout de suite.

– Quelle sœur ? finit-il par lui demander.

– Ma p'tite sœur, Kira, répondit-elle, la peur dans la voix.

– Il n'y avait personne quand nous avons exécuté le mandat, à sept heures trente-neuf. Les lieux étaient vides et nous avons trouvé la porte ouverte. Où est votre frère Jon Jon ?

Elle haussa les épaules et quitta l'appartement.

– Où allez-vous ?

Jeanette lui cloua le bec :

– Pour moi, vous n'avez pas de mandat, alors, occupez-vous de vos fesses.

– Où est votre frère ? Vous savez où il se trouve ?

Elle tourna les talons sans daigner lui répondre et tenta d'appeler Kira sur son petit portable rose. Répondeur. Elle soupira, une fois encore. Franchement, manquait plus que ça. Elle enregistra son message d'une voix courroucée.

– Kira ? C'est moi. Appelle-moi, merde ! En plus, quand maman et Jon Jon sauront qu'il y a eu une descente chez nous et que t'as rien dit, tu vas dérouiller, ma petite, c'est moi qui te le dis.

Et elle éteignit le téléphone, soulagée d'avoir vidé son sac.

Sa sœur était peut-être avec une voisine. En descendant l'escalier, elle prévint son frère par texto du danger qui l'attendait, puis elle envoya le même message à sa mère. Sans mentionner ni à l'un ni à l'autre qu'elle avait « égaré » sa sœur.

Une demi-heure plus tard, il fallait bien l'admettre, le mot n'était plus le bon. Kira demeurait carrément introuvable.

Jeanette commençait à s'inquiéter. Personne n'avait vu la petite, ni ne lui avait parlé. Impossible de savoir où elle était passée. En revanche, tout le monde avait vu les poulets, là-dessus, pas de problème. Bon, Kira était assez futée pour être allée se cacher en voyant la police arriver. Elle devait être quelque part dans les environs. Le téléphone de Bethany étant éteint, Jeanette se dirigea vers leur appartement, situé à quelques rues de là. C'était le seul endroit où Kira pouvait se trouver. Elle allait lui tordre le cou, rien que pour la punir de l'angoisse qu'elle lui avait infligée.

Pourtant, la peur se mettait lentement à la ronger. Pourquoi sa sœur n'avait-elle pas essayé de la contacter ?

Heureusement, comme personne ne l'avait rappelée depuis qu'elle avait envoyé les textos, il lui restait un peu de temps pour la dénicher. Ça allait saigner. Elle commençait à regretter de ne pas être restée à la maison ; franchement, elle avait mal choisi sa soirée, et décidément, ce n'était pas son jour.

Dans un meublé de First Avenue, à Manor Park, Jon Jon concoctait un plan pour faire venir de la drogue d'Amsterdam avec Sippy Marvell, un jeune dealer jamaïquain qui vivait à Brixton.

Depuis plusieurs années, Sippy louait cette piaule et la réservait à ses activités professionnelles. L'endroit était en désordre, mais c'était propre, il avait fait le plein de gnole et de came, les deux éléments indispensables à la mise au point de leur plan d'action. Enfin, d'après lui. Sur son conseil, ils avaient éteint leurs portables.

Ces deux-là s'entendaient comme larrons en foire. Rasta authentique, Sippy comprenait les efforts de son copain métis pour en être.

Jon Jon, qui vouait un véritable culte à la philosophie rasta, s'intéressait à la manière dont Sippy avait intégré la religion à sa vie quotidienne. D'accord, son milieu de travail n'était pas vraiment propice à une telle pratique, sans oublier le problème de la violence, bien illustré par la matinée qu'il avait passée. Pourtant, il était capable d'écouter Sippy citer les Saintes Ecritures et délirer sur Marcus Garvey pendant des heures.

C'est donc sans le moindre étonnement qu'il l'entendit chuchoter, tout en se roulant un joint :

– « Et la terre fit sortir du gazon, des herbes portant semence selon leur espèce, et des arbres produisant, suivant leur espèce du fruit ayant en soi sa semence. Et Dieu vit que cela était bon.⁶ »

Sippy sourit à Jon Jon et ajouta d'une voix forte :

– La Genèse, vieux, la Bible, putain de merde.

Son épais accent jamaïquain donnait à ses paroles une dimension supplémentaire. Jon Jon en était convaincu : les mêmes mots avec l'accent cockney ne lui auraient pas fait du tout le même effet.

– Il faut qu'on affine les points principaux, Jon Jon. Appelle mon pote James Grey, et demande-lui de se ramener pour qu'on discute.

Jon Jon adorait sa voix traînante et calme. Sippy avait plus d'autorité que s'il avait poussé des hurlements.

– Te connaissant, Sip, je dirais que tes ancêtres étaient les premiers dealers de la Création. Je me trompe ?

Sippy accueillit le compliment avec un sourire.

– Nous, c’est pour méditer qu’on fume. Rappelle-toi ça, si tu te fais coffrer à Brixton ! C’est sacré.

Jon Jon se mit à rire. Il alluma son téléphone qui émit immédiatement une sonnerie stridente : il avait reçu un texto. Peter Tosh jouait tranquillement en fond sonore, et le bruit retentit comme une intrusion dans leur petit univers tranquille.

Il lut rapidement les messages et leva les yeux vers Sippy :

– Je suis dans la merde.

Son copain haussa les épaules.

– Tu vas en sortir, t’inquiète. La soirée ne fait que commencer.

Dès que la réceptionniste du salon lui eut transmis le message, Joanie sauta dans un taxi. En désespoir de cause, Jeanette s’était résolue à l’appeler.

En entrant dans l’appartement, elle remarqua vaguement le foutoir laissé par la police et lâcha quelques jurons. Le mandat de perquisition était roulé en boule sur le parquet. Qu’il y reste, c’était le cadet de ses soucis !

Il ne lui fallut que quelques minutes pour virer le flic de service et empoigner sa fille aînée par le col de sa veste.

– Elle est où, ma petite ?

Jeanette secoua la tête.

– Je sais pas, maman, j’arrive pas à la trouver !

– C’est les poulets qui l’ont embarquée ? Je suppose que tu l’avais laissée seule ici, assise sur son pauvre petit cul ? Ils sont capables de l’avoir emmenée, les salauds. Y avait quelqu’un des services sociaux ?

Jeanette secoua la tête.

– Non, rien, juste le mandat. Vas-y, lâche-moi, maman !

Mais Joanie ne l'écoutait pas. La retenant toujours par la veste, elle ferma les yeux et tenta de se raisonner.

– Ils ont dit quoi, les poulets ?

Elle tira tellement fort sur sa fille qu'elles faillirent en tomber à la renverse toutes les deux.

– Tu me réponds, oui ?

– Qu'elle était pas là, je te dis. Lâche-moi, maintenant !

Joanie la repoussa sans ménagement sur le canapé et lui bourra la tête de coups de poing. Elle frappait dur, mais sa fille, malgré la douleur, ne moufta pas. Une coriace, celle-là.

Le téléphone sonna, Joanie plongeait dessus.

– Allô ? fit-elle d'une voix tendue.

– ...

– Ouais ? Qui est à l'appareil ? Merde, où elle est, ma petite ?

Soudain, Jeanette vit le visage de sa mère se détendre.

– Oh, merci mon Dieu. Ouais, merci. J'arrive, j'arrive tout de suite !

Elle reposa le téléphone et, soulagée, s'effondra sur la moquette. Ses jambes s'étaient littéralement dérobées sous elle.

– Elle va bien, dis, maman ?

Jeanette avait l'air sincèrement inquiet.

– Si c'est le cas, c'est sûrement pas grâce à toi, espèce de petite salope !

D'une main tremblante, Joanie s'alluma une cigarette. Elle résistait de toutes ses forces à l'envie de lui balancer une roustie, une bonne fois pour toutes. Cette petite garce la poussait à bout tous les jours que le Bon Dieu faisait.

– Je vais aller la chercher, pendant ce temps-là, tu ferais mieux de mettre un peu d'ordre par ici. Je te préviens, à mon retour, ça va être ta fête. Je te demande une *seule* chose et t'en es même pas capable. Attends un peu que ton frère revienne. Lui, au moins, il sait comment s'occuper

de ses petites sœurs. Toi comprise, espèce de flemmarde, de sale petite égoïste !

– Elle était où ?

Sa question resta sans réponse. Joanie faisait la sourde oreille et, déjà, quittait l'appartement.

Pour Jeanette, en tout cas, il y avait du bon : Jon Jon ne rentrerait pas ce soir. Du moins, tant que le mandat resterait valable. Ouf, un peu de répit, malgré tout !

– Elle a passé la soirée ici.

Abasourdie, un sourire nerveux sur les lèvres, Joanie fixait le type obèse, parfaitement grotesque, qui se tenait devant elle. Derrière lui, Kira dormait, allongée sur un canapé défoncé – mais qui, au moins, avait l'air propre.

Il avait jeté une couverture sur la gamine et, d'un geste inconscient, presque maternel, l'en recouvrit. Il y avait des paquets de chips et des bouteilles de Coca vides sur une table abîmée, et même des restes de sandwiches. Manifestement, il s'en était bien occupé. Joanie ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance.

De sa voix de fausset, Tommy s'efforçait de lui expliquer la situation en prenant un ton calme et mesuré. On aurait dit Dave Winton² discourant dans une émission sur l'hélium.

– Vous savez, j'aime bien aller m'asseoir sur le balcon, à cause de la chaleur. J'ai vu votre fille aînée sortir de l'immeuble, puis Kira s'installer sur le balcon, alors je lui ai proposé de venir prendre une tasse de thé. Ensuite, la police est arrivée et je n'ai pas trop su quoi faire. Elle n'avait pas emporté son téléphone et, le seul numéro qu'elle connaît par cœur, c'est celui de chez vous. Mais je n'avais pas envie d'appeler tant que je ne vous avais pas vue rentrer. A cause de la police, et tout ça. Je le sais, parce que je vois dans votre salon, quand les rideaux sont ouverts.

Il prononça la dernière phrase avec une certaine nervosité qui fit sourire Joanie.

– Merci, mon grand. J’apprécie. Tu as fait ce qu’il fallait.

Joanie le regarda se diriger vers la cuisine pour préparer du thé. Grâce au ciel, cet homme venait, sans le savoir, de lui éviter une catastrophe. S’ils avaient trouvé Kira seule dans l’appartement, les services sociaux l’auraient emmenée. Visiblement, il ne se rendait pas compte de l’immense service qu’il lui avait rendu.

Tommy revint avec le thé.

– Ecoutez, si jamais vous êtes coincée, je peux venir chez vous la garder. C’est une très gentille gamine. Très polie, très bien élevée. Une éducation parfaite, comme aurait dit ma vieille maman.

Pour une étrange raison, il plut à Joanie.

– Merci, mon grand, je m’en souviendrai.

En toute franchise, ça ne lui serait jamais venu à l’idée, mais pas question de le lui dire. Le minimum, tout de même, était de se montrer gentille. En plus, prendre le thé dans cette ambiance tranquille lui faisait du bien.

Elle ne s’était pas sentie aussi sereine depuis longtemps, le calme de ce type était contagieux. Il avait dû cultiver ces manières et cette façon de parler pour compenser son embonpoint. En fait, il s’exprimait comme une reine, comme la souveraine d’un royaume inconnu.

Il avait deviné ses pensées :

– A l’origine, c’est hormonal, mais, comme je mange trop, ça aide pas.

Il avait l’air tellement sincère qu’elle compatit. Quelle tristesse d’être aussi gros...

– Je m’entends très bien avec Kira, vous savez. Vous l’avez drôlement bien éduquée.

Le compliment la fit sourire. Lui aussi, il avait l’air d’un gros bébé. Un très gros bébé.

– Bon, je ferais mieux de la ramener à la maison, maintenant. Encore merci, Tommy.

– Je vous en prie, Mrs Brewer.

– Appelle-moi Joanie, comme tout le monde. A propos, il est où, ton père ?

Pendant une fraction de seconde, Tommy eut l'air embarrassé.

– Quelquefois il ne rentre pas. Je ne sais pas où il va et je n'ai pas envie de le lui demander.

Il avait l'air innocent de l'agneau qui vient de naître. Joanie lui fit un sourire. D'après les voisins, son père traitait ce pauvre garçon de la pire des manières et elle-même l'avait déjà entendu lui crier dessus. Elle se sentit soudain submergée par une vague de pitié pour ce pauvre gars beaucoup trop enveloppé.

– Passe demain boire une tasse de thé, si ça te dit.

Il s'illumina d'un immense sourire, fier comme un paon.

– Je serais ravi d'accepter votre invitation. Merci beaucoup.

Elle lui sourit à nouveau et attrapa sa gamine. Légère comme une plume, Kira se blottit contre le corps de sa mère, elle dégageait une odeur de beurre, de fromage et de chips à l'oignon. Joanie la serra contre elle, heureuse de l'avoir retrouvée saine et sauve.

Elle rentra chez elle d'un pas pressé. Moins les voisins en verraient, mieux ce serait. Les gens ne savent que ce qu'on leur raconte, sa mère avait passé son enfance à le lui répéter, et elle avait raison. Cette vérité l'avait accompagnée toute sa vie.

Surtout depuis qu'elle habitait dans cette cité.

Jon Jon se trouvait au commissariat, il était assis dans la salle des interrogatoires.

– Je ne sais pas de quoi vous me parlez. Quelle agression ?

Il secoua la tête encore une fois et s'enfonça dans son siège.

– Allez, arrête ! Ton meilleur copain est en soins intensifs, on t’a vu entrer dans son squat, et tu voudrais me faire croire que tu ne sais pas de quoi je te parle ?

Jon Jon eut un grand sourire.

– Il pige vite, vot’ copain, hein ? J’ai dit que je ne savais pas de quoi vous parlez et c’est la vérité, j’étais avec Cherise, une copine. Alors, qui c’est, exactement, qui m’a vu là-bas ?

L’inspecteur commençait à s’énerver.

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

– Si vraiment on m’avait vu là-bas, ce qui est faux, vous m’auriez fait arrêter tout de suite, non ? Je connais mes droits, vous savez.

– Et tu as de quoi te payer le meilleur avocat du marché. Dis donc, ça rapporte un max, le chômedu, parce que t’as pas de boulot, que je sache ?

Jeffrey Callington, l’avocat de Jon Jon, leva la main.

– Tu n’as pas à répondre, Jon Jon. Ils n’ont rien trouvé à ton domicile et ils n’ont rien contre toi. Maintenant, si vous en êtes d’accord, messieurs, je propose que nous arrêtions là. Mon client s’est présenté de son plein gré...

L’inspecteur fit un bruit de bouche et l’interrompit :

– Accompagné de son avocat...

Callington fusilla d’un regard méprisant le plus jeune des policiers et fit, d’une voix forte :

– Parce que la loi l’interdit, peut-être ? Si c’est le cas, vous me l’apprenez. Attention, messieurs, montrez-vous plus prudents à l’avenir, ou nous n’en resterons pas là. C’est la septième fois que vous convoquez mon client et, chaque fois, vous nous avez fait perdre notre temps, à l’un comme à l’autre.

Il eut un sourire froid.

– Si je comprends bien, nous pouvons partir ?

L’inspecteur sourit à son tour, sarcastique.

– Mais non, restez donc, je vous en prie.

Jon Jon s'illumina.

– Non, merci, je préfère rentrer chez moi, mais c'est très aimable à vous.

Callington avait encore le sourire aux lèvres quand ils sortirent de la pièce.

Une fois la porte fermée, l'inspecteur siffla entre ses dents :

– Il ment comme il respire.

L'inspecteur Baxter, son aîné de plus de vingt ans de bons et loyaux services, répliqua sur un ton ironique :

– Sans blague ?

– Il a un alibi en or, inspecteur, on a vérifié. La fille et ses parents sont prêts à témoigner.

La femme policier qui venait de parler était assez novice pour laisser aux gens le bénéfice du doute.

– Qui a agressé la victime, à votre avis, inspecteur ? ajouta-t-elle en souriant.

– Eh bien, à mon avis, c'est ce petit salopard qui vient de sortir, mais, vu la situation, je parierais sur le Colonel Moutarde qui lui a donné un coup de chandelier dans la bibliothèque. C'est une vraie couleuvre, cette racaille. Mais je l'aurai. Un de ces quatre, je le ferai coffrer en toute légalité, ce sale nègre.

Baxter frotta ses yeux fatigués.

– J'espère qu'il va crever, le même Carty. Comme ça, on fera d'une pierre deux coups.

L'inspecteur eut un nouveau sourire, plein d'espoir, cette fois.

– On a une touche. C'est déjà ça de gagné.

Joanie revint border Kira pour la dixième fois consécutive. Elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie et Jeanette se tenait à carreau, après la

rouste qu'elle lui avait flanquée. Si les services sociaux lui prenaient sa petite, elle ne la reverrait jamais. Contrairement aux deux autres, Kira n'avait jamais été placée. Quand Joanie était jeune, les tribunaux faisaient incarcérer les prostituées pour un oui ou pour un non. Les deux aînés avaient payé le prix fort, ils en avaient bavé à cause d'elle. Avec de tels antécédents, ils n'hésiteraient pas à la lui prendre définitivement. Mais ça n'arriverait jamais. Non. Elle était prête à tout pour sa fillette, même si elle devait y laisser la peau.

Sa fille aînée était assise dans le salon, à fumer une cigarette d'un air morne. La pauvre, elle était à plaindre, quand même.

Jeanette, que Dieu lui pardonne, n'avait pas de pire ennemie qu'elle-même. Un jour, elle paierait le prix fort, si elle continuait sur cette pente. Gamine, c'était déjà une petite garce, agressive, violente, même. Au moins, elle aussi avait eu peur, la catastrophe n'était donc pas totale.

En revanche, Jon Jon était parfaitement de taille à se débrouiller seul, inutile de s'inquiéter pour lui comme elle le faisait pour Kira. Jeanette et lui étaient conscients et avertis des dangers de la vie. La petite, elle, ne l'était pas encore. Elle n'était pas vraiment retardée, pas vraiment, mais elle avait des difficultés d'apprentissage, comme on dit. Elle fréquentait une école ordinaire, mais elle avait du mal à se suivre. Sa personnalité rayonnante compensait ces faiblesses, Joanie le savait, mais on ne pouvait pas la laisser seule. Elle n'avait aucune conscience du danger et c'était ça, le plus inquiétant.

– Comment t'as pu la laisser seule, Jen ?

Le visage de Jeanette se ratatina comme une vieille pomme et elle gémit :

– Oh, m'man, lâche-moi, je peux pas m'occuper d'elle tout le temps ! J'ai quatorze ans, j'ai envie de sortir avec mes copains.

– De baiser, tu veux dire, parce que j'entends tout, moi, n'oublie pas.

Elle avait l'air si jeune, cette petite, sous sa couche de fond de teint... Elle avait eu sacrément peur et ça se voyait.

Joanie observa sa fille avec tendresse. Elle aurait pu être jolie, si elle n'avait pas été une candidate idéale pour le « *Trisha Show* »⁸.

Elle tenta de l’embrasser, mais Jeanette l’envoya paître.

– Laisse tomber, m’man. Garde ça pour ta petite chérie.

Elles restèrent assises en silence un bon moment avant que Jeanette ne suggère :

– Tu veux boire quelque chose ?

– Oui, bonne idée, ma chérie.

De sa part, c’était qui se rapprochait le plus d’une forme d’excuses, que Joanie accepta. Elle avait une fille qui en savait trop et une autre qui n’en saurait jamais assez. Le Bon Dieu vous joue des sacrés tours, parfois. Ah, si seulement elle avait pu en rire !

Kira l’appelait dans son sommeil. Elle se catapulta hors de son siège, mais Jeanette l’avait devancée et bordait gentiment sa petite sœur.

Joanie la regarda du seuil de la porte, le cœur content.

Elle n’allait quand même pas fondre en larmes ! Pourtant, c’était tellement attendrissant de les voir toutes les deux. Oh, elle en avait ras le bol de cette vie ! Pas facile d’avoir toujours le sourire aux lèvres quand on se sent mourir à petit feu.

Tommy était heureux – du moins, plus heureux qu’il ne l’avait jamais été. Quelle merveille de se réveiller le matin en ayant quelque chose à faire ! Il avait un rendez-vous, mais pas avec le médecin ou quelqu’un du même acabit, non : il avait rendez-vous avec une vraie personne et il cajolait cette idée.

– Pourquoi tu souris comme ça ?

Son père avait interrompu sa rêverie, il haussa les épaules.

– Pour rien ! Je suis content de démarrer la journée, c’est tout.

Comme d’habitude, son père se gaussa :

– Et t’en attends quoi, de cette journée ? Encore plus de bouffe ?

Accablé, Tommy refusa pourtant de mordre à l’hameçon.

– Tu veux encore du thé, papa ?

– D'accord, fiston.

Pour une fois, Joseph ressentit comme un pincement de culpabilité : il était dur avec son fils, tout de même. Mais vivre avec Tommy n'était pas du gâteau, il était tellement *bizarre*... Vraiment, il ne lui donnait pas de quoi se vanter. Or, justement, Joseph avait besoin de se vanter, c'était dans son caractère. Au boulot, personne n'avait jamais entendu parler de Tommy, il y avait scrupuleusement veillé.

Il avait une copine, ou quelque chose d'approchant, qui insistait vainement pour vivre avec lui. Quel esclavage, ce fils ! Le fait qu'ils se détestent n'arrangeait évidemment pas les choses, mais bon, inutile d'en rajouter une louche.

Quand il quitta l'appartement, l'ambiance était neutre. Pour une fois.

Du balcon, Tommy regarda partir son père. Celui-ci avait à peine disparu qu'il se mit à organiser sa journée. Primo, une douche ; ensuite, il mettrait ses plus beaux vêtements et, à dix heures et demie pile, il partirait voir ses nouveaux amis. Oh, c'est peu dire qu'il était heureux ! C'était le premier rendez-vous de sa vie, alors pas question de le rater.

Si seulement sa mère était encore en vie ! Elle aurait été drôlement fière de lui, car ces Brewer avaient vraiment l'air d'être des gens bien.

– Arrête, Jon Jon ! S'il te plaît, laisse-la !

Terrifiée, Kira regardait son frère extirper Jeanette de son lit en la tirant par les cheveux.

– Toi, Kira, tu te mêles pas de ça, d'accord ?

En pleurs, Jeanette essayait de se dégager de l'emprise de son frère. Il la traîna littéralement dans le living et, la balançant sans ménagement sur le canapé, se mit à hurler :

– Tu sais pourtant ce qu'on t'a dit !

Il était tellement furieux que les yeux lui sortaient de la tête. Manifestement, il avait pris autre chose que du cannabis.

– Putain, on te l’a pas encore assez dit et répété ? Jamais, tu m’entends, *jamais* tu ne dois laisser Kira toute seule !

La petite regardait, paniquée, la scène qui se déroulait devant elle.

– C’est pas grave, Jon Jon, moi, je me suis drôlement bien amusée ! Tommy m’a laissée jouer avec ses poupées Barbie et puis, après, il m’a offert du thé et tout.

Jon Jon s’en arrachait les cheveux de rage et de frustration.

– Non, mais tu l’entends, Jen ? Ecoute-la bien ! Elle a passé la soirée avec un type qui joue avec des putains de poupées Barbie !

– Il est correct, Jon Jon. Pour être franche, je crois même qu’il est homo.

Comme toujours, c’était la voix de la raison, celle de Joanie. Elle avait eu peur, car son fils était parfaitement capable d’exterminer la gamine terrifiée qui se trouvait devant lui.

Il colla le visage à celui de sa sœur et se remit à crier :

– Ah ouais, pour commencer des putains de Barbie, et après ça, ce sera quoi ? Ça te dérangerait même pas de la laisser avec Fred West², rien que pour te barrer deux heures, hein ?

Il en postillonnait de fureur.

– Tu te rends compte qu’hier soir elle a failli être emmenée et placée, qu’elle aurait pu passer des semaines dans un foyer ? Tu sais de quoi les flics sont capables, non ? Ça les aurait bien fait marrer de pouvoir nous faire chier. Et toi, t’étais où, pendant qu’ils saccageaient la baraque ? Allez, vas-y, je veux savoir avec qui t’étais, comme ça je pourrai lui casser sa sale gueule !

– Et alors, ils l’ont pas emmenée, non ? Alors, tu me lâches un peu, merde !

Jon Jon s’avança d’un pas, Kira poussa un hurlement qui l’arrêta net, et se jeta contre lui, en pleurs, pour l’empêcher de fondre sur sa sœur.

– C’est bon, m’man, elle a interdiction de sortir, et c’est marre !

Il pointa l'index vers Jeanette.

– Voilà, je t'interdis de mettre même le nez dehors avant... avant le retour du Messie !

Jeanette bondit telle une furie, toute sa peur évanouie à la perspective de ne plus pouvoir sortir.

– Non, mais pour qui tu te prends, dis donc ! C'est pas toi, le chef ! Ici, c'est maman qui décide ! Tiens, t'as qu'à lui dire d'arrêter de bosser, pour une fois. Qu'elle finisse de brader son cul à n'importe quel connard pendant que, moi, je me farcis sa môme. D'ailleurs, si c'est *toi*, le chef, pourquoi c'est pas *toi* qui nous garde, hein, tu peux me le dire ?

Ce fut Joanie qui répondit :

– Je ne vous ai jamais rien demandé, les enfants, et ce sera toujours comme ça, tu le sais très bien, Jeanette. En tout cas, une chose est claire : ici, c'est chez moi, et c'est moi qui décide de ce qui s'y passe.

Jeanette eut un rire mauvais :

– Eh ben, c'est à lui qu'il faut dire ça, parce que Monsieur se croit chez lui, ici.

Et elle fonça dans sa chambre en criant :

– Faut que je me prépare pour l'école !

Jon Jon ne put s'empêcher de rigoler :

– Tu parles d'un scoop ! *Toi*, aller à l'école ?

– Laisse-la, Jon Jon, elle a compris. Allez, Kira, arrête de pleurer, ma puce. Qu'est-ce qui te plairait, pour ton petit déjeuner ?

– Je peux avoir ce que je veux ?

– Dans la limite du raisonnable !

En voyant Kira s'illuminer malgré ses larmes, Jon Jon ferma les yeux de désespoir. Elle était ravissante. Une blonde aux yeux bleus appelée à devenir une fille superbe, mais avec une cervelle de moineau. Un canon qui ne dépasserait sans doute jamais ses dix ans d'âge mental. Mon Dieu, rien que d'y penser...

Malgré le drame, la seule chose qui intéressait Kira, c'était de manger un bol de Choco Pops. Elle était tellement étourdie qu'elle oublierait

toute cette histoire dès la première bouchée.

Il les suivit dans la cuisine.

– Jeanette a raison, m'man. Tu devrais peut-être arrêter de bosser. Je peux m'occuper de tout le monde.

Joanie servit le bol de Choco Pops sans un mot. Elle avait la même opinion sur ses deals que lui, sur sa manière de gagner son pain. Ils le savaient l'un comme l'autre. C'était sans issue.

– Elle a eu une belle peur, mais ça va aller, dit-elle avec un sourire soudain. Il est vraiment bizarre, ce gars-là. Il est gentil, mais qu'est-ce qu'il est gros ! Tu peux pas savoir.

Kira se mit à rire.

– Dis, m'man, je pourrais pas rester chez Tommy ? Il a plein de choses géniales, chez lui, il y a des Barbie et des tonnes de bonbons.

– Et qu'est-ce que tu as fait, hier soir ? lui demanda Jon Jon d'un ton curieux.

Elle réfléchit sérieusement pendant quelques instants, son petit visage se déformant sous l'effort de la concentration.

– Euh... on a joué avec les poupées, comme je t'ai dit, et puis, après, on a regardé *La Belle au bois dormant*. Il a tous les films, Tommy, il est comme moi, il adore les princesses. C'était drôlement bien !! On a bu plein de Coca, on a mangé des sandwiches et des bonbons. On s'est bien amusés.

Joanie lui caressa les cheveux.

– Il a l'air gentil, que Dieu le bénisse. Faut être juste, Jon Jon, il nous a rendu un sacré service.

– Peut-être. Mais on ne sait strictement rien sur lui.

Joanie haussa les épaules.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ? Il nous a sauvé la mise, pour moi, ça suffit. D'accord, il est un peu lent.

Elle indiqua sa fille d'un signe de tête.

– Ça doit être pour ça qu'ils s'entendent si bien.

Jon Jon acquiesça d'un air triste.

– OK, m'man, je vois. T'as qu'à le sonder un peu, histoire de te faire une idée. Il pourrait nous aider à garder un œil sur Miss La Bougeotte, quand elle se tire.

Joanie passa un bras autour de la taille de son fils.

– C'est toi qui as démoli Carty, fiston ?

Jon Jon fit oui de la tête.

– Fallait bien, m'man, il est complètement fêlé et il m'en a fait voir des vertes et des pas mûres, j'te jure.

Joanie releva les cheveux qui lui cachaient les yeux.

– D'après ce qu'on m'a dit, il est dans un sale état.

Elle avait parlé d'un ton neutre. Jon Jon haussa les épaules.

– Il aurait dû y penser avant. J'ai pas de temps à perdre avec les glandeurs, surtout quand ils sont barjots.

Sujet clos. C'était quand même étrange qu'un garçon si gentil, aussi attentionné avec ses sœurs et sa famille, soit capable de démolir un de ses meilleurs potes.

Mieux valait ne pas trop y penser et faire comme d'habitude : sourire, rigoler, plaisanter.

Accompagnée de son frère, Kira partit pour l'école, pliée en deux d'hilarité. Maintenant, sa mère allait pouvoir s'enfiler un cachet de Valium.

Juste pour s'adoucir un peu la vie. En tout cas, c'est ce qu'elle se racontait depuis des années.

Chapitre 4

Epouvantée, Monika regardait l'énorme type qui se tenait devant elle. Quelle masse ! En même temps, il avait l'air doux comme un agneau, et c'était attendrissant de le voir se démenner pour ne déranger personne.

Comme elle était elle-même du genre plutôt enrobé, il était inutile de lui faire un dessin : elle savait quels combats cet homme devait mener contre lui-même et les autres. Elles avaient beau se moquer gentiment de lui, elles l'aimaient bien, avec Joanie. Tommy était un type sympa, ouvert aux autres.

Et, chose étonnante malgré son volume, il se déplaçait avec légèreté et semblait pouvoir se débrouiller tout seul. Beaucoup mieux qu'on n'aurait cru à première vue, même si on l'entendait souffler comme un bœuf au moindre mouvement.

Tommy, lui, nageait dans le bonheur de se retrouver assis entre deux femmes, à bavarder avec elles comme s'il était une personne à part entière, quelqu'un d'important qui faisait partie de leur monde. Dès sa première visite, il s'était senti bienvenu et respecté, et il adorait ça. Grâce à l'accueil que Joanie lui avait réservé, les voisins le traitaient maintenant avec certains égards. Mieux : depuis que Jon Jon s'était décidé à lui adresser la parole, ils faisaient assaut d'amabilités. Comme sa mère, à qui Tommy vouait un véritable culte, Jon Jon ne jugeait pas les gens sur la mine. En matière de famille, il ne se trompait pas de priorités, il veillait sur ses sœurs avec la jalousie paternelle d'un faucon protégeant ses petits.

Grâce aux Brewer, les voisins avaient pris l'habitude de saluer Tommy quand il venait s'asseoir sur le balcon, et il y avait puisé la force quotidienne d'aller faire ses courses à pied. Même si tout cela n'était pas de la tarte, l'effort en valait la peine. Les gens lui parlaient ; mieux, on s'intéressait à lui maintenant. Tommy était parvenu à trouver sa place dans la cité.

Surtout, son vœu le plus cher avait été exaucé : il pouvait voir Kira autant qu'il le voulait. Il adorait cette gosse et se délectait de sa compagnie. Elle le comblait et elle lui avait dit que c'était réciproque. Elle s'était un peu plainte de sentir étouffée par sa famille, mais quand Tommy lui avait expliqué qu'elle avait beaucoup de chance, au contraire, d'être entourée et cajolée comme ça, elle avait eu l'air de comprendre. Du moins, il l'espérait.

Joanie lui fit un grand sourire. Son joli visage conservait une certaine dignité qui, sans frapper au premier regard, devenait ensuite son trait le plus marquant. Cette femme avait eu la vie dure, il savait ce que cela voulait dire et la comprenait sans doute mieux que la plupart des gens.

– Alors, Tommy, tu le veux ce boulot, oui ou non ?

Tommy eut un sourire jusqu'aux oreilles.

– J'en serais enchanté.

Il lui tapa dans la main. Monika s'écroula de rire, mais d'un rire amical qui n'avait rien de méchant ni de moqueur, c'était un rire généreux et communicatif. Tommy, qui était dans son élément, en rajoutait une louche pour faire plaisir à tout le monde.

– Bon, il ne nous reste plus qu'à parler finances, alors, dit Joanie.

En un éclair, le visage de Tommy s'assombrit.

– Oh, je vous en prie, Joanie, jamais je ne pourrai accepter d'argent de la part d'une amie.

Elle lui sourit. Elle appréciait sa générosité, mais pas question de travailler gratis. Les bons comptes font les bons amis.

– Ecoute, mon grand, ça te permettra de te gratter quelques économies. D'ailleurs, t'as pas le choix : c'est à prendre ou à laisser. D'accord ?

Il acquiesça d'un sourire, ravi qu'elle prenne la décision à sa place. Quand son père saurait qu'il avait un job ! Un vrai ! Rien à voir avec ce qu'il avait fait jusqu'ici, tout ce travail à domicile, déprimant à crever. Des heures et des heures passées à fabriquer des boîtes.

Voilà qui ferait réfléchir Joseph Thompson.

– Bon, alors, d'accord, Joanie, si vous êtes certaine de ce que vous dites.

Quel bonheur, un pareil changement dans sa vie ! Joanie le laissa faire le thé, ça lui faisait tellement plaisir. Tommy n'était pas un mauvais bougre, il était seul, voilà tout, et si quelqu'un savait ce qu'était la solitude, c'était bien elle.

Soudain, pourtant, Tommy se rembrunit. Il venait d'y penser : et si son père s'avisait de mettre un veto à cette histoire de baby-sitting ?

– La seule ombre au tableau, c'est mon père, s'exclama-t-il.

Monika éclata de son rire tonitruant :

– Allez, Tommy, laisse-le crever, ce vieux salaud ! T'inquiète pas, on enverra Jon Jon lui en toucher un mot, si nécessaire. Allez, te fais pas de souci, mon grand.

Tommy avait beau se forcer à sourire, la peur transparaissait sur son visage, mais tout à coup, pfuittt, elle disparut, comme par enchantement. Mais bien sûr ! Jon Jon réglerait le problème ! Tommy était sûr que son père y regarderait à deux fois avant d'aller se frotter à l'aîné des Brewer.

Les deux femmes le virent changer à nouveau d'expression et recouvrer son air apaisé, heureux.

– Tu parles d'un vieux schnock, celui-là ! rigola Monika. Tiens, Joanie, j'ai une idée. On va lui faire le coup du *Parrain*. Comme il a l'air sénile, on va lui balancer une offre qu'il sera pas prêt d'oublier !

Tout le monde éclata de rire. Tommy, lui, se réjouissait bien davantage de l'audace de ces paroles que de la blague elle-même, qui lui avait échappé.

Si seulement son père savait que, pour une fois, c'était de lui qu'on se moquait ! Rien que d'y penser, son front se couvrit d'une sueur glacée. C'était quand même incroyable de pouvoir enfin rire de cet homme-là.

Car Tommy avait des amis maintenant, et son père n'y pourrait rien changer, sauf, évidemment si son fils vendait la mèche et que quelqu'un apprenait la vérité.

Il chassa cette pensée aussi vite qu'elle lui était venue. Tout ça, c'était du passé, comme disait justement son père. C'était tellement agréable de

se retrouver dans cette cuisine avec des gens qui l'acceptaient tel qu'il était, sans se soucier de son apparence.

Pour la première fois depuis la mort de sa mère, Tommy se sentait apprécié, nécessaire.

De quoi lui faire tourner la tête.

Paulie finissait son petit déjeuner. Il le prenait toujours tard dans la matinée et se le faisait rituellement servir par Sylvia.

Forte, carrée, bien en chair, Sylvia avait un joli visage, mais elle s'habillait en dépit du bon sens, ce qui n'était d'ailleurs pas pour déplaire à son époux. En bonne bigote, elle n'assistait pas aux réunions maçonniques et préférait fréquenter l'église. Cerise sur le gâteau, c'était une mère parfaite, exemplaire, même.

Leurs deux filles, Pauline, onze ans, et Jacqueline, neuf ans, étaient de véritables petites demoiselles : impeccablement élevées, coiffées et habillées. Aucun risque qu'elles reprennent le business familial, vu les sommes extravagantes que leur père dépensait pour leur scolarité.

Paulie aimait bien cette vie de famille. Ce matin, il n'avait aucune envie de quitter son petit nid douillet, il se sentait crevé. Et puis une petite partie de jambes en l'air avec cette bonne vieille Sylvia, ce ne serait pas de refus.

Paulie n'en revenait pas de sa chance : il contrôlait tout ce qui l'entourait, les choses comme les gens. Il se servit une nouvelle tasse de café et adressa un sourire à sa femme.

Sylvia observait son mari, en tentant d'étouffer le rire qu'elle sentait lui chatouiller la gorge. Vraiment, son époux était le type le plus imbu de lui-même, le plus crétin et le plus con de la terre. Elle le connaissait par cœur, elle savait tout de lui, mais il ne devait surtout pas s'en apercevoir. S'il croyait pouvoir l'atteindre et la blesser, d'une façon ou d'une autre, aujourd'hui ou demain, il risquait d'être surpris. Et pas qu'un peu. Elle l'avait aimé, autrefois, mais elle n'en était plus si certaine à présent.

En tout cas, et c'était bien l'essentiel, son mari était un grand pourvoyeur. Si elle tenait tant à lui, c'est qu'elle refusait absolument de faire comme sa mère, qui vivait dans le souvenir de ses gloires passées et grattait les fonds de tiroir pour survivre.

Sylvia s'était aménagé sa propre vie. Jamais Paulie n'aurait pu se douter qu'en ce moment même elle complotait pour prendre le large avec ses filles.

La plupart du temps, elle habitait dans leur « petit nid campagnard » – en réalité, une maison de six pièces pseudo-géorgienne située dans le Kent, une merveille qui lui permettait de garer sa famille loin de l'imbécile qui lui tenait lieu de mari. Un avantage incomparable.

Ils vivaient maintenant comme des étrangers cohabitant sous le même toit que, d'accord, il avait payé. Elle l'accompagnait à certaines réceptions et se conduisait comme une parfaite épouse. Ce qu'elle était d'ailleurs, alors que lui n'avait pas toujours été un bon mari. En somme, Sylvia savait parfaitement de quel côté la tartine était beurrée.

Tout à coup, elle sentit peser sur elle son regard libidineux et détourna les yeux. Les hommes, vraiment, ça se lisait comme à livre ouvert. Elle se réjouit intérieurement : il allait en prendre plein la figure, le Paulie, attention les yeux !

Jeanette avait séché les cours pour retrouver Jasper, son idole, l'homme de ses rêves. Il la fascinait, ses yeux bleu marine attiraient cette femme-enfant tels deux aimants. Il le savait bien d'ailleurs, et en abusait.

Les filles aimaient Jasper Copes : il était beau, et c'était un dur, un vrai. En un mot il avait tout pour plaire !

La seule ombre au tableau c'est qu'il avait pour copains des racistes, du genre skinheads nouvelle vague. Or, Jeanette avait un frère né de père jamaïcain, ce qui, évidemment, n'était pas un bon point pour elle, même les filles du squat la regardaient de travers et bavassaient sur ses relations avec Jasper.

Au fond, Jeanette avait beau détester cet endroit, elle suivait Jasper en bonne petite fille bien obéissante. Quand Jon Jon découvrirait le pot aux roses, il y aurait de l'électricité dans l'air, mais elle n'y pouvait rien, elle avait son Jasper dans la peau. Sans lui, elle avait l'impression que sa vie ne valait pas grand-chose.

Tous les jours, la petite Jeanette priait pour que Jon Jon et Jasper se rencontrent et deviennent amis. Pourtant, cet exploit relevait d'un tel miracle que Jésus lui-même ne serait pas à la hauteur !

Elle laissa son regard traîner sur les affiches du BNP¹⁰ et se boucha les oreilles pour ne pas entendre les blagues racistes qu'ils échangeaient devant elle. Manifestement, on la tenait à l'écart ; finalement, malgré son amour pour Jasper, ça l'arrangeait qu'on la snobe, car elle n'avait aucune envie de se sentir à l'aise dans un endroit pareil. Ces gens étaient des ignares. Des vraies mochetés, dedans comme dehors.

Elle aurait aimé comprendre pourquoi elle se voilait la face sur la vie de Jasper. Il jouait au petit chef et menait toute sa bande au doigt et à l'œil. Parfois, il lui fichait la trouille, mais quand ils étaient seuls tous les deux, il se radoucissait et elle se sentait bien. C'était bien la preuve qu'il n'était pas si méchant que ça, non ?

Elle fut brusquement tirée de sa rêverie par un des potes de Jasper, Polo Jenkins, qui lui lança :

– Hé, ils ont pas encore chopé ton frangin, les flics ?

– Ben non ? Qu'est-ce que tu crois ?

Tout le monde eut l'impression qu'elle avait pris Polo pour un débile. Etre la sœur de Jon Jon avait au moins un avantage : ça fichait la pétoche aux gens. D'ailleurs, être la copine de Jasper n'était pas mal non plus.

Pendant quelques secondes, dans le squat, la tension devint palpable, mais contre toute attente, Jasper lui fit un clin d'œil : bravo la petite, elle se défendait bien. Elle soupira d'aise. Comme, une fois de plus, ils s'étaient remis à déblatérer sur Nick Griffin¹¹, leur idole, Jeanette rebrancha le pilote automatique.

Dix minutes plus tard, elle lança :

– C'est bon, Jasper, je me casse.

Parque cette fois, ils s'étaient mis à délirer sur les pauvres immigrants africains de Northampton – ben voyons ! Figurez-vous que, depuis leur arrivée, les cas de Sida avaient augmenté de trois cents pour cent !

Jasper lui fit un sourire.

– Allez, attends-moi une minute, ma puce.

Elle secoua la tête.

– J'ai dit que je me tirais. Tout de suite.

Et elle lui lança un regard bien noir. Il hésita un instant et finit par hausser les épaules.

– D'accord.

Dehors, Jeanette respira à fond, comme pour se laver les poumons de toute cette haine puante. Des rires gras lui parvenaient de l'intérieur. Aucun doute, c'était sa pomme qui faisait les frais de la vanne.

Malgré sa tristesse, elle reprit le chemin de la maison d'un cœur plus léger. C'étaient des malades, ces types-là, plus question d'avoir quoi que ce soit à voir avec aucun d'entre eux, Jasper inclus. Bon, d'accord, ce n'était pas vrai, pas tout à fait, mais ça faisait du bien de se montrer capable de détermination. Jeanette n'avait besoin ni de lui, ni de personne. Négligée par sa mère, balancée de famille d'accueil en famille d'accueil, elle en avait vu d'autres. Son bon sens lui soufflait : « Va-t'en, laisse-le tomber. » C'est vrai, ils menaient des vies trop différentes, tous les deux. Rien que pour se voir, c'était la galère. Et si jamais Jon Jon découvrait qu'elle le fréquentait... Elle en mourait de trouille rien que d'y penser.

Pourtant, elle fut ravie de voir que, cinq minutes plus tard, Jasper la rattrapait sur le chemin, il lui avait couru après. Si c'était pas une preuve d'amour, ça, et une première, en plus ! C'était bien la preuve qu'il tenait à elle, non ? Il lui sourit et le pire, c'est qu'elle se liquéfia.

Ce type n'était pas si mauvais que ça, sinon, il n'aurait pas couru pour la rejoindre. Pour une fois qu'elle avait le pouvoir, ça lui faisait sacrément du bien. Si seulement ça pouvait durer !

Vingt minutes plus tard, allongée dans le lit de son homme, elle s'étirait à ses côtés. Comme d'hab', les draps étaient crasseux et sentaient

mauvais. Et, comme d'hab', sa mère avait disparu : Karen Copes passait la plupart de ses après-midi au pub avec ses copines.

Bizarrement, Jeanette n'aimait pas tellement ces moments-là, mais si, pour le garder, il fallait en passer par là, rien à dire.

Elle se pliait à tous ses désirs, et sans se faire prier, pour tout arranger.

Kira et Tommy étaient devenus les meilleurs amis du monde, la gamine avait un accès illimité à sa collection de Barbie. En plus, son papa était très gentil avec elle, même si, apparemment, ils n'avaient pas de très bonnes relations, ces deux-là. Joseph Thompson avait toujours un mot aimable pour elle et sa présence rendait la vie de Tommy plus facile.

Elle venait presque tous les soirs chez eux en rentrant de l'école, juste pour jouer avec les poupées et les admirer. Tommy passait des heures à repasser tous les petits vêtements qu'il arrangeait ensuite sur des petits portemanteaux adaptés. Le spectacle de Kira s'amusant à habiller les poupées le ravissait inlassablement.

Chaque fois qu'elle arrivait, il lui préparait un verre d'orangeade et lui sortait un paquet de chips nature pour son goûter. Il connaissait bien ses goûts, maintenant. Kira était comblée.

Ce jour-là, le père de Tommy les observait en hochant la tête.

– Fais attention, Tommy. Inutile de te préciser de quoi je parle...

Tommy acquiesça.

Si seulement cet homme pouvait arrêter de l'humilier de la sorte... Il le disait pourtant lui-même que c'était du passé. Ils étaient repartis de zéro, tous les deux, oui ou non ?

Jon Jon sentit que Paulie approchait avant même de l'apercevoir. Il vida son verre en soupirant : à tous les coups il allait s'installer au bar, à

côté de lui.

– Qu’est-ce que tu fais par ici, fiston ?

Paulie avait parlé d’un ton amical. Le gamin ne le portait pas dans son cœur, mais cela ne le préoccupait pas outre mesure ; après tout, il l’avait connu tout gosse et il l’aimait bien. D’ailleurs, il se souvenait d’une époque où Jon Jon l’appréciait, lui aussi. Pour rendre à César ce qui appartenait à César, il fallait reconnaître que Joanie ne s’était pas trop mal débrouillée avec lui.

D’après la rumeur, ce petit gars était plutôt doué pour ramasser du fric. Or, Paulie misait toujours sur les gagnants.

Jon Jon répondit calmement :

– Rien, je bois un verre.

Le ton sarcastique ne passa pas inaperçu.

– Parce que t’as l’âge, maintenant ?

Malgré lui, Jon Jon sourit.

– Ouais, ici, en tout cas. Depuis mes quatorze ans !

Ils ne pouvaient s’empêcher ni l’un ni l’autre de s’admirer dans le miroir derrière le bar. Tout en se recoiffant, Paulie proposa :

– Tu bois quelque chose ?

Et, sans attendre la réponse, il héla la grande blonde sans soutif, au sourire immuable :

– Deux doubles cognacs, ma belle !

Il balaya les environs d’un coup d’œil, repéra les filles, jaugea les mâles, puis il adressa un signe à une ou deux personnes et un sourire à la plupart des femmes – du moment qu’elles avaient entre seize et soixante-cinq ans.

– Alors, il va comment, en ce moment, Haïlé Selassié ? On dirait qu’il se porte comme un charme et qu’il squatte dans le sud de Londres ?

Tout en parlant, il tirait sur les dreadlocks de Jon Jon.

– Va te faire foutre, Paulie.

Le gosse avait perdu le sourire. Paulie se fit soudain grave :

– Dis donc, mon gars, j’en ai buté plus d’un pour moins que ça, pas la peine de te le rappeler. Mais par égard pour ta mère, je veux bien te faire une fleur. Pour cette fois, ajouta-t-il après une courte pause.

La phrase sonna comme un avertissement auquel Jon Jon se garda de répondre. Quelle que soit la véritable personnalité de Paulie, il avait la réputation d’être un mauvais. Pas une grosse pointure comme le légendaire Big John McClellan, mais un vrai dur sachant mener ses affaires, il valait mieux ne pas l’oublier.

Le juke-box diffusa la voix de Gareth Gates, il était encore tôt, mais le pub bourdonnait d’activité ; à six heures, il serait bondé. Jon Jon attrapa son verre pour le lever à la santé de Paulie.

– Ta mère t’a dit que je voulais te voir ?

Jon Jon secoua la tête. Il mentait comme un arracheur de dents, ce gamin : jamais Joanie n’aurait osé lui désobéir. Sans se vanter, Paulie pouvait demander à ses filles de courir à poils dans Park Lane et d’enflammer leurs pets, elles s’exécuteraient sans problème.

Jon Jon continuait de regarder droit devant lui. Paulie mourait d’envie de lui flanquer une gifle et de l’humilier publiquement. Non, mais pour qui se prenait-il, ce petit morveux ? Il le traitait de bien haut, ce sale gosse !

Mais, se ravisant, Paulie préféra siroter son brandy.

– Ecoute-moi, petit con, c’est pas ton cul qui m’intéresse, j’ai juste envie de savoir dans quel business t’as mis tes billes. Si ça me branche, j’en partagerais bien un morceau, tu piges ? Ou alors, deuxième choix, et ça serait plus dans mes cordes, je fais mes recherches tout seul comme un grand et, ton biscuit, je te le confisque. Tu me suis ?

Jon Jon en transpirait d’humiliation, il en faisait presque pitié. Paulie aimait bien cette témérité, il avait l’impression de se revoir au même âge. Depuis ses seize ans, il courait le jupon ! Bon, c’était celui de sa mère, inutile de le crier sur les toits... Aujourd’hui elle vivait à Eastbourne, tranquille, et il l’évitait comme la peste. Ce qui ne l’empêchait pas de lui verser une petite pension ; on connaît ses priorités, tout de même !

– Si on s’asseyait pour poursuivre notre conversation ? Toi, tu fais un effort d’amabilité, et moi, je baisse d’un ton. Qu’est-ce que t’en dis, mon grand ?

Tout ça avec un large sourire. Le piège. Cette fois, Jon Jon était coincé, mais un de ces jours il lui écraserait les couilles, à ce connard. Il avait tout son temps. Le moment venu, il lui décrocherait le sourire des lèvres. Pour l’éternité.

Ils attrapèrent leurs verres et s’avancèrent vers une table qui, miracle, se libéra à leur approche.

Même s’il détestait Paulie, Jon Jon appréciait qu’il sache si bien se faire respecter. C’était exactement ce qu’il voulait se gagner pour lui-même et pour sa famille : le respect. Surtout pour sa mère. Quelle que soit la façon dont elle avait agi, elle l’avait fait pour de bonnes raisons. Dès l’âge de huit ans il l’avait compris, et ne l’avait jamais oublié.

Jon Jon accepta donc de discuter avec Paulie. Il n’avait pas tellement le choix, faut dire.

A son grand désespoir, Joanie devait retourner sur le trottoir alors qu’elle mourait d’envie de prendre sa soirée. Elle avait mal aux dents et s’était bourré la bouche de cotons imbibés de clous de girofle marinés au brandy. A force d’avaler des verres de vodka Coca, il n’y avait d’ailleurs pas que sa bouche à être bourrée.

En bas de l’immeuble, Kira faisait la course avec Bethany, les rires des deux gamines résonnaient dans cette jolie soirée d’été. Une fille rousse vint s’asseoir en face de Joanie, à gauche des cordes à linge. Elle était ravissante et bien habillée, impossible de ne pas la remarquer.

– C’est qui celle-là ?

Joanie avait la voix pâteuse.

– C’est la sœur à Caroline, elle est venue pour quelques jours, elle s’est barrée de chez elle.

– Ah bon ? Pourtant, j’ai l’impression de l’avoir déjà vue quelque part.

Barbara Moxon, la voisine de Joanie leva les yeux au ciel :

– Mais tu te rappelles pas ? C’est sa gamine qui s’est fait assassiner l’année dernière. Ou celle d’avant...

– Ah oui, je me rappelle maintenant ! La pauvre, tu te rends compte ? Quelle horreur...

– Ouais, y a franchement de quoi péter un câble.

– Pourtant, elle est mignonne, cette fille.

Barbara acquiesça, comme si le fait d’être jolie pouvait vous protéger du mal. Elles regardèrent la jeune femme ramasser ses affaires et rentrer chez sa sœur. En arrivant à la porte du couloir, elle se retourna pour les observer quelques secondes, puis elle disparut.

L’ambiance était retombée. Joanie avala une bonne rasade. Son portable se mit à sonner, elle répondit.

– Putain, c’est pas vrai !

– Qu’est-ce qui se passe, ma grande ?

– C’est Monika : elle s’est fait coffrer et elle veut que je garde Bethany, ce soir. Elle a cassé la gueule à un vigile. Putain, elle s’arrange pas, la garce.

Le téléphone sonna de nouveau, d’un ton sec elle répondit : « d’accord », se leva, s’étira et dit bonsoir aux copines. En remontant à l’appartement, elle appela Jeanette pour lui demander de rentrer.

Grâce à Monika, elle allait devoir bosser ce soir, mal aux dents ou pas. Franchement, elle aurait pu s’en passer, vu la cuite qu’elle se tenait et qui, même à elle, n’avait pas échappé. C’était déjà pas une sinécure quand on avait la pêche, alors quand on était pétée, tapiner, c’était carrément la galère.

Oh, et puis merde, tiens. Pour la peine, ce soir elle ne prendrait pas de bain.

Jasper était furax.

– Mais pourquoi il faut que ce soit toi qui ailles t’en occuper ? Y a qu’à la laisser avec Bouboule !

Ils étaient au lit, aussi défoncés l'un que l'autre, mais il était quand même furieux.

– J'avais envie qu'on passe la nuit ensemble, Jen.

Jeanette prit sa décision.

– Ouais, t'as raison, qu'elle aille se faire foutre ! Bouboule n'a qu'à s'en occuper. Moi je m'en fous, je rentre pas.

Elle se calma et oublia totalement sa mère, son frère et sa frangine. Aucun doute, ça allait chauffer, mais elle s'en sortirait. Pour l'instant, elle était heureuse comme ça. Basta !

Quand, une heure plus tard, Joanie finit par comprendre que sa fille aînée s'était mise aux abonnés absents, elle appela Tommy. Quelle plaie, cette gamine ! Ça l'ennuyait d'embêter son voisin, il risquait d'en avoir marre d'être dérangé si souvent. D'accord, il aimait ça, mais fallait pas exagérer. En plus, elles venaient de passer un deal, toutes les deux : tant que Jeanette s'occuperait de sa petite sœur, sa mère lui ficherait la paix.

Mais Jeanette venait de lui faire faux bond, une fois de plus. Rien d'étonnant de la part d'une ado, mais là, elle dépassait les bornes ; elle pourrait toujours courir pour lui soutirer son argent de poche de la semaine !

D'ailleurs, avec qui pouvait-elle bien sortir, cette petite ? Quel genre de type ? Ces temps-ci, elle était très secrète, impossible d'en tirer quoi que ce soit ; il valait mieux demander à Jon Jon de rester aux aguets, on verrait bien ce qu'il en sortirait.

Prête à se mettre au lit, Kira attendait Tommy avec une impatience fébrile. Joanie sourit devant ce spectacle. Quelle gentille petite ! Que Dieu la bénisse. En voilà une qui ne lui causerait pas les mêmes soucis, aucun doute là-dessus !

Rien que ça, c'était une bonne chose. Joanie aurait donné une fortune pour ne pas revivre les mêmes problèmes.

Ça baignait, maintenant, entre Paulie et Jon Jon. Leur relation prenait un tour inespéré. Ils avaient beaucoup de choses en commun, finalement. Et puis, quand il était petit, cet homme avait été gentil avec lui. Evidemment, il voulait enrôler sa mère dans son écurie ! Mais pourquoi pas, après tout ? S'il devait se battre avec tous ceux qui s'étaient servis de sa mère, il n'était pas sorti de l'auberge. En plus, elle y était allée de son plein gré, et sans lui demander son avis.

Jon Jon détestait la façon dont Paulie gagnait son argent, mais il fallait avouer que ce type avait un sacré sens des affaires. Et, lui, il avait beaucoup à apprendre. Peut-être même qu'avec un brin de jugeote il pourrait sortir sa mère de la galère.

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'avec Paulie de son côté, ses bénéfices seraient multipliés par dix. Et encore, s'il gardait le même rythme. Une fois qu'il aurait pris du galon, il s'en mettrait plein les poches. Sans problème.

– Dis, c'est bien toi qu'a flingué Carty ?

Paulie avait parlé à voix basse, comme s'ils continuaient la même conversation.

Jon Jon haussa les épaules sans répondre ni exprimer la moindre émotion.

Paulie s'esclaffa.

– Bravo, mon gars ! J'ai cru comprendre que tous vos bénéfices partaient en *fumée*...

Jon Jon se renfroga.

– Qui t'a dit ça ?

C'était énervant de penser qu'on avait osé discuter de son cas, étaler sa vie privée en place publique. Il avait drôlement bien fait de liquider cet enfoiré. Sûr, Carty avait craché le morceau. Il ne voyait pas qui d'autre. Dès qu'il sortirait de l'hosto, il l'y renverrait aussi sec, et sans scrupule.

Paulie se remit à rigoler.

– Allez, cool, Raoul...

Il vida son verre.

– C’est quelqu’un de confiance qui m’a refilé l’info.

La réaction du gamin lui plaisait. Il était fier, orgueilleux, même. Il serait capable de tenir sa langue. Un sacré bon point.

Jon Jon s’efforçait de contrôler ses réactions. Paulie recouvra son sérieux. Il l’aimait bien, ce même. Malgré sa carrure et ses méninges d’adulte, affectivement parlant il ne lui donnait pas plus de cinq ans. Mais il apprendrait, quelques leçons de base suffiraient. D’après ce qu’on disait, il récoltait déjà pas mal de thune : un sens inné des affaires, à dix-sept ans. Avec un bon prof et une goutte de discernement, il passerait rapidement à la vitesse supérieure.

Et puis, bonus supplémentaire, il avait le tempérament violent, indispensable dans le milieu : capable de balancer un pain si nécessaire et de se gagner le respect des autres par la même occasion.

Paulie balança un billet de cinquante livres sur la table.

– Remets-nous ça, mon grand, et garde la monnaie.

Jon Jon s’exécuta.

Paulie le regarda se frayer un chemin dans le pub bondé et sourit de nouveau. Ce Jon Jon puait l’arrogance jusque dans sa démarche et ses gestes. Qui pouvait bien être son père ? Cette bonne vieille Joanie ne lui en avait jamais soufflé mot. Cette pauvre fille... une victime née, et ce n’était pas près de s’arranger.

Au moment où Jon Jon revenait vers la table, Paulie aperçut un des malfrats à sa solde entrer dans le pub, une petite brune à son bras. Etant donné l’ambiance bruyante et enfumée, il lui fallut crier pour attirer leur attention. Jon Jon venait de se rasseoir lorsque le type parvint à leur table.

– Ça va, Paulie ?

Un type costaud, lourdingue, même. Mais qui, manifestement, n’en menait pas large.

– Je m’attendais pas à te trouver ici.

– C’est bien ce que je vois. Alors, ce pognon, tu l’as ?

Le type s’apprêtait à ouvrir la bouche quand le poing de Paulie partit comme un boulet et lui fit perdre l’équilibre. Paulie se leva de son siège

et bourra le type de coups sur le visage et sur la poitrine. Puis il l'attrapa par le col, le souleva du sol et le poussa vers la fille qui l'accompagnait.

– T'as vingt-quatre heures, espèce de connard.

Jon Jon resta parfaitement coi, impressionné.

Il remonta encore d'un cran dans l'estime de Paulie quand il se rassit sans faire la moindre allusion à ce qui venait de se passer et reprit la conversation exactement là où ils l'avaient laissée.

Mais Paulie s'était bien fait comprendre. Dans le pub, personne n'avait levé le petit doigt pour porter secours au blessé. Ce qui en disait long sur l'endroit. Même la petite brune l'avait laissé en plan.

– Bon, alors, on en était où ?

Sans même s'en rendre compte, Paulie et Jon Jon devenaient d'excellents copains. Mais ils auraient, bien sûr, préféré crever que de l'avouer.

Vu de l'extérieur, ils venaient de conclure une bonne trêve bien ficelée.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Après avoir repris connaissance et reçu la visite de Jon Jon, Carty accepta volontiers de faire une déclaration blanchissant totalement son ex-copain. Le pauvre n'était pas beau à voir, mais Jon Jon n'avait aucun regret. Ce qu'il avait fait était nécessaire et inévitable.

Maintenant que le dossier était clos, il pouvait respirer. Peu importait ce que croyait la police, elle ne pouvait rien prouver. Voilà le genre d'évidence qu'il connaissait depuis son plus jeune âge.

Il ne manquait pas d'air, Carty, bordel, d'avoir voulu le berner ! Il fallait vraiment être taré pour entretenir une relation avec un barjot pareil ! Business ou pas, ce type était devenu un vrai boulet, impossible d'envisager une quelconque amitié avec lui. Qu'il crève, oui ! Il en avait pris plein la gueule parce qu'il avait divulgué des affaires privées et surtout, il avait subi l'algarade sans mot dire, terrifié.

Quelle blague, ce mec-là. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Restait à espérer qu'il profite de son séjour à l'hôpital pour rompre avec ses vieilles habitudes.

Au fond, Jon Jon n'était pas si méchant.

En quittant l'hôpital, il organisa quelques rendez-vous par téléphone et rentra chez lui par son moyen de transport habituel : un taxi clandestin.

Pas question de prendre le volant avant d'avoir obtenu son permis de conduire, Jon Jon avait compris tout seul que sa réputation grandissante le désignait comme une proie rêvée. Conduire sans permis serait tenter le diable et commettre une sacrée connerie : comment respecter un gars qui se ferait choper pour un truc pareil ? Lui, quand il aurait son permis, il mettrait sa ceinture de sécurité et veillerait à ce que tout soit nickel : vignette, assurance et tout le barda. Ça payait, parfois, d'être en règle. Il ne dépasserait même pas la limite de vitesse. La cabane, non merci.

En fait, maintenant qu'il faisait équipe avec Paulie, ses chances d'avoir une bagnole digne de ce nom commençaient à se matérialiser.

Et sa mère, comment réagirait-elle en apprenant qu'il avait accepté ce boulot ? Après avoir craché lui-même sans modération sur cette perspective, il se sentait un peu morveux, comme s'il s'était trahi lui-même, en somme. En même temps, il aurait été sacrément con de ne pas saisir sa chance et sa mère comprendrait ses motivations, il était prêt à le parier.

Mine de rien, Jon Jon était enfin en train de tracer son petit bout de chemin dans la vie.

Et ça lui faisait du bien.

Comme toujours, Joanie riait à gorge déployée. Kira lui avait piqué quelques vieux vêtements et Jeanette, jouant pour une fois les authentiques ados, aidait sa petite sœur à se maquiller. Elle les écoutait jacasser en remuant le bœuf miroton qu'elle leur préparait pour dîner. Quand elle était petite, Jeanette elle aussi passait des heures à fouiller dans sa garde-robe, à se déguiser, se maquiller et lui piquer du parfum. Une amour d'enfant, en ce temps-là.

Tout était tellement mieux avant, quand les enfants étaient petits. La vie était plus facile : ils n'avaient d'yeux que pour leur maman et ils étaient son univers. Maintenant, seule Kira avait besoin d'elle. Bien sûr, Jon Jon savait la câliner quand c'était nécessaire, alors que Jeanette ne faisait que tolérer ses marques d'affection plus ou moins intempestives. C'est vrai que Jon Jon avait été l'homme de la maison pendant si longtemps, il avait joué le rôle du mari qu'elle n'avait jamais eu...

Elle se mit à rire en y repensant. Pourtant, il n'y avait pas vraiment de quoi. Une fois qu'ils avaient déposé leur graine, aucun des pères n'avait traîné longtemps dans les parages ; encore moins après leur naissance. Toutefois, Joanie avait gardé ses gosses avec elle, et elle en était fière ; au bout du compte, c'était tout ce qui lui restait. Pour être honnête, c'était d'ailleurs la seule chose qu'elle ait jamais possédée.

Son perpétuel sourire aux lèvres, elle vit Kira apparaître sur le seuil de la cuisine. Son sourire disparut presque instantanément.

Kira ressemblait à une femme, ç'en était presque effrayant. Avec ses yeux lourdement maquillés, ses lèvres d'un rouge si brillant qu'elles paraissaient pulpeuses et ses cheveux blonds tirés en arrière qui semblaient plus épais, presque sexy, Joanie eut l'impression de voir sa fille à vingt ans. Pauvre petite. Dans dix ans, elle aurait tout d'une jolie poupée, mais elle aurait gardé l'âge mental d'une enfant.

Kira se rembrunit.

– J'ai fait quelque chose de mal, maman ?

Joanie la prit dans ses bras et répondit, plus pour elle-même que pour la petite :

– Non, c'est juste que ça fait un choc de te voir si grande.

Kira se détendit et lui rendit son câlin.

– Je peux rester comme ça, pour montrer à Jon Jon et aux autres ?

Joanie secoua la tête : la réaction de son frère était éminemment prévisible.

– Non, ma biche, lave-toi la figure, va. Ton dîner sera prêt dans quelques minutes.

Kira acquiesça et retourna dans la chambre. Joanie avait le cœur qui battait à tout rompre. C'était presque surréaliste de la voir comme ça. Elle ressemblait tellement à une adulte, et belle fille, avec ça ! Le pire, c'est qu'on aurait dit une version miniature de sa mère au même âge.

Joanie avala une gorgée de vin rouge et tira sur sa Benson. En regardant par la fenêtre de la cuisine, elle constata que la nuit tombait. Ouf ! Avec les jours qui raccourcissaient, le boulot devenait plus facile, et comme ça, Kira resterait là où elle pouvait la voir : dans leur appartement.

Attifée d'une manière aussi aguicheuse que sa sœur, Jeanette entra dans la cuisine et lança sur un ton enjoué :

– Elle était super, hein, maman, tu trouves pas ?

Elle avait l'air tellement fière que c'en était déchirant. Sa mère n'allait pas lui gâcher son plaisir, c'était si rare qu'elle joue avec sa cadette !

– Oui, une vraie petite femme. Mais, s'il te plaît, Jeanette, ne la déguise pas trop souvent comme ça.

Jeanette repoussa sa lourde chevelure en arrière et lui répondit doucement :

– T'inquiète, maman. Même si ça lui plaisait, à moi aussi ça m'a fait tout drôle. Tu comprends ?

– Oh oui, ma grande. Pour tout te dire, ça m'a fichu un peu la trouille.

– J'ai fait quelques photos, avant de lui laver la figure. Tu aurais du la voir poser sur le lit, elle était super naturelle, elle faisait des sourires, des moues. Une vraie petite vedette !

Joanie lui passa la main dans les cheveux.

– Dans le fond ma fille, t'es une grande tendre, tu sais.

Jeanette se mit à rire et, contrairement à son habitude, ne repoussa pas sa mère. Mieux, elle la serra dans ses bras et Kira se joignit à elles. Toutes les trois riaient en chœur lorsque Jon Jon fit son entrée.

– On peut savoir ce qui vous fait rire, ou faut être membre du club ?

– C'est quoi un membre ?

Kira avait parlé d'une voix aiguë, intéressée, et Joanie répondit par un quolibet :

– Ça dépend à qui tu poses la question, ma puce.

Tout le monde éclata de rire, sauf Kira, mais comme elle était contente, elle les accompagna sans trop savoir pourquoi.

Jon Jon se démenait pour les mettre de bonne humeur. Joanie l'en aurait embrassé, cela faisait bien longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi bien.

En leur servant à dîner, un peu plus tard, elle contempla ses enfants et se sentit fière comme à chaque fois qu'elle les voyait réunis. Quand ils semblaient aussi heureux de se retrouver ensemble, tout changeait, la vie valait la peine d'être vécue.

Ils formaient une bonne famille, ils s'aimaient bien et se montraient attentifs les uns envers les autres. Enfin, la plupart du temps.

La brise rafraîchissait l'atmosphère et Monika et Joanie en profitaient pour bavarder en attendant qu'une voiture s'arrête.

Une des petites nanas de Todd McArthur s'avança en titubant dans leur direction. Le teint gris, elle planait bien au-delà des nuages.

– Ça va, ma grande ? lui demanda Joanie.

La fille la dévisagea d'un œil vitreux et réussit à peine à hocher la tête.

A la lenteur de ses battements de paupières, les deux femmes comprirent qu'elle était défoncée, elle avait l'air aussi fraîche que si elle émergeait d'une anesthésie générale.

Joanie soupira. La pauvre petite n'avait aucune notion de ce qui se passait, elle était incapable d'opérer ce soir.

– Allez, viens, on va te ramener.

La gamine secoua la tête – une vraie performance vu son état. Evidemment, les clients du coin s'en soucieraient comme de l'an quarante, ce n'était pas la blquette qu'ils venaient chercher par ici.

– Laisse-la, Joanie, tu vas avoir McArthur aux fesses, fit Monika d'une voix lasse.

– Qu'il aille se faire foutre ! répliqua Joanie en saisissant la gamine par le coude. Cette fille est pas en état de faire quoi que ce soit, à part se faire du mal.

La gamine essayait de se débattre, mais ne réussit qu'à esquisser quelques mouvements de tête.

– Allez, Mon, appelle un sapin.

Monika secoua la tête à son tour.

– Et puis quoi encore, on n'est pas ses anges gardiens, quand même !

Joanie emmena la gosse en direction du pub le plus proche, la jeune fille trébuchait à chaque pas. En lui attrapant le bras, Joanie aperçut les traces de piquê et laissa échapper un soupir.

Quel enfoiré, ce McArthur ! Une saloperie, oui, c'était vraiment un chien, ce type ! Joanie se souvenait bien de sa mère, une gentille petite dame bien sous tous rapports. Même son vieux, incarcéré vingt-cinq ans pour meurtre, avait désavoué son fils vendeur de gamines.

Tandis qu'elle avançait en soutenant la petite, une Mercedes s'arrêta dans un crissement de pneus. Todd McArthur en personne en descendit pour leur barrer la route.

– Putain de merde, tu fais quoi, là ?

Il avait crié d'un ton rageur, incrédule.

Joanie tenta de le repousser, mais il s'était planté en plein milieu du trottoir. Ses chaussures cousues main semblaient complètement incongrues parmi les préservatifs usagés, les seringues et les vieux mégots.

– Je t'ai demandé ce que t'étais en train de faire !

C'était un type élancé, mince et robuste, dans le genre footballeur. Un vantard qui, malgré son jeune âge, se targuait d'un tableau de chasse hors du commun. Devant son arrogance, Joanie sentit la moutarde lui monter au nez.

Monika observait la scène avec circonspection. Les autres filles, solidaires, s'étaient agglutinées autour de Joanie. Pour la première fois, Todd se sentit mal à l'aise au milieu de ses « employées ».

– Cette gamine est complètement HS, je vais la mettre dans un taxi qui la ramènera chez elle. Elle est pas en état de bosser ce soir.

McArthur prit l'air totalement éberlué du type qui n'en croit pas ses oreilles. Non, mais vous parlez d'un culot ! Quelle effrontée, cette pouffiasse ! Il lança un regard au cercle de filles qui guettait sa réaction. C'était quoi, là, la caméra cachée ? Il s'attendait presque à voir Jeremy Beadle surgir de derrière une voiture.

– Son état, c'est moi qui en juge, bordel ! Alors, tu vas la lâcher, et plus vite que ça !

La gamine eut le choc de sa vie en prenant conscience que son mac se trouvait devant elle. Elle se mit à trembler, terrorisée. Todd l'attrapa par les cheveux et la traîna vers sa voiture.

Déterminées à calquer leur conduite sur la sienne, les filles observaient Joanie. Un client solitaire en fut réduit à siffler pour attirer leur attention. En bonne égoïste, Monika se déroba pour s'enfiler dans la bagnole.

Joanie sentit la colère l'empourprer.

– Tu ferais mieux de la ramener chez elle, mon grand.

Les filles hochèrent la tête en chœur. Confronté à cette mer de visages hostiles, Todd se sentit mal à l'aise. Son instinct de loup du bitume lui dicta de trouver une porte de sortie car il risquait d'y perdre son autorité et le contrôle de ce boulot, quand même assez spécial.

Il allait relever la fille pour l'emmener dans sa voiture mais, avant, il se tourna vers Joanie et beugla :

– Et de quel droit tu te mêles de mes affaires, espèce de pétasse ?

La gamine était encore allongée sur le trottoir, sourde à ce qui se passait autour d'elle. La rage au ventre, Joanie pointa un index vengeur sur la poitrine de McArthur et lança d'une voix basse :

– Je me souviens de toi, petit, quand tu te baladais encore cul nu dans la rue. T'étais déjà un petit connard, et t'as pas changé depuis. Je te préviens, mon gars : le trottoir, c'est dur pour les nanas, mais ça l'est encore plus pour un mac qu'a perdu le respect de ses filles. T'as intérêt à garder ça dans ta sale caboche, parce que ça va pas tarder, une de tes nanas finira par en crever. Et là, tu verras de quel bois je me chauffe. Et je serai pas la seule à te le faire voir, je peux te le jurer.

Todd McArthur était atterré. Muet de stupéfaction.

Elle frimait, forcément !

Les filles le dévisageaient. Avec leurs mines lourdement maquillées et leurs vêtements plus que légers, elles composaient une scène qui paraissait sinistre dans la lumière vespérale.

Mais, son tempérament vindicatif reprenant le dessus, McArthur serra le poing et le flanqua dans la figure de Joanie, qui fit un vol plané. Puis il sortit son arme préférée, une lame Stanley, et s'avança vers elle.

Les filles étaient paniquées.

Soudain, alors qu'elle gisait sur ce trottoir dégueulasse, le nez en sang et les yeux gonflés, ce fut une explosion de rage, et Joanie aperçut, éberluée, son fils attraper Todd McArthur par le col et lui infliger la correction de sa vie. Une des filles l'aida à se relever pendant que les autres regardaient, fascinées, ce jeune homme qui flanquait une trempe à leur mac étendu par terre.

Quel choc, pour Joanie, de découvrir son fils sur son lieu de travail ! Mais c'était quoi, ce bordel ? Quand elle aperçut Paulie Martin, toutes les pièces du puzzle se remirent en place.

Il s'approcha d'un pas nonchalant, lui prit la main, puis le menton, et la regarda droit dans les yeux :

– Toi, tu survivras, Joanie, mais j'en dirais pas autant du McArthur. Dis donc, quel gaillard, ton fiston !

Il lui sourit et lui tendit un mouchoir d'un blanc immaculé.

– A propos, à partir de demain, tu vas bosser à plein temps au salon.

Joanie était méconnaissable. Les filles se regardèrent, stupéfaites : ce jeune Rasta était le fils de Joanie Brewer !

Paulie arrêta l'empoignade, Jon Jon et sa mère purent enfin échanger un regard. Dans ses yeux, Joanie perçut une confusion qui ne faisait que refléter la sienne : elle paraissait si petite et pitoyable avec son visage contusionné et ensanglanté...

Pliée en deux par la douleur, Joanie brûlait d'humiliation que son fils l'ait vue dans cet état. Jon Jon la reçut cinq sur cinq et mesura, à cette seconde précise, combien il aimait cette femme qui lui avait donné le jour. Peu importait la vie qu'elle menait, elle était tout pour lui, hier, aujourd'hui et demain.

Il s'avança vers elle et la serra dans ses bras.

– Ça va, maman ?

Bizarrement, Paulie se sentit attristé par le spectacle d'une telle intimité, d'une telle complicité. Cela faisait des années que ses filles ne lui avaient pas fait un câlin désintéressé, sans arrière-pensée concernant de l'argent, des chevaux ou que sais-je encore...

Un véhicule de police arriva à petite allure. Paulie fit un signe amical aux agents, qui ne s'arrêtèrent pas.

– Allez, ma grande, à la maison !

Il aida Joanie à grimper dans la voiture et, se tournant vers le groupe, lança aux filles sur un ton jovial :

– Appelez une ambulance pour la gamine. Pour lui, ce sera plutôt les pompes funèbres. A mon avis, il va pas tarder à en avoir besoin !

Alors qu'il démarrait, Monika réapparut. Elle examina Todd McArthur et se fit raconter toute l'histoire en écarquillant ses grands yeux de vache.

C'était le cinéma permanent, ce coin de trottoir.

Quel dommage d'avoir raté le clou du spectacle ! Ça valait plus d'un billet de dix livres, un événement pareil, il y avait de quoi alimenter les conversations pour des années lumières...

Tommy n'en revenait pas que Joanie soit rentrée si tôt et, surtout, en compagnie de Jon Jon et d'un autre type qui lui emboîtait le pas. La vue de son visage abîmé le bouleversa.

Joanie s'efforça de sourire.

– Ça va, Joanie ?

– T'inquiète pas, Tommy, c'est rien qu'un petit accident.

Paulie regardait cet énorme type avec une fascination morbide.

Comme d'habitude, Jon Jon se rendit directement dans la chambre de Kira pour vérifier que tout allait bien. Sa sœur dormait profondément, bien bordée et ravie. Il sourit en se penchant sur elle et embrassa doucement ses cheveux soyeux.

Puis il fourra vingt livres dans la main de Tommy qui fila sans demander son reste, il savait sentir quand il était de trop.

– Putain, mais c'est qui, ce type ? demanda Paulie.

Joanie éclata de rire. Il en faisait une mine ! Bientôt, le rire fit place à une hilarité irrésistible qui finit par gagner Paulie lui-même.

C'était exactement le genre de distraction dont ils avaient besoin car dans leur univers, plus les choses étaient dures, plus on se marrait. C'était le seul moyen de s'en sortir.

Paulie s'assit sur le canapé à côté de Joanie et lui passa le bras autour des épaules, ils riaient si fort qu'ils en avaient les larmes aux yeux. Jon Jon les regardait, perplexe. S'ils savaient de quoi ils riaient, tous les deux, ça lui échappait complètement.

Il ne lui échappa, en revanche, que sa mère et ce type étaient liés par quelque chose qui ne le concernait pas. Il préféra s'éclipser dans la cuisine pour leur préparer à boire.

C'est alors que Kira entra dans la pièce, vêtue de son pyjama Fée Clochette. Joanie lui ouvrit grand les bras, mais, se rappelant l'état de son visage, dit, pour la rassurer :

– C'est rien, ma puce, maman s'est cassé la figure avec ses talons.

Kira lui sauta sur les genoux et embrassa doucement sa joue endolorie.

Paulie observait la scène, médusé. Jon Jon leur apporta à boire, puis il revint avec une compresse froide et des cachets antidouleur. Il arrangea les coussins dans le dos de sa mère pour qu'elle soit bien à l'aise, attrapa sa petite sœur et la raccompagna dans sa chambre en lui parlant doucement pour calmer son anxiété. La petite retrouva le sourire.

Malgré lui, Paulie se sentait impressionné. Il se rappelait tous les bons moments passés dans cet appartement. Toujours aussi bordélique, d'ailleurs, quoique d'une propreté absolue.

– Dis donc, Joanie, tu gardes toujours ton foutoir dans tes placards ?

Elle sourit, malgré la douleur :

– Ben ouais, toujours.

– Ça va, ma belle, t'es sûre que ça va ?

Son intérêt n'était pas feint, elle le sentait. Elle avait tellement aimé cet homme... Maintenant qu'il avait embauché son fils, il lui témoignait le respect dont elle avait besoin pour supporter sa rude existence.

– Bien sûr que ça va. J’espère seulement que cette gamine s’en sortira. Elle est trop jeune, carrément trop jeune.

Jon Jon les écoutait parler. Ils bavardaient avec naturel, comme de vieux amis, et c’est sans doute ce qu’ils étaient, au fond. Il y avait des années de cela, il les trouvait ensemble au lit quand il se levait le matin. Sa mère rayonnait, en ce temps-là. Paulie leur concoctait d’énormes petits déjeuners, il faisait le pitre. En un sens, il était le seul à avoir jamais joué le rôle du *pater familias*.

Avec le temps, ses visites s’étaient espacées, avant de s’interrompre totalement. Il leur avait manqué à tous, surtout à sa mère. Quelque chose était mort en elle à ce moment-là. Et voilà qu’ils étaient de nouveau réunis. Ça crevait les yeux, elle adorait cet homme, ce type qui la vendait pourtant à d’autres pour un petit billet de dix livres sur lequel il n’oubliait *jamais* de prélever son pourcentage.

Quel monde de fous ! Mais, comme sa mère, Jon Jon faisait au mieux avec la vie qu’il menait.

Paulie était ravi de se retrouver en compagnie de Joanie, de pouvoir écouter ses blagues et rire de ses conneries. Il se souvenait de l’époque où elle inventait des dîners de fête auxquels elle conviait des invités aussi divers que Batman et Elizabeth Taylor. Il s’était bien amusé, avec eux. A vrai dire, il ne se rappelait pas avoir jamais autant rigolé chez lui.

Elle était gentille, cette Joanie, elle avait le cœur sur la main. Soudain, il se mit à regretter le réconfort qu’il avait trouvé auprès d’elle, autant entre ses cuisses qu’au sein de sa petite famille. Les enfants de Joanie trouvaient leur bonheur dans des vétilles, ce qui n’était pas le cas de ses filles. Ces gosses adoraient cette femme qui vendait son corps pour les nourrir et les habiller.

Aussi fou que cela puisse paraître, lui qui ne se sentait plus chez lui nulle part se trouvait à l’aise dans cette maison – contrairement à la sienne dans laquelle il devait ramper comme un voleur, en chaussettes, pour ne pas déranger. C’était tellement agréable de boire son thé au lit en entendant les enfants jouer ou se disputer, d’écouter la voix de Joanie qui les tançait avec une douce fermeté, de la voir distribuer les fessées comme les baisers. Il aimait bien l’odeur de cet appartement, celle des

enfants, de leur mère. Sa maison à lui embaumait le pot-pourri et l'eau de Javel. Une odeur stérile, un peu comme sa femme.

Il regrettait aussi les câlins entre les seins de Joanie, il avait la nostalgie de cette sécurité. Cette certitude qu'elle serait toujours là pour lui, quoi qu'il arrive. En la regardant dans les yeux, il se sentit fondre. Sa gentillesse, sa générosité l'avaient attiré bien des années plus tôt, mais la magie continuait d'agir. Elle lui avait offert sa vie sans calcul, pour qu'il la saisisse. Et il lui avait tout pris : ses gosses, sa maison. Il lui avait pris tout ce qu'il avait voulu, puis il l'avait rejetée. Joanie n'avait pas mérité ça, elle lui avait donné beaucoup plus qu'il ne lui avait offert. Bien plus, vraiment.

Des Joanie, il en avait eu d'autres, des filles plus jeunes au corps plus ferme, mais aucune n'avait jamais eu ce je ne sais quoi si spécial. Un petit quelque chose qui l'avait carrément magnétisé et continuait de le faire. Mais il y avait un hic : Joanie n'était qu'une pute, alors que lui, Paulie, était un homme de poids. Comment expliquer qu'il se sente si bien en compagnie d'une femme qui s'était fait sauter plus souvent qu'une crêpe à la Chandeleur ? C'était quoi cette attirance, si forte qu'elle la lui rendait nécessaire ? Qui lui faisait tant aimer son corps ? D'où venait ce bien-être qu'il éprouvait au milieu de ces enfants bariolés, de cet assortiment de bonbons multicolores ?

Malgré son âge et son air un peu ringard, cette femme le séduisait toujours autant. Quand elle souriait, elle avait cette petite fossette caractéristique, et malgré le cocard qui lui fermait un œil, elle gardait le regard pétillant. Joanie arrachait à la vie tout ce qu'elle pouvait en saisir, elle ramassait tout ce qu'elle lui donnait. Son instinct de survie surmultiplié lui procurait une incroyable vitalité.

Admirait-il cette femme ? Il n'en savait rien et ne voulait rien en savoir. Tout à coup, les choses étaient devenues trop douloureuses pour qu'il parvienne à les regarder en face.

Il lui passa le bras autour des épaules et l'attira doucement vers lui. Elle se lova contre sa poitrine et écouta, béate, battre son cœur. Il la serrait bien fort, ravi de la sentir si proche. Lorsqu'il l'embrassa

doucement sur le sommet du crâne, Jon Jon s'éclipsa pour les laisser seuls.

Il avait des choses à faire. Maintenant que Paulie était à la maison, personne ne se soucierait de ses faits et gestes, son absence passerait même sans doute inaperçue.

En fermant la porte derrière lui, il se demanda ce que lui réservaient les heures à venir. Pourvu, en tout cas, que sa mère se sente un peu heureuse.

Parce qu'elle méritait d'être heureuse, en vrai. Et si son bonheur dépendait de la présence de Paulie, eh bien, amen. Qu'elle obtienne ce qu'elle désirait, pour une fois. Qui donc était-il pour lui dicter ce qu'elle devait faire et comment vivre sa vie ?

Elle avait si peu de motifs de se réjouir. Au nom de quoi son propre fils pouvait-il lui dénier le droit de passer la nuit avec l'homme de sa vie ? Son seul espoir était que Paulie ne la fasse pas souffrir davantage qu'elle n'avait déjà souffert par sa faute.

En avançant dans la nuit froide, Jon Jon se concentra sur la tâche qu'il devait accomplir.

Et bang ! Une pluie de coups contre la porte réveilla Jeanette et Jasper. Allongés côte à côte, ils entendirent Karen se précipiter pour répondre en jurant comme un charretier. Jasper finissait à peine d'enfiler son pantalon lorsque la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas : le frère de Jeanette apparut dans l'encadrement.

– Mais tu te crois où, espèce de noiraud ? Qui c'est qui t'a permis d'entrer chez les gens comme ça ?

Karen Copes avait beuglé d'une voix graveleuse ; manifestement, elle sortait du pub. A la grande honte de son fils qui lui cria, en fermant les yeux :

– Mais putain, casse-toi, m'man. Merde !

Il la poussa dehors avec une telle violence qu'elle fit un vol plané jusque dans l'entrée. Puis Jasper planta son regard dans celui de Jon Jon.

– Bon, t'es au courant, maintenant. Alors, t'es content ?

Jon Jon regarda sa sœur, elle était nue. Il secoua la tête avec tristesse et lança :

– Lève-toi et rhabille-toi.

Il était aussi gêné qu'elle, l'épreuve était aussi redoutable pour lui que pour elle. Il fit volte-face et retourna dans l'entrée.

Jasper regardait Jeanette se glisser, terrifiée, hors du lit. Il lui balança ses vêtements et suivit Jon Jon.

– On va dehors, lui commanda ce dernier.

Jasper descendit l'escalier derrière Jon Jon, ils sortirent par l'arrière du bâtiment. Seuls les spots, placés à l'entrée de l'immeuble, trouaient l'obscurité. Dans ce pauvre éclairage miteux, chacun voyait briller la colère et l'animosité dans le regard de l'autre.

Le crâne rasé de Jasper portait une signature : le sigle du BNP dessiné au rasoir. On aurait dit une épave du IIIe Reich. Jon Jon lui faisait face, avec ses dreadlocks soyeuses et sa peau café au lait. Ces deux garçons n'avaient qu'une seule chose en commun : la haine.

– Elle a quatorze ans ! T'as signé ton arrêt de mort, espèce d'enfoiré.

Jasper secoua la tête.

– Mais moi je l'aime, si tu veux savoir, et ça, t'y peux rien, elle t'appartient pas, que je sache.

Son arrogance agit comme un chiffon rouge agité sous le nez du taureau.

– Oui, mais c'est ma sœur. On est du même sang, figure-toi. Jamais plus je ne laisserai une ordure comme toi l'approcher, tu m'entends ?

Au moment où Jon Jon levait le poing pour l'abattre sur Jasper, Jeanette déboula de l'immeuble en criant :

– S'te plaît, Jon Jon, arrête ! S'il te plaît ! Je suis désolée ! Allez, viens, on rentre !

Soudain étrangement détaché de tout cela, Jasper la regarda, pendue au bras de son frère. Sans son maquillage, Jeanette n'avait l'air que de ce qu'elle était : une petite fille. Une pauvre petite fille terrorisée.

Jon Jon pensait à sa mère, à sa figure abîmée, aussi cabossée que sa vie. Il fallait agir, sinon sa sœur ne tarderait pas à connaître le même sort. Il palpa le couteau qu'il avait dans la poche, le caressa doucement et le brandit sans prévenir.

En apercevant la lame, Jeanette poussa un hurlement strident.

Jon Jon chopa Jasper d'un geste, vif et efficace. Vexé, Jasper se mit instantanément à transpirer comme un bœuf.

– Je pourrais te buter à la seconde, Jasper, mais non, t'en vaux même pas la peine. T'es qu'un sale connard, un petit voyou qui vaut pas que je me prenne perpète. Mais je vais te dire un truc : tu la vois, ma frangine ? Son père était turc. Il est resté quelques semaines avec nous, et puis il s'est cassé. Alors, toi, Golden Boy, oublie pas ça quand tu la croieras dans la rue. Et t'avise pas de lui adresser la parole, ni même de lui lancer un regard. Parce que je te jure que je fracasse ta petite gueule de con.

Et Jon Jon le lâcha en le repoussant, comme un vulgaire déchet. C'était ça, sa force : ce mépris absolu.

Jeanette était l'image même de la désolation : son frère, son propre frère avait parlé d'elle comme d'une petite chose négligeable.

– Espèce d'enculé, Jon Jon, tu vas pas me faire ça ?

La souffrance qui perçait sa voix laissa son frère de marbre.

– C'est qu'un connard de voyou, Jeanette, regarde-le bien. Vas-y, regarde bien la merde pour laquelle t'étais prête à foutre toute ta vie en l'air. Il est même pas accroché à toi, ma vieille. Sa passion, c'est de cracher des insanités et de bricoler avec les condés. Pige bien ça, ma petite, avant que je commette un meurtre pour ta pomme. Parce que tu peux me croire, je le ferai. Je le taillerai en pièces, cet enfoiré, avant qu'il se serve de toi. Un facho de voyou avec une Turque, mais il se fout de ta gueule avec ses potes, pauvre connasse !

Mortifiée, Jeanette se demandait si son frère ne disait pas vrai. Elle tourna les yeux vers Jasper et son cœur chavira : il n'arrivait même pas à

soutenir son regard.

Jon Jon se mit à rire.

– Vas-y, enculé de facho, touche ma sœur, tiens, touche-la !

Il avait un sourire méchant :

– Tu fumes de l’herbe, t’écoutes du reggae, et tu prétends quand même nous démolir la gueule ? Mais t’es un vrai malade, ma parole !

Et Jasper reçut la plus belle correction de sa vie. Privé du soutien de ses copains, il se couvrit la tête et encaissa les coups. Pas le choix. Dans un duel de ce genre, la chance n’était sûrement pas de son côté, Jon Jon était le plus fort. Encore et toujours.

Les coups tombaient drus, brutaux, humiliants.

Jon Jon emmena sa sœur en larmes, secouée par les sanglots d’un immense chagrin.

Allongé par terre, Jasper se disait qu’il ne s’en était pas si mal tiré, après tout, il avait bien cru un moment que Jon Jon se servirait de sa lame. Maintenant il avait mal partout et le corps en feu, il allait être méconnaissable. Mais l’essentiel, c’est qu’il était vivant.

Dans l’obscurité, il s’alluma une cigarette et sentit les larmes lui piquer les yeux : il était vivant – et atrocement humilié.

Allongée, elle aussi, auprès de Paulie, Joanie faillit se pincer pour y croire. Il était revenu ! Ils avaient fait l’amour exactement comme dans ses souvenirs. Paulie était le seul homme avec qui elle avait jamais aimé ça, et ça ne changerait jamais.

Le poids de son corps endormi entre ses seins lui semblait familier, comme si toutes ces années d’abandon s’étaient tout d’un coup effacées. Elle le serrait doucement contre elle, l’écoutait ronfler avec délices. Autant profiter un maximum du temps qu’il lui accordait, c’était toujours ça de gagné.

Elle devinait ses traits dans la semi-obscurité, cet homme l'émouvait toujours autant, elle l'aimait tellement fort ! A une époque, elle avait même rêvé de partager sa vie. Elle s'était vue comme sa copine – pas comme sa femme, non, fallait quand même pas la prendre pour une idiote. Enfin, elle aurait pu être la première, sa bonne pioche, en somme.

Cette pensée lui tira un sourire. Autrefois, tout cela lui avait paru possible, comme le reste. Elle avait bien encore quelque chose à lui dire, mais après toutes ces années, ce n'était peut-être pas une bonne idée. Si elle le faisait, il serait sans doute plus présent, elle le verrait davantage ; d'un autre côté, il risquait, au contraire, de prendre ses jambes à son cou pour ne plus jamais revenir.

Elle décida de ne rien dire. Finalement, elle avait laissé passer sa chance il y avait bien longtemps. Le mieux était de l'accepter et de jouir de la présence de cet homme qui reposait endormi auprès d'elle, de ramasser les miettes qu'il lui laissait. Le problème, dans tout ça, c'était qu'elle-même ne valait pas grand-chose, elle en était convaincue.

Elle le serra encore une fois contre elle et embrassa son front lisse et doux. Quel bonheur de retrouver ce dont elle n'osait plus rêver ! Les gosses rentraient, elle entendit les portes de leur chambre se fermer les unes après les autres. Allez, il était temps de dormir.

C'était bizarre, tout de même, de ne parvenir à trouver le sommeil que lorsque les enfants étaient tous rentrés. Pourtant, ils menaient leur barque ; elle ne pouvait même plus les aider, encore moins intervenir dans leur existence. Mais elle aimait penser qu'ils étaient là, bien bordés dans leurs petits lits, sains et saufs. Comme elle, ce soir, à l'abri dans les bras de l'homme qu'elle avait aimé dès le jour où leurs regards s'étaient croisés.

Quel bonheur de se remémorer tous ces moments passés ensemble, de retrouver ces souvenirs doux-amers dont certains, parfois, lui tiraient des larmes.

Enfin, après ce qui lui parut être des heures, Joanie s'endormit.

Chapitre 6

Karen Copes braillait encore lorsque les infirmières la prièrent de quitter les lieux, il était cinq heures et demie du matin. Depuis son arrivée dans le service, elle leur cassait les oreilles et son flot ininterrompu de cris, injures, insultes et *tutti quanti* commençait à peine à se tarir. Elle avait déjà menacé de représailles deux infirmières, un médecin et la réceptionniste. Le personnel avait beau se démener pour son fils, rien n’y faisait, et ils avaient décidé de la ficher dehors. Mais c’était mal la connaître : elle ne partirait pas sans les avoir gratifiés d’une bonne engueulade !

Le pire, c’est que son fils lui-même avait exigé qu’elle s’en aille et, de dépit, Karen hurlait des jurons à faire rougir les murs du service. Il ne fallut pas moins de trois médecins et un agent de sécurité pour parvenir à lui faire quitter les lieux. Et, par la même occasion, à soulager son fils de sa présence encombrante.

Une seule raison – inavouable – expliquait sa docilité soudaine : Karen devait s’humecter le gosier et elle était suffisamment imbibée pour en avoir conscience. Le plus dur, c’était le matin : pas facile de se descendre un gorgeon à l’abri des regards. Elle continuait à prétendre qu’elle ne buvait qu’en compagnie mais, même à ses oreilles, l’argument sonnait faux.

Enfin, là, vu l’état de Jasper, personne n’oserait tout de même lui reprocher d’aller s’en jeter un – ou deux. Non, mais sans blague, fallait bien apaiser ses angoisses pour son fiston chéri ! Alors, se faire virer comme une malpropre, y avait vraiment de quoi râler, merde ! En plus, elle en avait gros sur la patate : son fils lui-même ne voulait plus la voir et on se demandait bien pourquoi, tiens. Il préférerait peut-être cette mijaurée avec ses grands yeux de vache ? Cela dit, maintenant qu’il avait ouvert les hostilités, autant rigoler un max !

Jamais il ne lui serait venu à l’esprit que Jasper pouvait en mourir, qu’il était salement amoché après la raclée qu’il avait reçue. Elle, ce qui

l'intéressait, c'était la suite des événements, car il y aurait forcément des répercussions. Sincèrement, le fiston, c'était quand même une mauviète, non ? Bon, mais fallait pas le dire. Une fois qu'il serait sur pied, tout rentrerait dans l'ordre. Quoi, il pissait le sang ? Et alors, on n'allait pas en faire un fromage, bien fait pour sa poire. Comme s'il était le premier à se faire tabasser. Je vous le dis, moi, ils se la coulent trop douce, les jeunes, de nos jours, c'est ça, le problème.

Le chauffeur de taxi dut ouvrir la fenêtre, tellement sa cliente cocotait l'alcool. Bon, y avait pas de quoi se vexer : à elle non plus, ça ferait pas de mal, un bon bol d'air frais.

Au grand soulagement de Jasper, sa mère avait débarrassé le plancher. Quelle chieuse, cette femme !

Jasper demanda à sa sœur Junie d'appeler Jeanette sur son portable pour la tenir au courant et lui demander d'être discrète. Si jamais l'histoire s'ébruitait, ça risquait de déclencher une miniguerre entre les cités et il n'était pas prêt à affronter quoi que ce soit, encore moins les conséquences de la roustes qu'il venait de prendre. Pire, à la place de Jon Jon, il aurait fait exactement la même chose. C'est vrai que ce qui lui était arrivé était prévisible, mais comment avait-il pu baisser son froc aussi vite ? Il se blottit dans ses draps d'hôpital comme un gamin apeuré et honteux. Honteux, oui, parfaitement.

Apprendre que le père de Jeanette était turc n'avait pas changé ses sentiments pour elle, ce qui pour Jasper était une réelle surprise. Peut-être qu'il s'en était toujours douté, au fond, sa copine avait l'air d'une étrangère ; or, il n'avait pas été élevé dans le respect des différences. Bien au contraire : sa mère lui avait inculqué la haine de tout ce qui était pas anglais. Leurs compatriotes étaient des seigneurs, la crème de la crème.

Mais le doute s'insinuait. A part ses copains de l'ICF¹² qui, eux, avaient un boulot, tous ses soi-disant potes étaient au chômage, leur situation n'avait rien d'enviable. Seulement, soyons francs : quelle personne un peu saine d'esprit aurait envie de bosser pour gagner sa croûte ? D'accord, Jon Jon boulonnait, il se crevait même le cul pour ça ; on pouvait en penser pis que pendre, ça faisait quand même bien chier de

voir un mec pareil tirer son épingle du jeu. Surtout que dans le genre de taf que Jon Jon s'était choisi, survivre, c'était pas du gâteau.

Jasper aimait Jeanette ; son frangin aussi – il en avait eu la preuve la veille au soir, et il fallait bien l'avouer : il aurait ressenti exactement la même chose si sa sœur Junie s'était entichée d'un type comme Jon Jon.

Pour la première fois de sa vie, Jasper Copes entrevoyait les choses d'un autre point de vue que le sien. Ce jour était à marquer d'une pierre blanche.

Joanie surprit son reflet dans la glace : effectivement, elle avait connu des jours meilleurs. Son œil au beurre noir avait enflé. Son nez, en revanche, avait l'air normal – toujours ça de pris.

A travers la cloison, elle entendait le rire de Kira et la voix grave de Paulie qui résonnait dans la cuisine. Il riait, lui aussi.

Elle se prélassa dans son lit, jouissant du moment présent. Une chose la chiffonnait, pourtant : que sa maison ne soit pas mieux rangée. Chez Paulie, tout était d'une propreté impeccable. Quelle chance elle avait, sa femme, de pouvoir s'offrir une femme de ménage et un jardinier... un jardin, c'était un luxe dont n'avait bénéficié aucun de ses enfants.

Vraiment, il y en a qui ne connaissent pas leur bonheur.

Jon Jon entra dans la chambre avec une tasse de thé bien fort et sucré, et deux cachets de Paracétamol. Joanie lui sourit avec reconnaissance et le laissa examiner son visage.

– Quelle ordure, ce mec ! Au moins, maintenant, il y regardera à deux fois avant de lever la main sur une femme.

Sans répondre, Joanie lui prit la main et la serra doucement.

– T'es gentil, mon Jon Jon.

C'est vrai qu'il l'était, en tout cas avec elle. Il aimait sa mère et ne s'en cachait pas. Elle non plus ne s'était jamais empêchée de lui témoigner son amour, cet attachement infailible avait donné à son fils cette

assurance qui lui permettait d'avancer, jour après jour. Il s'assit sur le lit et soupira :

– Il se trame quelque chose dans la cuisine, t'as entendu ? Comme au bon vieux temps, hein ?

Elle acquiesça, l'air heureux. Il lui sourit avec douceur.

– Ça t'ennuie que j'aie retourné ma veste pour bosser avec lui ?

Elle sourit.

– Bien sûr que non. Comme ça, au moins, il garde un œil sur toi. Si c'est dans la rue que tu dois gagner ton pain, mieux vaut que quelqu'un surveille tes arrières, tu sais. Pour être franche, Jon Jon, je suis ravie.

Elle venait de lui rendre sa tranquillité d'esprit, tous deux le comprirent à demi-mot. Tant de choses méritaient d'être dites entre eux qu'ils en étaient presque intimidés. Bientôt l'heure viendrait de se parler et de résoudre ces problèmes.

Mais pas tant que Paulie serait chez eux, ils avaient besoin de se prêter une oreille attentive.

Jon Jon devrait bien, à un moment où un autre, avertir sa mère de ce qui risquait d'arriver. Il était d'ailleurs étrange qu'il ne se soit pas encore fait alpaguer, car Jasper était un merdeux ; or, les merdeux, ça va se confier aux flics.

Elle avait l'air si heureux ! Pas question de lui gâcher son bonheur. Il continua donc à bavarder, le sourire aux lèvres, en attendant qu'on vienne frapper à sa porte. Si ça arrivait, il ne prendrait pas la fuite, parce que, si Jasper le balançait, il n'y aurait aucune planque possible. Dans sa tête, il imaginait Paulie rencarder les flics sur les événements de la veille. Quand il avait réglé son compte à McArthur, il avait espéré que son nouvel employeur aurait le bras assez long pour assainir la situation. Mais, dans l'histoire avec Jasper, c'était différent.

Il apporta une tasse de thé à Jeanette. Sa sœur n'était pas dans sa chambre. Il n'en fut guère surpris mais, pour la première fois, il eut vraiment peur de ce qu'elle pouvait mijoter.

Pourvu que cette gamine, comme Jasper, ne commette pas l'erreur de sa vie.

Kira partit pour l'école repue d'œufs, de bacon et de menues gentilleses, elle rayonnait de bonheur. En passant, elle adressa un petit signe joyeux à Tommy qui l'observait depuis son balcon.

Il l'aimait, cette petite. Ses visites étaient devenues comme une drogue. Plus elle venait, plus il se sentait seul quand elle n'était pas là. Il la suivit du regard aussi longtemps que possible, puis, avec un soupir, entra dans l'appartement. Il faudrait bien que la journée se passe. Vivement ce soir, qu'il puisse la voir et lui parler !

Il contempla la photo de Kira qu'il gardait sur le bord de sa fenêtre. Sur cette image, elle riait de tout son cœur. Il la prit et lui caressa le visage de son doigt dodu. Son père le regarda faire sans mot dire.

Paulie profita de sa tournée dans les salons de massage pour expliquer à Jon Jon ce qu'il attendait de lui. D'abord : donner son compte à Earl Jones, son bras droit – avec tact, évidemment. Il faudrait lui faire croire qu'il était appelé à assumer de plus grandes responsabilités, lui montrer de nouveaux aspects de leurs diverses affaires. En tout cas, c'est comme ça qu'il faudrait lui présenter les choses, puisque Earl ne lui servirait plus que comme homme de main. C'était un gars super, sauf qu'il avait un pois chiche dans la tête. Seule son indéfectible loyauté expliquait qu'il soit encore auprès de lui. Jon Jon, en revanche, allait faire un premier lieutenant parfait. Au moins, il était capable de compter jusqu'à dix sans les doigts. Et puis il était malin comme un singe. C'était difficile à avouer, mais Paulie avait toujours apprécié ce gamin. Bref, inutile d'analyser les choses de trop près, il risquait de se prendre la tête et, depuis son jeune âge, il avait appris à se méfier de ce genre d'activité...

– L'essentiel, c'est que tu localises bien les salons pour aller ramasser le fric quand je te le dirai. J'ai pas de routine, parce que, la routine, y a rien de pire. Rappelle-toi ça, Jon Jon. Même les caïds reconnus se font asticoter par des petits merdeux qui cherchent la thune facile. Alors, si tu

ne veux pas te faire niquer le pognon et te payer la honte de t'être fait arnaquer par une bande de morveux : motus et bouche cousue. Pas un mot, jamais, à personne. Pigé ?

Jon Jon hocha la tête, la tête manifestement ailleurs. Agacé, Paulie lui lança :

– Hé, dis donc, tu me le dis, si je t'emmerde ! On croirait que je me casse le cul à partager ma sagesse et mon expérience avec un putain de singe empaillé !

Jon Jon se passa la main sur le visage et répondit avec sincérité :

– J'ai failli buter un gars, hier soir.

Paulie se mit à rire.

– T'inquiète, Jon Jon. Il survivra, ton McArthur, te fais pas trop de mouron.

Jon Jon soupira, s'alluma une Marlboro Light et raconta toute l'histoire à son boss.

Paulie continua de conduire un moment en silence puis répondit sur un ton sérieux :

– J'ai fait pareil, tu sais. A ton âge, on est encore à moitié givré. Bon, attendons de voir comment le vent tourne. Ce Jasper, il n'est pas taré au point d'aller te dénoncer aux flics, quand même ? Voyou comme il est...

L'ironie dans sa voix était feinte. En réalité, Paulie partageait les craintes de Jon Jon, car si Jasper voulait encore de Jeanette il devrait mettre son frère hors d'état de nuire. Dans leur business, les problèmes personnels étaient souvent à l'origine des embrouilles. Plus d'une nana avait balancé son mec, histoire de s'en débarrasser, il connaissait la chanson.

Joanie se sentait heureuse comme elle ne l'avait été depuis des lustres. Quand Paulie lui avait annoncé qu'elle travaillerait désormais à plein temps au salon, elle avait pensé que c'était pour s'y prostituer. Or,

l'ascension fulgurante de son fils semblait lui avoir valu une promotion inattendue au poste d'hôtesse d'accueil. Il ne lui restait plus qu'à se former aux arcanes du métier de gérante sous la houlette d'une certaine Caro la Flemme.

Paulie lui avait expliqué son nouveau rôle avec bienveillance, ce qui était bon signe. Si elle se servait de ses méninges, elle pourrait peut-être retrouver son ancienne vie, celle du bon vieux temps. En tout cas, elle s'y investirait plus que jamais. C'était sa chance, alors pas question de la laisser passer. En sirotant son thé, Joanie se sentait près d'exploser de joie.

Allez hop, debout ! Pour commencer, une séance chez le coiffeur : une bonne coupe, avec couleur, mèches et manucure, la totale. Ensuite, pourquoi ne pas s'offrir une tenue à la hauteur de ses nouvelles fonctions de gérante-réceptionniste d'un salon de massage ? Un vrai conte de fées.

Son œil n'était pas si moche, finalement, elle avait vu pire et elle pouvait le dissimuler. Avec un bon coup de peigne, on n'y verrait que du feu !

Tiens, des coups à la porte, c'était sans doute Monika.

Mais, en ouvrant, Joanie eut la surprise de trouver Jeanette.

– Putain, ma fille, mais où t'as passé la nuit ? L'école n'a pas arrêté d'appeler...

Quelque chose soudain, dans l'expression de sa fille, l'alerta. Elle changea de ton :

– Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? C'est Kira ?

Sens dessus dessous, Jeanette lui rétorqua avec émoi :

– Non, figure-toi que, pour une fois, il s'agit pas de ta petite Kira chérie !

Et elle déballa toute l'histoire.

Jasper Copes ? Mais pourquoi sa fille était-elle aller se choisir ce type-là ? Jasper Copes, ce petit caïd de banlieue, le raciste du coin !

Il y aurait eu de quoi rire, si Joanie en avait encore eu la force.

Jasper jeta un regard méfiant aux policiers.

– J’vois pas ce que vous me voulez. Je me suis fait agresser, c’est tout.

Le plus âgé des deux flics poussa un profond soupir.

– Et ton agresseur, il avait pas une canne blanche et un chien, par hasard ? Parce qu’il t’a laissé ton portefeuille, tes clés et ta quincaillerie, sans parler de la *drogue* !

Jasper haussa les épaules.

Le type se pencha sur le lit. Conscient de se trouver dans une salle commune, il ajouta dans un murmure :

– Me prends pas pour un con, Jasper. Ta mère m’a tout raconté. En détail.

Jasper tenta de sourire :

– Elle était bourrée, c’est ça ?

Il se mit à rigoler. Ça avait l’air de lui faire terriblement mal.

– La moitié du temps, elle ne sait même pas quel jour on est et elle passe le reste à tenter de se rappeler comment elle s’appelle. Je vous l’ai déjà dit : je me suis fait agresser. Point barre. Ou même, plutôt, on a *tenté* de m’agresser. Foutez-moi la paix, maintenant.

– Et t’as l’intention de régler le problème tout seul ? lâcha le flic.

L’ironie n’échappa pas au gamin qui gisait, en miettes, sur le lit d’hôpital. Jasper fit un signe de l’index, le policier se pencha vers lui, l’air avide.

– Dégage, sale flic.

Le flic hocha la tête avec tristesse. D’un ton résigné, il répliqua :

– T’apprendras donc jamais rien ? La prochaine fois, c’est au cimetière que tu finiras, fiston, et ce mec aura plus de gens pour lui fournir un alibi qu’un ripou qui se fait serrer. Au cimetière, direct. Et tu sais quoi ? Compte pas sur moi pour lever le petit doigt. Tu vaux pas la peine qu’on se décarcasse. Tout ce qui va te tomber sur la tête, tu le mérites. Et connaissant Jon Jon Brewer, ça va pas être une partie de plaisir.

Bien après le départ des deux agents, leurs paroles résonnaient encore dans la tête de Jasper. Il n'était pas une balance, il assumerait, tant pis. De toute façon, s'il balançait, il n'aurait pas cinq minutes d'espérance de vie sur le trottoir. Pour le moment, la seule chose dont il avait envie, c'était de rentrer chez lui. Mais bon, il avait vachement mal et, à l'hôpital, au moins, il ne risquait rien.

Jasper Copes était bel et bien le seul responsable de ce cauchemar éveillé. Il ne pouvait plus se le cacher.

Kira quitta l'école à l'heure du déjeuner. Elle se dirigeait vers la friagerie quand, traversant la rue entre deux voitures, elle aperçut Jeanette et lui fit un signe de la main. Sa sœur l'ignora superbement. Accablée, la petite poursuivit son chemin vers la cabane à frites, mais le cœur n'y était plus, sa journée était gâchée.

Soudain, elle aperçut Tommy qui avançait vers elle en se dandinant, un grand sourire aux lèvres. Voilà qui compensait le dédain affiché par sa sœur. Ça faisait un petit moment qu'elle croisait Tommy à l'heure du déjeuner, elle avait même fini par guetter ses apparitions.

Comme d'hab', Bethany séchait les cours, mais Kira avait trop la trouille pour l'imiter. Sa mère s'inquiétait pour elle et au moins, quand elle était à l'école, elle ne se faisait pas de mauvais sang. Joanie lui en avait parlé d'une telle façon que la gamine avait peur, maintenant, de briser le cœur de sa maman en faisant l'école buissonnière. Du coup, elle se retrouvait souvent seule.

Mais là, c'était son jour de chance. Déjà, elle venait de voir Tommy et, comble du bonheur, Bethany était à la friagerie.

Sa copine en sortit à toutes jambes et lui lança :

– T'es au courant ?

Kira secoua la tête.

– Au courant de quoi ?

– Pour Jon Jon ?

– Quoi, pour Jon Jon ?

L'inquiétude s'empara de la gamine. Tandis que Bethany lui donnait une nouvelle version des événements de la veille, Tommy lui fit au revoir de la main. Non, décidément, il ne pouvait pas supporter Bethany, il connaissait ce genre de fille, et il voulait avoir Kira rien que pour lui. Juste elle et lui. Ça lui suffisait ; à Kira aussi, la plupart du temps.

Sa déception était si forte qu'il ne traîna même pas pour savoir ce qu'on racontait sur Jon Jon.

Jeanette attendait son frère, hagarde. Elle ne s'était pas donné la peine de se coiffer, encore moins de se maquiller, puisque de toute façon, les larmes auraient tout gâché. Il avait fallu dix minutes à sa mère pour persuader Jon Jon d'aller la retrouver au MacDo du coin, et elle attendait, inquiète et agitée. Heureusement, le personnel avait l'habitude de ce genre de clientèle. C'était le rendez-vous des camés, il s'y concluait bien plus de marchés qu'à la City, à dix minutes de là.

Les yeux rivés sur le parking, Jeanette observait les allées et venues des gens autour d'elle. Les sachets et les billets de dix livres passaient de main en main à une vitesse hallucinante. Elle connaissait la plupart des dealers et des clients. De temps à autre, une BMW ou une ZX s'arrêtait, et les poches des dealers se remplissaient de petits sacs en plastique bourrés de crack, d'héroïne ou de cocaïne.

Pour l'herbe ou la résine, le mieux, c'était le coin de la rue. La dépénalisation avait rendu la tâche plus facile aux dealers. Inutile de voyager loin pour aller bosser : il leur suffisait de glander sur le bitume, de rester à causer – *à la cool*, comme disait Jon Jon.

A sa grande surprise, elle le vit arriver en compagnie de Earl, le lieutenant de Paulie. Si Jon Jon venait avec un gros bras, c'est qu'il avait peur des représailles. Qu'est-ce qui l'inquiétait le plus, en fait ? Jasper et sa bande, ou les flics ?

Jeanette soupira. Inutile de spéculer, elle le saurait bien assez tôt.

D'accord, Earl s'était fait remonter les bretelles par Paulie, mais ses nouvelles fonctions ne lui déplaisaient pas. Avant, en fait, il n'arrivait pas assumer. Pour ramasser le fric, pas de problème, mais les comptes, il avait du mal. Il suffisait qu'une nénette lui passe sous le nez ou que son téléphone se mette à sonner pour que, vlan, il n'ait plus qu'à tout recommencer. Ça lui bouffait tout son temps et c'était chiant.

Maintenant, il était chargé de veiller sur « Wonder Boy », comme il l'appelait en privé. Il avait entendu parler de ses exploits de la veille et, quelque part, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Quel sale petit dur ! Et dix-sept ans à peine ! Il faut dire que Paulie avait le don de dénicher les battants. La preuve, il l'avait bien recruté, lui. Et puis, ce Jon Jon, il l'aimait bien, ils étaient noirs, tous les deux. Bon, Jon Jon était un peu mulâtre, mais c'était un bon gosse.

Surtout, il était copain avec Sippy, son cousin, ce qui lui donnait le droit d'entrer où il voulait. Sippy lui avait dit de garder l'œil ouvert, que ce gars-là deviendrait numéro un avant la fin de l'année. Et il avait vu juste.

Le gros-bras fit un clin d'œil amical à Jon Jon en entrant au MacDo. Tant mieux, se dit Jon Jon. Il avait craint sa réaction, mais, manifestement, Earl avait pris les choses du bon côté.

Il devait maintenant concentrer toute son énergie sur la conversation qu'il voulait avoir avec sa sœur.

Elle avait l'air si gamine et attendrissante avec son visage ruisselant de larmes qu'il eut soudain une envie irrépressible d'aller recasser la gueule à ce salaud de Jasper Copes. Et sans tarder.

Karen Copes était tellement bourrée qu'elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'on lui racontait. Alors elle souriait bêtement en se demandant quand ces putains de poulets consentiraient enfin à débarrasser le plancher.

Comme toujours, c'était sa fille Junie qui assurait la conversation. Elle s'était fait briefier par Jasper et savait exactement quoi dire et comment.

La police repartit bredouille, extrêmement frustrée et sans la moindre illusion. La messe était dite. Au fond, Jasper était le cadet de leurs soucis, ce n'était qu'un petit voyou quelconque à dégager. Non, ce qu'ils auraient aimé, ç'aurait été se faire servir Jon Jon sur un plateau d'argent, et, malheureusement, c'était fichu pour cette fois.

Ce salopard avait plus de vies qu'un chat. Un vrai bâton merdeux qui leur glissait entre les doigts. Mais ils attendraient, aux aguets.

Ils finiraient bien par le choper.

Joseph Thompson était enchanté de sa journée. Il était occupé à se garer devant chez sa copine Della lorsqu'il la vit lui faire un signe à la fenêtre. Il avait espéré qu'elle serait là pour le déjeuner. Tout était donc parfait.

Elle mit de l'eau à chauffer et entreprit de ranger ses courses en jacassant. Joseph adorait cet endroit clair, ensoleillé et accueillant.

Della était une femme rondelette et généreuse d'une petite cinquantaine d'années, avec des cheveux gris coupés courts. La plupart du temps, elle s'habillait en survêt et T-shirt, elle avait toujours le sourire aux lèvres, c'était une femme accueillante.

– Tu as réfléchi à notre conversation, Joe ?

Elle lui lança un regard interrogateur. Mais il la connaissait, Della n'était pas du genre à insister lourdement et il lui répondit avec un sourire confiant : elle ne le quitterait pas une fois qu'il lui aurait tout raconté.

– C'est pas facile, Della. Tu connais la situation, avec Tommy.

Elle soupira.

– Oui, bien sûr, je comprends. Mais d'après ce que j'ai entendu dire, il peut très bien s'en tirer tout seul.

Joseph fronça les sourcils :

– Pourquoi, qu’est-ce qu’on dit ?

Sa voix était lourde de sous-entendus. Joe était très susceptible quand on parlait de son fils et Della pensait savoir pourquoi. Joe l’ignorait, mais elle connaissait Tommy. La copine avec qui elle allait au bingo le lui avait montré, une fois, alors qu’elles faisaient des courses. Cette copine habitait la même cité qu’eux, et d’après elle Little Tommy, comme on l’appelait, était fort apprécié. Pourtant, en découvrant à quoi il ressemblait, Della pensait avoir compris ce que Joseph pouvait ressentir. Son fils était atrocement obèse ; pour un homme comme Joseph, il ne devait pas être facile de vivre avec un être aussi éloigné de la perfection.

Joseph s’était toujours montré très discret sur le sujet. Pendant longtemps il avait même refusé d’en parler. D’après certaines rumeurs, il maltraitait son fils, mais comment leur prêter foi ? Un homme si gentil avec ses enfants et qui adorait ses petites-filles, si content de faire partie d’une vraie famille, ce n’était pas possible.

– Oh, rien de spécial, tu sais, répondit-elle. Je voulais juste dire qu’il s’est fait son nid dans la cité, rien de plus.

Joseph se détendit.

– Je ne sais pas, Della, je peux pas le laisser tout seul comme ça.

Elle lui sourit avec douceur.

– Bon, mais l’offre reste toujours valable. Dès que tu te sentiras prêt.

Et elle changea de sujet. Pas question de poursuivre une discussion qui risquait de la conduire à recueillir chez elle ce fils monstrueux. Elle n’avait aucune envie d’en parler et encore moins de le faire. Della n’était pas aussi gentille et facile qu’il y paraissait. Elle était têtue comme une mule et obstinée. Son défunt mari s’était fait une raison. Joseph Thompson n’aurait qu’à suivre son exemple.

Commençons par le commencement, se dit-elle. D’abord, lui faire franchir le seuil de sa porte. Avec un sourire, elle lança :

– Et si je te faisais de bons petits œufs au bacon pour déjeuner ?

Joseph s’illumina.

– Je dirais pas non.

Elle ouvrit le frigo et en sortit du chou farci.

– J’ai fait cuire un peu plus de chou et de patates, hier soir. Ça devrait pas être mauvais, qu’est-ce que t’en penses ?

Elle y ajouta des tomates, des champignons et des saucisses. Elle savait y faire, Della, pour qu’un homme se sente désiré. Cette femme était un vrai cordon-bleu, une parfaite maîtresse de maison qui ne passait pas son temps à vous seriner la même chanson.

Il aurait pu trouver pire, c’est vrai. Maintenant, il fallait préparer Tommy à la mauvaise nouvelle.

Même se sentait beaucoup mieux, Jasper n’avait pas le cœur à discuter avec son pote Dessy.

C’était étrange, cette impression de le voir pour la première fois. Les infirmières avaient eu l’air fascinées par ses tatouages. Sur son cou, une inscription préconisait : « A découper suivant le pointillé » qui, justement, était dessiné en dessous. Un jour, quelqu’un s’exécuterait et ça l’épuisait rien que d’y penser. Une infirmière noire s’avança vers le lit, affable. Dessy lui lança un regard glacial qui suffit à la décourager. Jasper se sentit mal à l’aise, une fois de plus – ça devenait une habitude. Cette femme s’était occupée de lui comme une vraie nounou, elle avait eu des gestes efficaces et gentils pour dissiper ses angoisses et la piqure qu’elle s’apprêtait à lui faire n’aurait pas été un luxe : il avait mal partout ! Si seulement Dessy pouvait se décider à débarrasser le plancher ! Plus facile à penser qu’à dire...

– T’as besoin d’elle, c’est ça ?

– Ben ouais, c’est une putain d’infirmière, et je sais pas si tu te rends compte, mais là, j’ai besoin d’elle, comme tu dis.

Dessy hocha la tête, irrité. Quelque chose clochait, il le sentait. Mais quoi ? Restait à attendre que Jasper crache le morceau, mais ce con-là faisait tout pour éviter le sujet.

Dessy, qui avait épuisé ses réserves de compassion, lança avec agressivité :

– Ecoute, Jasper, je vais pas rester là à me faire chier toute la sainte journée. Qu’est-ce qui s’est passé ? Ta vieille, elle dit que c’est Jon Jon Brewer.

Il avait parlé d’un air narquois, mais Jasper resta de marbre.

– Des conneries.

– Pas d’après ta vieille.

– Tu me fais marrer ! Comme si, d’un coup, la vérité lui sortait de la bouche ! Tu vas quand même pas me faire croire qu’elle était à jeun ? Ils ont même été obligés de la virer d’ici. Elle peut pas saquer Jeanette, elle a qu’une idée en tête : l’envoyer paître. Tu piges, oui ou merde ?

Il avait parlé avec une telle sincérité que Dessy se détendit. Malgré sa grande gueule, il n’avait pas vraiment envie d’affronter Jasper. Et puis Jon Jon était une sorte d’alien que les gens aimaient bien, on ne pouvait pas en dire autant pour eux. En plus, il était imprévisible. Y avait qu’à voir de quelle façon il avait réglé son compte à Carty.

– Des Blacks ?

Jasper secoua la tête.

– Naan. Des skinheads, comme toi.

Dessy fronça les sourcils, son gros visage soudain incrédule :

– Comme nous, tu veux dire ?

– Nan, Dessy, comme toi, je veux dire. Des gros mecs ignares qui se trimbalent qu’en meute !

Dessy prit la mouche. On lui avait déjà fait remarquer qu’il n’était pas sans peur et sans reproche quand il se retrouvait seul. La castagne, pour lui, c’était en bande, sinon rien.

– Pourquoi tu me vanne, là ?

Jasper sourit.

– Putain, tu pars au quart de tour, Ducon !

Dessy rigola. Pourtant, ça n'avait rien de drôle, la vérité n'est jamais marrante. Mais voilà, le mal était fait.

– Et alors, tu crois qu'ils venaient d'où ?

Ils se battaient souvent contre d'autres skinheads, c'était dans leur nature de brutes.

Jasper haussa les épaules.

– Et comment je le saurais, putain ? Tu te figures qu'ils ont fait les présentations ?

Jasper se détendit légèrement. Si Dessy avalait cette couleuvre, les autres feraient pareil. Maintenant qu'il avait lancé cette fausse piste, il fallait s'y tenir. Pourvu que Jeanette reste sur la même longueur d'ondes !

Il l'aimait bien, sa copine. Il l'aimait tout court, même. Mais plutôt crever que de faire un aveu pareil, il était bien trop coriace pour ça.

– S'te plaît, Jon Jon...

Ce dernier observait sa sœur en buvant son café. Elle était jolie et maligne, bien plus futée que ce connard de petit caïd à la con, ce gars qui passait ses samedis après-midi à mater le foot à la télé avec ses potes de l'ICF, et le reste du temps à prêcher pour la blanche Albion.

Comment en était-elle arrivée là ?

Car eux, ils vivaient dans une famille multiraciale. Ses cheveux longs et noirs lui venaient de son Turc de père, un type qui s'était tiré au bout de cinq mois avec la télé, la vidéo et le fric de leur mère. Non sans l'avoir mise en cloque, bien sûr, en guise de cadeau d'adieu.

Jeanette avait la peau relativement blanche, mais ses origines turques ne passaient pas inaperçues quand on l'observait avec attention. Avec ses magnifiques yeux mordorés, c'était ce qui lui donnait ce charme unique. Leur mère aussi était brune, mais elle se faisait faire un balayage pour ressembler à la blonde de ses rêves. Jeanette l'imitait, mais elle avait choisi des reflets auburn qui adoucissaient ses traits un peu forts.

Jon Jon se passa la main sur la figure. Il était HS.

Jeanette revint à la charge.

– Puisque je te dis qu’il n’a *rien* dit aux flics. Il va raconter à tout le monde que c’était des skins, une bande rivale. Il t’a pas balancé.

Jon Jon ne répondait toujours pas.

Quand elle disait « tout le monde », elle voulait dire « les potes à Jasper ».

– Si je m’en tire, faudra que t’arrêtes de le voir, tu le sais ?

Elle acquiesça, il détourna le regard. Elle ne pouvait pas s’attendre à autre chose de sa part.

Quand il reprit la parole, ce fut d’une voix ferme et radoucie.

– Je te parle sérieusement, Jeanette. Tu ne pourras plus jamais lui parler. C’est fini, terminé. Tu m’entends ? Parce que, la prochaine fois, je le bute. Et si jamais je me faisais coincer pour ça, je suivrais les flics avec le sourire, tu peux me croire.

Elle acquiesçait de nouveau, à deux doigts des larmes, quand elle l’entendit ajouter d’une voix douce :

– Mais bon, je vais y réfléchir, d’accord ?

Jeanette s’essuya les yeux. Elle n’en avait pas espéré autant.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Aujourd'hui, non seulement Joanie paraissait en forme, mais elle l'était.

Coiffure parfaite, balayage impeccable, maquillage discret réalisé par une jolie esthéticienne d'un magasin de Lakeside ; son costume pantalon noir et son chemisier blanc lui donnaient l'air sexy, élégante et super pro. Elle avait les ongles soignés et portait des escarpins ouverts sur le devant.

Elle n'en revenait pas : quelle transformation ! Elle ressemblait à une femme active en route vers son travail – un *vrai* travail. L'idée de ne plus avoir à se déshabiller pour gagner sa vie la transportait de joie, plus encore qu'elle ne l'aurait cru.

Le regard admiratif que lui lança Jon Jon lui ajouta du baume au cœur.

– Tu es superbe, maman.

Joanie l'embrassa. Il était beau, son fils. Même ses dreadlocks paraissaient belles sur lui. Son visage fin et son profil aquilin lui donnaient l'air intelligent et bohème – ce qu'il était, d'ailleurs. Ce petit, malin comme un singe... A l'école, quand il acceptait d'y aller, les profs avaient tout fait pour qu'il réussisse. Il aurait pu y parvenir et tous les espoirs n'étaient pas encore perdus ; toutefois, ça ne se ferait pas dans la légalité, c'était certain.

Joanie chassa ces pensées. La journée s'annonçait bien, alors pas question de broyer du noir ou de laisser qui que ce soit la lui gâcher.

– J'ai l'impression de prendre un nouveau départ, et c'est grâce à toi, Jon Jon.

Il lui adressa un immense sourire.

– Mais non, maman, il te fallait juste un petit coup de pouce pour dénicher un vrai boulot. D'après ce que dit Paulie, il va sans doute devoir te déclarer.

Elle sourit à son tour.

– Moi, un vrai boulot ! Non, mais tu t’imagines ? Si ma mère voyait ça, elle s’en tordrait les boyaux !

Ils éclatèrent de rire.

– Telle que je la connais, elle serait trop bourrée pour piger quoi que ce soit ! ajouta Jon Jon.

Joanie acquiesça d’un hochement de tête.

– Kira est en retard.

Ils se tournèrent vers la pendule accrochée au mur, une copie du Taj Mahal en plastique doré serti de paillettes, cadeau de Noël déniché par Kira dans une boutique de Brick Lane. Comme personne n’avait eu le cœur de lui dire ce qu’ils en pensaient, ils avaient gardé ce chef-d’œuvre qui attirait inmanquablement les regards éberlués des visiteurs.

Ils la regardèrent fixement, l’air sombre et inquiet. Il était presque cinq heures, elle aurait dû être là depuis une heure.

– Elle est peut-être chez Tommy.

– Je vais aller voir. Tu nous prépares une tasse de thé, maman ?

Jon Jon s’esquiva, ravi d’avoir gagné un peu de répit. Il était défoncé, il avait fumé tout l’après-midi. Il avait besoin de se secouer et de recouvrer ses esprits : la tâche qu’ils devaient accomplir réclamait toute sa lucidité.

Cette histoire avec Jasper avait presque de quoi le rendre parano. Le bruit courait qu’il était cloué sur son lit d’hôpital, avec le foie éclaté. Bon, Jon Jon pouvait être mauvais, c’est vrai, mais sa réaction avait été exceptionnelle, il s’agissait de sa sœur, en l’occurrence, d’une querelle familiale susceptible de le faire partir au quart de tour.

Rien à voir avec un règlement de compte pour des questions de fric ou de boulot, le genre de problème facile à régler. Quand il s’agissait de sa frangine, il ne parvenait pas à se contenir. Il avait pété un câble, et c’était bien ce qui l’embêtait.

Kira était ivre, complètement tétanisée.

Avec le concours de Bethany et d'une gamine appelée Alana, elle en était presque au stade de la paralysie. Le spectacle faisait peur à voir et Bethany ne savait plus comment réagir, leur blague avait mal tourné.

Elle s'était bien marrée en piquant à sa mère une bouteille de Bacardi qu'elle avait planquée sous sa veste. Ensuite, les trois copines s'étaient fabriquées une cabane dans les buissons du parc. Au début, elles s'étaient éclatées, mais au bout d'un moment les Bacardi soda avait eu raison de leur estomac. Malgré les nausées, Kira avait continué à boire, et maintenant elle vomissait partout, son visage passait du blanc au rouge écarlate en quelques secondes, et l'odeur douceâtre du vomi donnait la nausée à Bethany. Alana, elle, avait filé sans demander son reste.

Bethany avait compris qu'il y avait un froid entre sa mère et celle de Kira, Monika ne paraissait pas du tout impressionnée par le nouveau boulot de Joanie. Pourquoi ? Mystère... En tout cas, une chose était sûre : sa vieille copine n'était plus en odeur de sainteté, sa mère lui avait même demandé d'éviter Kira.

Aïe, aïe, aïe, elles étaient mal barrées !

Kira était allongée dans l'herbe et, malgré la fraîcheur, elle transpirait comme si elle avait de la fièvre. Si elle arrivait à regarder droit devant elle, elle serait sauvée, seulement, à chaque fois qu'elle essayait, elle voyait Bethany en double, en triple, même ! Trop marrant ! Les cheveux en bataille, sa copine ressemblait à un Dalek¹³ en pleine crise de démence !

Bethany était au bord des larmes. Elle aussi avait vomi tout ce qu'elle avait ingurgité, mais rien qu'à voir Kira rejeter de la bile, les haut-le-cœur la reprenaient, et les deux gamines gerbaient ensemble à s'en brûler la gorge.

C'est à ce moment-là que le gardien du square les découvrit.

Vingt minutes plus tard, la police arrivait. Bethany pleurait tandis que Kira se tenait les côtes de rire.

La femme flic jeta un regard dégoûté au gardien. Kira avait toujours la nausée, sa robe était tachée, elle avait les mains dégoûtantes et les

cheveux pleins de vomi.

La policière appela une ambulance.

Jamais Jon Jon n'avait vu une telle masse se remuer aussi vite, dès qu'il avait appris que Kira n'était pas rentrée après l'école, Tommy avait enfilé sa veste, prêt à ratisser les rues pour la retrouver. C'était impressionnant de voir à quel point il s'inquiétait pour la petite. Jon Jon ne lui avait pas fait confiance tout de suite, mais il partageait désormais l'avis de sa mère : cet homme était attentionné et gentil.

Lorsque Tommy avait attrapé le téléphone pour demander à son père s'il avait vu Kira, il avait parlé d'un ton si pressant, si anxieux, que Jon Jon avait commencé à se faire du mouron. Le gros n'arrêtait pas de répéter : « T'es sûr, bien sûr que tu ne l'as pas vue ? »

Jon Jon lui avait conseillé de se calmer quand Tommy avait reposé le combiné en disant : « C'est le seul numéro de téléphone que j'aie, à part le vôtre. Elle ne doit pas être bien loin, non ? Elle n'est pas du genre à fuguer, elle sait bien qu'on se ferait du mauvais sang. »

Il était au bord des larmes.

– Il vaut mieux que je retourne voir ma mère, finit par dire Jon Jon. Te fais pas de bile, Tommy, on te tiendra au courant.

Il quitta l'appartement avec soulagement. L'anxiété de Tommy était contagieuse.

Joanie arriva à l'hôpital à huit heures et quart pétantes. Bethany avait fini par cracher le morceau et consenti à décliner leurs identités. Monika était accourue d'un même mouvement. Les deux femmes ne desserrèrent pas les lèvres tant que le médecin ne leur eut pas expliqué la situation.

Après une légère crise d'épilepsie, Kira devait rester en observation, victime d'un empoisonnement éthylique. Bethany s'en sortait sans dommage et pouvait rentrer immédiatement chez elle.

– Sacrée Bethany ! fit Joanie, sans réfléchir.

Monika décida *in petto* de ne pas laisser accuser sa fille.

– Dis donc, Joanie Brewer, elle y est pas pour rien, ta fille, quand même. Elle se l'est bien torchée, cette gnole ! Personne l'a forcée, que je sache !

Joanie secoua la tête avec colère.

– Va te faire foutre, Monika ! Tu sais parfaitement qu'elle en aurait jamais eu l'idée toute seule. C'est Bethany qui a ces idées de génie.

Jalouse de la nouvelle promotion de Joanie, Monika n'était pas d'humeur à argumenter ; pas de quartier, elle irait droit à la curée.

– Mais, bordel de merde, tu te prends pour qui ?

Tout le monde profitait de ses vociférations. Joanie ferma les yeux, désespérée. Elle savait ce qui allait suivre.

– Tu t'amènes ici, sapée comme une princesse de merde et tu te permets de dégoïser sur ma pauvre petite Bethany ? Comme si ta Kira, elle était blanche comme neige ! C'est pas parce que t'as plus besoin de vendre plus ton cul que t'as le droit de te croire mieux que les autres, ma petite. Parce que je sais tout sur toi, ma vieille, ne l'oublie pas.

– Alors tu vois bien, Mon, que ma Kira n'aurait jamais l'idée de faire une chose pareille. Tu sais comment elle est.

Joanie faisait des efforts désespérés pour garder son sang-froid. Les mains posées sur ses larges hanches de commère, Monika se mit à beugler :

– Mais, putain, pourquoi tu dis pas la vérité, Joanie ? Que ta môme est retardée, qu'elle est conne comme la lune ? Parce que c'est bien ça que t'es en train de me dire, non ? Ben figure-toi que les gens, comme qui dirait, ils l'avaient deviné tout seuls !

A l'expression qui se peignit sur le visage de Joanie, Monika comprit qu'elle avait dépassé les bornes.

– Elle est malade, ma petite, Monika. Elle est dans un coma éthylique, elle vient d’avoir une crise, merde ! Elle est peut-être tout ce que tu veux, mais c’est pas une conne !

Elle se tordait les mains de rage et Monika se rappela de quoi elle était capable quand on la faisait sortir de ses gonds.

Une grande femme aux longs cheveux roux, en tailleur pantalon imprimé et bottes noires, des lunettes de marque juchées sur le nez, observait la scène. Joanie et Monika ne lui avaient pas accordé plus d’attention qu’à une visiteuse, jusqu’à ce qu’elle leur apprenne, sur un ton calme et professionnel :

– Je suis Tammy Jones, l’assistante sociale de cet hôpital. Quand vous en aurez terminé, nous pourrons peut-être échanger quelques mots.

Les deux femmes la regardèrent bouche bée, interloquées.

C’est Jon Jon qui sauva la situation : attrapant Monika d’une main ferme, il l’éloigna pour laisser sa mère échanger en paix avec l’assistante sociale.

Monika était terrifiée. Jon Jon avait dû entendre la fin de leur conversation. Merde, elle aurait mieux fait de fermer sa gueule. Mais Jon Jon, qui avait d’autres chats à fouetter, la poussa hors de l’hôpital en aboyant :

– Allez, dégage, Monika ! Rentre donc chez toi avec ta Bethany !

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

Jeanette profita de ce moment de tranquillité pour envoyer un texto à Jasper. Ils s’envoyaient des messages sans arrêt depuis l’accident, et leur amour, à leur avis, était plus fort que jamais. En recevant un nouveau témoignage de sa dévotion totale et absolue, elle crut défaillir.

Il devait y avoir une solution et elle était bien décidée à la trouver. Pour cela, ils devaient absolument se voir ; il suffisait de saisir la bonne occasion.

Jon Jon croyait peut-être avoir tout résolu, mais elle ne le laisserait pas, ni lui ni personne, lui dicter ce qu'elle devait faire de sa vie.

Elle raconta à son bien-aimé la dernière cata causée par Kira, cette petite fille adorée, cette chieuse à plein temps – sans s'exprimer en ces termes, évidemment.

C'était un tel soulagement de ne pas se trouver sous les projecteurs, pour une fois !

Tammy Jones regardait d'un air affable la femme bien habillée qui se tenait devant elle. Coincée dans son petit bureau encombré, deux mugs de café amer posés devant elle, elle interrogeait Joanie sur les événements.

– Ma Kira n'est pas une idiote. En un sens, elle peut même être maligne comme un singe, mais elle a des difficultés d'apprentissage, si vous voyez ce que je veux dire.

Tammy Jones n'était pas dupe. Joanie ne désirait qu'une chose : quitter au plus vite ce bureau et sa locataire qu'elle pensait de mèche avec la police.

– Elle est influençable, c'est tout, ajouta Joanie, exténuée. Je veux retourner auprès de ma fille. Elle a besoin de moi. Elle peut pas fonctionner sans sa mère et moi, j'ai besoin d'être avec elle.

Que Joanie soit sérieuse, Tammy n'en doutait pas une seconde. Aujourd'hui, elle devait étudier le dossier d'un bébé admis en urgence avec les deux jambes cassées, plus celui d'une vieille femme sexuellement agressée, sans doute par son propre fils. Le cas de Kira n'était donc pas une priorité. Elle rédigerait son rapport et, d'ici une semaine ou deux, elle leur rendrait une visite de contrôle, histoire d'assurer ses arrières. Manifestement, cette histoire leur avait servi de leçon.

Peu importait que Joanie soit une prostituée : l'enfant était bien nourrie et soignée, elle ne portait aucune trace visible de mauvais traitements. Il

s'agissait sans doute d'une farce qui avait mal tourné.

Un peu plus tard, éperdue de reconnaissance et encore tremblante, Joanie put aller retrouver Kira. Cette petite crétine de Bethany ne perdait rien pour attendre, elle allait voir de quel bois la mère de sa copine se chauffait.

Monika pouvait remercier le Seigneur que Kira ne se soit pas retrouvée sur la liste des services sociaux, cela aurait permis à l'assistante sociale de débarquer à tout moment du jour ou de la nuit. En outre, Joanie aurait été obligée de lui rendre la monnaie de sa pièce. Vu son humeur, la police aurait eu de quoi y passer la journée.

Assis sur le lit, Jon Jon aidait sa sœur à avaler un verre d'eau. Kira avait une mine épouvantable. Quelques secondes plus tard, Tommy déboula dans la chambre, et ils s'installèrent tous les trois. Malade, dans un état lamentable, Kira ne s'était pourtant jamais sentie aussi aimée de sa vie.

Lorsque Paulie rentra à son tour, il ne s'étonna pas de les trouver ensemble. Pour un œil extérieur, en revanche, leur petit groupe constituait un étrange tableau.

Bethany se rongait les sangs. Sa mère l'avait à moitié massacrée à cause de cette histoire de cuite. Elle avait mal partout – à l'âme, surtout. Elle aimait bien Kira, elle l'adorait, même. C'est vrai qu'elle avait commis une grosse bêtise en la faisant boire.

L'heure de la gueule de bois avait sonné et Bethany avait mal au ventre. Elle horripilait tout le monde à l'école, alors elle décida de rentrer chez elle et de s'installer dans la chambre de sa mère. Là, elle entreprit de se maquiller en sirotant un Bacardi Coca prélevé sur les réserves maternelles. Histoire de « faire la soudure », comme disait sa petite

maman après une soirée trop arrosée. Comme que c'était le cas tous les soirs, Bethany savait pertinemment de quoi il s'agissait.

La baraque était sale, mais c'était de sa faute : depuis plusieurs années, déjà sa mère l'avait chargée de faire le ménage. Les fringues et les draps n'étaient jamais impeccables – Monika ne s'en souciait que lorsqu'elle était assez sobre et lucide pour y voir clair. Autant dire... pas souvent. Depuis qu'elle ne passait plus ses journées chez Joanie, elle squattait le pub, et Bethany avait la maison pour elle. Contrairement à Kira, elle aimait bien la sensation que lui procurait l'alcool, mais bon, il fallait faire un effort : ce soir, elle se contenterait d'une légère euphorie. Juste pour se soulager.

Kira était entourée d'une foule de gens qui veillaient sur elle. Bethany, en revanche, n'avait personne, à part Monika qui, au mieux, jouait les mères à temps partiel. L'affection que cette dernière portait à sa fille ne faisait pas le poids, face à la dose d'alcool quotidienne qui lui était nécessaire pour oublier sa vie.

L'alcool lui donnait envie de pleurer. Bon, c'était toujours mieux que rien. Les joues ruisselantes de larmes, Bethany jeta un regard désespéré sur le futoir ambiant et, tout en pleurant, se mit à avaler de plus en plus de Bacardi Coca. Comme sa mère, elle anesthésiait la douleur.

Tommy était encore sous le choc. Joseph avait patiemment supporté ses allées et venues incessantes, mais il en avait assez, maintenant. Trop, c'est trop ! En plus, comme si cela ne suffisait pas d'entendre son pas lourd et sa grosse masse se cogner dans les meubles, Tommy n'arrêtait pas de dégoïser sur ses Brewer chéris. Joseph n'avait qu'une envie : se tirer d'ici. Il voulait retrouver sa copine et sa famille, profiter de tout ce que Della pouvait lui offrir.

Et il y avait de quoi faire. Elle était propriétaire de son logement – il avait fini par le découvrir – et touchait quelques pesetas de son défunt mari. Elle cuisinait très bien, ne crachait pas sur quelques petits verres et adorait le bingo. En prime, cette femme était prude : les rares fois où ils

avaient fait l'amour, ça s'était passé vite et sans histoires, à la grande joie de Joseph – la précédente, qui ne pensait qu'à la bagatelle, l'avait harcelé jusqu'à l'épuisement. Le cul, on en faisait toute une histoire, mais c'était un peu exagéré, finalement, surtout à son âge.

Chez Della, tout était gai et clair, elle était abonnée à Sky TV et la maison résonnait du rire de ses petits-enfants.

Alors, qu'est-ce qu'il attendait pour déménager ?

Il lança un regard pénétrant à son fils. Une fois de plus, la haine lui souleva les tripes, il avait l'impression d'être piégé, prisonnier.

– Ferme-la une minute, tu veux ? Et écoute ce que j'ai à te dire !

Tommy se retourna pour faire face à son père. De ses mains grassouillettes, il essayait une tasse à thé parfaitement incongrue entre ses doigts dodus, aussi petite qu'un jouet de dînette.

– Je vais déménager, Tommy.

Son fils le regarda fixement pendant plusieurs secondes avant de répondre :

– Déménager ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Joseph soupira.

– Il est temps que tu apprennes à te débrouiller tout seul, je vais emménager chez mon amie.

Alors qu'il guettait la réaction de son fils, Joseph eut la surprise de le voir se fendre d'un superbe sourire. Eberlué, il l'entendit répondre :

– C'est bien, ça ! Et tu comptes partir quand ?

Interloqué, Joseph resta muet quelques instants. Il s'était attendu à tout, sauf à ce que son fils se réjouisse si ouvertement et si sincèrement de son départ. Mais merde, comment s'en sortirait-il sans les ordres et les consignes qu'il lui donnait à longueur de temps ?

– Tu t'en sortiras, Tommy ?

Son père ne lui avait jamais posé ce genre de question et Tommy, soudain, eut le sentiment qu'une chape de plomb venait de lui tomber sur les épaules. Il se sentit terriblement seul, d'un coup. Cela faisait si longtemps qu'ils étaient collés l'un à l'autre !

Bien trop longtemps.

Tout à coup, son visage s'illumina.

– Bien sûr, t'es bête ! Et quand est-ce que j'aurai la chance de rencontrer l'heureuse élue ?

Joseph esquiva la réponse avec un léger mouvement de recul.

– Quand le moment sera venu. D'abord, il faut que je m'en aille.

Tommy se dit que son père n'avait pas dû souvent parler de lui, peut-être n'avait-il même pas mentionné son existence. Quelle tristesse, ces deux vies si intimement liées et pourtant si distantes. C'était même plutôt comique, quand on y pensait.

– Bon, ben, ta lessive est presque prête et j'aurai fini le repassage dans cinq minutes. J'imagine que tu dois être impatient d'y aller. Elle est sympa ?

Joseph haussa les épaules.

– Elle est bien. Pas mal, je pense.

– Elle a des enfants ?

La question, posée en toute innocence, prit Joseph au dépourvu.

– Mêles-toi de tes affaires, espèce de sale fouineur. Les petites mignonnes, hein, c'est ça qui t'intéresse ? Je te connais, je sais ce qui t'intéresse.

Tommy secoua la tête.

– C'était pas du tout ce que je voulais dire et tu le sais aussi bien que moi, répliqua-t-il, conscient de l'agitation dont témoignait le timbre de sa voix. Moi, je suis content pour toi, juste pour *toi*. Je pense que ça te fera du bien de vivre avec quelqu'un d'autre.

Au bord des larmes, il se mit soudain à beugler :

– Mais pourquoi tu me détestes à ce point-là ? Hein ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Sa rébellion révélait l'évolution récente de sa relation avec son père. Avant que Joanie et Kira n'entrent dans son existence, il encaissait en vrac tout ce qu'on lui balançait, insultes ou indifférence absolue. Maintenant, face à cet homme qui lui avait donné la vie, il se demandait

ce qu'ils avaient en commun. Son père l'ignorait royalement, il était capable de le faire pendant des jours et des jours, voire des semaines.

Joseph sirota son thé en silence, ignorant la souffrance de son fils, il avait dit ce qu'il avait à dire. Maintenant, il lui restait à s'organiser. Il jeta un regard circulaire sur la minuscule cuisine et pensa au foyer confortable qui était prêt à l'accueillir.

La perspective de cette vie nouvelle lui tira un pâle sourire – le seul dont il fût capable.

Paulie observa la jeune fille qui venait d'entrer dans le salon de massage. Ronde, de taille moyenne, elle avait des cheveux d'un blond naturel et de grands yeux bleus. Nul doute que son charme agirait comme un aimant sur certains de leurs clients. Elle lui sourit et fit d'un ton tranquille :

– Pourrais-je parler au responsable, s'il vous plaît ?

Et polie en plus. Rien à dire.

– A quel sujet, ma belle ?

Elle sourit à nouveau.

– Je cherche du travail.

Cette fille dégageait une confiance en elle fort impressionnante.

– Et vous avez quel âge ?

A son tour de sourire. La fille lui répondit de même, comme si elle s'était attendue à cette question.

– Je sais que je ne les fais pas, mais j'ai presque vingt ans. J'ai apporté mon extrait de naissance.

Elle était désarmante de naïveté. Elle avait aussi un léger accent qu'il ne parvenait pas à identifier.

– Suivez-moi dans le bureau.

Elle s’assit sans y avoir été invitée et croisa les jambes. Ses rondeurs enfantines lui donnaient un charme dont elle savait jouer. Elle ressemblait à une lycéenne, dans cette tenue sobre et sexy. Sa jupe noire un tantinet trop courte et le chemisier blanc déboutonné laissaient deviner sa chair laiteuse et des jambes bronzées, chaussées de talons compensés.

C’était son regard, surtout, qui trahissait sa personnalité, celui d’une fille qui en a trop vu. Ces yeux-là étaient appelés à hypnotiser des meutes de clients. Elle avait l’air beaucoup trop innocente – tant qu’on ne l’avait pas regardée dans les yeux. Paulie se dit que cette petite savait mieux que personne quelle attraction elle exerçait sur les hommes.

Elle était littéralement assise sur une mine d’or.

– Et tu t’appelles comment ? Ton vrai nom, je veux dire, pas celui que tu donnes, si tu vois ce que je veux dire.

Elle hocha la tête.

– Liz Parker, mais je me fais appeler Angel.

– Tu m’étonnes ! Tu as une idée des exigences de ce genre de boulot ?

Elle lui sourit, nullement décontenancée.

– Oui, parfaitement, je fais ça depuis mes treize ans. Ça vous dirait, un petit avant-goût gratis, histoire de vérifier ?

Son regard s’était durci. Elle évaluait ses chances. Elle devait en avoir vraiment besoin, de ce boulot, pour lui proposer un galop d’essai. Un certain nombre de patrons acceptaient volontiers ce genre de pratique – c’était toujours ça de gagné, une petite pipe gratuite. D’ailleurs, sans parler des patrons, peu d’hommes auraient décliné une pareille offre.

La fille avait toujours ce même sourire aux lèvres. A son tour, maintenant, de lui faire risette – un sourire carnassier, elle le comprit illico.

– Jamais je te toucherai, ma belle, même pas avec des pincettes. Mais montre-moi ton extrait de naissance, plus une autre pièce d’identité, et, là, on pourra discuter. De loin, jeu de mains, jeu de vilain !

Son charme enfantin disparu, le visage de la fille avait pris une expression plus dure. Elle ouvrit son sac, une contrefaçon Burberry, et

posa les documents requis sur le bureau. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à ce que Paulie se lève pour aller photocopier ses papiers.

– Hé là ! Qu'est-ce que vous faites ? cria la fille.

Il rit de sa témérité.

– Je protège mes arrières, chérie. Si on me pose des questions sur toi, j'aurai besoin de certaines preuves.

– Personne ne vous posera de questions, Monsieur Martin.

Il sourit derechef. Voilà qu'elle lui donnait du « monsieur », maintenant. Elle avait fini par comprendre qui il était. Il admira la facilité avec laquelle cette même était capable de virer de bord. Elle était docile désormais, le modèle de la fille polie qui cherche du boulot. Un vrai boulot, pas du pipeau – et encore moins une pipe !

Il se retint d'éclater de rire.

– Vide ton sac.

Elle le serra contre son cœur.

– Pour quoi faire ?

Il l'avait déstabilisée et il y prenait plaisir.

– Vas-y, vide ton sac, et fissa.

Elle le serrait toujours sur son cœur.

– Mon sac, c'est privé.

– Eh non, pas dans mon salon, figure-toi. Tu ferais mieux de t'y habituer.

Il lui arracha son sac dont il vida le contenu sur le bureau.

Elle se mit à vociférer à pleins poumons. Paulie se tourna vers elle.

– La ferme, merde !

Maquillage, préservatifs et stylos tombèrent du sac, plus une pipe à crack et le combustible *ad hoc*, dans un sachet. Il y avait de l'ecstasy aussi, et quelque chose qui ressemblait à de l'amyl nitrate. Mais, ce qui l'ennuya le plus, c'était le cran d'arrêt de quinze centimètres.

– Une vraie petite pharmacienne.

Elle était d'une pâleur mortelle.

– Et qui tu voulais pourfendre, ma belle ? Une de mes connaissances ?

Il jouait avec le couteau comme pour le soupeser.

– C’est pour me protéger. J’ai fait le trottoir, moi, vous savez bien ce que ça veut dire.

Elle avait parlé d’une voix normale, Paulie eut presque pitié d’elle. Quand elle perdait son arrogance, elle n’était rien d’autre qu’une gamine terrorisée.

– Non, pas vraiment. Pas personnellement, en tout cas. Alors, écoute-moi bien, petite. Ta première erreur a été de me proposer une pipe. Ça encore, je pourrais l’avaler, excuse le jeu de mots. Mais la drogue et le surin, il n’est pas question qu’ils entrent ici. En tout cas, pas ce genre de saloperie. Allez, maintenant, tu te casses.

Elle le regarda sans bouger. C’est alors que Paulie entrevit quelle fille elle aurait pu être si la vie ne l’avait pas rattrapée. Elle avait le même regard que sa cadette, le regard averti, enfantin, d’une adolescente qui exerce son charme sur le premier mâle venu, en général son père.

– S’il vous plaît, Monsieur Martin, j’ai vraiment besoin de ce boulot. Jamais je n’aurais apporté quoi que ce soit au travail. Ça fait une sacrée paie que je fais le tapin, et je vous jure que rien ne serait jamais entré ici. *Rien.*

– Et le crack, alors ? Tu ne pourrais pas passer une soirée sans. Ici, il arrive qu’il y ait un peu de coke qui traîne, mais rien de plus. Un joint ou deux, au pire. Mais le crack, c’est non, non et non, ma petite chérie.

– C’est pas à moi, c’est à mon copain.

– Tu le fournis ?

Elle acquiesça.

– Mignon, ton petit gars ! Et je suppose que c’est toi qui as gagné de quoi l’acheter ?

Elle acquiesça de nouveau.

– Tu veux un petit conseil, ma grande ? Change de copain, et sans tarder. Sinon, dans trois mois t’es accro et, crois-moi, je sais de quoi je parle.

Elle soupira, au bord des larmes.

– J’ai besoin de travailler, je suis pas capable de passer une nuit de plus sur le trottoir. Je le veux, ce boulot, j’en ai besoin pour me caser ailleurs.

Il recula sur son siège et la dévisagea. Elle avait quelque chose, cette fille, un truc qui apporterait un plus au salon. Joanie lui aurait certainement laissé une chance, mais en son absence due à la cuite de Kira, et Caro la Flemme étant partie en virée avec sa dernière conquête, Paulie se retrouvait seul aux commandes.

– C’est qui, ton copain ?

La question la déstabilisa.

– Pourquoi vous voulez savoir ça ?

– Parce que je suis un fouineur de merde. Allez, crache, c’est qui ?

Elle soupira encore, prête à lui refiler un vieux mensonge. Il lui lança brusquement :

– Je le saurai d’ici moins de deux heures, ma belle. J’aurai son nom, son adresse et même la taille de son engin, alors t’as intérêt à me la dire, la vérité.

– Pippy Light.

Il leva les sourcils.

– Pippy ? Mais, dis-moi, ma grande, tu vises au ras des pâquerettes ? Tu descends l’échelle sociale à reculons, c’est ça ?

Elle eut un haussement d’épaules.

– T’es d’où ?

Elle s’apprêtait, une fois encore, à hausser les épaules quand elle se ravisa et répondit d’une voix douce :

– Cardiff, au départ. Mais j’ai été trimballée de foyer en foyer pendant une grande partie de ma vie.

– Ils s’occupent drôlement bien des filles, dans les foyers, j’en ai déjà embauché quelques-unes dans ton genre.

– J’ai besoin d’un nouveau départ, Monsieur Martin. Je me casserai littéralement le cul, si vous voulez bien me laisser ma chance.

– Et Pippy ? Ce petit merdeux bon à rien, violent et arrogant. Inutile de te le préciser, il n'est pas question qu'il vienne nous chercher des embrouilles.

– Il ne le fera pas. Ecoutez, je peux vous parler franchement ?

Il acquiesça.

– Ce sera bien la première fois, mais vas-y, parle, ma grande.

– Si j'ai choisi ce salon, c'est à cause de Pippy. Je sais qu'on vous respecte assez pour qu'il ne s'avise pas de me coller au train pendant que je bosse. L'autre nuit, il a roulé un client, et moi, c'est pas comme ça que je travaille. J'ai qu'une envie, c'est de me tirer, mais ça n'a rien d'évident quand on vous pique tout ce que vous gagnez.

Il la crut et finit par avoir pitié d'elle. Ce n'était pas la première fois, loin s'en faut, qu'il rencontrait des filles dans cette situation. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était tard et il en avait marre de cette histoire. Pippy ne lui sauterait pas sur le poil. Il allait régler ça.

– Tu commences à six heures, ce soir. Six heures pile. Et tu bosses jusqu'à deux heures, ça te va ?

– Merci, Monsieur Martin, vous ne le regretterez pas.

– Vaut mieux pas, ma grande, sinon c'est toi qui pourrais bien le regretter.

Ils quittèrent le bureau. Liz semblait plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Jon Jon attendait dehors. Leurs regards se croisèrent et il lui sourit. Elle lui répondit de la même façon et Paulie remarqua que son geste n'avait rien de commercial. Cela lui donnait l'air plus jeune encore, et plus jolie qu'en réalité.

Une fois dans la voiture, il dévisagea Jon Jon et lança, caustique :

– Alors, comme ça, on est tombé amoureux.

Jon Jon ne répondit rien. Paulie éclata de rire.

– Le trottoir n'a plus de secret pour elle, et en ce moment elle est à la colle avec Pippy le Barjot. Alors, bonne chance, Jon Jon. Tu vas en avoir besoin, crois-moi.

Jon Jon se contenta de sourire.

Cette fille lui plaisait, c'était bien la seule chose qui lui importait.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Kira ne se sentait pas bien du tout, elle était vraiment malade.

Comme bien d'autres avant elle, elle avait juré que jamais, plus jamais, elle ne toucherait à une goutte d'alcool. Elle avait un mal de tête atroce et une soif inextinguible. Une semaine était passée depuis l'incident et elle en ressentait encore les effets. Mais, surtout, Bethany lui manquait. D'accord, Joanie et Monika étaient en froid, mais pourquoi n'avait-elle plus le droit de voir sa copine ? Heureusement, quand elle retournerait à l'école, toute cette dispute serait finie. En tout cas, c'est ce qu'elle espérait. Jamais sa mère et Monika n'étaient restées fâchées aussi longtemps, lors, il y avait sérieusement de quoi s'inquiéter.

Kira avait l'air d'une toute petite chose, allongée sur le canapé à regarder « *Coronation Street* »¹⁴. Même Jeanette avait pitié d'elle. Pour une fois que ses problèmes étaient relégués au second plan, elle s'occupait assidûment de sa petite sœur et lui préparait des tasses de thé, par exemple. En la voyant si malade, elle s'était rendu compte à quel point elle l'aimait, mais ceci étant dit, contrairement au reste de la famille, sa loyauté connaissait des limites. Jeanette s'appêtait à commettre une telle infraction au code d'honneur Brewer qu'elle aurait dû mourir de peur rien que de la préparer – ou pire encore, rien que d'y penser.

Quand sa mère était retournée travailler, cette petite hypocrite avait proposé de garder sa sœur alors qu'elle avait évidemment autre chose en tête. Comme Jon Jon ne lui lâchait pas les baskets, elle avait décidé de leur faire croire qu'elle s'enfermait dans l'appartement avec sa sœur. Ensuite, ni vu ni connu, elle filerait retrouver Jasper qui était rentré chez lui, même si sa santé demeurerait fragile.

Deux semaines après son agression, son état s'améliorait d'heure en heure. Physiquement parlant, parce que, psychologiquement, ce n'était pas encore tout à fait ça. Jeanette avait décidé de profiter de l'absence de Karen, toujours au pub avec ses copines, pour aller le voir. Ils avaient

persuadé Junie d'accompagner sa mère pour la surveiller et les avertir de son retour : Jasper serait donc seul chez lui. Il n'était pas tout à fait remis de ses blessures, mais sa convalescence avait été bien plus rapide qu'escompté. Emerveillé par ce qu'il appelait la « résilience du corps humain », le médecin trouvait même que Jasper avait magnifiquement récupéré.

N'empêche, Jasper avait changé. Plus nerveux, plus mince, il avait aussi les traits tirés. Jeanette se sentait responsable de ses malheurs ; après tout, c'était son frère qui l'avait agressé.

A présent, elle haïssait Jon Jon autant qu'elle l'adorait. Bien sûr, le racisme de Jasper était leur grosse pomme de discorde, mais elle tenait tellement à son petit ami que le peu de loyauté qui lui restait pour sa famille venait de s'évanouir. C'était Jasper qu'elle voulait, et personne d'autre.

Ils avaient passé l'après-midi à s'échanger des textos et maintenant, elle était décidée à aller le voir, coûte que coûte, même si c'était scandaleux, même si son cœur s'emballait rien que d'y penser. Tant pis, y avait pas, elle irait.

Elle regarda Kira avaler sa dernière gorgée de thé bien sucré et attendit que ses paupières se ferment ; les somnifères ne tarderaient pas à abrutir sa sœur jusqu'au lendemain matin. Une de ses copines lui avait dit qu'elle en donnait à sa gamine pour pouvoir vaquer tranquillement à ses affaires – en clair, se fournir en drogue ou trimer un peu pour se payer sa dose.

La fille en question était encore plus bas sur l'échelle sociale que la famille de Jeanette : à dix-neuf ans, elle était mère d'un gosse de cinq ans et attendait le deuxième. On l'appelait « la Reine des duplex », et toutes les gamines la portaient aux nues. Cette fille était un vrai puits de sagesse, elle savait tout sur tout, que ce soit en matière sexuelle – *T'as qu'à leur donner ce qu'ils demandent, t'en feras ce que tu veux* – ou scolaire – *Fous pas les pieds à l'école et laisse pisser. Toute façon, tu te feras engueuler et tu te démerderas toute seule*. Des conseils avisés qui avaient fait la preuve de leur efficacité, Lorna était donc une femme hautement appréciée.

Alors, si sa fille n'avait ressenti aucun effet secondaire, autant tester la combine sur Kira. Et puis, si on y réfléchissait bien, le plan était génial : après ce qui était arrivé, personne ne pourrait imaginer que Jeanette était assez crétine pour laisser sa sœur toute seule. Quand ils reviendraient, ils la trouveraient assise sur le canapé, à regarder la télé comme si de rien n'était.

En plus, Tommy méritait bien d'avoir sa soirée, le pauvre était en train de laver et de repasser toutes les fringues de son père qui se préparait au grand départ. Tout marchait donc comme sur des roulettes, comme si le destin lui-même avait décidé de lui donner un coup de pouce.

Jon Jon, lui, était dehors à draguer une nana du salon, et Joanie avait filé avec Paulie – pour « faire les comptes ». Enfin, soi-disant. Jeanette sourit, c'était bien la première fois qu'elle entendait cette expression prise dans ce sens-là !

Ces derniers temps, Paulie squattait chez eux et sa mère rayonnait de bonheur. D'un côté, Jeanette était contente pour elle, mais, de l'autre, elle n'attendait qu'une chose, que ça pète, car l'issue était inévitable : Paulie allait s'évaporer, comme, d'hab', et sa mère en crèverait de chagrin.

Alors Jeanette allait faire comme elle : saisir sa chance au vol. Jasper était tout pour elle et elle acceptait tout de lui, sans se poser de questions. Comme l'avait fait sa mère, en somme, des années auparavant.

Les yeux de Kira se fermaient. Jeanette lui enleva le mug vide des mains et le posa sur la table basse. Elle était excitée comme une puce à l'idée de retrouver Jasper, de le toucher, d'enfin pouvoir l'aimer.

Dix minutes plus tard, après avoir lancé un dernier regard à sa petite sœur profondément endormie, Jeanette s'éclipsa par la porte d'entrée.

Inutile de se raconter des histoires, Jon Jon savait qu'il n'en pouvait plus de désir, Liz Parker l'attirait comme un aimant. Il avait beau mépriser ses faiblesses, il n'avait pensé qu'à une chose : lui faire l'amour.

Pourtant, maintenant que c'était fait, il n'avait plus qu'une envie : prendre ses jambes à son cou. Et ce n'était pas lié au fait qu'elle tapinait. Il voulait juste la sauter, et surtout ne pas s'engager.

Cela ne l'avait pas empêché de franchir docilement les étapes de la conquête amoureuse et de sortir gentiment avec elle sans trop savoir pourquoi. En tant que membre de l'écurie de Paulie Martin, il avait droit de cuissage sur les filles de son choix – un des avantages du métier. Furtivement, il se demanda si son comportement vis-à-vis de cette fille n'avait pas un rapport avec ses sentiments pour sa mère. N'était-ce pas à cause d'elle, par hasard, qu'il traitait cette fille avec un respect qu'elle ne méritait pas ?

Mystère. Tout ce qu'il savait, en tout cas, c'est que, là, il avait envie de s'en débarrasser le plus vite possible.

Pendant qu'elle remettait sa petite culotte, il lui lança nonchalamment :

– C'est pas vrai ! T'as vu l'heure ? Faut que j'y aille, j'ai rendez-vous avec Paulie dans vingt minutes.

Elle ne répondit rien. Manifestement, on ne la lui faisait pas. Il lui glissa un billet de dix livres pour le taxi – pas pour ses services – et quitta le petit appartement où elle louait une chambre en attendant autre chose. Il allait rentrer se doucher avant de commencer son travail de nuit ; chaque fois qu'il sortait de ses draps, il ressentait le besoin de se récurer, de se faire propre.

Un autre problème lui trottait dans la tête : il la sautait trois fois par jour et donc, il se douchait trois fois. Pourvu que les feux du désir s'éteignent vite et qu'il puisse enfin reprendre le rythme de sa vie normale !

Bethany était entrée chez Joanie et regardait, bouche bée, sa copine complètement camée, endormie sur le canapé. Elle s'était servie de la clef que Joanie cachait dans la soute à charbon, à côté de la porte. Ce genre de placard servait de débarras, on y trouvait n'importe quoi : des

vieux pots de peinture, des bouteilles de bière vides, des guirlandes de Noël... La plupart des gens y cachaient leur trousseau de secours, Joanie comme les autres. Bethany avait juste eu l'intention de jeter un œil, elle ne s'attendait sûrement pas à trouver Kira toute seule et profondément endormie, pour tout arranger !

Elle tenta sans succès de la réveiller et en profita pour piquer deux ou trois trucs en passant : une bague, posée sur la coiffeuse de Joanie, et une liasse de dix billets de cinq livres planquée dans l'armoire de Jon Jon. Puis, elle quitta l'appartement aussi doucement qu'elle y était entrée, sans trop savoir ce qu'elle allait faire de la bague et des billets, mais ravie de se les être appropriés. Comme sa mère, Bethany savait saisir sa chance au passage.

Paulie et Joanie étaient assis dans un pub, quelque part dans l'Essex. Après avoir commandé un menu maison, ils s'étaient mis à parler boutique. Quelle chance qu'elle revienne enfin travailler, il en avait ras le bol de faire la police au salon. Les filles avaient peur de lui et, même si c'était normal, ça plombait l'ambiance. Et puis il croyait dur comme fer au vieil adage : « Quand on a un chien, on n'aboie pas à sa place. » Vu qu'en public comme en privé il lui arrivait d'appeler ses filles « ses chiennes », le proverbe lui paraissait parfaitement adapté.

Il s'était radicalement refusé à remplacer Joanie, car son retour aurait provoqué des heurts. Une fois qu'une fille a pris goût au pouvoir, ça lui monte à la tête et la plupart étaient fêlées, ce qui ne facilitait pas les choses.

Caro la Flemme devait également revenir cette semaine, après un séjour dans les îles grecques en compagnie d'une jeunette qui lui avait tourné la tête. Il haussa les épaules. Après tout, il faut de tout pour faire un monde, pas vrai ?

Quant à Joanie, malgré les épreuves qu'elle venait de traverser, elle avait l'air en pleine forme. Il la désirait toujours, une vraie performance

après tout ce temps. La sensation était déstabilisante et lui paraissait d'ailleurs légèrement inquiétante.

Il avait dû prendre un coup de vieux, c'était ça le problème. Les plus jeunes avaient désormais l'habitude de donner du bon temps à leur mac. Adieu les tabous ! Mais c'était épuisant, par moments, surtout quand on se serait bien contenté d'une petite trempette agrémentée d'un câlin pour dessert ! Pour les prouesses sexuelles, c'était dans les quartiers Ouest qu'il fallait aller. Mais, maintenant, les petites voulaient se taper leur mac pour de vrai et elles faisaient tout pour l'avoir.

Il avait parfois l'impression de jouer dans un film porno, même si ça faisait un bon moment qu'il avait dépassé ce stade-là. Et, circonstance aggravante, les filles n'y prenaient aucun plaisir, satisfaire Paulie n'était qu'un moyen d'arriver à leurs fins.

Cet homme était une grosse pointure bourrée aux as et qui, pour elles, représentait quelque chose comme la promesse d'une retraite complémentaire confortable. Alors qu'il ne voulait que tirer un coup, vite fait bien fait, était-ce vraiment trop demander ?

Il regarda sa compagne attaquer son steak frites avec appétit, elle faisait plaisir à voir, cette bonne vieille Joanie. Les types au bar lui lançaient des regards sans ambiguïté, ce qui n'était pas désagréable, flatteur, même.

Elle n'était pas mal, franchement, on ne pouvait pas lui enlever ça. Mais bon, ils étaient là pour parler affaires et c'était bien ce qui les occupait. Manifestement, elle se régala, son visage se détendait petit à petit. Elle en avait encaissé des vertes et des pas mûres, ces derniers temps, mais, comme toujours, elle l'avait fait avec plus de noblesse que la plupart des gens.

C'était une battante, cette bonne Joanie. Au fond, Paulie savait qu'elle faisait toujours de son mieux. Personne d'autre n'aurait été capable de mener une vie pareille. Du moins, pas avec une telle virtuosité.

Il allait se la faire dans la bagnole, il adorait baiser sur la banquette arrière. Bien sûr, c'était un peu exigü, mais on se marrait bien. Et s'il y avait une chose qu'on pouvait lui reconnaître, à Joanie, c'est qu'elle était toujours partante pour une bonne partie de rigolade.

De toute façon, elle n'avait pas trop le choix.

Jon Jon montait l'escalier lorsqu'il entendit quelqu'un frapper à la porte de leur appartement. C'était une petite brune qui, manifestement, n'habitait pas l'immeuble.

Il lui adressa un sourire désarmant :

– Je peux vous aider ?

La visiteuse, une certaine Jean Best, sourit à son tour à ce jeune homme si poli et répondit d'un ton anodin :

– Je cherche une Mrs Brewer, une certaine Joan Brewer ?

Jon Jon acquiesça :

– C'est ma mère. Seulement, j'ai bien peur qu'elle soit sortie. Mais je peux peut-être faire l'affaire ?

Cette femme était certainement venue dans un but défini, se dit Jon Jon, lorgnant vers le dossier qu'elle tenait sous le bras. Une assistante sociale stagiaire, à tous les coups.

Supposant que Jeanette refusait de répondre à une inconnue, il ouvrit la porte avec sa clé et la fit entrer. Pour une fois, sa sœurlette faisait preuve de discernement.

– Je viens juste vous rendre une visite de routine après le petit incident concernant votre petite sœur.

Jean Best marquait son territoire, un bon point pour elle. Elle lui notifiait gentiment qu'elle n'était là que pour vérifier que Kira allait bien, et qu'ensuite elle quitterait les lieux. Elle avait une voix apaisante et parlait d'un ton assez aimable pour que Jon Jon trouve sa démarche crédible.

Mais lorsqu'ils entrèrent dans le living, leurs sourires s'effacèrent d'un coup. Kira avait glissé du canapé et dormait pliée en deux par terre. En glissant dans son sommeil, elle avait fait tomber les objets posés sur la

table basse. Ça crevait les yeux, cette gamine n'était pas dans son état normal.

Jean Best vit que le visage du jeune homme reflétait la même stupéfaction que le sien.

– Jeanette ?

Le jeune homme hurla le prénom en relevant sa petite sœur, laquelle ouvrit un œil pour le refermer aussitôt. Il était clair qu'elle avait pris, ou qu'on lui avait fait prendre, quelque chose pour dormir.

– Mais dites donc, qu'est-ce qui se passe, ici ?

Jean Best avait changé de ton, l'autorité conférée par ses années de pratique ayant repris le dessus. Pour une fois, Jon Jon, complètement abasourdi, resta sans voix. Il ne voyait que ce qu'il avait devant lui et il ne voulait savoir qu'une chose : où était passée sa sœur.

Il se releva et regarda Jean Best. Elle avait le visage fermé, un regard d'acier, même ses cheveux clairsemés avaient l'air de se hérissier. Elle se pencha sur Kira, lui prit le pouls et lui posa la main sur le front. La gamine ne se réveilla pas.

Jon Jon décida d'agir. Il pria la femme de s'en aller : son autre sœur aurait dû se trouver avec Kira, il allait vite partir à sa recherche. Elle avait sans doute tenté de le joindre. En tout cas, lui, il ne s'était pas absenté plus de vingt minutes. L'assistante ne semblait pas en croire un mot de ce qu'il lui disait, mais elle aurait du mal à prouver qu'il mentait.

Elle finit pas s'en aller. Seulement, elle ne tarderait pas à revenir, et, cette fois, ce ne serait pas une partie de plaisir. Ça risquait même de chauffer, mais ce ne serait rien, comparé à ce que Jeanette allait prendre dès qu'il lui aurait mis la main dessus.

Il commença par appeler sa mère sur son portable, puis composa le numéro de sa sœur. Evidemment, personne ne décrocha. Lassé, il appela Little Tommy et lui demanda de bien vouloir venir s'occuper de Kira.

Entrelacés sur la banquette arrière de la Jag, Joanie et Paulie riaient comme des bossus.

– Dis donc, Joanie, tu te rappelles, il y a des années de ça, le jour où on était dans les bois et que les flics nous ont braqué une torche dessus ? Tu t’es mise à gueuler : « Je ne sortirai pas de cette voiture tant que je n’aurai pas été payée ! »

Elle redoubla de rire.

– T’aurais vu leurs têtes ! C’était quelque chose !

Il l’attira vers lui pour mieux sentir le contact de sa peau. Cette chaleur, cette douceur ! Dans la pénombre, elle paraissait plus jeune et il revoyait la jeune fille qu’elle avait été lorsqu’elle était venue travailler pour lui. A l’époque, elle avait déjà ce petit quelque chose de spécial, même s’il n’était jamais parvenu à l’identifier. Tout ce qu’il savait, c’était qu’il l’appréciait, qu’il aimait sa compagnie.

– Allez, il faut qu’on se bouge le cul, ma grande.

Cela dit, il n’esquissa pas le moindre mouvement. Joanie non plus, elle aimait son contact autant qu’il aimait le sien.

– Merci, Paulie.

Il la regarda avec un grand sourire.

– De quoi ?

Elle sourit à son tour.

– D’avoir été présent, ces dernières semaines.

Il l’embrassa doucement sur le front.

– On est amis, non, Joanie ? C’est bien à ça que ça sert l’amitié, tu ne crois pas ?

Voilà, il lui intimait de ne pas prendre cet épisode trop au sérieux, il se mettait à distance, en paroles et en gestes. Il avait toujours agi de cette façon, elle le savait, alors pourquoi refusait-elle de l’accepter ?

Paulie fit semblant de s’étirer afin de pouvoir relâcher son étreinte sans en avoir l’air, Joanie se rhabilla en silence. Dans la voiture, l’ambiance avait changé, encore une fois.

Elle poussa un profond soupir.

Si seulement elle avait su tenir sa langue, ils seraient encore allongés côte à côte, paisibles et contents. La réalité l'avait rattrapée, et c'était bien de sa faute.

Ne pas savoir se taire, c'est ce qui la perdrait un jour.

Bethany dormait, affalée sur le canapé, lorsque Monika rentra chez elle.

Saisie par une soudaine crise de culpabilité, elle décida de mettre sa fille au lit. C'est alors qu'elle remarqua la bague et les cinquante livres que la gamine avait cachés sous le coussin qui lui servait d'oreiller.

Elle réveilla Bethany sans ménagement et lui tira les vers du nez. Pour être franc, ce n'était pas le larcin de sa fille qui intéressait Monika, mais plutôt le fait d'apprendre que Kira, la petite fille modèle, était restée seule chez elle. Toute seule ! Les miracles se suivent mais ne se ressemblent pas.

Encore meurtrie par les récents événements, Monika se mit à imaginer le torrent de rumeurs qu'elle allait pouvoir colporter. Tu te rends compte, Joanie a laissé sa Kira toute seule ! Mais si, tu sais bien, sa petite, celle qui a des difficultés.

Pour une bonne vieille copine comme Monika, la vengeance était un plat qui se mangeait chaud, bouillant même.

C'est vrai, elle avait tout, cette Joanie : des mômes, un boulot et, cerise sur le gâteau, ce gros lard qui venait lui manger dans la main. Tout ça pour une petite pute qui ne valait rien ? Pas plus qu'elle, en tout cas. Le pire, c'est que tout le monde l'appréciait, et que ça ne datait pas d'hier. Franchement, c'était à se demander pourquoi.

Mais voilà, ce soir, elle avait trouvé le défaut dans la cuirasse et elle allait s'en servir ! Non, mais ! Il fallait bien montrer aux gens que cette Joanie Brewer n'était pas l'innocente perfection pour laquelle elle voulait passer ! Pour qui elle se prenait, à la fin ?

Il y avait tout de même un bémol : cette pouffiasse serait toujours une mère cent fois meilleure qu'elle ne pourrait jamais espérer l'être. Ça, c'était dur à avaler.

En effet, la fille aînée de Monika avait rompu tout contact avec sa mère et Bethany ne tarderait guère à imiter sa sœur. La vie de ces gamines était déjà rude, mais l'égoïsme de leur mère l'avait rendue plus cruelle encore. Ses mômes s'élevaient toutes seules, et Monika les regardait faire, un verre à la main.

Joanie entra dans l'immeuble, enchantée de sa bonne soirée. Même si elle avait légèrement gâché la fête avec ses remarques idiotes, elle s'était bien amusée, au bout du compte, et conservait l'odeur de Paulie partout sur son corps. Alors, pas de bain, ce soir, elle voulait dormir avec ce parfum sur elle. Elle adorait la compagnie de cet homme et s'en voulait amèrement d'avoir brutalement interrompu ce moment de plaisir en proférant ses sottises. Elle avait oublié une vérité élémentaire : pour se rapprocher de Paulie, il fallait faire semblant de se tenir à mille lieues. Il aimait qu'elle le traite comme une copine. Une bonne copine, d'accord, mais une copine quand même.

Elle franchit le seuil de l'appartement en arborant un large sourire. Tout baignait, Paulie lui avait demandé de venir travailler tôt le lendemain soir car il appréciait la façon dont elle tenait le salon, et Joanie bichait. Si seulement elle parvenait à régler les problèmes de ses gosses en même temps que les siens, elle serait au septième ciel – enfin, au sixième. En attendant, elle devait se concentrer sur son travail : la rentrée du lendemain soir et le réaménagement du salon de massage. Elle n'avait qu'une hâte : y être.

Mais, à la mine de Jon Jon, elle comprit que tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle avait parlé d'un ton si résigné que Jon Jon regretta ce qu'il avait à lui dire.

– Jeanette l'a laissée toute seule. Elle a dû lui donner des cachets, j'arrive pas à la réveiller.

Au prix d'un effort démesuré, Joanie finit par saisir ce qu'il lui disait.

– Jeanette, quoi ?

Jon Jon soupira et reprit ses explications.

– Quoi ? Jeanette, notre Jeanette, a drogué Kira ?

L'incrédulité et le désespoir se succédaient sur le visage de sa mère au fur et à mesure qu'il lui fournissait de plus amples détails.

– Et elle est où ?

Elle avait parlé d'une voix éteinte, presque étouffée par la colère.

– Elle est partie, m'man.

Joanie eut l'air abasourdie :

– Qu'est-ce que ça veut dire, partie ?

Il haussa les épaules et répondit d'un ton brusque :

– Partie. Je l'ai virée.

Joanie écarquilla les yeux, incrédule :

– Tu l'as quoi ?

Jon Jon s'assit à côté d'elle.

– Elle s'est barrée, maman, elle ne reviendra pas. Ni ce soir, ni jamais. Elle a dépassé les bornes, cette sale petite hypocrite ! En plus, y a une assistante sociale qui s'est ramenée...

Le visage de Joanie se décomposa. Elle secoua la tête et dit :

– Non, non, Jon Jon, ne me dis pas que cette femme a pu voir que Kira était restée toute seule ? Comme si on avait besoin de ça !

Il lui raconta qu'il lui avait expliqué s'être absenté une vingtaine de minutes et qu'il était l'adulte chargé de veiller sur sa sœur. Mais il avait beau tenter de rassurer sa mère, de la calmer, c'était peine perdue. Impossible de lui cacher la vérité.

– Elle a *drogué* Kira ?

Il acquiesça.

– C’est bien ce qu’il semble, m’man, j’ai retrouvé quatre comprimés de Temazepam planqués dans le tiroir de sa chambre. Je suppose qu’elle les a piqués chez sa copine de merde, celle qui habite dans les duplex. Encore une pétasse qui va entendre parler de moi, je te jure.

Joanie réagit tout à coup :

– Jasper ?

Le ton était interrogatif, mais teinté de crainte.

– T’inquiète, maman, il va bien. S’il la veut tant que ça, qu’il la garde. Je m’apprêtais à lui apporter ses affaires.

Joanie entra dans la chambre de Kira et dévisagea sa petite fille qui n’avait pas l’air de souffrir outre mesure de cette nouvelle épreuve. Décidément, elle avait vraiment la poisse, cette gosse ; quoi qu’on y fasse, ça tournait immanquablement en eau de boudin. Pourvu qu’elle n’ait pas la même guigne toute sa vie, voilà ce qu’on pouvait lui souhaiter.

Joanie aurait pu pardonner beaucoup de choses à Jeanette, mais faire avaler du Temazepam à Kira, non, ça c’était la goutte d’eau qui faisait déborder le vase. Si c’était Jasper Copes qu’elle voulait, cette garce, eh bien, amen, qu’elle aille vivre avec lui et qu’elle se tape son ivrognesse de mère et sa bande de copains racistes par-dessus le marché. La seule personne correcte de sa famille, c’était Junie, la sœur qui s’était farci sa mère toute sa vie. Joanie avait dû se taper la sienne, elle comprenait très bien ce que cette gosse avait dû subir. A partir d’aujourd’hui, la crasse de la baraque Copes, l’alcoolisme de la mère, tout ça, ça devenait le problème de Jeanette. Elle, sa propre mère, n’avait plus aucune envie de la revoir.

Cette gamine était-elle assez cruche pour ignorer que ses origines seraient toujours un handicap dans ce genre de milieu ? Son père était musulman ; un type gentil, mais déjanté. Elle avait du sang turc dans les veines, cette gamine, qu’elle le veuille ou non.

Cela dit, Jon Jon avait raison, qu'ils la gardent. En ce qui la concernait, Joanie avait donné tout ce qu'elle pouvait, et même davantage. Jeanette avait quinze ans, elle était incontrôlable et, pour être honnête, il fallait dire qu'elle l'avait toujours été. C'était une fille égoïste, arrogante et ignare qui n'était pas près de changer. Pire, elle était jalouse d'une pauvre petite qui avait besoin de toute l'aide qu'on pouvait lui apporter. Mais voilà, c'était Jeanette toute crue : moi, moi et encore moi.

Joanie se couvrit le visage des mains et pleura comme jamais elle n'avait pleuré de sa vie. Toute la soirée, elle avait cru que sa vie était sur le point de changer. Tout lui avait semblé si parfait, entre les bras de Paulie. Et maintenant, ça tournait à l'aigre.

L'image avait beau lui paraître idiote, elle avait l'impression d'avoir un nuage noir suspendu au-dessus de la tête. Ce nuage, elle le sentait plus concrètement qu'elle n'avait jamais senti aucun client entre ses cuisses, et Dieu sait qu'ils avaient été légion.

Si Jeanette s'était trouvée devant elle, elle l'aurait écrabouillée vive, il valait mieux qu'elle soit ailleurs. Restait à espérer que ce Jasper Copes vaille la peine qu'il avait causée, parce qu'aux yeux de Joanie ce gars-là ne valait pas une branlette.

Elle passa la nuit à sangloter, jusqu'à ce que Jon Jon, excédé, se mette à lui crier dessus, plus de peur et de frustration que de colère.

D'habitude, sa mère en faisait des tonnes quand ça n'allait pas ! Elle criait, elle gueulait, elle balançait des choses par terre, elle chialait. Mais ce sanglot, long et continu, il ne l'avait jamais entendu, et il ne savait pas quoi en faire. Ni de ça ni du reste, d'ailleurs.

Assis dans son salon, une carafe ancienne en cristal taillé posée devant lui, Paulie sirotait un cognac. Il examinait la pièce qui paraissait sinistre dans l'obscurité. La décoration avait beau manquer de confort, les gens l'admiraient. Pourtant, ce n'était pas le genre d'endroit où l'on s'asseyait pour se détendre. D'ailleurs, il ne s'était jamais détendu chez lui. Pas une

fois. Il s'y était toujours senti comme un étranger, chose d'autant plus incroyable qu'il avait toujours absolument tout fourni à sa femme et ses filles. Paulie, le grand pourvoyeur ! Elles vivaient toutes les trois comme détachées de leur mari et père, à côté de lui, pas avec lui. Lui qui payait toutes leurs factures. Elles lui faisaient des sourires et ne condescendaient que très rarement à même l'en remercier. Ses filles, il ne les connaissait pas mieux qu'à l'époque où elles étaient bébés.

Ce soir, elles étaient parties à la campagne, pour ne pas changer. Elles y passaient pratiquement tout leur temps, et ça lui était bien égal. Bien sûr, il aurait dû s'en inquiéter, mais, bof, il ne savait jamais quoi leur dire. Autrefois, il passait les week-ends avec elles, mais c'était bien fini. Elles y allaient sans lui, et il les avait de temps à autre au téléphone. En général, elles avaient besoin de quelque chose, soit pour leurs chevaux, soit pour un projet de voyage. Elles l'appelaient « Barclays », comme la banque. Jadis, ça l'avait fait rire, mais désormais le surnom collait trop à la réalité !

Il se mit à penser à Joanie et à sa maison de foutraques. Rien à voir avec la sienne, dotée de trois salles de bains et d'un jardin assez spacieux pour y héberger une ménagerie ! Mais cet endroit était stérile, inutile. Même sa mère, les rares fois où elle avait eu le droit d'y pénétrer, lui avait fait remarquer que les Borgia avaient dû être des hôtes plus accueillants !

Et elle n'avait pas tort. Paulie lui-même se sentait de trop, ici, aussi gênant qu'un pet lâché dans un ascenseur bondé. Et pourtant, merde, c'était à lui, cette putain de baraque, une maison qu'il avait payée à la sueur de son front !

Il se resservit un verre et alluma une lampe, la pièce s'égaya. Tiens, pourquoi ne pas allumer toutes les lampes de la maison ? Ça pourrait être marrant d'illuminer l'endroit comme pour un son et lumière. Et tant qu'à faire, pourquoi pas organiser une fiesta ?

Il passa d'une pièce vide à une autre comme s'il les visitait pour la première fois, allumant lampes, lustres et spots, jusqu'aux lampadaires du jardin. Aucune source lumineuse ne lui échappa. Ensuite, il se

précipita dehors et contempla sa maison depuis l'allée : enfin, pour une fois, cette baraque avait l'air accueillant !

Revenu à l'intérieur, il vida son cognac d'une traite. L'alcool lui brûla la gorge, Paulie fut pris d'une quinte de toux.

Et Joanie, que penserait-elle de cette baraque ? Aucun doute, elle l'adorerait. Mais comment réagirait-elle s'il lui disait qu'il se sentait mieux dans son appartement de bric et de broc, avec sa collection d'objets pour dîners imaginaires ? Parmi tous ses bruyants petits bâtards qui ressemblaient tant à leur mère ? Avec eux, il n'y avait pas tromperie sur la marchandise, au moins.

Jamais il n'aurait pas dû la quitter comme ça. Il avait eu l'intention de se rendre à King's Cross dans le club d'un copain, mais il avait changé d'idée à la dernière minute. Ça lui aurait fait plaisir de continuer à rigoler avec Joanie en se rappelant le bon vieux temps.

C'était dingue, quand même. Il avait tout ce dont les autres rêvaient : l'argent, le prestige, la renommée. Il obtenait les meilleures tables dans les grands restaurants, ses pairs le respectaient. Et, pourtant, c'est avec une minable petite tapineuse qui vendait son cul à n'importe quel pékin en chaleur, mère, de surcroît, de trois gosses de pères différents qu'il avait envie de passer son temps.

Il sentit les larmes lui piquer les yeux.

Qu'est-ce que c'était, cette vie qu'il s'était faite ? Une vie où le fils de Joanie lui importait davantage que les fruits de sa propre chair ? Comme si Jon Jon était le fils qu'il n'avait jamais eu ? De toute façon, même s'il avait eu un fils, ce gamin aurait fini par lui témoigner la même indifférence que ses filles. Sylvia y aurait veillé.

L'amour était mort entre Sylvia et lui, et il fallait l'admettre : ses filles ne l'aimaient pas non plus.

Paulie soupira.

D'ailleurs, qui pourrait l'aimer ? Qu'avait-il d'aimable ? Comme quelqu'un le lui avait fait remarquer un jour, il n'était qu'un sale maquereau, un escroc, un faux derche. Combien de fois le lui avait-on répété ? Bien trop souvent, en tout cas. Autrefois, ça le faisait rire, mais

aujourd'hui il récoltait ce qu'il avait semé, et ça faisait mal. Il en ressentait un tel malaise, parfois, comme ce soir, que la douleur en devenait presque physique.

Il s'enfouit la tête dans le creux du fauteuil en répétant comme une litanie le nom de Joanie.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

– Il s’en est passé des belles, hier soir, je te jure.

Joseph écoutait d’une oreille distraite les élucubrations de son fils, ravi de n’avoir plus que quelques heures à passer en sa compagnie – et donc de n’avoir donc plus à subir ses interminables récits de la saga Brewer.

N’empêche, il en avait gros sur le cœur : à cause des nouveaux amis de son fils, il avait dû modérer ses attaques au vitriol. Il ne lui était plus possible d’agir à sa guise, car Jon Jon Brewer était capable de lui faire la peau s’il taquinait son baby-sitter chéri. Joseph ne désirait plus qu’une chose : s’en aller le plus vite possible ; pour son fils, c’était la même chose. Chacun prétendait avoir des projets secrets, mais ni l’un ni l’autre n’était dupe.

Cela dit, ils avaient conclu une trêve et, jusqu’ici, ça fonctionnait.

– A mon avis, Jeanette est une petite garce, tu vois. Des embrouilles, c’est tout ce qu’elle sait faire, cette fille-là.

Joseph, qui avait coupé le contact, ne revint à la réalité qu’en entendant son fils parler de Kira.

– Attention à toi, Tommy, fais gaffe, avec cette petite... Rappelle-toi la dernière fois, les ennuis...

Il sentit peser sur lui le regard morne et imperturbable de Tommy, une chose aussi énervante que l’énorme carcasse vide qui lui tenait lieu de corps.

Mais, soudain, Tommy s’avança vers lui et, se penchant sur la table de la cuisine, lui dit sans emphase :

– Mais non, tu t’en souviens bien mieux que moi ! D’ailleurs, t’en parles tout le temps. Kira et moi, on a un lien très fort. Parce que *je l’aime*, tu comprends ? Je l’aime. Mais pas d’une sale façon. Ce genre d’amour-là, je le laisse aux pervers.

– L’amour ? Tu ne sais même pas ce que c’est ! s’esclaffa son père.

Tommy s'illumina :

– Parce que *toi*, tu le sais, peut-être ?

Joseph baissa les yeux, geste qui ne leur échappa ni à l'un ni à l'autre. Si seulement il avait pu quitter les lieux dans la seconde et ne plus jamais revenir !

Dans la maison, le pouvoir avait subrepticement changé de mains, c'était son fils, maintenant, qui prenait les décisions. De quoi mettre mal un père tel que Joseph, dont le fils avait toujours été une proie facile. Sa femme, il lui avait fallu beaucoup de temps pour la dompter, mais son fils... Et voilà que, d'un coup, Tommy semblait avoir déchiré la chrysalide et qu'il sortait un individu volontaire, un homme pas commode.

Il était vraiment plus que temps de se tirer d'ici.

– A propos, tu peux dire à ta dulcinée que je passerai la voir dès que vous serez convenablement installés, lança Tommy.

La phrase, proférée comme une menace, résonna longuement. Les deux hommes se turent et un silence dur, tendu et irritant s'imposa entre eux.

Heidi Marks lisait avec attention le rapport qui était posé devant elle. La petite Kira Brewer avait été hospitalisée pour empoisonnement éthylique, mais, d'après le personnel hospitalier, il s'agissait probablement d'une farce ayant mal tourné. Malgré tout, lors de la visite de contrôle, l'assistante sociale avait noté que la petite semblait avoir été droguée ; en tout cas, elle l'avait trouvée seule chez elle. Son frère, dont Heidi Marks savait à présent qu'il avait un dossier judiciaire gros comme un dictionnaire, prétendait ne s'être absenté qu'une vingtaine de minutes. Il aurait laissé leur cadette sous la surveillance de sa sœur, pourvue elle aussi d'un casier bien chargé et qui, d'après lui, était partie à sa recherche, ce qui expliquait que la petite soit restée toute seule.

Tout cela fonctionnait parfaitement, à part le fait que la petite ait été retrouvée dans un état second. L'assistante sociale avait écrit à l'encre rouge que « l'enfant paraissait droguée, sans doute ivre et peut-être même les deux ». Ce n'était donc pas la première fois que l'alcool était mentionné.

Les deux aînés de la famille Brewer étaient passés par l'Assistance quand ils étaient petits, car leur mère était souvent épinglée pour prostitution. Pourtant, à sa façon, Joanie Brewer semblait être une bonne mère. Etrange, d'ailleurs, que les enfants de prostituées soient généralement si bien nourris et si bien habillés. Pourtant, l'explication était simple : c'était souvent pour leurs enfants que les femmes descendaient sur le trottoir.

Jeanette et Jon Jon Brewer correspondaient exactement à ce qu'on pouvait attendre d'eux, étant donné leur âge et leur milieu. Absentéistes, petits voleurs, mais suffisamment adultes pour arriver à survivre. Jeanette avait fugué à maintes reprises. Elle avait fréquenté des foyers dans tous les coins du pays et les avait quittés en pleine nuit. Une fois rattrapée, elle avait refusé systématiquement de rentrer chez elle. Même chose pour le fils, Jon Jon – mais d'où sortait-il un nom pareil, celui-là ?

La plus jeune, en revanche, leur était inconnue. Elle n'avait jamais été enlevée à sa famille, ni même signalée. D'après l'école, quoique un peu lente et souffrant de difficultés d'apprentissage, elle était bien élevée, bien nourrie et bien soignée. Mieux, même, que la plupart de ses camarades. Kira faisait de gros efforts, c'était une élève assidue. En somme, c'était une petite fille équilibrée et appréciée. L'école avait tenu à souligner qu'elle comptait parmi les enfants privilégiés, c'est-à-dire bien encadrés par leur famille. Il y avait presque toujours quelqu'un pour l'accompagner ou venir la chercher à l'école ; en outre, sa mère se montrait attentive à sa scolarité.

Que fallait-il conclure de tout cela ?

Heidi Marks résolut d'y réfléchir soigneusement avant de prendre la moindre décision. Au fond, cette gamine était peut-être passée entre les mailles du filet. Les autres enfants n'étaient-ils pas des cas sociaux, comme le disaient les notes portées sur les dossiers des enfants Brewer ?

Il y avait quelque chose qui clochait dans cette histoire, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Le détecteur de failles qu'elle avait dans la tête marchait à plein régime pour tenter de déceler ce qui la chiffonnait.

D'après ce qu'elle comprenait, la mère avait maintenant un emploi à plein temps – encore un interdit pour les prostituées qui, semblait-il, ne parvenaient jamais à sortir du borbier où les précipitait l'argent facile. Quand il est vite gagné, l'argent se dépense facilement, c'est une vérité vieille comme le monde. Certaines femmes avaient beau ramasser des centaines de livres par nuit, leurs enfants n'avaient jamais une tranche de pain à se mettre sous la dent, encore moins une paire de souliers.

Cela dit, ces femmes-là tombaient généralement dans la drogue ou l'alcool, souvent pour parvenir à supporter le boulot qui était devenu leur gagne-pain.

Un vrai cercle vicieux.

Les hommes avaient de la chance, Heidi l'avait toujours pensé. Prenez cette pauvre femme : pas d'homme à l'horizon, et trois gosses sur les bras. La mère en assumait seule la responsabilité, tandis que les pères passaient leur vie à sauter d'une femme à l'autre, sans penser une seconde aux enfants qu'ils abandonnaient derrière eux. Sans même, le plus souvent, savoir qu'ils leur avaient laissé autre chose qu'une chemise ou une chaussette dépareillée. Pourtant, leurs parties de plaisir donnaient naissance à un être vivant, respirant et pensant qui devrait, qu'il le veuille ou non, assumer le fait que leur père ait disparu de la circulation. Ces enfants, bien souvent, n'étaient pas encore nés qu'ils devaient déjà en supporter beaucoup.

Ça la rendait triste, mais ce n'était pas une nouveauté.

C'était même la raison d'être de son métier.

Joanie se montrait aussi ravie que possible d'être revenue au salon. Ce qui la chagrinait le plus, c'était de ne plus ressentir aucun désir de revoir

Jeanette. Sa fille ne l'intéressait plus.

L'appartement était plus calme depuis qu'elle était partie, les cris avaient cessé. Quel vide pouvait laisser quelqu'un en vingt-quatre heures ! C'était sidérant. Personne ne se risquait à le dire, mais, ils ne vivaient que mieux sans ce chambard permanent.

Bien qu'elle s'efforçât de contrôler ses émotions, Joanie se sentait coupable. Bizarrement, elle commençait à comprendre les réactions de sa propre mère. Elle aussi, elle avait été une Jeanette, mais, à l'époque, elle avait eu toutes les raisons pour ça. Il n'empêche, la même ribambelle d'hommes qui avait marqué sa jeune vie avait traversé sa vie adulte et celle de ses enfants. Des rencontres hasardeuses d'une nuit, voire d'une semaine, avec leur éternel cortège de souffrances ou de trahisons, quand les types partaient avec le porte-monnaie et/ou un ou deux appareils électriques. Elle chassa ces pensées. Paulie était resté plus longtemps, lui. C'était le seul. D'accord, il avait fini par la quitter, mais il était toujours revenu. Le dernier épisode en date semblait bien en être la démonstration.

Il y avait eu un avant, il y avait un en ce moment.

Contrairement à sa mère, Joanie avait tenté de se corriger et Kira en était l'illustration vivante. Kira avait tout ce qui avait toujours manqué à Joanie et à ses frère et sœur. Sa petite aurait une belle vie car elle y veillerait. Elle avait des projets bien définis et les mettrait en route le plus tôt possible. Une fois dissipé le nuage jeté par la visite des services sociaux, elle chercherait à déménager.

Ainsi, en grandissant, Kira aurait de meilleures chances de rencontrer des gens normaux. Des gens avec de vrais boulots et de vraies vies. Jon Jon l'aiderait, bien sûr, puisqu'il parlait de s'acheter un appartement.

Il le ferait, Joanie en était sûre. Son garçon était capable de tout réussir. Même Paulie était impressionné et l'emmenait partout avec lui. Autre fait révélateur, Jon Jon avait cessé de chercher noise à Jasper, il avait appris à se maîtriser. Grâce à Paulie, aucun doute là-dessus.

A part le problème de Jeanette, l'avenir semblait plutôt leur sourire.

Chaque fois que Joanie repensait à cette histoire de somnifères, elle sentait son cœur s'endurcir. Jeanette avait creusé sa propre tombe. Eh bien, qu'elle y reste, et aussi longtemps que ça lui plairait ! Qu'elle se

gave de Karen Copes jusqu'à l'indigestion, aucun problème, ça lui servirait de leçon.

Liz Parker s'apprêtait à partir travailler lorsqu'elle aperçut Pippy Light, appuyé contre le mur d'un jardinet à quelques mètres de son appartement.

Elle soupira.

Il ne manquait plus que ça, elle qui était déjà à la bourre...

Il lui sourit nonchalamment. Il était tout de même étonnant, ce type : toujours élégant, beau, même, quoique dans le genre un peu rustre et complètement cintré. Pippy était fou. Pas givré, pas tapé, non : fou. Carrément psycho. Il n'avait rien de costaud, ni rien d'impressionnant physiquement, mais il faisait preuve d'un mépris absolu pour la vie humaine, la sienne comprise, qui frisait la folie furieuse. Il était capable de tuer s'il le jugeait utile.

Liz s'approcha donc de lui avec la plus grande prudence.

– S'il te plaît, Pippy...

Il se fendit d'un grand sourire et leva une main manucurée. Il paraissait raisonnablement détendu, aucun doute, il venait de fumer une dose. Toujours ça de pris, se dit-elle.

– C'est bon, Liz, je sais que tu bosses pour Martin. T'as bon goût, d'ailleurs, en matière de mac, toutes mes félicitations.

Le sarcasme ne lui échappa pas.

– La seule chose que je te demande, c'est de me rendre un petit service. Tu me le dois bien, ma belle.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Elle n'avait pas le choix.

Il sourit à nouveau.

– On m'a chargé de fournir des distractions à des hommes d'affaires qui viennent en ville de temps à autre.

Bien que malade d'appréhension, elle hocha la tête une fois de plus. Elle n'était pas dupe. La distraction en question, c'était une de ces partouzes collectives en vogue en ce moment. Pippy avait trouvé la manière de la punir sans même avoir à lever la main sur elle. Seule consolation : vu le caractère du bonhomme, jusqu'ici elle ne s'en tirait pas trop mal.

– Entre sept et dix mecs, et toi, tu fais ce qu'on te demande. Rendez-vous chez Jesmond, ce soir, à neuf heures. Compris ?

Elle acquiesça. Il la contempla en se marrant.

Jesmond était un énorme Noir, le roi de la combine. Quoique vous cherchiez, il vous le dénichait. Question déviances, Pippy et lui faisaient bien la paire, car ils étaient aussi tordus l'un que l'autre. D'ailleurs, Jesmond était la seule personne à entretenir des relations avec Pippy, et pour une bonne raison : il était presque aussi fou que lui. Un argument, cependant, jouait en faveur : il vivait avec la même copine depuis longtemps et ils avaient eu deux enfants que Jesmond adorait.

Pippy ne se souciait de personne – et vice versa. Liz savait qu'elle ne se tirerait pas si facilement de ses pattes ; mais bon, s'il s'agissait de lui obéir de temps en temps, c'était jouable. Après tout, ce n'était pas la première fois qu'elle se prêtait à ce genre de numéro.

A une certaine époque, c'était même son principal gagne-pain. Elle s'était enfuie d'un foyer pour plonger à corps perdu dans l'univers sordide de la prostitution enfantine. Et elle y était restée : l'argent lui donnait la liberté, et les hommes à qui elle avait affaire la traitaient comme une reine. Pourtant, au bout d'un moment, ils étaient devenus beaucoup moins gentils et l'argent s'était fait plus rare.

Elle n'avait pas compris que ce qui lui arrivait n'était qu'un processus ordinaire, les ingrédients d'une recette confirmée : « Donnez-leur amour, affection et argent, à ces petites filles et ces petits garçons. Octroyez-leur un certain statut et, quand ils se penseront en sécurité, ne vous gênez pas, maltraitez-les. Ensuite, inquiétez-les, faites-leur croire qu'ils risquent de perdre leur place au profit d'un enfant plus mignon. » Voilà la recette parfaite pour réussir un énorme désastre extrêmement lucratif.

Liz croyait tout savoir, désormais elle se rendait compte qu'elle ne savait rien. Si ce n'est, évidemment, manipuler les hommes pour leur extirper du fric et utiliser son corps à son avantage.

Sexuellement parlant, elle ne ressentait rien. Question émotions, lorsqu'en de rares occasions des hommes lui avaient manifesté un sentiment désintéressé, elle avait confondu sexe et amour. Mais Liz était une battante. Surtout, elle n'était pas idiote, et elle s'était interrogée pour comprendre comment et pourquoi elle prenait toujours les coups infligés par tous les Pippy ou les Jesmond du monde. Ça ne l'avait pourtant pas empêchée de s'y résigner. C'était sa vie, celle qu'elle s'était choisie sans réfléchir. Il ne lui restait donc qu'à s'y habituer et à l'accepter.

Cela dit, Pippy allait enfin disparaître de son horizon. Alors il fallait serrer les dents et garder le sourire jusqu'à ce que cette page-là soit tournée.

Si tout ça lui permettait de s'en débarrasser une bonne fois pour toutes, le jeu en valait largement la chandelle.

Tommy faisait visiter l'ancienne chambre de son père à Kira. Il avait acheté de la peinture rose vif pour les murs et un pot de rose plus tendre pour les portes des placards ; cette pièce était destinée à devenir la chambre des Barbie. Kira jubilait.

Depuis toujours, Tommy se payait le magazine *Barbie*, il en avait conservé tous les exemplaires, ainsi que les posters de la page centrale ; ils serviraient à décorer les murs. Il les encadrerait, avait-il précisé ; pas question de les coller au mur avec de la Patafix.

Kira s'imaginait parfaitement l'ensemble et suggérait des idées à Tommy sur l'agencement des poupées, de leurs costumes et de leurs accessoires.

Pour elle, comme pour Little Tommy, le rêve devenait réalité.

– Tu te sens comment, ma petite fleur ?

Elle sourit.

– Beaucoup mieux, Tommy.

Il la regarda droit dans les yeux, ses yeux si bleus qu'il en eut le souffle coupé. Elle était vraiment ravissante. Il posa la Barbie Cendrillon devant la petite et s'exclama :

– Cette poupée, c'est comme ton reflet dans un miroir.

Puis il lui fit un câlin, qu'elle lui rendit.

– Qu'est-ce que tu dirais, si je descendais nous acheter quelque chose de bon à manger ? Quand je reviendrai, tu pourrais m'aider à organiser son bureau. Barbie en a bien besoin, t'es d'accord ?

Kira acquiesça.

– Oui, et si ça ne te dérange pas, Tommy, j'ai pensé qu'on pourrait mettre tous ses vêtements dans l'armoire, là. Comme ça, on pourrait ranger à côté les chaussures et les accessoires qui vont avec chaque tenue.

– Tu es drôlement maligne, Kira. Et si tu commençais à trier tout ça pendant que je file chercher de quoi manger ?

Le visage de la petite s'illumina d'un magnifique sourire.

– D'accord.

Quand il quitta la chambre, elle était en train de vider le contenu des boîtes à chaussures sur le parquet. Il fila faire les courses d'un pas presque léger. Maintenant que son père était parti, sa vie était fantastique. Absolument fantastique. Il était maître chez lui. Inutile de craindre qu'on vienne pisser sur ses Barbie bien-aimées, plus besoin de les cacher.

Little Tommy en avait quasiment le vertige.

L'inspecteur Baxter buvait son thé à la cafétéria du commissariat tout en réfléchissant à Jon Jon Brewer et à ses derniers exploits. Comme d'habitude, ils n'avaient rien trouvé contre lui, en tout cas, rien de concret. Surtout, depuis que le gamin était copain comme cochon avec Paulie Martin, il était devenu pratiquement intouchable. Par certains

aspects, Martin était un des piliers de la communauté. Il avait beau tenir plus de filles sous sa coupe que tous les macs de Sodome et Gomorrhe réunis, sa générosité lui avait acquis la Une de tous les journaux locaux.

Tout ça exaspérait Baxter – même si, il fallait bien l'admettre, lui-même avait bénéficié de ces largesses un bon nombre de fois. Comme tout le monde, d'ailleurs, car Martin était l'homme de toutes les situations. Vous vouliez un billet pour un match de boxe ? Il vous en fournissait de bons, pas chers, et en prime, il vous arrangeait un rendez-vous avec les boxeurs pour vous faire photographier avec eux dans les vestiaires. Oui, il était aussi génial que ça, le Martin. Mais, bon, ce n'était pas une raison pour l'aimer ou pour dire amen à toutes ses magouilles.

Merde, après tout, ce n'était pas Martin qu'il voulait, c'était ce putain de Jon Jon. Cette sale petite couleuvre se taillait une telle réputation qu'on ne parlait plus que de lui dans tous les commissariats au sud de la Tamise.

Mais il attendrait. Pas de problème. Il resterait sur ses gardes, aux aguets. Carty était sorti de l'hôpital, Copes également. Il allait se passer quelque chose. C'était la loi de la rue.

– Ben alors ? Je t'avais pourtant dit de nettoyer la cabine !

La fille planait complètement, mais pas au point de ne pas comprendre ce qui se passait autour d'elle.

– Mais, Joanie, je l'ai nettoyée avant !

Elle avait parlé d'un ton aimable, mais la note de défi était perceptible. Joanie tenait le salon bien mieux que Caro la Flemme ne l'avait jamais fait, et la plupart des filles l'acceptaient sans problème. Cependant, même si le salon sentait bien meilleur depuis qu'elle avait pris la main, une ou deux filles renâclaient encore.

D'un sourire, Joanie désarma celle qui se trouvait devant elle.

– Fais pas la conne, allez. Je te demande pas grand-chose : juste de passer un coup de spray. Je te préviens, Deirdre : je ne t'enverrai pas de

client tant que ce ne sera pas fait, d'accord ?

Deirdre soupira, mais opina de la tête.

– Si tu veux, mais c'est une connerie, parce que d'ici une minute la cabine sera pleine d'huile, et là, je me limite !

Joanie haussa les épaules.

– Ramasse les emballages de préservatifs et essuie par terre avant qu'un con aille faire un vol plané et se torde la pine en tombant. Il serait capable de nous faire un procès !

Deirdre éclata de rire. On pouvait dire ce qu'on voulait, mais cette Joanie était une marrante. Elle commença à faire le ménage et Joanie regagna son bureau.

Le téléphone sonnait. Joanie adorait ce boulot. Elle avait l'impression d'être devenue secrétaire.

Jon Jon et Sippy se sifflaient une mousse au Mad Hatter de la rive sud. Le pub était d'autant plus agréable qu'ils ne risquaient pas d'y croiser une tête connue. Ils faisaient vraiment un drôle de couple, tous les deux, à discuter de leurs gagne-pain et à tirer certaines affaires au clair tout en ignorant les deux Suédoises qui leur faisaient du gringue – tant qu'ils n'auraient pas fini de parler boulot, en tout cas.

Sippy était ravi du nouveau statut de Jon Jon. D'ailleurs, ne l'avait-il pas prédit ? Des hommes de plus en plus jeunes prenaient des responsabilités – les condamnations, de plus en plus lourdes, éliminaient efficacement un certain nombre de rivaux. L'un comme l'autre avaient des copains relégués à l'ombre pour un bout de temps, ils conduisaient donc leurs affaires avec le plus grand sérieux car se faire choper, c'était déposer les gants. Sippy s'était constitué un réseau serré de relations que la police devrait d'abord réussir à démêler avant d'arriver à lui mettre la main dessus. Jon Jon serait bien avisé d'en faire autant.

Ce dernier buvait les paroles de son ami et mentor.

– Et Liz, comment elle va ? demanda Sippy.

Jon Jon haussa les épaules.

– J’en sais rien et j’m’en fous.

Sippy n’en crut pas un mot.

– Je me suis laissé dire qu’elle bossait toujours pour Pippy. Faut le surveiller, ce saligaud, il est complètement siphonné.

Jon Jon haussa derechef les épaules.

– On est dans un pays libre !

Sippy se mit à rire.

– Et surveille Liz, par la même occasion. C’est le genre de nénette qui, même si elle le voulait, n’arriverait pas à être réglo. Les putes, c’est comme ça, ou alors elles sont tellement honnêtes que c’est un truc à se prendre des bleus à l’âme. Surtout que Pippy est pote avec Jesmond, le pire salaud que je connaisse avec les femmes, surtout les blanches.

Il se rendit soudain compte de ce qu’il venait de dire. Il oubliait souvent que la mère de Jon Jon était une pute – blanche, de surcroît. Cela dit, son pote n’était pas du genre à prendre la mouche pour ça.

Jon Jon eut un nouveau haussement d’épaules, exagéré cette fois.

– Tu crois quand même pas que Pippy va me faire peur ?

Sippy éclata d’un grand rire.

– Ah non ? Pourtant il devrait, parce que je peux te dire que moi, il me fout la pétoche. Tu lui as piqué son bien, je te rappelle, et il va pas se gêner pour te donner une leçon, Paulie Martin ou pas.

– A son aise. J’aime le risque.

Ils rigolèrent ensemble. Plus Jon Jon abattrait de têtes, plus il monterait en grade, puisque, dans leur milieu, tout était fondé sur la réputation. C’était elle qui vous assurait fortune et loyauté.

Paulie était à table, il regardait sa femme servir les plats. Comme toujours, la déco était superbe. Sylvia avait mis les assiettes qu'il lui avait offertes pour Noël l'année précédente. Ce service lui avait coûté une petite fortune, mais ça en valait la peine, rien que pour la joie qu'il avait vue se peindre sur son visage.

Sylvia aimait les objets. Ils la rendaient heureuse.

Les *beaux* objets.

Ce soir, c'était bombance : grillade de bœuf accompagnée de champignons, tomates et frites maison. Il y avait aussi de la salade, du maïs en épis dégoulinant de beurre et trois autres légumes : brocolis, chou fleur gratiné et haricots mangetout. De quoi nourrir un régiment. Comme les filles étaient chez leurs copines, ce festin serait un vrai gâchis.

Une des deux assiettes était plus garnie que l'autre. Il sourit : bien sûr, c'était celle de sa femme. Elle mangeait comme un ogre, cette bonne Sylvia.

– T'es sûre que t'en as assez, Sylv' ? En tout cas, tu ne risques pas de mourir de faim !

Il plaisantait, d'accord, mais c'était agaçant, à la fin. Son nom, c'était Sylvia, un joli nom, d'ailleurs, si difficile à dire ?

– Je me permets de te rappeler que mon nom de baptême est Sylvia, que je me suis mariée sous le nom de Sylvia, et que, donc, je m'appelle *Sylvia*.

Plus que ses paroles, le ton qu'elle avait employé rendirent le sarcasme quasiment palpable. Il toucha droit au but.

Paulie se recula sur sa chaise et observa son épouse comme s'il la voyait pour la première fois. Elle s'empiffrait, sa bouche molle quasiment scotchée à la fourchette. Franchement, Joanie mangeait plus délicatement qu'elle. Elle avait beau prendre de grands airs et faire des manières, *Sylvia*, sa femme, se bâfrait comme une bête.

Sentant son regard, cette dernière fit une pause, sa fourchette figée à mi-course.

– Qu’est-ce qui ne va pas, encore ? lança-t-elle comme si elle parlait à un enfant récalcitrant.

– Tu rigoles, ma poule ? répondit Paulie.

Plus elle jouait les grandes dames, plus il se la jouait Cockney pur jus. Il se fit rire tout seul en ajoutant avec sérieux :

– Vas-y mollo, ma louloute ! On croirait qu’on va t’arracher le pain de la bouche !

Ils se dévisagèrent en silence pendant de longues secondes.

Sylvia était experte en œillades assassines. Jadis, il y avait bien longtemps, du temps où ils faisaient encore semblant de s’apprécier mutuellement, ça le faisait rire, mais plus maintenant.

Elle reposa sa fourchette et lança d’un ton badin :

– Tu veux vraiment savoir pourquoi je mange si vite, Paul ?

Il hocha la tête. Mais quelque chose lui échappait ; il aurait parié cent livres qu’il y avait anguille sous roche. Ça se sentait à sa voix, aux nuances.

Sylvia prit une profonde inspiration, comme si elle devait rassembler son courage, et laissa tranquillement fuser ses paroles :

– Si je mange vite, Paul, c’est que je ne désire pas rester assise en face de toi plus longtemps qu’il ne faut. Depuis des années ta compagnie me pèse. Ne me dis pas que c’est un mystère ; si je passe le plus clair de mon temps à la campagne, c’est pour n’avoir ni à te voir, ni à te sentir, encore moins à te parler. Bref, tout ce que je partage avec toi, je ne le fais que contrainte et forcée.

Et elle s’appuya sur le dossier de sa chaise pour mieux apprécier son triomphe.

Paulie resta silencieux quelques instants avant de demander :

– Et les filles, elles pensent la même chose ?

Elle hocha la tête en souriant.

– Qu’est-ce que tu crois, Paul ? Qu’elles sont ravies d’avoir un Cockney de maquereau pour père ? Dis-moi, que peuvent-elles avoir en commun avec un type qui vend des femmes pour son profit personnel ?

Et vlan, en plein dans la gueule !! Jamais Paulie n'aurait soupçonné que son épouse connaissait l'origine de ses revenus. Des « investissements juteux », voilà ce qu'il lui disait de ses affaires. Mine de rien, la salope semblait avoir découvert le pot aux roses.

Il se lécha les babines avant de poursuivre.

– Et qu'est-ce qui me vaut tout ce chambard ?

Elle eut un haussement d'épaules.

– J'en ai assez de ce mariage bidon, voilà tout. Je reprends mes billes.

Comme il ne bougeait pas, elle le supposa accablé de chagrin.

– J'imagine que tu vas vouloir les maisons et un arrangement financier ?

– C'est bien le minimum que tu puisses faire. Plus les frais de scolarité, évidemment, et sans oublier la pension des chevaux.

Paulie secoua la tête, il réfléchissait.

– Ça me paraît correct.

Sylvia hocha la tête avec véhémence. Si elle avait su que ce serait aussi facile, elle l'aurait fait des années plus tôt !

– Mais la villa de Marbella, Sylv' ? Pardon, *Sylvia*. Tu la veux aussi, je suppose ?

Elle hocha la tête.

Il éclata de rire. Sa femme ne bougeait plus d'un pouce : ça commençait à sentir le roussi.

– T'es pas tellement gourmande, dis donc. Tu sais combien de pipes il a fallu que mes filles se tapent pour que j'achète tout ce fourbi ?

Il repoussa son assiette violemment en travers de la table. Elle explosa sur le parquet, en mille morceaux. Dans un bruit assourdissant, il entreprit de lui balancer toutes les pièces du service sur la gueule.

Puis il se pencha vers elle :

– Alors, à ton avis, est-ce que j'ai l'air d'un con ?

Comme elle ne répondait pas, il l'attrapa par le menton et la força à le regarder.

– Réponds-moi, sale guenon, ou je te fais mordre la poussière.

Sylvia secoua la tête.

– Réponds-moi, je te dis !

Elle commençait à paniquer.

– Alors comme ça, tu te permets de me regarder de haut ? Toi, dont le paternel n'est qu'un minable employé de banque ? Non, mais pour qui tu te prends ? Pour une princesse ? Tu n'es rien, ma grosse, rien qu'une grosse connasse snobinarde. Compte pas sur mon fric pour nourrir ta graisse ! Mes nanas, tu peux en penser ce que tu veux, mais elles, au moins, elles triment. Toi, tu vas pouvoir t'y mettre, et dès aujourd'hui, ma petite dame, parce que tu vas te retrouver toute nue, assise sur ton gros cul.

Il la repoussa si violemment qu'elle dut s'agripper à la table pour ne pas tomber. Terrorisée, elle le regarda arracher et briser méthodiquement tous les objets de la salle à manger en hurlant comme un dément.

Quand la police débarqua vingt minutes plus tard, elle trouva Sylvia en larmes, réfugiée dans un coin de la pièce.

Oui, elle allait porter plainte. Et, oui, elle voulait une ordonnance restrictive, aussi vite que possible, leur dit-elle dans un sanglot.

En la voyant sourire d'un air béat pendant qu'on l'emmenait au poste, Paulie comprit enfin qu'il n'avait été qu'un jouet entre les doigts de Sylv', enfin, de Sylvia.

Chapitre 10

Kira et Tommy pouffaient de rire : ils étaient couverts de peinture rose.

– Heureusement que ça se lave, sinon, ta mère m’écorterait vif !

Ils examinèrent la chambre maintenant transformée, elle était superbe. Chaque centimètre carré était peint en rose, à part le plafond et le sol. Même les plinthes et les portes étaient rose vif.

Tommy regarda autour de lui avec fierté. Le rêve qu’il avait cajolé pendant tant d’années venait enfin de se réaliser. Jamais il n’aurait cru que ça deviendrait possible et, comble du bonheur, il avait à ses côtés, rien que pour lui, une petite assistante mignonne et travailleuse. Encore un rêve qui lui avait paru irréalisable.

Kira sirotait son Coca Light pendant qu’il nettoyait les bavures et les coulures de peinture. C’était du travail d’amateur, mais, à leurs yeux innocents, cette pièce était un véritable écrin pour Barbie.

– Saute dans la baignoire, Kira, pendant que je nous prépare de quoi grignoter.

Ravie, elle sortit de la pièce en courant. En écoutant couler l’eau de son bain, Tommy se sentit submergé de bonheur une fois de plus.

Kira était dans sa salle de bains à lui.

Elle faisait tellement partie de sa vie, désormais, qu’il craignait toujours que quelque chose ne vienne les séparer. Mais il n’arriverait rien, il y veillerait.

Depuis que son père avait emménagé avec Della, sa vie ressemblait à ce qu’il avait toujours désiré : elle était pleine de gens et d’amis.

La petite Kira en faisait vraiment partie, elle en était même le pivot.

En l’entendant chanter en éclaboussant partout, il se sentit plus serein qu’il ne l’avait été depuis la mort de sa mère. Il frappa à la porte de la salle de bains et cria :

– Et frotte bien, hein ! N’oublie pas !

Elle lui répondit d'une voix aussi joyeuse que la sienne.

Paulie avait tout l'air d'un ours mal léché, bourré d'hémorroïdes, Joanie le remarqua immédiatement. Ça ne présageait rien de bon. Elle en avait plus qu'assez de ce type, Dieu savait pourtant qu'elle en avait supporté, toutes ces années.

– Non, mais vous ne pourriez pas mettre un peu d'ordre dans cette porcherie ? Ça pue la merde, ici !

Les filles lui jetèrent des regards effarés.

Mais de quoi parlait-il ? Jamais cet endroit n'avait été aussi propre, il le savait parfaitement, comme tout le monde d'ailleurs. Joanie s'était même gagné un nouveau surnom : « Madame Propre ». Ça détendait l'atmosphère car les filles avaient gardé le sens de l'humour.

– Paulie, lui dit-elle, tu peux venir jeter un coup d'œil par ici, s'il te plaît ?

Elle avait du mal à contrôler sa voix. Le visage noir de colère, marmonnant et jurant, il la suivit dans le bureau.

Elle ferma la porte et lui fit d'un ton calme :

– On peut savoir qui t'a cassé les burnes à ce point-là ?

La question était justifiée, ce qui n'empêcha pas Paulie d'exploser littéralement :

– De quel droit t'oses me poser des questions, toi ? Non, mais je suis encore chez moi, ici, espèce de pétasse !

Le ton était menaçant – même les filles massées derrière la porte le sentirent.

Mais pas question pour Joanie de s'en laisser conter. Pour qui se prenait-il, celui-là ? S'il croyait qu'elle était d'humeur à supporter ses simagrées, il se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au coude ! A elle de prouver aux filles qu'elle savait tenir la barque.

– Je te pose les questions que je veux, figure-toi. Tu entres ici comme un connard d’huissier et tu te mets à gueuler contre mes filles...

– Tes *quoi* ? Mais je rêve ! Ces putains de filles, Joanie Brewer, elles...

Il était livide, les yeux lui sortaient de la tête.

Joanie lui lança un long regard avant de répondre en hurlant :

– Putain, c’est moi qui le gère cet endroit, merde ! C’est pas toi ! Si t’as l’intention de me casser la baraque, tu peux aller te faire foutre ! Et mon boulot, tu peux te le mettre dans le cul, voilà ce que je pense !

– Je te demande pardon ?

Paulie refusait d’en croire ses oreilles, abasourdi. Mais Joanie continua :

– T’as parfaitement entendu. Comme s’il fallait que je reste à écouter les jérémiades de Monsieur chaque fois qu’il a un petit coup de cafard ! Je suis pas un souffre-douleur, moi, ni le tien ni celui de personne !

Bon, elle avait raison. N’empêche, toutes les filles étaient là à guetter sa réaction. S’il cédait, elles finiraient un jour par lui cracher dessus.

– Fais comme tu veux.

Joanie éclata de rire.

– T’inquiète, Paulie, c’est exactement ce que je vais faire.

La réplique le piqua au vif.

– Et pour aller où, Joanie ? Retrouver le trottoir ?

C’était dégueulasse, il le savait. Elle aussi. En refoulant ses larmes, elle lui cria :

– Si je fais ça, mec, y au moins une chose de sûre, c’est que ça sera pas pour toi. Et ça me fera bien plaisir, tu peux me croire !

Elle le repoussa et attrapa son sac. Il la saisit par le bras, presque penaud soudain. Comment en était-il arrivé là ? Pourquoi prenait-il Joanie pour cible ?

– Je suis désolé, Joanie, je t’en prie, pardonne-moi.

Elle le regarda droit dans les yeux. Pour une fois, son regard bleu ne l’émut pas.

– Qu’est-ce qui t’arrive, Paulie, qu’est-ce qui s’est passé ?

Sa gentillesse naturelle reprenait le dessus. Elle voulait sincèrement savoir ce qui le tourmentait.

– C’est Sylvia, elle m’a mis à la porte.

Joanie sourit. Tout ce barouf pour une dispute conjugale ? Il y avait plutôt de quoi se poiler, franchement.

– C’est tout ? Ça va pas durer, t’inquiète, ça fait tellement longtemps que vous êtes ensemble...

Il secoua la tête.

– Elle a obtenu une injonction et tout le tintouin.

Ça alors ! Joanie n’en revenait pas. Au point de ne savoir que dire. Une injonction ? Mais qu’est-ce qu’elle avait dans la tête, cette Sylvia Martin ?

– Vous vous êtes disputés ?

Il lui répondit d’un ton sarcastique :

– Mais non, bien sûr que non, on est restés très intimes, Sylv’ et moi ! Evidemment qu’on s’est engueulés !

Il élevait de nouveau la voix. Il agissait parfois de manière tellement infantile qu’elle avait l’impression de parler à Jeanette, dans un mauvais jour.

– Si tu te calmes pas, Paulie, tu peux rentrer chez toi jusqu’à ce que tu arrives à parler correctement aux gens. Maintenant, dis-le-moi poliment : c’était quoi, le sujet de votre dispute ?

Il s’affaissa dans le siège de bureau.

– Elle veut se tirer, et elle veut tout. En plus, il faudrait que je me roule par terre devant elle, comme le chien de Pavlov.

Joanie leur servit deux verres. Puis elle ouvrit la porte d’un coup sec et lança un regard surpris aux filles, comme si elle découvrait leur présence.

– Vous désirez quelque chose ?

Elles disparurent sans demander leur reste.

Joanie leur lança un clin d’œil avant de refermer la porte.

– Merci, Joanie. Tu penses vraiment à tout, toi, fit Paulie.

Elle lui sourit, triste de le voir si abattu.

– Et tes gamines ?

Il haussa les épaules.

– Qu’est-ce que je peux te dire ? Elles lui appartiennent bien davantage qu’à moi, elle a tout fait pour ça.

Il avala une bonne gorgée.

– Je suis désolée, Paulie, mais tu n’as rien vu venir ?

Il secoua la tête.

– Bien sûr que non. Sinon, j’aurais pris des mesures.

Elle ne l’avait jamais vu dans cet état. Au fond d’elle-même, elle ressentit un petit pincement de jalousie pour la femme qui était capable de provoquer une telle réaction.

– Mais alors, cette injonction... tu l’as pas tabassée, quand même ?

Il secoua la tête sans la regarder en face. Vu le bonhomme, ça en disait long !

– Et tu crèches où ?

– Hier soir, j’étais chez un copain.

Un copain ? Tu parles, une copine, oui ! Quelque part, même si elle n’avait aucune prérogative sur lui, elle en voulait à Paulie de ne pas être venu la voir, elle.

– Tu aurais pu venir chez nous, tu sais.

Et vlan ! Paulie repartit de plus belle :

– Ben voyons, ce serait génial, question divorce ! Manquerait plus qu’elle découvre que j’étais chez toi, chez une... enfin, je veux dire...

– Chez une pute, c’est ça ? Tu sais, ajouta-t-elle, avec un rire mauvais, quand les avocats auront bien fourré leur nez dans tes affaires, une fréquentation dans mon genre, ce sera de la rigolade !

Paulie blêmit. Manifestement, il n’y avait pas pensé et il se rendait compte, tout à coup, de ce qui lui arrivait. Si Sylvia prenait un avocat et qu’ils se mettaient à fouiner dans ses affaires... Bordel ! La rage le reprit.

Quelle sale sournoise !

Il pensa à tous ses comptes en banque, aux dépôts off shore, et à toutes les sociétés qui servaient de couverture à ses activités moins légales, trafics de drogue et autres prêts usuraires. Paulie avait planté son couteau dans presque tous les fromages et il mangeait à tous les râteliers. Merde ! Dire que Sylvia pouvait cracher le morceau, si l'envie lui en prenait !

– Vérole, Joanie, mais qu'est-ce que je vais faire ?

Elle haussa les épaules.

– C'est pour ça que les gens prennent des avocats, non ? Pour se faire conseiller. Alors, t'as qu'à faire pareil, comme ça, au moins, tu sauras où t'en es.

Il acquiesça.

Elle lui servit un autre verre et lui posa une main réconfortante sur l'épaule. Il finit par poser une main sur la sienne et lui sourit :

– Quel puits de sagesse, cette bonne vieille Joanie !

– C'est juste une question de fric, tu sais, et toi, tu roules sur l'or. T'as qu'à lui proposer un arrangement et en finir le plus tôt possible.

Il hocha la tête, mais il était clair qu'il aurait du mal à se séparer de son fric. C'était le *sien*, bordel de merde, gagné à la sueur de *son* front !

– Ça me reviendrait moins cher de la faire buter !

Il plaisantait sans doute – quoique... En tout cas, il fallait l'espérer !

Elle sortit de la pièce. Les filles avaient dû revenir tout écouter dès qu'elle avait refermé la porte. Elles aimaient bien leur gérante, mais maintenant que Joanie avait parlé à Paulie sur ce ton, leur affection s'était mue en une admiration sans bornes.

Lorna Bright régala ses petites copines du récit ses prouesses. Comme souvent, sa fille Laetitia n'était pas allée à l'école et les affaires scolaires lui avaient dépêché un contrôleur. Elle leur racontait ce qu'elle lui avait dit dans un récit constitué d'interjections.

Scandalisées et passionnées à la fois, les gamines auraient préféré vivre chez Lorna plutôt que chez leurs parents : ici, on pouvait fumer, jurer, se droguer... Bref, on pouvait faire ce qu'on voulait.

L'endroit était immonde. Une odeur de vaisselle sale, de pisse de chat, de vêtements et de corps crasseux vous prenait à la gorge dès que vous franchissiez le seuil de l'appartement. Les rideaux étaient toujours tirés et le living baignait dans une obscurité permanente, éclairé seulement par la télé qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même quand la sono braillait, c'est-à-dire une quinzaine d'heures par jour.

Lorna était dans son élément. Elle bichait quand, soudain, des coups retentirent à la porte. Elle l'ouvrit toute grande, s'attendant à voir entrer un renfort de copines. Son gros ventre débordait, coincé entre un haut trop court et un jeans taille basse. Ses pieds sales étaient chaussés de tongs en plastique et son maquillage appliqué à la va comme je te pousse lui donnait l'air perpétuellement ébahi.

Mais ce qui frappait immédiatement, c'étaient les marques à l'intérieur de ses bras et son ventre proéminent, qu'elle arborait comme un accessoire de mode. Ce qu'il était, ni plus ni moins.

Son grand sourire s'évanouit lorsqu'elle reconnut Jon Jon Brewer.

– Très bien, Lorna, fit-il.

Il pénétra dans le duplex comme s'il était chez lui. Elle devina ce qu'il en pensait en le voyant froncer le nez et, pour la première fois de sa vie, se sentit gênée. Elle aurait aimé se dégouter un type dans son genre, un homme qui lui garantirait une vie facile et sans soucis.

Dans la cuisine, les gamines avaient l'air aussi apeurées qu'excitées. Seule Bethany, assise sur le plan de travail, semblait absolument terrorisée. Les cinquante livres et la bague n'y étaient certainement pas pour rien.

– Sortez de là.

Jon Jon avait parlé d'une voix calme qui n'appelait aucune contestation. Inutile de le leur dire deux fois, elles vidèrent les lieux comme une volée de moineaux.

– Barrez-vous, je vous dis.

Les yeux exorbités, Lorna contemplait cette débandade. Jon Jon, lui, regarda la petite fille de Lorna et lui fit un sourire.

– Tu vas regarder la télé et tu fermes la porte, d'accord ?

Elle hocha la tête, sans rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle. En voyant ses petits bras maigrichons, Jon Jon fut pris d'une colère noire. La petiotte était couverte de bleus ressemblant fort à des marques de doigts et elle avait le regard éteint. Elle était sale et portait manifestement le même pyjama depuis plusieurs jours.

Quand elle fut sortie de la pièce, Lorna ébaucha un sourire en disant :

– Mais qu'est-ce qui se passe, Jon Jon ?

Son air bravache avait disparu. Jon Jon la dévisagea. Son regard était une arme redoutable. Au bout de ce qui lui parut des heures, Lorna l'entendit demander :

– C'est toi qui as donné du Temazepam à ma sœur Jeanette ?

Elle ne répondit pas. Maintenant, elle savait à quoi s'en tenir. Que raconter pour se sortir de ce mauvais pas ?

Jon Jon prit une profonde respiration.

– C'est ta dernière chance, et t'as intérêt à la saisir si tu ne veux pas que je t'enfonce ton lardon dans le bide. Pour la dernière fois, je te demande si oui ou non tu as donné du Temazepam à ma sœur Jeanette.

Il n'avait, bien sûr, aucune intention de mettre sa menace à exécution, mais il fallait que Lorna croie le contraire.

Elle hocha la tête.

– Tu savais à quoi elle destinait ces cachets ? Fais gaffe à ce que tu vas me répondre, parce que tu ne me la feras pas. La vérité, je la connais.

Elle hocha la tête à nouveau. Sa peur était devenue presque tangible, Jon Jon pouvait la respirer comme si elle arrivait par effluves. Lorna sursauta en le voyant s'avancer vers elle ; il se mit à rire.

– Ça lui aurait pas fait de mal, Jon Jon, je te jure ! Je le fais souvent !

Il cracha un jet de salive par terre, autant par mépris que pour se débarrasser de l'odeur insoutenable de cet appartement, puis il leva la

main pour dégager les dreadlocks qui lui cachaiient les yeux. Lorna trébucha en avant, persuadée qu'il allait se jeter sur elle.

– T'inquiète, Lorna, je te ferai rien maintenant, mais si jamais j'apprends que t'invites des gamines chez toi pour écouter tes salades, je reviens, je te préviens. T'as pigé ?

Elle acquiesça encore, livide sous son fard terni.

– Si jamais ton chemin croise celui d'un membre de ma famille, tu te casses. Tu m'entends ? Tu te *tires*, et sans demander ton reste. Tu m'en as fait chier des bulles, figure-toi, et on aura certains comptes à régler, une fois que ce pauvre petit lardon aura montré son nez. Compris ?

Encore une fois, elle fit oui de la tête.

Il la quitta, son objectif atteint. Cette fois, elle y réfléchirait à deux fois avant de distribuer ses saloperies aux marmots.

Pourtant, Jon Jon était agacé. S'il y avait des gosses qui méritaient d'être retirés à leur famille, c'étaient bien ceux de Lorna. Mais cette fille-là aurait droit à toute l'aide et à toute l'assistance possible et imaginable. C'était comme ça, avec les héroïnomanes.

Franchement, c'était dégueulasse.

Sa pauvre mère avait sué sang et eau pour les nourrir et les habiller, sans que jamais aucune assistante sociale ne s'en soit souciée. Etant gosses, ils avaient eu tout le nécessaire : amour, chaleur et nourriture. Et en abondance. Pourtant, le fait que Joanie fasse le tapin la rabaissait tout en bas de l'échelle, avec la lie de la terre. C'était injuste, profondément injuste.

En apprenant ce qui était arrivé à Lorna, Jeanette se sentit défaillir. Le plus incroyable, c'est que Jasper avait l'air de donner raison à Jon Jon. Un comble ! Elle qui aurait tant aimé qu'ils haïssent ensemble ce frère ! Il l'avait virée de chez elle, quand même !

A cause de lui, elle devait se taper la mère de son jules, cette nullarde qui ne connaissait que deux menus pour dîner – conserves et frites, frites et conserves –, une femme qui venait de vendre sa machine à laver au black et s’escrimait à dénicher son fer à repasser planqué sous la pile de linge sale. Jeanette n’avait jamais vraiment su apprécier la propreté qui régnait chez elle ; mais l’appartement familial, toujours en foutoir, lui semblait un vrai palais, comparé à celui des Copes.

En plus, Lorna allait lui passer un sacré savon ; pire, plus personne dans son entourage ne se risquerait jamais à lui donner quoi que ce soit, de peur que Jon Jon ne leur tombe sur le poil. Il lui avait coupé tous ses arrières, cet enfoiré, et volontairement, avec ça. Il venait de faire la tournée de toutes ses connaissances en les menaçant d’éventuelles représailles.

Oh, et puis Jasper n’était plus aussi craquant que ça, maintenant qu’elle le fréquentait matin, midi et soir. Elle se sentait même de moins en moins coupable de la correction que Jon Jon lui avait infligée. Elle était bien trop jeune pour se farcir un fardeau pareil. Putain, la vie était injuste ! Elle avait beau détester Jon Jon, elle éprouvait tout de même quelque chose qui ressemblait vaguement à de l’amour fraternel.

Franchement, sa vieille famille lui manquait trop. Carrément trop. Les conneries de sa mère, les règles à la con de son frangin, tout lui manquait. Même Kira, celle à cause de qui elle s’était fait virer de chez elle.

Le pire, dans tout ça, c’est qu’elle était la seule et unique responsable de sa triste situation.

En apercevant Kira qui partait faire les courses, Bethany se hâta de la rattraper. Elles bavardèrent toutes les deux, en attendant que la circulation sur l’A13 leur permette de traverser la rue. La journée était calme, les pots d’échappement empuantissaient l’atmosphère et un nuage de pollution flottait dans l’air de ce samedi après-midi ordinaire.

Kira savait que Bethany n'avait pas le droit de lui adresser la parole, mais c'était sa mère à elle qui le lui avait défendu, pas la sienne, jamais sa maman ne l'aurait jamais mêlée à ses embrouilles. Elle lui avait simplement conseillé de ne plus s'embarquer dans des conneries avec Bethany, voilà ce qu'elle lui avait dit, sa maman. En clair, ça signifiait : « Sois gentille et aimable, mais ne t'avise pas d'aller faire les quatre cents coups avec cette écervelée. »

Mais il faisait si beau aujourd'hui, Kira était tellement contente qu'elle en oublia les conseils de sa mère. Bras dessus, bras dessous, les deux copines faisaient leurs courses sans prêter la moindre attention au bruit des voitures et au délabrement du quartier. Elles marchaient en rigolant comme des folles.

Bethany se tenait à carreau, maintenant et les deux filles partagèrent leurs secrets. Bethany fut même ravie d'apprendre de la bouche de Kira que, cet après-midi, Tommy allait faire la connaissance de la copine de son père.

Bethany avait quelques années de plus que Kira, et certaines de ses remarques acides n'effleuraient même pas la cervelle de petite. Elle ne faisait rien d'autre que singer sa mère, mais Kira l'ignorait.

– Mais il gentil, quand même, Tommy.

Jalouse, Bethany répliqua :

– Ma mère dit que c'est un pédophile et qu'elle me laisserait jamais avec lui, même si on la payait pour.

Tout ça, c'était n'importe quoi, vu que Monika n'avait jamais confié Bethany à aucune baby-sitter. D'ailleurs Joanie et elle s'étaient souvent disputé à ce sujet.

– Eh ben, moi, je l'aime, et ma maman aussi.

Bethany connaissait la loyauté de son amie : Kira l'avait souvent soutenue, envers et contre tout. Pourtant, sa jalousie l'emporta sur le reste.

– Je te dis que c'est un pédophile ! Ma mère dit qu'il s'est déjà fait choper pour ça.

Peut-être, mais elle avait du dire ça sous le coup de la colère, ça ne reposait sur rien. Kira lâcha le bras de Bethany en criant :

– C’est pas un pédophile !

– Si ! lança Bethany d’un ton définitif. Mais regarde-le, Kira ! Franchement, il a l’air bizarre, non ?

– Non, c’est pas vrai ! Il est un peu gros, c’est tout.

– Tu parles, c’est un gros connard, oui !

Bethany en aurait pleuré de rage : elle qui voulait retrouver sa copine, voilà ce qu’elle avait réussi à faire !

Kira, une fois n’était pas coutume, était folle de rage. Elle se mit à crier assez fort pour alerter les passants.

– Peut-être, mais ta mère, elle en a rien à foutre de toi ! T’as qu’à voir comment elle te laisse toute seule ! Avoue, elle en a rien à cirer, de sa fille, et d’abord, c’est ma mère qui me l’a raconté. Elle dit que c’est honteux, comment elle te traite, et elle a raison et tu le sais parfaitement.

Oui, elle le savait, Bethany, que sa mère et Joanie s’étaient souvent disputées sur l’éducation que Monika donnait à ses filles. Mais une loyauté mal placée et une envie pressante d’en découdre la poussèrent à mettre le feu aux poudres.

– Ouais, ben elle, au moins, elle me laisse pas toute seule avec un sale pédophile !

Une voisine de Joanie qui passait par là les regarda en levant les sourcils.

– Non, c’est pas un piédo... un piédo... Il est gros, c’est tout ! Comme ta mère ! hurla Kira.

Ça, c’en était trop. Bethany lui balança une beigne. Elles fondirent aussitôt en larmes toutes les deux.

– Oh pardon, Kira, je suis désolée...

Mais le mal était fait.

Kira prit ses jambes à son cou et Bethany lui emboîta le pas en sanglotant de plus belle.

– Et toi, Joanie, qu'est-ce que t'en penses ?

Verna Obadiah, une Antillaise mariée à un Nigérian, retenait son souffle.

Joanie retourna une autre carte.

– Le pendu ! Il va mourir, alors ? souffla Verna.

Le visage de Joanie s'illumina :

– Mais non, pauvre conne, ça peut vouloir dire des tas de choses, le pendu. En tout cas, il n'est pas près de quitter sa femme pour toi.

Le copain de Verna, un blondinet aux yeux d'un bleu à tomber, était chauffeur de bus, et son mari ne se doutait pas le moins du monde de cette liaison. Même la naissance d'un enfant à la peau claire ne l'avait pas alerté. Pourtant, Verna vivait d'espoir, et l'espoir, comme le soutenait Joanie, était souvent la seule chose que ces gens-là possédaient.

– Si ton mari découvre ce que t'as fait, c'est *toi* qui seras pendue, ma pauvre chérie !

Verna se mit à rire.

– Si je partais, il ne s'en apercevrait qu'en allant chercher des bières dans le frigo !

Elles rirent en chœur.

– De quoi t'as envie, toi, Verna ? demanda Joanie.

Verna répondit avec franchise car Joanie donnait d'excellents conseils, sa sagesse était de notoriété publique.

– Je voudrais quitter mon mari et j'espérais que mon copain me donnerait un coup de main.

Joanie secoua la tête et se leva pour aller mettre de l'eau à chauffer.

– Ton mari te tuera, Verna, et ensuite il tuera Roger.

La femme eut un sourire triste.

– Je sais... Roger fait tout pour se débarrasser de moi. J'ai comme l'impression que sa femme se doute de quelque chose.

Elle s'étira et bâilla bruyamment.

– Allez, vas-y, dis-moi que tout ça finit par se tasser.

Joanie versa du sucre dans les tasses et répondit d'un ton las :

– Ben oui, c'est toujours comme ça. C'est bien le problème, d'ailleurs, et t'as pas besoin des cartes pour le savoir. Quoi qu'il arrive, ça finit toujours par se tasser.

Elle avait donné les mêmes conseils un nombre incalculable de fois. Que ce soit à ses copines du trottoir ou à des célébrités comme Kathy McClellan, la femme de Big John, qui venait la consulter régulièrement quand son mari était en cabane. Maintenant qu'il était sorti, il cavalcait après n'importe quel jupon. Ce qui n'empêchait pas Kathy de louer la clairvoyance de Joanie quand celle-ci lui prédisait que, tout ça, ça finirait par passer.

Aux yeux des autres, Joanie était une force de la nature, un pilier.

Si seulement ils pouvaient dire vrai...

La rencontre avec le fils de Joseph surprit Della. C'est vrai, il était énorme, mais il avait de bonnes manières et il savait se montrer serviable. A son grand étonnement, elle s'aperçut qu'il lui plaisait. Le jeune homme lui avait fait des compliments sur sa maison, sur la déco et sur sa cuisine. Il avait admiré les photos de famille et s'était contenté de manger de petites quantités de chaque plat, qu'il appréciait pourtant visiblement.

Il était en train de lui parler de son petit boulot de baby-sitter pour la fille des voisins. Della connaissait Joanie et l'aimait bien. Cette Joanie Brewer jouissait dans le quartier d'une bonne réputation que même ses enfants n'avaient pas réussi à casser. Si Joanie pensait que Tommy était capable de veiller sur sa petite, et Dieu sait qu'elle était une mère exemplaire, alors elle ne trouvait rien à redire.

Mais Della sentait bien que Joseph était agité, son malaise se dégageait par ondes successives. Il avait à peine adressé la parole à son fils et ce dernier, n'y prêtant guère attention, avait comblé le silence par ses gentils

bavardages. Il avait même réussi à faire rigoler Della. Quand il se leva pour prendre congé, elle se sentit presque désappointée.

– Tu es sûr que tu ne veux pas une autre tasse de thé ?

Il sourit.

– Non, merci, je dois y aller. A cause de mon travail. Vous savez ce que c'est.

Della acquiesça en souriant.

– J'ai passé une excellente après-midi, et je comprends maintenant pourquoi mon père avait tellement envie de venir vivre ici. Vous avez un très joli intérieur et vous êtes une hôtesse merveilleuse.

Della rayonnait. En raccompagnant Tommy, elle fit un signe de Joseph ; ce dernier daigna lever la main pour saluer son fils unique qui s'en allait cahin-caha.

– Quel gentil garçon, Joseph.

Il hocha la tête, sans mot dire. Les hommes sont vraiment étranges, parfois.

Le soir tombait, Tommy rentrait à pied. Cette visite avait été très agréable, en fin de compte. Mais il devait se l'avouer, il avait surtout apprécié la déconfiture paternelle.

Ah ! la tête de son père quand il s'était extasié sur la beauté des petites-filles de Della ! Rien que ça, ça valait le déplacement.

Dieu remboursait ses dettes, finalement. Mais jamais en espèces !

En rentrant chez lui, Tommy se réjouissait à la perspective de la soirée qui l'attendait. Ce soir, ils allaient encadrer les posters. Kira avait envie de dorer le bois pour les rendre encore plus chics. Il avait donc acheté la peinture, la petite serait aux anges.

Ensuite, un peu plus tard, il la ramènerait chez elle, la mettrait au lit et lui ferait un petit câlin en lui racontant une histoire. Pour lui, c'était la meilleure partie de la soirée, ce moment où il pouvait sentir son petit corps bien serré contre le sien pendant qu'il lui soufflait des histoires à l'oreille.

Chapitre 11

Jon Jon faisait la tournée des salons de massage pour collecter leur recette. Il était de bonne humeur et sa vie lui semblait de plus en plus belle. Quand le problème de Jeanette serait résolu, tout irait pour le mieux dans ce quasi meilleur des mondes.

Le nouveau salon de Barking respirait la tranquillité. Il y entra, sourit aux filles et se dirigea vers le bureau.

Carvey la Rousse, une prostituée d'une cinquantaine d'années à la chevelure flamboyante, l'accueillit d'un air enjoué. Elle aurait eu belle allure sans ces dents noircies qu'elle dévoilait chaque fois qu'elle retroussait les lèvres. Jon Jon en frissonna.

– T'es plus beau chaque fois que je te vois, mon petit gars !

– Dommage que je puisse pas en dire autant de toi, la Rousse !

Elle se fendit d'un autre sourire.

– Sale petit effronté, va !

Elle lui servit un whisky qu'il avala d'un trait avant de ramasser l'argent. Les filles le saluèrent avec de grands sourires. Depuis que la rumeur colportait qu'il sortait avec une pute, elles espéraient toutes être la prochaine sur la liste. Jon Jon Brewer était mignon à croquer et il faisait plus que son jeune âge.

Il venait de quitter les lieux lorsqu'il entendit soudain des hurlements, il rebroussa chemin en courant et se précipita vers l'endroit d'où provenait le vacarme. Une fille était recroquevillée, quasiment nue, dans le coin d'une cabine ; un vieux type bedonnant, les jambes couvertes de poils, était penché sur elle et la tirait par les cheveux.

Jon Jon l'attrapa par le cou et le flanqua par terre. Le type lâcha la fille en jurant comme un charretier.

– Qu'est-ce que tu fous, espèce de connard ? Qu'est-ce que t'as à taper sur cette fille ? rugit Jon Jon.

Le type, à genoux, n'en menait pas large.

– Fous-moi la paix, saligaud !

Jon lui fila un coup de pied dans le bide. Après s'être péniblement remis debout, l'homme fit face à Jon Jon qui avait sorti sa lame – inutile de prendre des risques.

La fille était sortie de la cabine, ses collègues l'entouraient.

– Elle me revaudra ça ! Dis-lui, sale chienne ! Mais vas-y, dis-lui la vérité !

Un instant, Jon Jon eut pitié de la fille en larmes.

– Mais je rêve ! A toi de parler, gros lard !

– Elle me doit du fric ! Je récupère des créances et celle-là, elle me rembourse en nature !

– Ah ouais ? Ben, c'est terminé, figure-toi ! intervint la Rousse. Tu t'en étais fait une rente, hein, de tes deux cents livres ! Ça fait combien de fois qu'elle te les paie et repaie ? Tu passes ta vie ici, sale con !

Jon Jon ramassa le pantalon du type et le lui lança à la figure.

– Rhabille-toi et dégage. La dette est réglée.

– Ça va pas, non ?

Jon Jon se mit en garde.

– Tu cherches la bagarre, c'est ça ?

Quelque chose dans sa voix les alerta. Les yeux réduits à deux fentes, lèvres serrées, l'air mauvais, il se tenait en position, prêt à cogner. Il ne rigolait pas.

Le gros lard, lui, n'était prêt à rien. Lâche comme il l'était – il l'avait prouvé en frappant la fille –, il enfila son pantalon et quitta les lieux sans demander son reste, se contentant de lui cracher dessus au passage.

Ulcéré, Jon Jon se précipita sur lui, le fit tomber à terre et lui colla, une fois, deux fois, sa lame contre le crâne. Puis il le bourra de coups jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Enfin, tirant et poussant son corps encombrant, il l'emmena dehors et l'abandonna dans le parking, derrière le centre commercial.

Quand il revint à l'intérieur, il ferma la porte à clef et fit à la Rousse :

– Si jamais il revient, tu m'appelles.

Elle acquiesça.

– T'es un bon gars, mon Jon Jon.

– Il bosse pour qui ?

– Jesmond.

– Oh oh ! Je risque de me faire chauffer les oreilles, tu crois pas ?
lança Jon Jon en riant.

– Ça n'a pas l'air de t'impressionner, rigola la Rousse.

Alors qu'il haussait les épaules avec toute l'arrogance de la jeunesse, elle ajouta :

– T'as tort, il est givré, tu sais.

– T'inquiète, la Rousse, il est pas le seul, répliqua Jon Jon avec un clin d'œil.

Il quitta l'immeuble et rejoignit Earl, qui l'attendait dans la voiture.

– Ton téléphone arrête pas de couiner, mec !

– Pourquoi tu réponds pas ? rétorqua Jon Jon.

Earl eut un haussement d'épaules.

– Ça affichait « Maman ». Je me suis dit que c'était pas pour le turbin.

Ils démarraient quand une voiture de police arriva derrière eux. Earl lui coupa la route et, au feu rouge, passa devant en se poilant.

– Putain, mais t'es con ou quoi ! siffla Jon Jon en voyant la voiture de flic approcher.

Le sourire de Earl se figea : il se rendait compte de sa connerie et que Jon Jon n'était pas d'humeur à plaisanter. Surtout avec quarante mille livres planquées sous son siège.

Tant pis, il rappellerait sa mère plus tard.

Joanie commençait à s'inquiéter car personne n'avait vu Kira de l'après-midi. C'est pourtant avec le sourire qu'elle se dirigea vers chez Tommy. La petite était tellement passionnée par la décoration de la chambre de Barbie qu'elle avait dû rester en discuter.

Tommy ouvrit et ne dissimula pas sa surprise de la voir débarquer à l'improviste. Il était en peignoir et il sortait de son bain.

– Bonsoir, Joanie.

Comme il ne l'invitait pas à entrer, elle eut une seconde d'hésitation.

– Je sors de mon bain, précisa-t-il.

Elle hocha la tête.

– Pas besoin d'être Einstein pour le deviner, Tommy. T'aurais pas vu Kira, par hasard ?

L'inquiétude se peignit immédiatement sur le visage du jeune homme.

– Non, elle m'avait promis de passer, mais je ne l'ai pas encore vue.

Il tenta maladroitement de fermer son peignoir, trop petit de deux tailles au moins.

– Et elle t'a dit où elle allait ?

Tommy perçut la crainte dans sa voix et secoua la tête.

– Non, pas un mot. Tu as essayé ses autres copines ?

– Il va bientôt être sept heures, Tommy. Kira ne reste pas si tard dehors sans raison.

Il secoua la tête, hébété.

– Bon, je m'habille et j'arrive, d'accord ?

Elle acquiesça et tourna les talons. Il referma la porte, ôta son peignoir et courut enfiler ses vêtements aussi vite que possible.

Monika faillit tomber dans les pommes lorsqu'elle vit Joanie surgir à sa porte. Elle n'était jamais tout à fait claire, même quand elle était à jeun.

– Ça va, Mon ?

Le ton était amical, et le sourire avenant. Monika invita Joanie à entrer, enchantée de la voir car Joanie était bien la seule personne capable de la supporter.

Joanie respira une forte odeur de plats tout préparés mêlée au parfum âcre de la crasse ambiante. Comment avait-elle fait pour supporter ça si longtemps ? A vrai dire, si Bethany venait souvent coucher chez sa copine, Kira n'avait jamais eu le droit de faire pareil. Ça avait même été un sujet de discorde entre les deux femmes. Mais aujourd'hui, Joanie était tellement inquiète qu'elle se fichait éperdument de retrouver Kira dans le lit de Bethany, draps sales ou pas.

– Bethany est là ? Je cherche Kira, en fait.

Monika cligna plusieurs fois des yeux avant de se mettre à hurler le prénom de sa fille dans toute la maison. Puis elle haussa les épaules et se dirigea vers la cuisine, Joanie sur ses talons.

– Il n'est que sept heures et demie, Joanie, elle doit être dehors avec ses copines, lança-t-elle d'un ton las. Franchement, tu te fais trop de mouron. Fous-lui un peu la paix, à cette gamine, elle a besoin de prendre son indépendance. Ça lui ferait sacrément du bien que tu la lâches de temps en temps.

– Comme toi avec Bethany, tu veux dire ?

Les mots avaient fusé avant même que Joanie s'en rende compte. Monika fit volte-face, soudain agressive.

– Ça veut dire quoi, ça ?

Joanie respira profondément.

– Je suis désolée, Mon, mais je m'inquiète sérieusement, tu sais.

Monika accepta les excuses et se calma.

– Les gosses, ils aiment bien glander, Joanie. C'est normal. Elle a dû aller jouer dehors et elle aura oublié l'heure. Bethany fait ça sans arrêt.

Ouais, parce qu'elle sait qu'il n'y a jamais personne chez elle, se dit Joanie intérieurement. Personne qui s'inquiète, en tout cas.

– Elle serait pas avec ce Tommy ? lança Monika d'un ton narquois.

– Monika, fais-moi plaisir, ma grande, répondit calmement Joanie, va pas m’énervier aujourd’hui. Je suis au courant de ce que tu racontes et j’ai aucune envie de me disputer avec toi, d’accord ?

Monika fit la moue.

– Y a quelque chose qui cloche là-dedans, soupira-t-elle. Un type de son âge avec toutes ces poupées... C’est pas normal.

Elle avait parlé d’un ton amical mais péremptoire. Joanie décida de lever le camp, inutile de péter les plombs.

– Quand tu verras Bethany, dis-lui de me prévenir si elle sait où trouver Kira, d’accord ?

– Et toi, où tu vas ?

Joanie eut un soupir résigné.

– Je vais chercher ma gamine, Mon. A propos, elle est où, Bethany ?

Monika ne répondit pas.

– T’en as aucune idée, hein ? Elle peut être où elle veut, t’en as rien à cirer, c’est ça ?

– Elle est capable de se débrouiller toute seule.

Elle avait parlé d’un ton plat, dénué de toute émotion. Joanie planta ses yeux dans ceux de son ancienne copine, jeta un regard circulaire sur le foutoir ambiant et répondit, soudain caustique :

– Ben, voyons, elle a l’habitude.

En descendant l’allée envahie par les mauvaises herbes, Joanie se demanda comment on pouvait se montrer aussi indifférent au sort de ses propres enfants. Pauvre petite Bethany, rien de surprenant à ce qu’elle pousse de travers.

Kira ne perdait rien pour attendre, elle se promit de lui passer un savon comme elle n’en avait encore jamais reçu ! Ensuite, elle lui préparerait une petite gâterie et la câlinerait toute la soirée.

Paulie et Jon Jon tançaient vertement leur copain Earl qui acceptait la semonce sans moufter.

– J’arrive pas à croire que t’aies pu faire ça, Earl. T’es complètement con, ou quoi ? Si les poulets avaient fouillé la bagnole et trouvé le fric, vous seriez tous les deux en taule, à l’heure qu’il est. Quelle explication tu leur aurais donnée, hein ?

Earl ne répondit rien.

Paulie fulminait. Merde, il n’avait vraiment pas besoin de ça aujourd’hui ! Il venait de recevoir la première lettre de l’avocat de Sylvia. Rien que l’en-tête l’avait carrément écœuré. Ces mecs-là coûtaient la peau des fesses, et pour qui serait la facture du divorce ? Pour sa pomme, bien sûr ! Merde !

Pour couronner le tout, Jon Jon se tenait à côté de lui tel une amibe écervelé.

– Le contrôleur des impôts, déjà, ç’aurait pas été du gâteau, mais les condés, comment t’aurais fait pour leur expliquer qu’on avait quarante mille livres en biffetons dans la caisse ?

Earl gardait toujours le silence. Jon Jon était désolé pour lui, mais Paulie n’avait pas tort : il méritait une bonne correction.

Son téléphone se mit à sonner. Un texto. Il le lut rapidement.

– Quelle heure il est ?

– T’es pressé, mon Jon Jon ? T’as rancard avec ta poupée ?

Il secoua la tête.

– Ma petite sœur a disparu, si tu veux tout savoir.

Earl regarda sa montre, soulagé que l’attention se détourne un instant de sa personne.

– Il est neuf heures passées.

– Elle doit être avec le gros lard, lâcha Paulie sur un ton sans réplique.

Mais Jon Jon avait déjà franchi la porte, Earl sur les talons.

– Désolé, Paulie, mais faut que j’y aille, lança-t-il.

Paulie se leva.

– Et le reste du fric ?

– J’irai le collecter plus tard.

Bien qu’agacé, Paulie avala le morceau. Il savait à quel point Jon Jon tenait à ses sœurs.

Bethany se trouvait devant l’immeuble de sa copine quand elle eut vent de la terrible rumeur : personne n’avait de nouvelles de Kira depuis le début de l’après-midi. Les mamans de la cité ne parlaient que de ça. Elle tendit l’oreille.

– On peut dire ce qu’on veut, ils s’en occupent bien, de cette petite.

Un murmure d’approbation se fit entendre. Tous, maris, compagnons, enfants avaient participé à la fouille de l’immeuble et des rues adjacentes. En vain. Et il était presque onze heures du soir, maintenant.

Bethany n’était pas encore rentrée chez elle, mais bof, qui s’en soucierait ? C’était sûr, sa mère serait partie travailler sans même vérifier qu’elle était là. La gamine eut soudain profondément pitié d’elle-même.

En la voyant pleurer, une des femmes fit avec tristesse :

– Allez, Beth, t’en fais pas, on va la retrouver, va !

Ses paroles déclenchèrent une cascade de sanglots. Toutes les femmes s’empressèrent, mais Bethany était inconsolable. Elle savait bien, elle, que si Kira avait disparu, c’était de sa faute.

– J’ai appelé la police, Jon Jon.

Il approuva d’un hochement de tête.

Il était minuit passé, et toujours aucun signe de Kira. Ils avaient fouillé partout, dans chaque maison, appartement, hangar ou réduit de la cité. Ils avaient passé au peigne fin le parc, le terrain vague et jusqu’aux pubs

avoisinants. Sans le dire à sa mère, Jon Jon avait même fureté dans les poubelles et les décharges. Rien. La petite semblait avoir disparu de la surface de la terre.

Joanie était d'autant plus inquiète que la gosse n'aurait jamais filé comme ça, elle savait qu'elle ne devait pas s'éloigner sans prévenir un membre de sa famille.

On frappa à la porte. C'était Mary Brannagh, une voisine petite et boulotte, avec une tignasse grise en désordre et des yeux d'un noir étincelant qui trahissaient ses origines gitanes. A cause des tarots, Joanie et elle se retrouvaient souvent en position de rivalité.

– Ça va, Joanie ?

Cette dernière acquiesça avec un hochement de tête.

– Dès qu'elle montre le bout de son nez, elle va se faire sonner les cloches, tu peux me croire !

Elle avait parlé du ton le plus léger possible.

Mary lui répondit d'une voix lourde de sous-entendus :

– Elle est avec quelqu'un qu'elle connaît, Joanie, une personne aux cheveux bruns, chuchota-t-elle.

Cette pauvre Mary était bourrée de bonnes intentions, mais Joanie crevait d'envie de lui sauter à la gorge et de la foutre dehors. Jon Jon lui sauva la mise en réagissant à sa place.

– Allez, Mary, laisse tomber. Va-t'en, s'te plaît, maman est bien assez inquiète comme ça. Les flics vont se pointer d'une minute à l'autre.

Furieuse mais impuissante, Mary se retrouva hors de l'appartement.

En refermant la porte, Joanie se tourna vers Jon Jon :

– Putain de merde, Jon Jon, où est-ce qu'elle peut bien être ?

Mary avait réussi à lui ficher la trouille car Joanie, elle aussi, croyait aux cartes et à leur langage.

Son fils soupira.

– J'en sais rien, m'man. Calme-toi, elle aura sans doute oublié l'heure.

Joanie ne pouvait renoncer aussi facilement.

– Mais non, elle a pas oublié l’heure, elle sait même pas la lire, bordel ! Elle est partie, c’est certain, mais au moins, elle est avec quelqu’un qu’elle connaît. C’est bien ce qu’elle a dit, Mary, non ? Mais qui elle connaît qui la garderait si tard ? Et qui c’est qui a des cheveux noirs, dans notre entourage ?

Jon Jon s’assit sur le canapé et se prit la tête dans les mains.

– Laisse béton, m’man. Si tu commences à écouter les sornettes de Mary Brannagh, t’es bonne pour l’asile de Runwell toi aussi.

– D’accord, mais elle est où alors ?

Joanie était hystérique, elle hurlait, maintenant.

– Putain, mais comment tu veux que je le sache ? C’est pas moi qui l’ai laissée aller traîner dans les magasins ! Merde !

Sachant qu’elle avait tort, Joanie lui lança :

– Parce que c’est de ma faute, c’est ça ?

Jon Jon tenta de l’embrasser, sa mère était dans un tel état qu’il ne savait plus quoi faire pour la calmer, elle le repoussa violemment.

– Dégage, Jon Jon ! Lâche-moi ! C’est Kira que je veux ! Pas toi, ni personne d’autre ! Ma petite fille, je veux ma petite fille !

Et elle fondit en larmes. Pour de vrai.

Quand la police fit son apparition une heure plus tard, Joanie était au bord de la crise de nerfs, incapable de calmer ses sanglots.

Jon Jon expliqua la situation aux policiers pendant que sa mère fumait clope sur clope en buvant du thé arrosé de vodka.

Inlassablement, Tommy explorait chaque recoin, il cherchait, fouinait, il fouillait partout et tout le monde le remarqua. Quand l’aube finit par pointer, la plupart des gens rentrèrent chez eux afin de se reposer un peu avant de partir au travail.

Toute la cité avait participé à la fouille, même Sippy Marvell et ses sbires sillonnaient les rues en voiture. Paulie avait mis tous ses employés sur le coup et Jon Jon avait réquisitionné ses copains.

Jeanette était effondrée. Rentrée chez sa mère à une heure du matin, en larmes, elle était assise avec Joanie et Tommy en attendant les nouvelles. Elle se sentait de plus en plus proche de Tommy, surtout depuis qu'elle l'avait vu tenir sa mère dans ses bras pour tenter de la consoler. Le pauvre homme avait le visage ravagé par la douleur.

La police fouillait systématiquement la chambre de Kira, espérant mettre la main sur un indice susceptible d'orienter leurs recherches. Joanie ne pouvait dissimuler son impatience.

Elle s'avança en titubant vers la chambre et cria :

– C'est pas une fugue ! Combien de fois il va falloir que je vous le dise !

La policière lui sourit avec douceur.

– Les enfants connaissent souvent des gens dont ils ne parlent pas à leurs parents. Il faut s'assurer qu'elle n'écrit pas ou ne téléphone pas à quelqu'un en secret. Est-ce que votre fille utilise un ordinateur à l'école ? Elle fréquente les cybercafés ?

Joanie secoua la tête.

– Je vous l'ai dit, elle a des difficultés. C'est à peine si elle sait écrire son nom, nom de Dieu ! Alors, les ordinateurs, c'est pas vraiment son truc. Regardez donc sa chambre : elle va avoir douze ans et on dirait qu'elle en a quatre ! Quelqu'un l'a prise, on l'a enlevée dans la rue et vous, vous restez là, à glander dans cette chambre comme des cons !

– Arrête, maman ! Arrête, elle s'est peut-être perdue !

Joanie lui lança un regard incrédule.

– La cité entière s'est lancée à sa recherche, et toi, tu crois qu'elle s'est perdue ? Putain, ça me surprendrait même pas qu'on retrouve cet enfoiré de Lord Lucan¹⁵, tellement ils ont fouillé partout ! Ici, tout le monde la connaît, ma gosse, alors, où est-ce qu'elle peut bien être ? Où elle est, ma petite chérie ?

Joanie criait en s'arrachant les cheveux.

La policière prit Jon Jon à part :

– Désolé, mon grand, mais il est temps d'appeler un docteur.

Il l'approuva d'un air triste. Les craintes de sa mère commençaient à devenir contagieuses.

A huit heures trente-cinq du matin, Joanie était sous sédatifs. Il avait fallu plus d'une heure au médecin pour la persuader d'accepter la piqûre. Jon Jon se sentit soulagé. Les langues marchaient bon train, on racontait partout que Kira Brewer avait disparu pour de bon. On avait même envoyé des hommes grenouille sonder la Tamise.

Il se réfugia dans sa chambre et fondit en larmes, comme un enfant.

Paulie Martin regardait les infos chez sa copine du moment, une jolie fille à la crinière blonde nommée Jenny. Elle était dotée de magnifiques yeux bleu pâle et, malgré sa maigreur quasi malade, d'une paire de roberts à faire bander un âne. Elle lui prépara une tasse de café bien fort avant de le rejoindre dans le fauteuil en cuir où il était assis.

– Pauvre Joanie, hein ?

Il hocha la tête.

– S'il arrive quoi que ce soit à cette gamine, elle va péter un câble. Elle l'adore, cette petite.

Il hocha de nouveau la tête. Les réflexions de sa compagne n'étaient pas vraiment à son goût. Joanie était son amie à lui, alors qu'est-ce qu'elle cherchait à lui faire dire ? Qu'est-ce qu'elle savait de leur relation, en fait ? Décidément, les putes aimaient ça, les commérages.

– Elle a été tellement gentille avec moi, quand j'ai avorté !

Paulie dressa l'oreille.

– Avorté ? Quand ça ? s'écria-t-il, un œil sur l'écran, l'autre sur la fille. Jenny éclata de rire.

– T’inquiète, Paulie, il était pas de toi ! Y a pas de petit Martin porté disparu !

Ça ne risquait pas d’arriver, d’ailleurs, puisque c’était la dernière fois qu’ils se voyaient, mais silence là-dessus.

– L’année dernière, je suis tombée enceinte. De mon copain. Il ne voulait pas en entendre parler et, pour être honnête, moi non plus. Alors je l’ai fait passer, mais après j’étais mal, j’arrêtais pas de pleurer. Joanie m’a drôlement aidée, elle m’a expliqué les hormones et tout ça.

Elle eut l’air triste quelques instants.

– Elle m’a dit qu’elle y avait pensé, pour Kira, mais qu’elle n’avait pas pu. Elle aimait trop le père et elle pensait que c’était sans doute le seul cadeau qu’elle recevrait jamais de lui.

Jenny se mit à rire.

– A mon avis, ce type, c’était pas vraiment le Père la Confiance ! D’après elle, ils étaient ensemble par intermittence depuis des années.

Elle se leva, s’étira et poursuivit en toute innocence :

– Moi, je l’aime bien, Joanie. Ça me plairait qu’elle soit ma mère. Ses mômes, c’est tout pour elle, et la plus jeune...

Elle poussa un soupir.

– Tu sais, si jamais il arrivait quelque chose à la petite, ça la tuerait. Tu crois pas ?

– Et elle t’a dit qui était le père ?

La fille hocha la tête.

– Nan. Allez, je vais aller prendre un bain, et ensuite je passerai peut-être chez elle prendre des nouvelles. T’auras qu’à claquer la porte en partant.

Il acquiesça.

Paulie s’était toujours demandé si Kira était de lui. A l’époque, ça l’avait poussé à prendre ses distances avec Joanie, car si sa femme avait appris qu’il avait fait un gosse, ç’aurait été l’enfer. Il s’était attendu à ce que Joanie lui gueule dessus, mais à tort. Et, avec soulagement, il avait repris sa place au foyer conjugal.

Mais là, il se mettait à douter. Quand même, elle le lui aurait dit, non ? Il avait pensé que le père était un client, comme pour ses autres gosses. Certains se choisissaient parfois une pute avec qui passer quelques mois avant de reprendre leur vie antérieure.

Mais Paulie, lui, ne se rangeait pas dans cette catégorie, évidemment !

La photo de Kira apparut à l'écran. Il se rappelait son visage radieux quand, toute petite, elle venait s'asseoir sur ses genoux. Il se souvenait aussi combien Joanie et ses gosses l'aimaient. Puis, il revit ses yeux brillants de joie quand il lui avait préparé son petit déjeuner, quelques semaines auparavant. Et son inquiétude, lorsque Joanie s'était fait tabasser par Todd McArthur.

C'était une gentille petite.

Le portrait diffusé par la télé était une photo de classe qu'il avait vue maintes fois chez Joanie sans jamais y prêter attention. Il connaissait cette gamine depuis qu'elle était bébé, il la revoyait avec les deux autres, en train d'aider leur mère à organiser ses dîners fantaisie en rigolant de ses idées folles.

Chez lui, les enfants étaient le centre de la maison. Paulie – tactique de son épouse – venait toujours en second, après ses filles. Chez Joanie, en revanche, les enfants avaient beau occuper la première place, Paulie était traité sur le même plan, ses enfants l'aimaient, pour la simple et bonne raison qu'il rendait leur mère heureuse. Ils aimaient tellement leur mère que ses désirs étaient les leurs.

Enfin, si Kira était de lui, Joanie le lui aurait dit, quand même ?

Son bon sens lui dictait la réponse : non, Joanie ne lui aurait rien dit, parce qu'elle aurait eu trop peur de le perdre.

Lorsque Jenny sortit de son bain, il était toujours assis dans le fauteuil, les yeux rougis. Le téléphone à la main, il organisait une réunion pour onze heures. Quand elle émergea de la cuisine un peu plus tard, l'oiseau s'était envolé.

Sans même lui dire au revoir.

Et surtout, sans lui laisser un sou. Pourquoi s'étonner ? C'était Paulie Martin tout craché !

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Jamais l'inspecteur Baxter n'aurait imaginé qu'un jour Joanie puisse lui faire autant pitié. La pauvre femme avait pris vingt ans en une nuit, elle avait le teint gris et le regard mort. A l'observer de plus près, il remarqua pourtant dans ses yeux la même terreur que chez toutes les victimes qu'il avait croisées au cours de sa longue carrière de policier.

Il n'avait jamais aimé cette femme, ni aucun des membres de sa famille, mais son aversion naturelle n'empêchait pas la compassion. Déjà elle s'avouait vaincue, l'espoir la quittait peu à peu. Il le lisait dans ses yeux, dans son attitude.

Jusqu'ici, les Brewer ne lui avaient inspiré qu'un certain mépris mâtiné de haine ; au fil du temps, Joanie avait donné naissance à un vrai tsunami de petits criminels. Jon Jon était un dealer, glandeur et violent ; sa sœur, Jeanette, une petite emmerdeuse qui avait fait ses premiers pas en piquant dans les magasins. Leur nom était même devenu synonyme de « fugue » : au commissariat, on disait « faire une Brewer ». Mais cette fois, il n'y avait pas de quoi rire. Joanie ne s'était jamais mise dans un état pareil à l'époque où Jeannette se faisait la malle.

En entendant le nom de Kira Brewer, Baxter s'était résigné au pire. Et merde, ras le bol de ces petits voyous ! Belle erreur. Manifestement, cette gamine était un œuf de coucou que toute sa famille couvait avec dévotion.

Il ressentait une immense tristesse pour Joanie et même pour Jon Jon, leur désespoir se lisait comme à livre ouvert. Baxter devinait, sans l'avoir jamais vécue, l'horreur de l'épreuve qu'ils étaient en train de traverser.

– Tu te sens capable de parler à la télé, Joanie ?

Elle fit oui de la tête.

Ils avaient décidé de lancer un appel à l'échelle nationale, avec l'espoir que Kira aurait été aperçue quelque part. En espérant, plutôt, que si

quelqu'un la détenait, il la laisserait partir ; mais de cela, il n'avait pas soufflé mot à Joanie.

– Bien sûr, ça ira très bien.

Elle était prête à tout et à n'importe quoi pour retrouver sa fille.

– Vous croyez qu'on l'a kidnappée, Mr Baxter ?

– Ne spéculons pas, si tu veux bien, Joanie. Allez, va te préparer, ma grande, fit-il avec un regard triste.

– J'apprécie tout ce que vous faites. Vous le savez, je pense ?

Il acquiesça. La confiance que lui témoignait cette femme aggravait son malaise.

Elle quitta la pièce, les épaules tombantes et en traînant les pieds. Elle ressemblait à une vieille.

Au téléphone, le commissaire principal lui avait fait mesurer la gravité de la situation, l'affaire était bien plus sérieuse qu'ils n'avaient pensé. Le chef lui avait fait savoir en termes dépourvus de toute ambiguïté qu'il s'agissait d'une priorité absolue, comme si la Reine en personne avait disparu. Baxter s'était d'abord demandé quel flic pouvait sauter Joanie pour provoquer un tel remue-ménage, mais il avait rapidement conclu que le responsable de cette agitation n'était autre que Paulie Martin en personne.

Comme c'était une Brewer qui avait disparu, ils avaient tous supposé qu'il s'agissait d'une fugue. Personne n'aurait osé le reconnaître, mais Jeanette leur avait fait le coup si souvent qu'ils ne comptaient plus les alertes. Pourtant, cette fois, Baxter lui-même était inquiet. Il se sentait coupable : s'ils s'étaient activés un peu plus tôt, la gamine aurait peut-être été retrouvée.

Mais voilà, c'était une Brewer !

Ces enfants-là étaient sacrément démerdards, ils l'avaient toujours été. Sauf que, d'après la rumeur, la dernière avait un pois chiche dans la tête et qu'elle était à deux doigts d'être envoyée chez les gogols. Et ça, comment aurait-il pu le deviner ?

En bonne Brewer, sœur de Jon Jon et Jeanette, il était fort plausible que la petite ait fait la fiesta avec sa mère ou soit à la colle avec un des

voyous locaux. Jeanette baisait comme une sangsue un petit glandeur du coin et ne cessait d'emmerder la police. Jon Jon, ils l'avaient dans le collimateur pour coups et blessures sur le connard en question, sans compter les agressions qu'il avait commises depuis des années, y compris sur son meilleur pote Carty. D'ailleurs, il l'avait chopé le soir où sa sœur avait disparu.

Mais la perquisition de sa chambre lui avait ouvert les yeux. La pièce était bourrée de livres, il y en avait partout. Qui aurait pu penser que ce Jon Jon Brewer avait des méninges en état de fonctionner ? Baxter savait qu'il était démerde, mais cet entassement de bouquins avait agi comme un révélateur. Il y avait même des classiques russes avec des noms imprononçables. Un de ses collègues lui avait raconté qu'il avait vu, en les feuilletant, que Jon Jon écrivait des commentaires dans les marges !

Du coup, on allait le surveiller de plus près : les malins sont capables de mijoter les pires arnaques, et ce petit gars ne s'en priverait pas, Baxter était prêt à le parier. Le chouchou de Paulie Martin... Pas très blanc, d'ailleurs, ce chou-là. Si, en plus, c'était un champion de *Mastermind*, il fallait s'attendre à un super feu d'artifice.

Ce matin, les services sociaux devaient leur faire parvenir les dossiers Brewer. Pourvu qu'il y trouve de quoi sauver sa couenne ! Cela dit, il avait beau se bourrer le mou et se trouver des tas de justifications à faire valoir devant autrui, il n'était pas tranquille.

De plus, elle avait l'air d'être très mignonne, cette Kira Brewer.

Et, d'après ce qu'on lui disait, elle l'*était*.

Et puis, au-delà du nom qu'elle portait et si elle avait été une vraie petite salope, elle aurait dû avoir droit au déploiement maximum des forces de police à peine sa disparition signalée.

Il s'alluma une autre cigarette et la grilla en quelques taffes. Il ne fumait plus depuis deux ans mais, ce matin, il lui fallait un clope. Si son chef venait fourrer son nez là-dedans, ça allait péter. D'autant qu'il semblait prendre un intérêt personnel à l'affaire.

Baxter espérait que l'appel télévisé, diffusé dans tout le pays, leur apporterait des indices. Qui sait, la petite était peut-être perdue, ou assise dans un MacDonald quelconque avec une copine ? Les fugeurs étaient

souvent totalement inconscients des remous provoqués par leur disparition. Après tout, les gosses ne regardent pas les infos.

Il se raccrochait à un fétu de paille, il en était conscient.

Cette enfant avait été surveillée et couvée comme un oisillon. Il y avait donc de fortes chances pour que la personne qui l'avait enlevée, si elle avait été enlevée, soit un de ses familiers.

Cela dit, vu le casier de la mère, il pouvait s'agir d'un client, voire d'un de ses ex-petits copains. Quelqu'un avait peut-être suivi Joanie après le tapin ? Il faudrait passer au crible toutes ses fréquentations, ainsi que celles de ses amis et de ses relations, surtout celle du gros lard qui jouait les baby-sitters permanents. C'était qui, ce type ? Un délinquant sexuel ou une tantouze brindezingue ? Difficile à dire. Mais bon, il allait tirer ça au clair.

Cela faisait maintenant plus de vingt heures que Kira Brewer avait disparu. En général, si les gamins n'étaient pas retrouvés dans les vingt-quatre heures, ils ne revenaient jamais.

Et, malheureusement, c'était presque toujours le cas.

Quand la police eut fini de fouiller la chambre de Kira, Joanie remit tout en ordre. Elle avait changé les draps et mis un dessus-de-lit neuf, celui de Barbie ; ça ferait plaisir à sa petite, quand elle reviendrait. La minuscule pièce semblait plus spacieuse depuis que Jeanette avait déménagé. Sa sœur avait beau lui manquer, Kira appréciait la liberté qu'elle y avait gagnée.

Tommy lui donnait un coup de main sans dire un mot, mais sa compagnie la réconfortait. Ils disposèrent les ours en peluche de Kira sur son lit exactement comme elle aimait le faire.

Rien qu'à voir les jouets et les images qui appartenaient à sa fille, Joanie avait envie de hurler. Mais elle se retenait de le faire. Elle croyait encore dur comme fer que Kira allait revenir innocemment ou qu'on allait la retrouver quelque part, perdue et désespérée.

Non, elle n'était pas morte.

Rien de bon ne pouvait l'empêcher de rentrer à la maison, mais Joanie se persuadait que Kira était restée chez quelqu'un de sa connaissance. Quelqu'un qui l'aimait car quiconque connaissait Kira ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Dieu ne lui enlèverait pas son enfant. Il se serait pas aussi cruel. Quelle que soit la vie qu'elle avait menée, elle ne méritait pas ça. Il le savait.

Tommy lui fit un gentil sourire.

– J'ai trouvé que tu passais vraiment bien à la télé, Joanie.

– Merci, Tommy. J'espère que quelqu'un la verra, la reconnaîtra et la ramènera à la maison.

En astiquant la petite coiffeuse, il répondit avec douceur :

– Moi aussi, ma chérie, moi aussi.

Mais Joanie n'était pas dupe : comme beaucoup d'autres, Tommy avait perdu l'espoir.

Si Kira ne lui revenait pas, elle priait qu'elle ait été victime d'un accident, l'alternative était tellement effroyable qu'elle n'osait même pas y penser et faisait tout pour chasser ces pensées de son esprit.

Grâce à son métier, elle avait pu voir de près ce dont certains hommes sont capables. Parfois, des clients l'avaient choquée par leurs exigences et leurs soi-disant besoins, elle n'avait donc aucune illusion sur les risques encourus par les femmes, les jeunes filles et les petits enfants.

Au plus profond d'elle-même, elle savait, comme tout le monde, que Kira ne les aurait jamais quittés volontairement. Ni elle, sa mère, ni les siens. Alors, où pouvait-elle bien être passée ? Et avec qui ? Avec un homme brun, c'était ce qu'avait dit Mary Brannagh, et Joanie la croyait.

Bien sûr, ce n'était qu'une broutille, mais c'était la seule chose à laquelle elle pouvait se raccrocher, et elle crevait d'envie de le hurler au monde entier. Au lieu de quoi elle rangeait la chambre de sa fille en préparant son retour prochain.

Elle ramassa une chemise de nuit, la pressa contre sa joue et respira l'odeur de son enfant. Elle voyait son petit visage souriant, elle entendait

résonner son rire joyeux. Ce parfum de sueur enfantine était si délicieux que tout son corps se tordit de douleur.

– Pour l’amour du Ciel, Paulie ! *Oui*, je leur ai mis la pression ! Qu’est-ce que je peux faire d’autre ?

Le commissaire principal Daniel Smith commençait à s’énervé.

– Alors, on se calme !

Smith était tellement en colère qu’il avait oublié la personne qui se tenait devant lui.

– On aurait pu résoudre tout ça par téléphone.

Paulie perdit patience.

– Impossible. Alors, arrêtez vos conneries et écoutez ce que j’ai à vous dire. Je veux que cette histoire soit résolue au plus vite et que la gosse revienne chez elle sans délai. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

Smith hocha la tête. Il venait soudain de se rappeler à qui il avait affaire. Certains détails de sa relation avec Paulie Martin lui revinrent en mémoire ; ce dernier n’hésiterait certainement pas à s’en servir contre lui.

Et il n’aurait pas tort.

Depuis que Smith avait posé le pied sur le premier barreau de l’échelle, son escalade avait été plus rapide et vertigineuse qu’il n’aurait pensé. Paulie avait joué les Pères Noël. En quelques années, son bienfaiteur avait quand même réclamé quelques faveurs et, en contrepartie, Smith avait veillé à ce qu’il les obtienne. Oh, rien de bien méchant : des licences pour ses clubs et ses salons, quelques amendes passées à la trappe. Vraiment pas de quoi fouetter un chat.

Le gros souci, c’est ce qu’il avait accepté en retour : de l’argent, évidemment, et des séjours en vacances. Une voiture aussi, une Jaguar, offerte en remerciement d’une intervention. Un des associés de Paulie avait des problèmes avec sa banque pour cause de casier judiciaire, et les

condamnations avaient disparu du fichier national comme par miracle. Smith avait accepté la bagnole, assortie d'une somme de dix mille livres sur laquelle il avait généreusement prélevé deux mille billets pour la fille chargée d'effacer les écritures compromettantes. A l'époque, il s'était enorgueilli de ce tour de force, mais au bout du compte, Paulie avait peut-être compris que, pingre et vaniteux comme il l'était, il s'était gardé la part du lion.

Et là, tout ce passé lui revenait au galop, lancinant. Rien qu'à l'idée que ce maquignonnage risquait d'être exposé sur la place publique, Smith était mortifié. Comme un bon nombre de ses collègues ripous, Smith vivait dans la crainte de se faire prendre, il redoutait la honte et l'ignominie que cela entraînerait.

Paulie lisait dans ses pensées comme à livre ouvert. Ce pauvre type obsédé par son standing et par son image le faisait bien marrer. Ben mon vieux, c'était avant qu'il fallait réfléchir ! Personne ne l'avait forcé à trafiquer ! Il adorait côtoyer les grosses pointures, ce con, se sentir plein aux as et frimer devant ses copains.

Il s'imaginait peut-être que Paulie avait de l'estime pour lui ou qu'ils étaient copains ? Bordel, mais il ne savait pas que c'était donnant-donnant, ce taré ? Quel nullard, ce mec ! Cela dit, même rigolo, même nombriliste, il allait servir à retrouver la petite, lui dont même les putes se foutaient... Et Dieu sait qu'il avait un faible pour les nanas, ce cher David Smith. Surtout pour les jeunettes, mais d'âge légal, bien sûr, à condition de ne pas y regarder de trop près.

Jeunes et vulnérables... voilà qui ferait un tabac à la Une du *Sun* ! Ça ne serait que justice, s'il mordait la ligne. Paulie le possédait, ce poulet lui mangeait dans la main depuis qu'autour d'un verre il avait accepté ce système d'échanges de services.

Paulie ne se sentait pas particulièrement lié au flic, pour lui ce n'était rien qu'un condé ; pire, un ripou ! Au moins, avec les autres, on savait à quoi s'en tenir, ils vous témoignaient un certain respect. Alors que cette chochette-là, pour qui elle se prenait ? T'inquiète, mon grand, Paulie va te mettre au parfum sans tarder.

– Ecoute, Dave, voilà ce que tu vas faire : tu prends le dossier, tu leur fais savoir que tu dois ça à un copain et tu leur dis que si tu ne l’aides pas, toutes tes petites combines vont apparaître au grand jour. Je veux aussi que tu ordonnes à Baxter de traiter Joanie Brewer exactement comme il le ferait pour un membre de la famille royale. Elle en voit d’assez dures comme ça, inutile d’en rajouter en ne l’écoutant qu’à moitié.

Smith opina d’un signe de tête quasi imperceptible.

– A ton tour de me filer un coup de main, mon petit Davie, exactement comme je l’ai fait pour toi ces dernières années. On appelle ça conclure un marché et, jusqu’ici, j’ai bien assuré ma part, non ? A toi de jouer maintenant ! Si je te demande de chier des bulles roses, tu t’exécutes, pigé ?

Blême et tendu, le commissaire principal acquiesça une fois de plus. Fini, les fanfaronnades !

– Pigé ? Je me répète !

Paulie s’était mis à beugler. Smith balbutia, terrorisé :

– OK, Paulie.

– Et t’avise pas de me bourrer le mou, Davie Boy, parce que j’ai comme des envies de meurtre en ce moment. Ce serait vraiment pas de pot que ça tombe pile sur ta pomme, tu crois pas ?

Encore un hochement de tête. Paulie comprit qu’il en avait assez fait. Manifestement, Smith n’était pas ravi de la situation et ne savait que faire. Ça lui apprendrait à respecter la loi. Au moins, dans cette histoire, tout ne serait pas perdu pour tout le monde.

Pour Smith, le problème, serait de se débarrasser de Paulie après la tempête. Il devait prendre ses distances, toutes ces babioles risquaient de lui sauter à la gueule, il commençait tout juste à s’en rendre compte.

La première fois qu’il avait accepté un cadeau de Paulie, la chose s’était passée si discrètement qu’il n’avait pas eu l’impression de faire quoi que ce soit de répréhensible. D’autant qu’à l’époque c’était son patron qui le lui avait présenté et l’avait encouragé à accepter ce deal

bien innocent. Si son boss était dans le coup, il n'y avait sûrement rien à redire.

Sa femme avait été enchantée de cette manne financière inespérée et du niveau de vie qu'elle leur procurait ; lui non plus, pour être honnête, il n'avait pas craché dessus. Ni sur toutes ces nanas qu'il avait à la pelle, il lui arrivait même de fournir les copains. Il avait adoré les épater en donnant un « simple coup de fil ». Le pouvoir, c'est enivrant.

Parallèlement, il ne se gênait pas pour se vanter de la peur bleue qu'il inspirait à Paulie, et c'est tout juste s'il n'y avait pas cru lui-même ! Jusque-là, il avait sauvé ses apparences respectables, mais aujourd'hui il regrettait amèrement ses relations avec Paulie Martin. Ses vantardises, ses promesses, tout lui paraissait comme amplifié au centuple.

« Tu verras, tes péchés te poursuivront. » Jamais sa mère n'aurait pu se douter à quel point elle avait parlé juste.

Cela faisait cinq ans que Penny Cross travaillait dans ce magasin de photos, elle adorait son boulot. Ça lui plaisait de zieuter les tirages au passage, de glisser un œil indiscret dans la vie d'autrui. Penny était une commère, elle adorait faire des petites incursions dans les vacances des autres, s'inviter à leurs fêtes d'anniversaire ou à leurs soirées.

Ces jours-ci, le visage de Kira faisait la Une du journal local, et sa disparition alimentait d'autant plus les conversations que, dans le coin, tout le monde la connaissait. Penny avait été un peu froissée qu'ils aient publié une photo de classe et non un des innombrables clichés qu'elle avait développés, ces dernières années ; Joanie adorait faire des photos de ses gosses.

C'était Joanie qui lui avait révélé que son mari avait une liaison – comme beaucoup, dans le quartier, Penny se faisait tirer les cartes de temps à autre ; après cette histoire, Joanie s'était montrée très gentille avec elle. Son mari s'était barré avec la fille, une certaine Pauline

Garston qui, elle, pouvait avoir des enfants. D'ailleurs, elle en avait déjà deux de lui, lorsque Penny avait découvert le pot aux roses.

Cette fille avait dix ans de moins qu'elle et pas mal d'ovocytes en plus... Aujourd'hui, ça la faisait rire, mais, à l'époque, elle avait dégusté.

Mais bon, tout ça, c'était du passé.

Bref, on était lundi matin et elle avait un paquet de négatifs du samedi à finir, il était temps de se bouger le cul.

Elle sirotait son café quand, soudain, en voyant des photos de Kira sortir de la machine, son cœur s'arrêta de battre.

La petite avait dû déposer la pellicule à son insu. Qui donc travaillait à la boutique, ce jour-là ? Ça devait être Maurice, l'étudiant. C'était bizarre, il n'y avait ni enveloppe ni pochette dans le panier.

Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait défiler, surtout après ce qui venait de se passer, depuis que la gamine s'était volatilisée.

Soudain, Penny, totalement désespérée, se sentit gagnée par la panique. A qui fallait-il remettre les clichés ? Aux flics ou à Joanie ? Elle ne voulait pas d'ennuis, surtout.

Elle examina ces photos troublantes encore cinq bonnes minutes avant de se décider à composer le numéro des flics. Elle allait les leur donner et voir ce qu'ils en feraient. La peur au ventre, elle les glissa dans une enveloppe en Kraft qu'elle rangea dans un tiroir en attendant qu'ils débarquent.

Les cris avaient alerté Della avant même qu'elle ait franchi le seuil de sa porte. Elle glissa sa clef dans la serrure, mortifiée à l'idée que les voisins puissent entendre à tel raffut.

Joseph se disputait avec son fils. Les cris venaient du père D'ailleurs, elle imaginait difficilement Tommy en train de vociférer, lui qui parlait toujours d'un ton si posé. En entrant dans le salon, elle le vit, recroquevillé sur le canapé, et Joseph penché sur lui, le poing levé.

– Mais, bon Dieu, qu'est-ce qui se passe, ici ?

Les deux hommes la fixèrent un long moment avant que Joseph ne baisse enfin le bras.

– Comment ça se fait que tu rentres aussi tôt ?

Le ton de Joseph était choquant, comme s'il lui reprochait quelque chose, comme s'il l'accusait d'avoir agi en douce. Alors qu'elle ne faisait que rentrer chez elle, tout simplement !

– Je te demande pardon ? Tu voudrais peut-être que je te demande la permission de rentrer chez moi ?

Tommy, qui s'attendait à ce qu'il lui balance une beigne comme il l'aurait fait à sa mère si jamais elle avait osé lui parler de la sorte, guetta la réaction de son père.

Mais Joseph se mit à sourire et répondit :

– Tu tombes pile au milieu d'une petite querelle familiale, ma chérie. Assieds-toi donc pendant que je te prépare une tasse de thé.

Légèrement apaisée par ce ton aimable, Della ne s'en interrogea pas moins sur le sujet de cette dispute.

– T'allais lui taper dessus ?

Elle se tourna vers Tommy :

– Il allait te taper dessus ?

Tommy ne répondit pas, mais il sentit son affection pour cette femme grandir au fur et à mesure qu'elle élevait la voix.

– C'est à toi que je m'adresse, Joseph Thompson, alors tu ferais mieux de me répondre !

Joseph s'éloigna en direction de la cuisine. Manifestement, il n'était pas décidé à ouvrir la bouche.

Della se retourna vers Tommy :

– Mais, bon sang de bonsoir, qu'est-ce qui se passe, ici ?

Tommy se ressaisit avec difficulté ; visiblement, il avait pleuré.

– Tu ferais mieux de le lui demander à lui, Della. Je suis désolé que tu aies été témoin de tout ça. Sincèrement désolé.

– Effectivement, et je pense que je devrais être mise au courant. Alors, Tommy ?

Il secoua la tête avec tristesse :

– C’est à mon père qu’il faut que tu parles.

C’est alors que Joseph revint dans la pièce.

– Fous-moi le camp d’ici, espèce de saligaud, de bon à rien ! Sors de cette baraque et que je ne revoie plus ! Si jamais je te croise quelque part, je te préviens, je te tue !

Della était atrocement choquée. Jamais elle n’aurait cru Joseph capable de parler comme ça à qui que ce soit, encore moins à son fils. Les yeux braqués sur son père, Tommy n’était plus que haine, cette même haine qu’elle voyait luire dans les yeux de Joseph.

– Vas-y, raconte-lui, Tommy. Parle donc, si t’en es capable.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, Joseph riait presque, maintenant.

– Les emmerdes, c’est toi qui les auras, fils. N’oublie pas, ce sera pas moi.

Tommy quitta la pièce d’un pas lent et pesant. Il avait l’impression d’avancer dans une tonne d’eau.

– Tu croyais que t’allais me faire porter le chapeau, hein, mon fils ? Alors, vas-y, mais réfléchis bien. Parce que j’ai rien fait, rappelle-toi, rien du tout. C’était *toi*, pas moi. Ta mère y a veillé, mon vieux. N’oublie jamais ça, au cas où l’envie te prendrait d’ouvrir ta grande gueule. C’est ta mère, la responsable, pas moi.

Sans voix, pour une fois, Della regarda Tommy s’en aller. Quand il eut disparu, elle demanda tranquillement :

– Et alors, qu’est-ce qui se passe ?

– Il n’a jamais réussi à oublier sa mère, il ramène tout au passé. D’accord, je n’ai pas toujours été très gentil avec elle, Della, mais ce n’est pas facile de passer presque toute sa vie conjugale avec une grabataire. D’autant que je devais, en plus, supporter cet animal, là.

Il secoua la tête et ouvrit grand les bras, comme pour englober Della avec toute la pièce.

– Tu ne peux pas savoir ce que ça veut dire pour moi, Della, la vie que je partage avec toi. Plus besoin de faire la cuisine et le ménage pour une malade et un gosse qui écoute tout le mal qu’elle raconte sur moi. Cette femme a creusé un tel fossé entre nous deux que Jésus lui-même ne parviendrait pas à le combler. Elle était jalouse et il lui ressemble, par certains côtés. Pour une fois dans ma vie, je suis heureux. Il le sait, et ça l’emmerde que j’aie une belle femme, une vraie femme à moi, une femme que j’adore. Il ne le supporte pas, c’est pour ça qu’il ressasse le passé alors que moi, je dis que ce passé, il faut l’enterrer, une bonne fois pour toutes.

Il avait l’air vaincu et penaud. Della se sentit fondre.

Les compliments de Joe n’étaient évidemment pas étrangers à sa réaction.

Quelqu’un l’adulait.

C’était une première. Alors, oubliant ses doutes, elle le prit dans ses bras.

En rentrant chez lui, Tommy sentait la nausée lui soulever le cœur. Comment ce salopard osait-il mentionner le nom de sa mère ? Oui, elle était faible, mais c’était une femme bonne qui avait dû supporter ce tyran jusqu’à sa mort.

Mais bon, la vengeance est un plat qui se mange froid ; il veillerait à ce qu’un jour son père réponde de ses paroles et de ses actes passés.

Tel un vautour, Joseph ne quittait jamais son fils des yeux, même aujourd’hui il lui rappelait des trucs susceptibles de se retourner contre lui.

Mais c’était fait, tout était déballé et là, c’était la guerre, que Tommy gagnerait, à condition d’avoir le champ libre. La pauvre Della n’allait pas tarder à découvrir dans quel borbier elle s’était fourrée.

La policière examina les clichés et poussa un soupir. Tout ça ne lui disait rien de bon, tant s'en faut. En fait, ils apportaient un nouvel éclairage à l'affaire.

Elle rangea les clichés et nota l'adresse et le numéro de téléphone de Maurice Delray. Puis, serrant son sac sur son cœur, elle quitta le magasin.

En la regardant s'éloigner, Penny Cross se demanda si elle avait eu raison. Joanie était une bonne copine, ces abominables photos n'avaient sûrement rien à voir avec elle. Mais bon, le côté commère avait fini par l'emporter et puis Joanie faisait le tapin, elle devait avoir l'habitude de ce genre de trucs.

Penny attrapa le téléphone et s'empressa d'appeler ses copines, impatiente de connaître leur réaction.

De toute manière, il ne fallait pas se voiler la face, les photos seraient bientôt divulguées, alors pourquoi se priver ?

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Maurice Delray était anxieux et sa mère, Oletta, le dévisageait comme s'il avait la tête à l'envers. Elle était en état de choc, terrorisée de voir un policier dans son salon, ça faisait désordre, dans ce petit intérieur si propre. La pauvre femme mourait de trouille à l'idée que son Maurice se trouve impliqué dans une sale histoire.

Rien qu'à voir sa mine, elle devinait la tension et la peur qui l'habitaient. S'il prenait le même chemin que son frère Wendell, il faudrait lui serrer la vis ; celui-là, elle voulait le garder sur le droit chemin.

Wendell purgeait une peine de dix-huit ans pour attaque à main armée et se trouvait aussi éloigné d'elle que si elle n'avait jamais quitté Sainte-Lucie et qu'il était resté vivre avec son père, un flemmard patenté, un professionnel de la cosse.

Une fois installée en Angleterre, Oletta avait tenté de donner une belle vie à ses deux enfants. Mais Wendell était rétif à tout ordre, d'où qu'il vienne. Tel père, tel fils, hélas.

Maintenant, Oletta bossait douze heures par jour à la cantine d'une usine de Barking, elle payait les traites de son petit appartement et finançait les études de son fils Maurice. Elle avait mené sa barque toute seule, en leur assurant une vie honnête, le contraire de celle que son mari s'était choisie. Et aujourd'hui, elle récoltait les fruits de son dur labeur en la personne de Maurice. Alors, c'était quoi, cette histoire ? Elle s'en tordait les mains de frayeur et de dépit.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Maurice avait parlé d'une voix tremblante et tendue où perçait une certaine inquiétude. On y décelait à peine un reste d'accent antillais que le policier mit sur le compte de l'appréhension.

– Nous aimerions vous parler de Kira Brewer.

Maurice vit blêmir sa mère.

Il répondit qu'il ne savait pas qui était cette fille, qu'il ne l'avait jamais vue de sa vie. C'est alors que le policier lui montra les photos :

– C'est la petite qui a disparu. Vous l'avez sûrement vue aux infos ou dans le journal ?

Or, précisément, remarqua l'agent de police, dans cette pièce il n'y avait pas de télévision, juste un petit transistor. L'endroit était nickel, d'une propreté étincelante. Le canapé et les fauteuils avaient gardé leurs emballages en plastique et les bords du tissu étaient protégés par une bande de tissu.

Les murs étaient décorés de chromos religieux aux tons joliment pastels. Sur chacun d'eux trônait un petit Jésus blond, le regard tourné vers les Cieux.

Le jeune garçon fit un léger signe de tête.

– Est-ce que vous l'avez vue, samedi dernier, au magasin ?

Le gosse réfléchit un bon moment, conscient de l'importance de la question qu'on venait de lui poser.

– Non, je ne l'y ai pas vue. Je m'en serais souvenu. Mais le nom de la personne qui a donné le film à développer devrait être inscrit sur l'enveloppe.

Le policier acquiesça.

– Justement, il n'y avait pas d'enveloppe. On s'est demandé si vous n'aviez pas l'intention de les développer pour rendre service à un ami ou un à proche.

Maurice eut un signe de dénégation.

– Oh non, jamais je ne ferais une chose pareille ! Je risquerais d'y perdre mon emploi.

Le policier le crut sur parole, ce garçon respirait la franchise. Ou, alors, c'était un excellent comédien. Mais il en doutait fort : le gosse avait failli avoir une crise cardiaque en le voyant entrer.

La plupart des jeunes à qui il avait affaire étaient de fieffés menteurs, de vrais orfèvres en la matière. Il remarqua que la mère de Maurice se détendait en entendant son fils répondre en termes concis et clairs. S'il

n'avait rien à se reprocher, ce serait une bonne chose car elle avait l'air d'une femme bien.

– Tu veux bien m'accompagner au commissariat, mon petit ? Histoire de te rayer des listes, de vérifier tes empreintes digitales, etc., etc.

Le garçon accepta, mais sans grand enthousiasme.

– On peut vous envoyer un véhicule banalisé, si vous préférez, fit le policier en se rendant compte que la mère ne comprenait goutte à sa proposition. Ce que je veux dire, Mrs Delray, ajouta-t-il, c'est qu'on peut vous envoyer une voiture normale à la place d'un véhicule de police. Comme ça, personne ne se doutera de l'endroit où on l'emmène.

Le visage de la femme exprima soudain toute sa reconnaissance : les voisins avaient une grande importance pour elle, en plus, elle digérait encore la condamnation de Wendell. Son dossier n'avait aucun secret pour le policier, mais il se garda d'en laisser rien paraître.

Maurice sourit à sa mère qui lui sourit en retour.

Que son métier pouvait être détestable, parfois. Voilà pourquoi il essayait de faciliter les choses aux gens. Cette conduite, minoritaire au commissariat, lui valait une certaine impopularité car la plupart de ses collègues mettaient leur point d'honneur à emmerder le monde – en tout cas, quiconque ne faisait pas partie de la maison.

L'expression d'Oletta venait de le récompenser de tous les ennuis que lui attirait ce comportement atypique.

Della restait tracassée par le comportement de Joseph à l'égard de son fils. Après mûre réflexion, elle parvint à la conclusion qu'on ne lui avait pas dit toute la vérité. En fait, Joseph ne lui avait même pas raconté les rudiments de l'affaire, il l'avait roulée dans la farine, avec ses mamours. Il fallait qu'elle découvre de quoi il en retournait exactement.

Maintenant qu'elle s'était mise à l'asticoter, l'humeur de Joe avait changé. Il bouillait de colère.

– Laisse tomber, Della, je te dis que c’est une histoire de famille.

– Et alors, j’en fais pas partie, maintenant ?

Il s’essuya le front du revers de sa grosse main et soupira. Il transpirait et avait l’air anxieux, furieux qui, chez Joseph Thompson, révélait un état dangereux. Mais ça, Della l’ignorait, et elle continuait à le harceler de questions, inconsciente des risques qu’elle prenait.

– Et qu’est-ce que tu sous-entendais quand tu lui as dit : « Vas-y, Tommy, je te défie de le faire » !

Elle était bien décidée à crever l’abcès.

– Rien, il n’y avait pas de sous-entendu.

Della refusait de s’en laisser conter.

– Tu parles ! On ne dit pas des choses pareilles pour rien, tout de même !

Joseph l’attrapa par le bras et la poussa vers le canapé.

– Non ! Ça ne voulait rien dire ! J’étais hors de moi, c’est tout. Alors, on peut arrêter cette conversation à la con, merde ! Putain, ma vieille, mais c’était quoi, ton dernier boulot ? Tu distribuais des colis alimentaires à Auschwitz ?

Jamais personne ne lui avait parlé sur ce ton. Allongée sur le canapé, Della se dit que Joseph n’était peut-être pas le type aimable qu’elle avait cru. Cet homme était dangereux, en fait, il avait même l’air capable de lui faire du mal.

Elle avait toujours les yeux braqués sur lui quand – ouf ! – elle vit sa fille aînée entrer par la porte de derrière. Jamais elle n’avait été aussi contente de voir arriver quelqu’un inopinément.

Patricia était bien la fille de son père, c’était une petite boulotte extrêmement docile. Ses trois gamines, en revanche, ressemblaient à leur grand-mère : les gosses étaient extraverties, directes, susceptibles de donner de la voix quand nécessaire.

– Ben alors, maman, qu’est-ce qui se passe ?

Joseph lui lança des regards suppliants et malgré elle, Della fit comme si de rien n’était. Pas question de laisser croire que tout n’allait pas pour

le mieux dans le meilleur des mondes.

– Rien, ma chérie, va mettre de l’eau à chauffer.

Persuadée, et ses filles plus encore, que quelque chose ne tournait pas rond, Pat obéit à sa mère.

Les gamines, sauf Aurora, qui lui avait sauté sur les genoux pour lui faire un câlin, regardaient leur nouveau grand-père avec des yeux ronds.

Mais aujourd’hui, ce spectacle ne réjouissait pas Della, bien au contraire, il la mettait mal à l’aise sans qu’elle sache pourquoi.

Le vrai caractère de Joseph venait de transparaître derrière sa façade bon enfant. Ça l’inquiétait.

Et pas qu’un peu.

Lorna se trouvait devant l’immeuble de Jon Jon quand elle le vit lui passer devant sans la remarquer. Son gros ventre tirant vers le bas, elle tenta de le rattraper en soufflant comme un bœuf et cria :

– Jon Jon !

Il s’arrêta au bord du trottoir et attendit qu’elle le rejoigne :

– Quoi ?

C’était une question et une fin de non-recevoir à la fois. Ce n’était peut-être pas une bonne idée de l’interpeller comme ça.

Jon Jon baissa les yeux sur cette fille qui avait failli être jolie.

– Dépêche, Lorna, j’ai pas que ça à faire !

Comme une gamine, elle se mordit la lèvre avant de lui répondre. Quelques secondes, derrière sa couche de fond de teint et ses airs endurcis, il entrevit la jeune fille qu’elle aurait pu être. Jeanette finirait pas lui ressembler si elle n’y prenait garde, elle suivait le même chemin que cette petite ordure, même si elle était trop sotte pour s’en apercevoir.

– J’ai entendu des ragots et je crois que tu devrais être mis au courant.

Il lui rit au nez.

– Pour qui tu me prends ? Pour une commère ? Tu crois que je te ressemble, peut-être ?

Elle secoua la tête :

– Non, non, c’est à propos de ta sœur. De Kira, je veux dire.

Du coup, il était toute ouïe.

– Et alors ?

Lorna doutait encore de ce qu’elle allait faire : ce serait chouette de se faire bien voir de Jon Jon, mais ce n’était peut-être pas la meilleure façon de s’y prendre. En plus, Earl n’arrêtait pas de klaxonner, Jon Jon était pressé, donc il fallait qu’elle lui débite son histoire le plus vite possible. Pourtant, Lorna tentait encore de se convaincre que sa cousine n’était pas une affabulatrice et que ce qu’elle lui avait raconté n’était pas trop éloigné de la vérité.

– Bon, alors, tu craches le morceau ?

Apeurée, elle lui lança :

– C’est Little Tommy Thompson.

Jon Jon soupira avant de répliquer :

– Comment ça ?

– Il s’est fait déjà fait prendre pour agression sexuelle.

Jon Jon se passa la main sur le visage.

– C’est avec Monika que t’as parlé ?

Elle secoua la tête.

– Non, Jon Jon, c’est ma cousine, Carly Lanesborough. Elle les a connus quand ils habitaient à Bermondsey.

Il la saisit par le bras.

– Monte dans la voiture !

Il la poussa sur la banquette arrière où elle atterrit lourdement, embarrassée par son gros ventre.

– Démarre, on file à Bermondsey.

Earl s’exécuta, sans même demander de quoi il retournait ; il le saurait bien assez tôt. Un bon point pour Jon Jon : avec ce gars-là, il n’y avait

jamais de discussions inutiles, on filait et on faisait ce qu'on avait à faire.

La Carly en question habitait avec son mari dans un petit appartement coquet. Au grand soulagement de Jon Jon, elle était exactement l'antithèse de sa cousine. S'il avait fallu se taper une seconde Lorna, il n'aurait sans doute pas pu garder son calme bien longtemps. En leur préparant un café, Carly leur raconta ce qu'elle savait.

– J'étais par chez vous pour aller voir quelqu'un, quand j'ai appris pour ta sœur. De toute manière, tout le monde est au courant, avec la télé et tout le reste.

Il acquiesça.

Elle essayait de justifier ses commérages, c'était compréhensible.

– Bon, enfin, j'ai entendu parler de ce Tommy, et si c'est le même gars que celui que je connaissais, il a été accusé d'agression sexuelle sur une gamine, mais ça s'est arrêté là, il vaut mieux que je te le dise tout de suite.

Elle leva les mains.

– C'est la famille de la petite qui l'a accusé. Ensuite, il a déménagé avec son père et personne n'a su où ils étaient passés, à croire qu'ils s'étaient envolés. Si c'est le même type, c'est une belle coïncidence, tu trouves pas ?

Jon Jon opina.

– Dis-moi ce que tu sais sur lui, Carly. Il était comment ?

– Genre bibendum, un gros lard qui habitait avec papa. Ils ne sont pas restés ici très longtemps. Il avait un tas de poupées, les gamines allaient souvent jouer chez lui.

Le cœur de Jon Jon battait la chamade.

– En tout cas, une des petites a raconté qu'on lui avait fait des attouchements. Comme t'imagines, les voisins se sont mêlés de l'affaire. Puis, tout à coup, la plainte a été retirée, ils se sont cassés d'ici et on n'en a plus entendu parler. Jusqu'à ces jours-ci.

– Tu sais pourquoi la plainte a été retirée ?

Elle secoua la tête.

– D’après ce qu’on dit, la gamine était la petite-fille de la copine de son père, ou sa nièce, je me rappelle plus. Tu sais ce que c’est, les racontars. Maintenant, ces gens-là habitent du côté de Canary Warf, dans une HLM. Ils s’appellent Rowe. Voilà, c’est tout ce que je sais.

A la vue des photos, Baxter sentit son cœur se soulever. De tout ce qu’il avait pu imaginer, c’était bien la dernière chose à laquelle il aurait pu pensé. Il les examina à nouveau : la Kira qui y figurait n’avait rien à voir avec la petite fille de la photo de classe, la différence était proprement incroyable. Tartinée comme elle était, elle ressemblait à une femme adulte, mais c’était surtout son regard qui attirait l’attention.

Elle avait l’air averti d’une femme qui a tout vu.

Comme si elle vous promettait de passer un bon moment en sa compagnie. Une vieille petite fille de onze ans, qui ressemblait à sa mère.

Il se trouvait face à un clone de Joanie ; c’était ça, le plus traumatisant. Il en avait le souffle coupé, comme si on lui avait filé un coup dans l’estomac. Jamais il ne se serait attendu à une chose pareille et le pire, maintenant, c’était qu’il fallait en parler à Joanie.

Si ces photos révélaient ce qu’il pensait, l’alternative était simple : soit Joanie baignait dans le coaltar, soit c’était une comédienne digne du meilleur Oscar.

Encore une fois, il examina les photos. Il n’en croyait pas ses yeux.

Toute contente, Jeanette empaquetait ses petites affaires pour rentrer chez sa mère. Jasper la comprenait : comme il aurait aimé, lui aussi, pouvoir habiter ailleurs ! Personne ne pouvait choisir de vivre avec Karen. Depuis qu’elle picolait, sa mère était un cauchemar ambulante.

Karen profita de l'occasion pour balancer à la jeune fille un compte rendu exhaustif des ragots qui couraient sur la disparition de sa sœur. Sans la moindre considération pour les sentiments de la petite, elle lui lança :

– Elle est morte, mignonne, j'en mettrais ma main au feu.

Au désespoir, Jeanette ferma les yeux et répliqua :

– Sans vouloir t'offenser, Karen, je te signale que c'est de ma petite sœur qu'il s'agit.

Elle avait parlé d'un ton sec et peu amène qui n'échappa pas à Karen Copes, déjà assez éméchée pour chercher la bagarre.

– Je te dis ce qu'on m'a raconté, c'est tout.

Sa voix était pâteuse, à peine intelligible. Elle avait les yeux dans le vague et clignait les paupières en essayant de regarder Jeanette en face. Sans raison, elle remarqua l'ordre et la propreté de la pièce que Jeanette venait d'astiquer, et ça l'énerva. C'était comme une insulte lancée contre elle et contre sa maison.

– Dis donc, tu nous regardes de bien haut, toi, ces temps-ci !

Jeanette ne répondit pas, c'était inutile.

– Parce que tu crois que ta merde elle pue pas, peut-être ? Si tu veux savoir, ta mère, elle va déguster, ma petite dame. Ta petite sœur s'est fait violer, et Joanie est parfaitement au courant.

C'était bien Karen tout craché : l'alcool lui déliait la langue et elle adorait la bagarre. Dès qu'elle avait un coup dans le nez, elle devenait agressive, mais en général, c'était la pauvre Junie qui en prenait pour son grade.

Cela dit, il y avait sans doute quelque chose de vrai dans ces racontars. Dans leur cité, les gens se délectaient des rumeurs les plus effroyables ; Jeanette elle-même ne faisait pas exception à la règle. Sauf quand ça touchait sa famille, cette fois, leur honneur était en jeu. Mais pour Jasper, elle était prête à ignorer la calomnie. Elle continua donc à faire ses paquets, même si l'envie de tomber à bras raccourcis sur Karen la démangeait sérieusement.

Celle-ci prit son absence de réaction pour une approbation.

– T’as rien à répondre, hein ? Y a que la vérité qui blesse !

– Tu vas la fermer, Karen, espèce d’enfoirée !

Mais l’autre se marrait tellement qu’elle dut aller s’appuyer contre le chambranle de la porte.

– Alors, on rentre chez sa petite maman ? Celle qu’a été élue Mère de l’année ?

Jeanette ferma les yeux en se retenant d’exploser. Elle, elle avait le droit de dire ce qu’elle voulait sur sa mère, mais pas les autres. En tout cas, pas en sa présence.

– Si tu pouvais seulement lui arriver à la cheville, Karen, tu ferais peut-être une mère présentable.

Chic, la gosse avait mordu à l’hameçon ! Karen explosa d’une joie indicible. Elle l’avait provoquée et c’était gagné ! Les deux femmes se regardèrent les yeux dans les yeux un long moment tandis que l’atmosphère se chargeait d’électricité.

– J’ai peut-être des défauts, mais, au moins, je suis présente pour mes enfants, moi.

– Mais ils te détestent, tes gosses ! Tout le monde se fout de ta gueule, espèce de poivrote ! Un homme, déjà, ça fout la gerbe, mais une femme qui picole, c’est vraiment dégueulasse !

Elle avait lancé son accusation d’une voix basse, véhémence et sincère.

– Elle a des défauts, ma mère, mais c’est une bonne mère, une personne honnête. Si tu veux tout savoir, nous, on l’aime, notre maman, et c’est pas le cas de tes gosses. Tout ce qu’elle a fait, elle l’a fait pour nous, pour notre bien, et nous, on le sait.

– Et alors, si c’est une mère aussi géniale que ça, comment ça se fait qu’elle a disparu, ta sœur ?

Ses paroles étaient minables, méchantes et haineuses, mais Karen les cracha quand même. Cette gamine ne s’en tirerait pas sans bagarre, nom de nom ! Elle était comme les autres, elle se croyait maligne, ils pétaient tous plus haut que leur cul, tous ces cons qui valaient pas mieux qu’elle !

Ils habitaient tous dans des HLM merdiques où ils ne faisaient que survivre en rêvant du jour, même trop tardif, où on leur proposerait mieux. Les gosses étaient ingouvernables, les couples avaient éclaté. Ou alors ils s'étaient si bien adaptés à cet environnement qu'ils seraient incapables de survivre ailleurs.

Ils la faisaient marrer avec leurs grands airs, leurs écrans plats géants et leurs émissions de jardinage ! Putain, ici, on était dans le trou du cul du monde ! Plus tôt ils s'en rendraient compte, mieux ça vaudrait.

Soi-disant, Jon Jon voulait s'acheter une maison ! Mais pour qui il se prenait, ce petit branleur ? Comme toute la famille Brewer, du reste, cette petite pouffiasse comprise !

– Tu ferais mieux de reprendre ce que tu viens de dire, Karen.

L'autre rigola :

– Tu vois bien, j'me répète, mais y a que la vérité qui blesse ! Elle a disparu, ta frangine, non ? A moins que quelque chose m'ait échappé ? Elle s'est peut-être « égarée », c'est comme ça qu'on dit ?

Jeanette se léchait les lèvres en regardant cette harpie lui cracher son venin : comme si Karen avait crevé un chancre et que le pus lui coulait de la bouche.

Finalement, elle aurait pu s'adresser à n'importe qui d'autre, cette femme était prête à frapper et, aujourd'hui, la cible, c'était Jeanette. Pour son malheur. Cette salope débitait des insanités sur sa mère qui, quoi qu'on puisse en penser, s'était toujours bien occupée d'eux. A sa façon.

– Et elle l'a pas trouvé dans les cartes, l'endroit où se trouve la petite ? Elle fait son beurre sur le dos des autres avec ses prédictions et elle peut pas consulter les tarots pour savoir où elle est, cette pauvre gamine ?

Jeanette se retenait du mieux qu'elle le pouvait, mais ses défenses commençaient à lâcher. Si la mère de Jasper était encore debout, c'était bien justement parce qu'elle était sa mère. Point barre, car Jeanette se retenait de lui coller la raclée de sa vie, à cette sale ivrogne.

Mais Karen Copes était décidée à ne pas en rester là, on n'en était encore qu'aux hors-d'œuvre.

– Ça m'étonne que *toi*, ma petite dame, tu te sois pas encore fait choper par le trottoir. Parce que, dans ta famille, on a ça dans le sang. Le micheton, c'est une maladie héréditaire, chez vous, y avait qu'à voir ta grand-mère, cette salope adorait se foutre à poil devant tout le monde. Et tu te crois mieux que nous, espèce de crâneuse ? Alors que chez toi, y en a pas un qui sait qui est son père ! Vous n'avez même pas idée d'où c'est que vous sortez. Des bâtards, de la merde, voilà ce que vous êtes !

Elle attrapa son paquet de cigarettes, s'en alluma une et tira dessus comme une damnée tout en poursuivant, sur le ton de la conversation :

– C'est ça, qui est lui est arrivé à Kira, hein ? Elle s'est fait tabasser et elle s'est tirée ?

Plus que le contenu de ses paroles, c'est son ton narquois qui fit exploser Jeanette, et vlan ! Karen se prit la plus belle pêche de sa vie.

Ce n'était pas nouveau : Karen Copes s'était toujours fait cogner par les gens qui vivaient dans son orbite : mari, enfants, copains, famille, elle les avait tellement bassinés que personne n'avait résisté à lui en balancer une. Pourtant, elle n'avait jamais ramassé un marron pareil.

Jeanette était comme possédée, elle cognait tout azimuth, avec la violence que lui inspiraient sa peur et sa souffrance. Les paroles proférées par cette femme lui résonnaient dans les oreilles, elles avaient agi comme un détonateur et déclenché une explosion de rage incontrôlable.

Une fois calmée, elle regarda le corps ensanglanté de Karen, allongée par terre, et elle fondit en larmes. Mais qu'est-ce qu'elle avait fait ? Comment allait-elle pouvoir rentrer chez elle, chez sa mère, avec les emmerdes qu'elle venait de lui coller sur le dos ? Impossible, elle ne pouvait pas lui faire ça, pas maintenant. Jeanette venait de signer sa propre interdiction de séjour, et elle se haïssait pour ça.

Apercevant Junie qui l'observait, elle leva les mains dans un geste de supplication, elle ne savait pas que la jeune fille était dans la maison.

– Elle m'a cherchée, Junie, elle m'a poussée à bout.

La sœur de Jasper secoua la tête avec indolence. Ce n'était pas la première fois qu'elle était témoin de ce genre de scène.

– T’inquiète, elle survivra. Eloigne-toi d’ici, le temps que j’appelle une ambulance. Je vais m’occuper d’elle, t’en fais pas.

A ce moment précis, Junie éprouvait pour sa mère une haine plus violente que jamais : aucune des horreurs balancées par Karen ne lui avait échappé.

Après avoir fouillé les trois coffres-forts de la maison, Sylvia se délectait de la lecture des dossiers étalés devant elle : elle avait trouvé les archives de Paulie. Une vraie mine d’or.

Cela faisait plusieurs mois qu’elle faisait suivre son cher et tendre ; elle était donc au courant du moindre détail de sa vie. Elle avait été sidérée d’apprendre qu’il entretenait une liaison avec cette Joanie Brewer. Connaissant son penchant pour les jeunettes, elle avait même ressenti un pincement de jalousie à l’égard de cette prostituée qui, semblait-il, bénéficiait des faveurs de son mari. Sans compter son fils, qui travaillait pour Paulie.

Mais l’enfant de cette femme avait disparu, et ça, c’était atroce.

Malgré tous ses défauts, Sylvia restait une mère. A ses yeux, les enfants étaient un investissement sur l’avenir. Tant qu’elle aurait les siens de son côté, elle serait en sécurité, elle détenait un moyen de pression sur Paulie pour s’assurer que l’argent coulerait toujours à flots.

Son mari n’avait plus aucun secret pour elle. Savoir, c’est pouvoir : jamais le vieil adage ne lui avait paru aussi juste. S’il voulait bien coopérer, et il allait le faire, elle accepterait un arrangement, se ferait discrète et oublierait tout ce qu’elle avait appris. Sinon, jouant le tout pour le tout, elle livrerait tous ces renseignements aux autorités compétentes.

Pour le moment, en tout cas, inutile de s’inquiéter outre mesure. Comme elle, Paulie savait parfaitement où résidait son intérêt. Sylvia secoua la tête en parcourant les papiers devant elle, puis les mit de côté.

Elle avait envoyé ses filles passer quelques semaines chez sa mère, le temps que les choses se calment, elle avait tout son temps.

Elle se fit donc couler un bain et se prélassa dans l'eau bouillante parfumée à l'ylang-ylang en fredonnant une petite mélodie. Elle adorait sa maison, surtout quand elle s'y trouvait seule. Paulie n'avait jamais compris ce besoin de solitude. Pourtant, il avait appris certaines choses, elle avait mis son point d'honneur à lui enseigner les bonnes manières et il l'admettait lui-même. Sinon, elle aurait fini comme une de ces bonnes femmes atroces que ses associés avaient épousées : des bimbos décolorées, cocues plus souvent qu'à leur tour et dont l'unique sujet de conversation était leurs villas, leurs sunbeds et leurs rejets imbéciles.

Eh bien, non merci ! Elle n'avait pas l'intention de finir ses jours avec un type sans éducation, à la personnalité à peine plus marquée que celle du Labrador qu'ils avaient enterré dans le jardin deux ans plus tôt. La seule fois qu'il l'avait contrariée, d'ailleurs, c'était à propos de ce chien. Les filles l'avaient tannée, sans succès, pour en avoir un, jusqu'au jour où Paulie était revenu de la casse d'un copain en rapportant un chiot dans une boîte en carton.

Ce jour-là, les filles lui avaient fait une telle fête que Sylvia avait pris une bonne leçon : jamais, au grand jamais, elle ne devait les laisser croire que leur père se souciait de leurs intérêts. Tout devait toujours venir d'elle. Voilà pourquoi, quand Paulie leur avait offert des chevaux, persuadées que leur mère avait tout fait pour l'en convaincre, les filles n'avaient pas cru qu'il en avait même eu l'intention.

Cette pensée lui tira un sourire.

– Ça va, Sylvia ?

Ciel ! Son mari ! Elle ouvrit promptement les paupières et, pendant une seconde, crut halluciner. Mais c'était bien lui, debout dans l'embrasement de la porte de la chambre, l'air parfaitement à l'aise malgré l'injonction qui lui interdisait l'accès de cette maison. Elle se redressa en éblouissant largement le sol de la salle de bains.

– Dis donc, Sylv', ça te ressemble pas, un foutoir pareil !

Elle en resta bouche bée.

– Bon, tu vas extirper ton cul de cette baignoire et le trimballer jusqu'en bas. Faut qu'on discute.

Le visage de Sylvia se contracta, elle était l'image même de la consternation.

Alors qu'elle s'asseyait, il l'examina des pieds à la tête sans faire mystère de ses pensées :

– Ben, ma vieille, t'es pas jojo quand t'es à poil !

Et il se mit à rigoler, enchanté d'avoir réussi à la mettre à cran.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

La vieille accueillit son visiteur avec un regard noir, cette mamie-là avait dû mener et gagner plus de combats que Mike Tyson en personne !

– Excusez-moi, dit Jon Jon, je recherche la famille Rowe, quelqu’un m’a dit qu’ils habitaient ici.

Inutile de lui adresser son plus beau sourire, la mémé n’avait pas l’air d’être une adepte du politiquement correct. Devant elle se tenait un type, et un Noir, point à la ligne. Où allait-on, si les voyous se mettaient à faire du porte-à-porte ?

– Et qui les demande ?

En entendant cette voix rauque sortir de ce petit corps frêle, Jon Jon eut soudain envie de rire. Pas de doute, cette femme était une Cockney pur jus – et fière de l’être !

Le mieux étant de lui répondre sur le même ton, il lança sans préambule :

– C’est *moi* qui les demande, Mrs Rowe.

Jusque-là, il avait respecté le code de la rue, mais il se reprit et se présenta sur un ton plus calme et respectueux :

– Je m’appelle Jon Jon Brewer, ma petite sœur Kira a disparu. On en a parlé aux infos, vous devez être au courant.

Toujours aussi prudente, elle hocha la tête doucement, aux aguets.

– Et en quoi que ça nous concerne ?

La vache, quelle méfiance ! Ça devait pas être commode de venir lui relever ses compteurs ! Il était plus facile d’entrer à la Banque d’Angleterre un dimanche que chez cette Mémé la terreur ! Evidemment, sa couleur de peau n’était pas étrangère à ce comportement, rien de nouveau sous le soleil, mais ça lui tapait sérieusement sur les nerfs.

Il fit un nouvel essai de sa voix la plus douce :

– On m’a dit que vous aviez eu maille à partir avec un certain Little Tommy...

Elle lui claqua la porte au nez, mais il avait réussi à glisser un pied dans l’entrebâillement.

– S’il vous plaît, Mrs Rowe, c’est très important.

– Décroche tes arpions de ma porte, Sonny Jim.

D’accord, elle avait du cran, mais, franchement, quelle chieuse !

Si cette vieille avait la moindre idée de ce qui était arrivé à Kira, il allait lui tirer les vers du nez, et par tous les moyens. Sans se gêner : vioque ou pas vioque, il voulait le savoir, et tout de suite. Jusqu’ici, il avait réussi à se contrôler, mais cela devenait de plus en plus difficile. Alors, en soupirant, il força la porte.

A ce moment précis, Earl se pointa sans crier gare, la vieille le toisa d’un œil agressif. Décidément, elle lui plaisait, cette mamie. Ç’avait dû être une forte tête qui, visiblement, n’avait pas changé.

– Ouvrez-moi la porte, madame, s’il vous plaît.

Jon Jon avait parlé d’un ton presque suppliant.

Elle se planta devant lui, les bras croisés, la fureur lui sortant par tous les pores de la peau.

– J’ai rien à vous dire.

Après un nouveau soupir, il rétorqua, d’une voix forte et autoritaire :

– Eh ben, moi, je crois que si. Votre fille ou votre petite-fille, comme vous voulez, s’est paraît-il fait agresser par ce salopard. Je veux savoir ce qui s’est passé et je ne partirai pas d’ici tant que vous ne me l’aurez rien dit.

Elle avait pigé, inutile d’enfoncer le clou, Jon Jon la lâcha des yeux. Mrs Rowe était minuscule, on aurait dit un petit oiseau. Elle avait des cheveux grisonnants ramassés en chignon et portait des anneaux d’or aux oreilles. Elle arborait d’ailleurs une quincaillerie invraisemblable, un véritable étal de joaillier : des bagues, des bracelets, des gourmettes en pagaille et un paquet de colliers autour du cou. La petite sœur de Mr. T¹⁶.

Elle portait un sarrau du genre qui se ferme sur le côté et permet de travailler sans se salir. Mais c'était surtout son visage qui fascinait Jon Jon : il était ridé exactement là où on ne s'y attendait pas. Avec ses petits yeux noirs brillants de ruse – à moins que ce soit d'intelligence, il allait tirer ça au clair –, elle ressemblait à un singe-araignée.

– Ecoutez, Mrs Rowe, on peut faire ça plus ou moins gentiment, c'est à vous de choisir.

Jon Jon avait l'air assez mauvais pour qu'elle y réfléchisse à deux fois. Après l'avoir bien regardé, elle finit par se résoudre à lui laisser le passage.

– Ah non, pas *lui* ! Celui-là, il n'entre pas, dit-elle en avisant Earl, qui se fendit d'un grand sourire.

– J'en ai aucune envie, ma puce. Bon, je t'attends dans la bagnole, d'accord ? lança-t-il à Jon Jon avant de tourner les talons.

Ce dernier opina du chef.

– T'es sûr que ça ira ? Parce qu'elle a l'air féroce, la mamie !

– Ramène pas ta fraise, gros malin !

Agacée mais comme radoucie – elle avait pris les paroles de Earl pour un compliment –, le dos raide et l'air bougon, la petite Mrs Rowe entra dans son appartement sans ajouter un mot.

Jon Jon lui emboîta le pas, s'essuya les pieds sur le paillasson et referma doucement la porte derrière lui. A l'intérieur, ça sentait les scones à peine sortis du four, une odeur accueillante parfaitement adaptée à l'environnement.

Le salon était meublé d'un petit canapé deux places, d'un fauteuil, il remarqua une cheminée carrelée équipée d'un vieux poêle à gaz et des étagères maison où trônaient une vieille télé portable et une antique radio.

Il vit aussi les photos de trois petites filles souriantes, des blondinettes aux yeux bleus. La gamine en question devait certainement figurer parmi elles.

Au-dessus de la cheminée, une peinture représentait un enfant en larmes ; les murs étaient tapissés de papier floqué couleur bordeaux, et le

lambris, jauni par les fumées du poêle, était écaillé.

Le poids de la vieillesse était partout visible, c'en était émouvant.

Quoi ? Cette pauvre vieille avait donc traversé une guerre mondiale pour ça ? Pour cet appartement merdique, humide et en ruines qui aurait dû être démoli depuis bien des lustres, alors qu'on dépouillait et vilipendait des entrepôts à prix d'or pour les transformer en lofts à bobos !

Il fit un effort pour lui adresser un sourire, la peur de ce qui pouvait être arrivé à sa sœur prenant le pas sur ses autres sentiments. Jusqu'ici, il avait tenu le coup par amour pour sa mère, mais il était à bout, et des tonnes de cannabis n'y pourraient rien changer.

La vieille le fusilla du regard encore une fois. Il sentit qu'elle le jaugeait, mais plus elle persistait dans son animosité, plus elle lui plaisait. Cette femme avait du cœur, elle lui dirait la vérité.

– Je vous offre une tasse de thé ?

La proposition était faite à contrecœur, mais la bienséance l'avait emporté sur le racisme qu'elle avait chevillé au corps. Jon Jon accepta d'un signe de tête. N'importe quoi, pourvu qu'il n'ait pas besoin de recourir à la violence. Malgré l'âge canonique de son hôte, il était sans doute la première personne de couleur à avoir franchi le seuil de cette porte.

– Du sucre et du lait ?

Il hocha la tête une fois de plus et attendit qu'elle se soit installée au coin de la cheminée avec son mug de thé pour reprendre :

– J'ai besoin de votre aide, Mrs Rowe. Vous avez dû entendre parler de ma petite sœur, Kira. Elle n'a que onze ans et elle a disparu. Une de vos anciennes voisines m'a dit qu'un de mes voisins actuels avait été accusé d'agression sexuelle par un membre de votre famille. C'est très important, Mrs Rowe, parce qu'il pourrait bien savoir ce qui est arrivé à Kira... et même où elle se trouve.

Elle le dévisagea, son animosité reprenait le dessus. Pourtant, après ce qui lui parut une éternité, elle se mit à parler :

– Mon fils aîné a pris trente ans pour trafic de drogue et vol à main armée. C’est sa femme, Leigh, une traînée de première, qui habitait dans le coin.

Elle avala une gorgée de thé pour se donner le temps de choisir ses mots.

– Elle a commencé à laisser les petites avec ce Little Tommy Thompson. Puis, un jour, on a appris qu’elle s’était mise avec Joseph, le vieux.

Elle reprit une gorgée de thé, histoire de retarder les choses. Ça ne devait pas être facile, pour cette vieille dame, de confier ses secrets de famille à un inconnu.

– Sa seconde fille, Caitlin, passait son temps chez eux. Elle adorait y aller, impossible de l’en empêcher. Mais, un jour, elle a dit qu’on lui avait fait des attouchements. On n’a jamais été jusqu’au fond des choses, vous savez ; la petite a jamais dit qui c’était, du père ou du fils, on a juste su que c’était arrivé. Leigh nous a laissés complètement en dehors de tout ça, elle ne voulait pas que ça se sache, à cause de mon fils. Il était déjà en taule, à l’époque, mais elle se doutait qu’il lui demanderait des comptes, alors elle a filé avec les gamines. Mon fils, lui, il adorait ses petites... On peut en dire ce qu’on veut, mais la vérité, c’est qu’il les aimait. Par contre, dès qu’il s’est fait coffrer, leur mère était dehors plus souvent qu’une pute. Elle pétait de trouille qu’il apprenne comment elle négligeait ses gosses et c’est pour ça qu’elle s’est tirée. Evaporée, en une nuit, comme les Thompson. Ils ne pouvaient plus rester ici, évidemment, tu te rends compte, si tout ça éclatait au grand jour... Une jolie paire de bâtons merdeux, hein ? Depuis, j’ai plus vu personne, ils se sont envolés, mon grand.

Mrs Rowe poussa un profond soupir avant de poursuivre :

– Personne ne sait où elle est partie avec mes petites-filles. Elle a dû toucher un sacré paquet pour décaniller, et crois-moi, fiston, c’est exactement ce qu’elle voulait. Dans un sens, je la comprends. Mon garçon était pas un mari facile, c’était un salaud, sadique et violent comme son paternel. Mais comme je l’ai déjà dit, on n’a jamais su tout le fond de l’histoire. Les seuls à savoir réellement ce qui s’est passé, c’est

Leigh, sa fille et les types en question. Et faut pas se voiler la face, ils sont pas prêts d'en parler.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, comme épuisée par ce qu'elle venait de lui asséner. Visiblement, cette femme ne recevait que de rares visites, elle passait ses journées avec son fils au parloir ou à attendre ses lettres, une vraie horreur, surtout pour une personne aussi orgueilleuse.

– Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où est Leigh ?

La vieille dame secoua la tête en signe de dénégation.

– Ce que je peux te dire, c'est que j'ai jamais accroché avec ces deux-là ; mais du père ou du fils, y a pas photo, moi je prends le fils. Le pauvre gars, il se faisait traiter comme de la merde et il avalait tout sans rien dire. J'y pouvais pas grand-chose, vu la situation, et ma belle-fille faisait tout pour nous éviter, mon fils et moi. Fallait que je fasse attention à ce que je disais, puisqu'elle voulait se débiter. J'avais déjà perdu mon fiston et là, c'était au tour de mes petites-filles. Qu'est-ce qui me restait, hein ?

La panique qu'elle lut dans les yeux de Jon Jon finit par la radoucir et elle consentit à lui offrir une miette de réconfort.

– Bon, j'ai l'adresse de sa mère. Je sais pas si elle y habite toujours, mais si c'est le cas, elle saura bien où se trouve sa fille, elles sont comme les doigts de la main, ces deux-là. A moi, elle en crache jamais une, alors j'ai laissé tomber puisqu'elle croit que je vais tout cafter à mon fils ; pour être franche, elle a pas tort. Si jamais elle te dit quelque chose, tu me le répéteras ?

Il hocha la tête.

– Bien sûr, que oui, mamie. Et avec votre fils, vous vous en sortez ?

Elle haussa les épaules.

– Je fais de mon mieux. J'ai pas vraiment le choix, non ?

– Et ses potes, ils assurent ?

Car la loi de la rue était claire : les copains veillaient sur la famille des mecs en cabane. Ils avaient perdu un gros paxon, il fallait compenser leur perte.

– Regarde autour de toi, fiston. Qu'est-ce que t'en penses ?

Elle passa dans sa chambre et revint avec une enveloppe portant une adresse soigneusement calligraphiée.

– J’ai pas de numéro de téléphone et je sais même pas si l’adresse est valable, mais tu peux toujours essayer.

Elle se renfonça dans son fauteuil avant d’ajouter :

– Si jamais tu retrouves mes petites-filles, tu me donneras de leurs nouvelles ?

Jon Jon eut un élan d’affection pour cette vieille femme, ses gamines lui manquaient.

– Promis juré.

Il se leva et lui prit les deux mains dans les siennes :

– Merci, Mrs Rowe, j’apprécie votre aide.

Soudain, le visage de la vieille s’éclaira d’un sourire, le premier. Il avait gagné.

– Je t’ai pas tellement aidé, mon grand. Mais j’espère que tu vas retrouver ta petite sœur.

Il sortit de sa poche une liasse de billets dans laquelle il préleva cinq cents livres. Elle regardait les biffetons avec avidité.

– Fais-toi plaisir, mamie.

Elle les attrapa de ses doigts crochus.

– C’est pas de refus, mon grand, j’apprécie le geste.

Il inscrivit son numéro de portable sur un morceau de papier et le lui tendit :

– Si vous entendez quelque chose, Mrs Rowe, passez-moi un coup de fil.

Elle approuva de la tête.

– Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous faites ce numéro, d’accord ?

Elle acquiesça de nouveau, elle appréciait sa sincérité.

– Bonne chance pour tes recherches.

Il soupira.

– Si on laissait ça aux poulets, on n’irait pas loin.

– Tu l’as dit, fiston !

Ce n’étaient pas des paroles en l’air.

Elle le raccompagna jusqu’à la porte, il lui serra une nouvelle fois la main.

– Faites bien attention à vous, Mrs Rowe !

– Toi de même, mon grand, et au plaisir.

Elle ne ferma pas tout de suite la porte, mais le suivit du regard jusqu’à la voiture. Puis, après lui avoir fait au revoir, elle rentra chez elle. C’était un gentil petit gars, respectueux et tout. Elle en parlerait à son Harold, au prochain parloir.

Puis, elle planqua l’argent contre sa poitrine et leva les yeux vers la pendule. Si elle se magnait, elle aurait juste le temps de passer chez le bookmaker avant la dernière course.

Paulie savourait avec délices la peur qu’il avait lue dans le regard de sa femme. Ça faisait si longtemps qu’il n’avait pas porté la culotte chez lui ! Toute leur vie conjugale ou presque, Sylvia avait été la mère de ses enfants et, pour ça, au moins, il l’avait respectée.

Mais ce qu’il ressentait maintenant pour elle, c’était de la haine. Pure. Tout Paulie Martin qu’il était, il n’avait jamais négligé ni son confort, ni celui de ses filles, et il aurait continué sa vie durant, Sylvia aurait dû le savoir. Si elle l’avait quitté, il aurait surmonté le coup et veillé à leurs besoins, il aurait payé l’école et le reste... Mais cette idiote avait tout foutu en l’air. Et gravement. Non, mais pour qui elle le prenait ? Pour un con ? Elle s’imaginait peut-être qu’il allait tout avaler comme ça, sans rien dire ?

Le couvert était mis pour une personne. Comme d’hab’, elle allait se taper un festin marathon ; Sylvia était capable d’engloutir plus de

nourriture en un jour que la plupart des femmes en une semaine. Il ouvrit le frigo et le trouva bourré à craquer – franchement, c'était comique.

Quand Sylvia descendit enfin, Paulie était toujours hilare. Elle portait une grosse robe de chambre bien serrée à la ceinture, il n'y manquait qu'un sens interdit. Mais bon, c'était pas nouveau. La peau de son visage bien gommée, récurée, luisait sous la couche d'huile dont elle s'était tartinée.

Comment avait-il pu convoler avec un cageot pareil ? Il avait dû avoir de la merde plein les yeux ! Aujourd'hui, elle lui semblait aussi lointaine et étrangère qu'un Martien. Alors, pas question de lui imposer ses soi-disant droits.

– T'as tout bien bouclé, hein, ma Sylv' ?

– Qu'est-ce que tu veux ?

Tiens, elle avait retrouvé sa langue, mais pour lui parler comme à un domestique ou un simple vendeur, comme s'il était un homme invisible.

Appuyé contre le plan de travail en granit, Paulie croisa les bras avec nonchalance :

– Dis donc, à qui tu crois que tu parles, là ?

Elle ne moufta pas – ce con risquait de péter un câble. Elle se contenta de le regarder dans les yeux et attendit en silence.

Erreur ! Lui aussi, il savait lire les signaux envoyés par sa chère Sylvia. Elle parvenait toujours à vous faire croire que vous étiez dans votre tort et pouvait la boucler pendant des jours et des jours. Même avec les filles.

– Tu ferais mieux de cracher le morceau, Sylv', parce que j'ai pas que ça à faire, alors, on va régler ça tous les deux, une bonne fois pour toutes.

A sa grande joie, il la vit sursauter lorsqu'il s'avança vers l'évier. Voilà ce qu'il lui fallait, à cette bonne Sylvia : une bonne pétoche. Et pourquoi pas une bonne raclée, tiens ? Si elle le faisait trop chier aujourd'hui, elle risquait de ne pas être déçue.

Il mit de l'eau à chauffer.

La voyant se diriger vers la porte du fond, mine de rien, Paulie lui fit d'un ton tranquille :

– Si jamais tu t'avises de poser le doigt sur cette alarme, je t'arrache les tétons. Tu m'entends ?

Il la fusilla du regard, elle acquiesça d'un signe de tête.

– Maintenant, tu vas t'asseoir et me parler correctement. Si tu me racontes des conneries ou que tu recommences tes singeries, ça va être ta fête. Je me suis bien fait comprendre ?

Avec un nouveau signe de tête, elle revint s'asseoir à table.

Il y disposa la théière et deux tasses. En la servant, il lui demanda :

– Elles sont où, mes filles ?

– A la maison de campagne.

Il eut un sourire sarcastique.

– C'est pas une maison de campagne, Sylv', c'est un manoir Tudor bidon qui se trouve être à la campagne. Et qui est avec elles ? Ta mère ?

Elle acquiesça.

– Génial ! Cette vieille bonne Morticia qui s'emploie à les monter contre moi et contre tous les hommes. Comme elle a fait pour toi, non ?

Pas de réponse. Tant pis, pour ce qu'il en avait à faire, de toute façon.

– Bon, fit-il en soufflant bruyamment sur son thé. Je te laisse cette maison, la bicoque à la campagne et une jolie rente qui te permettra de garder tes petites habitudes. Tu vas accepter l'offre que je te fais, parce que si tu refuses, Sylv', jete jure que tu finiras tes jours au bord de l'autoroute, pas loin d'ici, et je ne rigole pas. T'as pas intérêt à me pousser à bout, cette fois. Ce qui me fait mal, c'est cette façon sournoise que t'as eue de me virer de chez moi. Parce que je suis *chez moi*, ici, figure-toi ! Tu as tout fait pour m'exclure de la vie de mes filles, or pour tout te dire, Sylv', ces filles, elles ne me plaisent pas. Je les adore, mais elles me plaisent pas. Deux pétasses aux grands airs, voilà ce qu'elles sont devenues. Et t'y es pas pour rien, avoue-le !

Fou de colère, il renversa son thé en voulant attraper sa tasse.

– Moi, ça fait des années que je crève d’envie de me tirer, Sylv’.
Suffisait de le demander, je me serais cassé sans problème !

Il l’avait vexée. Sans bien savoir pourquoi, elle se sentit blessée à vif :

– Ah ouais ? Et qu’est-ce que tu vas faire ? Partir avec une de tes
putes, c’est ça ?

Elle était jalouse ! En vrai ! Quelle bonne surprise ! Cela dit, il n’y
avait pas vraiment de quoi se réjouir.

– Ah ! C’est donc ça qui te chagrine ? Mais, ma pauvre Sylv’, si je me
suis mis avec elle, c’est parce que tu m’avais rayé de ta liste depuis des
années ! Je suis pas comme toi, moi, j’ai besoin d’un brin d’affection,
d’un peu d’amour ! Admets que je me suis toujours occupé de toi sans
compter.

– Pas du tout ! C’est de toi que tu t’es occupé ! De tes besoins
personnels ! Mais les miens, qu’est-ce que tu en as fait ?

– Les *tiens* ? Mais c’est quoi, tes besoins ? Un frigo bourré à craquer,
un placard plein de paquets de bonbons et de chips, et deux enfants que
tu peux manipuler et déguiser à ta guise ? T’as voulu une baraque de
luxue, tu l’as eue. T’as voulu une Mercedes dernier cri, tu l’as eue. T’as
voulu une cuisine sur mesure, tu l’as eue. Alors, ils ont été accomplis, tes
désirs, oui ou merde ? Et par qui, s’il te plaît ? Alors que moi, pauvre
con, qu’est-ce que j’ai reçu en guise de remerciements, hein ? Je vais te
le dire : même pas un bon coup, pas une bonne seule partie de jambes en
l’air ! Ni même un mot gentil de la part de mes gosses, parce que ce sont
mes gosses. T’as beau leur raconter ce que tu veux, ces filles, elles sont à
moi.

Elle ferma les yeux et il en eut presque pitié. La vérité est une arme
puissante que sa femme était incapable d’affronter.

– Je suis pas comme ton vieux, figure-toi, t’arriveras pas à me faire
crever à coup de vanes comme ton connard de paternel. C’est elle, hein,
c’est ta mère qui t’a transmis sa frustration ? Et toi, tu vas la transmettre à
tes filles. Les pauvres, que Dieu les protège ! Mais je digresse, comme
d’habitude. T’inquiète, va, je pourvoirai à tous vos besoins, mais si tu
t’avises de me jouer un tour de cochon, Sylv’, t’auras que dalle ! Nada !
Je suis bien capable de te couper les vivres, tu me connais !

Jamais elle ne l'avait vu comme ça, en tout cas, pas avec elle, car il l'avait toujours traitée avec respect. Pourtant, par moments, elle l'avait haï. Elle détestait son entregent et ses manières débonnaires, tout le monde appréciait Paulie. Aux réunions maçonniques ou quand ils assistaient à des fêtes, ses copines lui couraient après. Sûr, cet homme dégageait quelque chose.

En revanche, tout le monde se demandait aussi ce qu'il avait bien pu lui trouver, à elle. Or, plus Sylvia se sentait méprisée, plus elle bouffait et plus elle le rejetait. Au point de le haïr. Son propre mari ! Mais comment aurait-elle pu rivaliser avec les nanas qu'il sautait ? Ces femmes qui lui faisaient tout ce qu'elle lui avait toujours refusé.

Pourquoi ne se contentait-il pas la serrer dans ses bras avec tendresse, simplement ? Pourquoi, dès qu'il la touchait, fallait-il que ça finisse au lit, comme avec n'importe qui ! Tout ce dont il avait besoin pour être content, c'était d'un trou à fourrer, oui !

Ses nanas baisaient avec des types toute la sainte journée, c'est comme ça qu'elles se faisaient leur fric. Elles sautaient pour la thune, mais lui, ça ne le gênait pas d'avoir des rapports intimes avec elles. Il arrivait même à les embrasser. Pire, il les désirait ! Et maintenant, il osait lui demander pourquoi elle refusait tout contact avec lui ?

Devant les changements d'expression de sa femme, Paulie lança d'un ton acerbe :

– Qu'est-ce qui va pas, Sylv' ? Je t'empêche de manger un morceau, c'est ça ? Ça fait bien dix minutes que tu t'es rien enfilé dans la gueule ! Attention au sevrage !

Il avait beau savoir qu'il la blessait profondément, rien ne pouvait plus l'arrêter, se faire expulser de chez lui par les flics avait ruiné tous ses sentiments pour elle. L'heure de la vengeance avait sonné, et il n'allait pas se priver, mince alors.

– Ma vie, c'est mes enfants...

Miracle ! Sainte Sylvia était de retour sur terre !

– Tes filles vont très bien et tu le sais parfaitement, bordel, toi qu'a pas hésité à les abandonner à un vrai clone de Frankenstein ! D'ailleurs, toi

qui prétends être une si bonne mère, Sylv', laisse-moi te dire que j'en connais une qu'a jamais eu la vie aussi facile que toi. Et tu vois, malgré ça, ses gosses ont bien tourné. Ils sont gentils, ils aiment leur mère. Une des gamines a disparu, la mère devient folle, et toi, t'en as rien à foutre. Tu sais pas ce qu'elle vit, ni comment elle va. Parce que toi, le seul moment où tu te fais du mouron, c'est quand tes gosses n'ont pas fini leurs devoirs. Reviens à la réalité, Sylv', viens donc reprendre contact avec le reste du monde.

– Faire le tapin, tu veux dire ?

Il partit d'un grand éclat de rire. Dans sa bouche, ces paroles étaient réellement obscènes.

– Ce serait un sacré bon début, Sylv'. Au moins, comme ça, tu saurais ce que ça veut dire, gagner son fric.

Elle avait les larmes aux yeux, mais il continua, sans pitié. Il voulait lui régler son compte, plus fort qu'elle n'avait jamais désiré le faire, elle.

– Mais bon sang de bonsoir, ça ne te fait rien de savoir qu'une gosse a disparu ? T'as même pas demandé si on l'avait retrouvée, t'as pas pris la moindre nouvelle. Toi qui es une bonne mère, tu devrais t'inquiéter, non ? Bordel de merde, même moi je me fais du souci !

Elle haussa les épaules et, de son ton péremptoire habituel, lança :

– Elle reviendra. Ce genre de gosse revient toujours.

– Ça veut dire quoi, ce *genre* de gosse ?

Il avait parlé d'une voix blanche.

C'était agaçant de le voir s'inquiéter comme ça pour la fille d'une prostituée ! Bien sûr, qu'elle avait entendu parler de sa mère. Comme tout le monde !

Alors, élevant la voix et sur un ton mauvais, elle explosa :

– Le genre de gosse dont la mère couche avec des hommes contre rémunération. Le genre de gosse qui s'élève toute seule. Le genre de gosse qui a l'habitude de traîner dans la rue à point d'heure. Le genre de gosse que, manifestement, tu préfères à tes propres filles. De toute façon, si elle ne revient pas, sa mère peut toujours en faire une autre ! C'est bien ce qu'ils font, non, les gens comme elle ?

Le mot « rémunération » lui était resté en travers de la gorge. Il n'y avait vraiment que Sylvia pour employer ce genre de terme !

– Mais t'es complètement malade, Sylv' ! Tu t'en rends compte, au moins ? La petite est peut-être morte, et toi, par snobisme, tu t'en inquiètes même pas. Eh bien, je vais te dire, Joanie Brewer est une femme bien, tu lui arriveras jamais à la cheville, et c'est une meilleure mère que toi car cette femme, elle peut être fière de ses enfants. D'ailleurs, je me sens mieux chez elle, dans son HLM, qu'ici, chez moi. Et ça n'a rien de nouveau.

Sur ce, il se leva. Il fallait qu'il sorte avant de lui cogner dessus.

– Allez, va, retourne à ton occupation favorite !

Il ouvrit le réfrigérateur et en balança tout le contenu par terre, ravi du bazar qu'il provoquait et de l'avoir rabaissée plus bas que terre.

– Allez, bâfre, enfourne-toi tout ça dans la gueule, ma vieille et surtout, va pas te priver. Gave-toi de gâteaux à ma santé. Mais n'oublie pas ce que je t'ai dit : si tu me fais chier, je te bourre la gueule, et pas avec de la crème, tu peux me croire !

Et il la planta là, claqua la porte et s'éloigna d'un pas plus léger que jamais.

L'inspecteur Baxter expliquait à Joanie qu'ils avaient quelques questions à lui poser. Elle opinait, le regard vide, concentrée sur ce qu'elle allait répondre.

– Vous l'avez retrouvée, Mr Baxter ?, dit-elle, terrifiée.

Il secoua la tête.

– Il faut que je t'interroge à propos de certaines photos qu'on nous a apportées. Tu dois me dire, si tu peux, qui les as prises et m'expliquer pourquoi.

Elle acquiesça de nouveau, sans bien comprendre.

Il étala les photos sur la table. Joanie scruta les images de sa petite. Bien sûr qu'elle se rappelait les circonstances, autant que la rigolade qui avait suivi ! Sa peur, aussi, de voir Kira d'un coup si grandie, si adulte. Ecœurée, elle comprit soudain que c'était justement la raison pour laquelle on l'interrogeait. Ils croyaient qu'elle abusait de sa propre enfant !

– C'est ma fille Jeanette qui a fait ces photos, il y a plusieurs mois de ça. Elle avait déguisé et maquillé sa sœur, comme vous voyez, ça lui donnait l'air beaucoup plus âgée qu'en réalité.

A sa grande confusion, elle s'aperçut qu'elle bafouillait n'importe quoi. Manifestement, Baxter trouvait ces clichés sinistres et pensait qu'elle ne lui disait pas tout.

– Mr Baxter, Jeanette a pris ces photos pour s'amuser. Vous n'allez quand même pas croire qu'elle l'a fait pour d'autres raisons ?

Il ne lui répondit pas, ces images étaient le seul indice dont il disposait. Allez savoir si l'aînée n'était pas impliquée dans cette sale histoire !

En bonne prostituée qu'elle était, Joanie était capable de tout pour gratter quelques sous. Dans la mesure où elle se vendait elle-même plus souvent qu'à son tour, qui pouvait affirmer qu'elle n'aurait pas vendu sa propre fille ? Mais il fallait se calmer, traiter le problème avec délicatesse, essayer de trouver un terrain d'entente. Il avait confié les tirages à un psychologue spécialisé dans ce domaine – fallait être cintré, d'ailleurs, pour fourrer son nez dans une merde pareille toute la sainte journée. Le visage peinturluré de Kira lui donnait la nausée. Pourtant, la petite semblait s'être amusée comme une folle.

– Vous devez me croire, Mr Baxter, il s'agit d'une plaisanterie, rien de plus. Elle aimait bien se déguiser, ma petite Kira. Elle adorait le maquillage, les vêtements, les petits bijoux qui brillent, comme toutes les petites filles. Moi-même j'ai été choquée quand je l'ai vue attifée comme ça. Elle avait l'air tellement plus grande !

Joanie avait fondu en larmes. Baxter l'observa attentivement.

– Et qui les a apportées chez le photographe, samedi ?

Elle secoua la tête.

– Aucune idée. Peut-être que c’est elle ?

Il secoua la tête à son tour en signe de dénégation.

– Non, ce n’est pas elle, Joanie. La pellicule n’était même pas dans une enveloppe. Il n’y avait pas de nom, pas d’adresse, rien.

Joanie semblait abattue. Soit cette femme était une excellente comédienne, se dit Baxter, soit elle était complètement paumée. Impossible de savoir. Pourtant, il allait devoir se décider.

Qu’est-ce qui la mettait dans un état pareil, d’abord ? La disparition de sa fille ou le fait de ne pas y être étrangère ? Ce genre de situation n’était pas nouveau, il en avait l’habitude. Cependant, une chose était claire : quand on tue quelqu’un, délibérément ou pas, on est rongé par le remords. Et si la victime est un proche, on se cache derrière les larmes qu’on est supposé verser.

Cela dit, ces photos avaient porté un nouvel éclairage sur l’affaire car il est rare que les enfants tombent entre les griffes d’un inconnu. Statistiquement parlant, les chances sont faibles, quoique pas tout à fait nulles. La plupart du temps, le meurtrier est un parent ou un ami, quelqu’un que l’enfant connaît bien, en qui il a confiance.

Kira Brewer était morte, Baxter en était convaincu. Il ne restait plus qu’à retrouver son corps et à mettre la main sur le coupable. Lequel pouvait fort bien être cette mère éplorée.

Chapitre 15

– Tu te rends compte, Jon Jon ? Ils croient qu'on est impliqués dans sa disparition ! fit Joanie, incrédule.

– Sois pas bête, maman.

Elle secoua la tête avec tristesse.

– T'étais pas là. Il a fallu que je me tape les questions de ce connard de Baxter sur des photos de Kira qui sont vieilles de deux mois. Un soir, Jeanette l'a maquillée et prise en photo. Si tu voyais ça, on dirait qu'elle a vingt ans. En tout cas, Baxter et ses copains pensent qu'on voulait s'en servir pour émoustiller des clients. Ils ont même rameuté un psychologue !

Elle avala une gorgée de thé.

– Comme je fais le tapin, les flics s'imaginent que j'ai pas de morale, que je suis capable d'abuser de ma propre fille. Mais merde, qu'est-ce qu'ils en savent ? Et tu sais, je me suis pas gênée pour lui dire que s'ils s'étaient déplacés dès que je les ai appelés, à cette heure-ci ils l'auraient retrouvée ! J'ai attendu plus de deux plombes que ces enfoirés veuillent bien se bouger le cul !

Elle était de nouveau en pleurs. Jon Jon comprenait parfaitement ce que sa mère pouvait ressentir.

– Ils savent même pas comment la pellicule a atterri chez le photographe ! Elle a pas été déposée normalement, tu vois. Y avait pas de nom dessus, rien. Comme je lui ai dit, si on était dans ce genre de saloperie, c'est pas là qu'on les aurait fait développer, quand même, on est pas si cons ! Et tu sais ce qu'il m'a répondu, cet enculé ? « Où c'est que vous les auriez déposées, alors ? »

– Ils sont forcés de nous poser des questions, m'man.

Jon Jon s'affala sur le canapé, son beau visage gris d'inquiétude.

– La prochaine fois, c'est toi qu'ils vont cuisiner.

Il soupira.

– Qu'est-ce que ça peut faire, puisqu'on n'a rien à se reprocher ? Si Jeanette les a prises pour rigoler, ces photos, ils seront bien obligés de finir par l'admettre !

Joanie finit son thé et s'alluma une cigarette.

– Comment ils ont pu même avoir l'idée qu'on a trempé là-dedans, hein, Jon Jon ?

Il la prit par les épaules.

– Ils sont obligés d'étudier toutes les possibilités. C'est comme ça qu'ils font.

Il ne lui dit rien de ses propres investigations, mieux valait attendre de voir où elles pouvaient le mener. Inutile de se faire du souci tant qu'il n'avait pas tout vérifié. Les deux fois où il s'était rendu chez la mère de Leigh, il avait trouvé porte close, et il devait y retourner tard dans la soirée ; l'effet de surprise, c'est la meilleure façon d'obtenir des renseignements. Frapper quand l'autre ne s'y attend pas.

Il ne lui serait jamais venu à l'idée de partager ses infos avec la police. Pas question de laisser les flics faire capoter son enquête perso. S'ils attrapaient quelqu'un, ils le mettraient en taule, et quel bien ça lui ferait, hein ? Lui, c'était un châtiment qu'il voulait, et il l'aurait. Voilà pourquoi il n'avait rien dit à sa mère, à chaque jour suffit sa peine, comme on dit. Il connaissait sa Bible sur le bout des doigts pour l'avoir lue et relue avec Sippy. Œil pour œil, etc. Parfaitement ! Il allait lui arracher les yeux, à cette ordure. Question châtiment, la Bible était une vraie mine d'or : tu merdes, tu paies, tu convoites mon bœuf, je te tape sur la gueule. Après tout, c'était la loi de la rue. Deux mille ans plus tard, la Bible parlait plus juste que tout le clergé et la classe politique réunis.

– Je vais te faire un sandwich, maman, il faut que tu manges quelque chose.

Elle secoua la tête.

– Prends-en un, toi. Moi, je peux rien avaler.

Il lui en prépara tout de même un et l'encouragea à grignoter. Puis il attendit avec elle le retour de Paulie, ces derniers temps, ce dernier

squattait chez eux et Joanie allait mieux quand il était là. De toute façon, impossible de la laisser avec qui que ce soit d'autre car elle n'aurait même pas remarqué sa présence.

Paulie l'occupait et il s'occupait d'elle. Jon Jon les avait entendus faire l'amour. Tant mieux. Si ça pouvait la distraire de cette horreur... elle pouvait se taper des mecs à la douzaine ! En plus, Paulie la chérissait, et même s'il prétendait le contraire, ça crevait les yeux. Jon Jon était désolé pour eux : dans une autre vie, ils se seraient mis ensemble et ils auraient été heureux.

Une fois de plus, il regarda la photo de Kira et pria Dieu de la ramener à la maison. Sans grand espoir, à vrai dire.

Un peu plus tard, il abandonna sa mère qui resta allongée sur le canapé à profiter aux petits soins de Paulie qui lui mangeait dans la main.

Le spectacle valait vraiment le coup d'œil.

Jasper Copes et ses potes recherchaient Kira comme s'ils étaient chargés d'une mission sacrée. Jasper se sentait une dette d'honneur vis-à-vis de Jeanette, il se devait d'aider à retrouver sa petite sœur.

Comme Sippy et ses copains faisaient partie de l'équipe, dans les rues du quartier le nombre de BMW avait doublé en vingt-quatre heures et la police, ravie, leur signalait les secteurs à fouiller. Pour la première fois, des hors-la-loi avaient accepté, en nombre et de bon gré, de se placer aux ordres des condés.

Les journalistes n'en perdaient pas une miette : voir des skinheads et des rastas s'associer avec une bande de voyous et de SDF, c'était pain béni pour le JT. Toute cette belle engeance avait mis son mouchoir sur ses différends afin de rechercher une petite fille disparue. En quelques heures, Kira avait plus œuvré pour l'entente raciale que n'importe quel gouvernement n'aurait pu le faire en plusieurs années.

Seulement, ce qu'ils recherchaient maintenant, c'était un corps et non plus une petite fille vivante, ils le pensaient tous sans oser encore se le

dire.

Lorsqu'en fouillant Victoria Park, Sippy s'alluma un cône, les flics restèrent de marbre, ils travaillaient tous pour le même objectif et c'était la seule chose qui comptait.

Des noctambules s'étaient joints aux recherches, les pubs se vidaient au fur et à mesure que se répandait la nouvelle. Devant l'immeuble de Joanie, des gens avaient déposé des bouquets de fleurs et des messages d'espoir : avec le temps, l'inquiétude devenait générale.

La mère de Leigh Rowe était une grosse femme aux cheveux décolorés, un mégot perpétuellement coincé entre les lèvres. En entendant frapper à sa porte, elle crut que c'étaient des mômes, ceux du quartier étaient des petits salopiots dont la seule et unique occupation consistait à faire chier un max. Tirer les sonnettes, frapper aux portes, c'était pratiquement le seul divertissement auquel ils avaient accès.

Elle ouvrit la porte, le clope au bec et vêtue d'un court peignoir en dentelle noire. La vue de Jon Jon et de Earl ne la décontenança pas le moins du monde. Il avait beau être minuit, elle leur ouvrit comme en plein après-midi.

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle avait le visage dur, fermé.

Earl lança un regard à Jon Jon et haussa les épaules.

– Et alors, ajouta-t-elle, c'est une visite de politesse, ou quoi ?

Elle se décolla le clope des lèvres et le jeta sur la chaussée d'un geste expert.

– Vous êtes bien Mandy Costner ?

Elle toisa Jon Jon comme s'il était un rat debout devant sa porte.

– A qui ai-je l'honneur ?

Il en avait ras le bol, Jon Jon, de ces cinglés de l'East End. Alors il la poussa dans l'entrée en beuglant :

– A moi ! C’est à moi que vous avez l’honneur !

Earl lui emboîta le pas avec un petit rire.

– Il est pas là, leur dit-elle.

Comme elle s’efforçait de les repousser, les deux gaillards comprirent qu’elle les prenait pour des collecteurs de dettes.

– On n’est pas là pour des histoires de fric. On veut juste contacter votre fille.

Haletante, elle demanda :

– Qu’est-ce que vous lui voulez ? C’est ce putain d’Harold qui vous envoie ? Si c’est le cas, je sais pas où elle est.

A cet instant, la porte du living s’ouvrit sur un grand type chauve aux larges épaules et au bide encombrant.

– Putain de merde, mais c’est quoi, ce cirque ?

Jon Jon saturait.

– Oh toi, retourne d’où tu viens et toi, Earl, tu fermes la lourde. Quant à toi, dit-il en pointant l’index sur la femme, tu la boucles, tu entres dans le living et je vais t’expliquer ce qui m’amène ici.

Estomaqué, le couple resta bouche bée, jusqu’à ce que Earl leur conseille avec douceur :

– Faites ce qu’il vous demande. Il est pas vraiment d’humeur à rigoler.

– D’abord vous forcez ma porte et maintenant vous me donnez des ordres...

Le gros type s’énervait, c’était compréhensible, mais Jon Jon en avait ras-le-bol. Il les poussa sans ménagement dans le living, Earl le suivit et ferma la porte à clé.

Bon, ils étaient enfermés avec deux maboules, mieux valait faire preuve de psychologie, se dirent les deux vieux, inquiets, sans les quitter du regard.

Jon Jon poussa un profond soupir :

– Je ne viens de la part d’Harold. Au contraire, c’est votre fille que je veux contacter.

Ils échangèrent un regard sceptique.

– Tu parles ! Tu vas pas me faire prendre des vessies pour des lanternes, mon garçon, lança Mandy d'un ton neutre.

Elle s'alluma lentement une cigarette et en tira une bouffée avant de reprendre la parole :

– Tout vient toujours d'Harold. Cette espèce de salaud la connaît comme un dingue, et il prenait son pied, en plus. Ce qu'elle a dû endurer, cette pauvre fille...

Elle tira sur sa cigarette.

– Même si vous êtes armés, j'en ai rien à foutre. Vous pouvez me tirer dessus, j'ouvrirai pas la bouche. Vous perdez votre temps.

C'était définitif.

Le type s'enfonça dans son fauteuil et entreprit de se rouler une cigarette.

– Elle a raison, mon gars, ma fille en a subi assez comme ça. On vous dira que dalle, inutile d'insister.

Jon Jon s'assit sur le canapé et, de sa voix la plus douce, reprit :

– Je te le jure, mec, ce Harold, je le connais même pas.

– Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

Le type achevait méticuleusement sa cigarette ; manifestement, la réponse ne l'intéressait pas.

– Ma sœur s'appelle Kira Brewer et elle a disparu.

Ils échangèrent un regard.

– On est bien désolés, mais qu'est-ce que ça a à voir avec nous ?

Cette fois, Mandy avait parlé d'une voix plus amène.

Après une profonde inspiration, Jon Jon se lança :

– Votre fille a accusé un type d'agression sexuelle sur sa fille Caitlin. C'est le même gars, Little Tommy Thompson, qui s'occupait de ma petite sœur.

Ils se regardèrent à nouveau, puis le type aboya :

– Mandy, va faire du thé !

Elle acquiesça et quitta la pièce avec Earl sur les talons.

Décidément, ces mecs n'étaient pas cons, ils ne s'en tireraient pas comme ça.

– Bon, alors, qu'est-ce que vous avez à dire ? lança Jon Jon.

Le type le jugeait du regard. Avec ce qu'il savait d'Harold Rowe, Jon Jon pouvait aisément comprendre sa méfiance. Pas de problème, il fallait gagner la confiance du couple, mais ces hors-d'œuvre commençaient à lui taper sur le système.

– Caitlin avait neuf ans quand elle a porté ces accusations. Elle allait souvent chez lui avec d'autres gamines ; en plus, Leigh s'était entichée du père. J'ai jamais su ce qu'elle lui trouvait, tu te rends compte, il avait mon âge ! Disons qu'après Harold tout lui paraissait idyllique. Quel enculé, celui-là, il lui a cassé le nez, un bras ; une fois, même, il lui a perforé un poumon. Il passait son temps à l'accuser de tout et de rien, il était jaloux, ce salopard. En même temps, comme il est malin, ç'a été encore pire quand il s'est fait coffrer, ma fille recevait des appels nuit et jour, de soi-disant copains à lui. Tu connais le tableau. On tient compagnie à la veuve temporaire, qu'elle le veuille ou non.

Jon Jon hocha la tête.

– En tout cas, le Joseph Thompson, je vous jure qu'il avait de la galette ; compensation ou autre chose, j'en sais rien mais il a promis de les emmener, Leigh et ses filles. Mais son projet s'est cassé la gueule, me demande pas pourquoi, et voilà qu'à ce moment-là, comme par miracle, l'histoire de Caitlin sort du chapeau. Ils sont pas allés aux flics, rien. Y a eu des engueulades, moi-même j'ai cassé la gueule au vieux, normal. A la suite de ça, Leigh s'est trouvé un appart, elle s'est tirée, et les Thompson ont été obligés de mettre les bouts. C'était trop chaud pour eux.

Jon Jon acquiesça.

– Et qui exactement a-t-elle accusé ?

– D'abord le père, ensuite le fils, si je me souviens bien. Après, ç'a été les deux, si tu vois ce que je veux dire. Quelle jolie paire de fumiers, hein ? Le gros lard, il mouftait pas. Pourtant, j'en savais, des choses sur

son compte. Des poupées, non, mais putain, qui c'est qui joue à la poupée, à part les cinglés ?

Il se tapait le doigt sur la tempe pour accentuer ses propos.

– Cela dit, on n'a jamais été jusqu'au fond des choses. Leigh nous a raconté le minimum de ce qu'elle avait découvert. On peut la comprendre : t'en connais, toi, des gens qui auraient envie de claironner que leurs mômes ont été victimes de sévices sexuels ?

– Et elle est où, maintenant ?

Le type eut un grand sourire.

– Désolé, fiston, motus et bouche cousue. Elle en a bavé, et je prendrai surtout pas le risque qu'Harold Rowe puisse remettre la main sur elle. Il pourrait la buter ou la faire buter par quelqu'un. Désolé.

Jon Jon comprenait très bien : il aurait protégé sa sœur ou sa fille de la même façon.

Hilare, Mandy revint avec le thé ; visiblement, Earl et elle s'étaient entendus comme des larrons en foire.

– C'était quoi, ce fric que Joseph était censé avoir ? demanda Jon Jon.

Ça lui venait peut-être d'un trafic porno, ou un truc du genre, se dit-il.

– Il a filé un paquet à Leigh pour qu'elle aille pas aux flics et moi, je lui ai conseillé d'accepter. « Prends l'oseille et tire-toi, ma fille », que je lui ai dit, et c'est ce qu'elle a fait. Bien ou pas bien, mais c'est comme ça.

Earl comprenait parfaitement sa logique, mais Jon Jon enfonça le clou :

– Mais enfin, si c'était un pédophile, pourquoi n'a-t-elle rien dit ? Ma petite sœur a disparu, elle est peut-être morte, et pourquoi ? Parce que votre fille n'a rien dit et qu'à cause d'elle le type s'en est tiré.

Mandy eut la bonne idée de prendre un air honteux et ajouta, sans remords apparent :

– Tu connais pas Harold, mon gars. Quand Joseph lui a offert ce fric, pour elle, c'était comme un cadeau du ciel. Elle en avait besoin, si elle voulait couper les ponts avec son mari.

Horrifié, Jon Jon ne dissimula pas ses sentiments :

– Alors, elle s’est servi des sévices que sa fille a subis pour se faire la belle, c’est ça ? Vous voulez que je vous dise, ajouta-t-il en secouant la tête avec dégoût, les gens comme vous, ça me débecte. Si votre fille avait signalé ce type, ma sœur serait peut-être encore avec nous.

Il était secoué par des hoquets de rage, tout ça était trop injuste.

– Mais nous, comment on aurait pu le savoir ?

– S’il l’a fait une fois, il y a de fortes chances qu’il recommence ou que ça n’ait pas été la première tentative. Elle aurait dû prendre le magot et les balancer quand même.

Agacée, Mandy lança sur un ton caustique :

– Eh ben, c’est pas ce qu’elle a fait. Comment elle aurait pu savoir qu’il allait recommencer ?

Jon Jon se mit à gueuler :

– Parec qu’il s’en est pris à sa propre fille ! Elle aurait pu s’en douter, non ? A moins que vous ne croyez que c’est la petite qui attire ce genre de détraqué ? Elle a été contaminée, c’est ça ? Vous la considérez comme une pestiférée ?

Personne ne dit mot.

Le père de Leigh se roula une nouvelle cigarette en tremblant.

– Nous, on n’a pas réfléchi plus loin. On voulait l’arracher des pattes de Harold, point barre, grogna-t-il.

Mandy prit le relais :

– Vous pouvez pas savoir comment c’était. Même nous, il a fallu qu’on déménage, c’est pour ça qu’on est venus habiter par ici. Il nous harcelait sans arrêt, on nous foutait des crottes de chien dans la boîte à lettres, y avait des taxis qui passaient devant la porte à n’importe quelle heure du jour et de la nuit. Pire, dès qu’on mettait le nez dehors, on se faisait insulter par sa putain de mère... Quelle vieille toupie, celle-là ! Un cauchemar ambulante. Ma fille était comme un zombie, elle mangeait plus, elle dormait plus. Même depuis sa table son mari arrivait à contrôler sa vie. Il en avait rien à foutre de ses filles, il s’en est servi pour emmerder sa femme. Alors elle a pris le fric et elle s’est tirée. On peut pas le lui reprocher, quand même !

Jon Jon en était malade.

– Personne n’ira le lui reprocher, mais elle aurait dû dénoncer les Thompson, c’est tout.

– Pour mettre les flics dans le coup ? Y avait pas mieux pour filer son adresse à Harold. Tu le sais bien, fiston. La plupart des poulets vendraient leur mère pour un coup de gnole, alors une adresse, tu parles ! Non, non, Harold l’aurait butée. Nous, on a fait du mieux qu’on a pu.

Jon Jon eut un rire cynique.

– Du mieux pour vous, c’est certain.

Il se leva.

– Allez, viens, Earl, j’étouffe dans cette piaule.

Il n’obtiendrait rien de plus, en tout cas pas en les interrogeant.

Une fois dehors, ils mirent en route le scanner qu’ils avaient dans la voiture et, à force de manips, finirent par entendre la voix de Mandy qui parlait sur son fixe. Ils auraient aussi bien pu l’écouter sur un portable. Et ils avaient vu juste : Mandy racontait à sa fille ce qui venait de se passer.

Ce scanner était vraiment un plus dans leur boulot : ça leur permettait d’avoir accès à toute sorte de réseaux : fréquences de la police, portables ou fixes, dans la mesure où il était sans fil – ce qui, de toute évidence, était le cas chez Mandy. Les demandeurs d’asile qui faisaient les chauffeurs clandestins s’en servaient pour court-circuiter les courses des taxis. Un vrai petit bijou, ce truc-là.

Après avoir écouté le récit de Mandy, sa fille lui répondit d’une voix altérée par la peur, mais sa mère la tranquillisa.

– *Non, non, ma chérie, ils étaient gentils, ces deux gars. Toute manière, je crois pas qu’Harold irait fricoter avec des noirs, tu le connais. Le grand, çui qui s’appelle Earl... ben, je vais te dire, ma grande, moi, je cracherais pas dessus. Pour la bagatelle, je veux dire !*

Les deux femmes se mirent à rire et Earl roula des yeux effarés.

– T’as fait une touche, mon vieux, s’exclama Jon Jon !

Il se contenta de hausser les épaules.

– *Maman, t’es vraiment une terreur !* répliqua Leigh.

Les deux femmes se remirent à rire.

– *Non, je suis sérieuse, il était craquant, ce gars-là.*

Et Mandy repartit d'un éclat de rire.

– *Dis-moi, maman, la petite Kira, tu crois qu'ils vont la retrouver ?*

– *Qu'est-ce que j'en sais, ma fille ? J'espère bien que oui. Que Dieu bénisse son petit cœur. Si tu savais comme elle ressemble à Caitlin ! Toute blonde, avec de grands yeux bleus.*

– *Pauvre petite chatte.*

– *Tu te rends compte, si ces salopards de Thompson sont dans le coup ? Franchement, j'aimerais pas être à leur place quand ces deux-là iront leur tomber sur le poil.*

Elle ne lui répéta pas les reproches de Jon Jon, mais ils étaient perceptibles, sous-jacents. Très vite, Leigh passa à autre chose.

– *Et toi et papa, ça va ?*

– *Ben oui, très bien, et toi ?*

– *Pas mal. On est restées à Pevensey Bay, pour profiter du dernier soleil. Je rentre dimanche. Les filles sont ravies, ici, et moi aussi, tu sais.*

– *Et la caravane ?*

– *Bof, un peu en désordre. Je sais pas à qui tu l'as louée la dernière fois, mais ils étaient pas trop soigneux, ces zigotos. Bon, t'en fais pas, j'ai fait le nettoyage de printemps. A propos, j'ai aussi rempoté tes plantes.*

– *T'as bien fait, ma chérie, merci. Je t'appelle demain.*

– *Merci, m'man, merci pour tout. Au revoir.*

A ces paroles lourdes de sens, Mandy ajouta tristement :

– *Je t'aime, ma chérie.*

Puis elle raccrocha.

Déjà, Earl cherchait à repérer Pevensey Bay sur la carte.

– *T'embête pas, j'en ai entendu suffisamment comme ça.*

– *On y va tout de suite ?*

Jon Jon secoua la tête.

– Non, on doit d’abord se dégouter un alibi.

Earl eut un haussement d’épaules.

– Comme tu veux.

– Ça te ferait plaisir que je trouve le numéro du portable de la mère, tant que j’y suis ?

– Va te faire foutre, Brewer, rétorqua Earl avec un grand sourire.

Pendant qu’ils roulaient, Jon Jon s’étonna :

– Comment ils ont pu empocher le fric, tout en sachant qu’ils laissaient ces salopards disparaître dans la nature ? Ma petite Kira...

Earl ralentit.

– Je le connais, le Rowe, et crois-moi, c’est pas du gâteau. Ils ont essayé de protéger les leurs, on aurait tous fait pareil. Ils ont raison pour les flics, tu sais, combien d’adresses ils nous ont refilé ces derniers temps ? Harold aurait réussi à retrouver Leigh grâce aux minutes du greffe ou aux dossiers du tribunal. Creuse-toi les méninges, Jon Jon.

– On voit bien que c’est pas ta petite sœur qu’ils ont agressée.

– Ma petite sœur à moi, c’est une vraie Miss Dynamite¹⁷ : bourrée d’amphète et la bouche gonflée au collagène. Aucun pédophile ne s’aviserait de s’approcher d’elle.

Mais il ne réussit pas à tirer un sourire à Jon Jon qui, pourtant, connaissait Renée pour l’avoir rencontrée à plusieurs reprises : à treize ans, elle en paraissait vingt-neuf.

– Trêve de plaisanterie, Jon Jon. T’es quand même pas certain que c’est les Thompson, si ?

– Pour moi, y a aucun doute.

– Et tu crois vraiment que, te connaissant, ils auraient agressé ta petite sœur ?

Jon Jon soupira.

– Ça veut rien dire, ils ont bien agressé une Rowe. Or, Harold Rowe n’est pas exactement le plus charmant truand enfermé derrière les

barreaux...

Earl opina.

– Un point pour toi.

Jon Jon se roula un splif, chose qu'il n'avait jusqu'ici jamais faite en public.

– Fais demi-tour, j'ai oublié quelque chose, ordonna-t-il.

Earl s'exécuta.

Mandy regardait un film à la télévision. Son mari leur servit deux grands verres de cognac : la soirée avait été mouvementée.

– Je me sens pas tellement fier de moi, Mandy. Et toi ?

– Moi non plus... Mais comment on aurait pu deviner ce qui allait se passer ? répondit-elle en secouant la tête.

L'idée qu'ils aient pu, d'une manière ou une autre, jouer un rôle dans la disparition d'une enfant lui était insupportable.

– Combien Thompson a donné à Leigh, déjà ?

– Vingt-cinq mille.

Il en avala son cognac de travers.

– Vérole ! Tu parles d'un paxon ! Je m'étais pas rendu compte que ça faisait autant !

Mandy eut un signe d'approbation.

– Cela dit, il s'en est tiré sans problème. Pour être honnête, je me suis même demandé, un moment, si elle avait pas tout inventé. Tu sais de quoi elle est capable, not' Leigh...

– Non, non, pas là, l'interrompit-elle. De toute manière, ça remonte à loin, toute cette histoire, elle était encore gamine.

– J'y ai jamais cru, si tu veux savoir, pas un instant, reprit-il après avoir bu une gorgée de cognac.

Oubliant son film, sa femme se retourna et plongea son regard dans celui de son mari.

– Mais qu’est-ce que t’es en train de raconter ?

Il eut un mouvement d’épaules qui fit plisser son gros ventre.

– J’ai interrogé Caitlin, elle m’a dit que Leigh lui avait indiqué ce qu’il fallait raconter aux gens.

– Evidemment, voyons ! Tu voudrais quand même pas que ta môme dise à sa fille de raconter n’importe quoi à n’importe qui ! Merde, alors ! C’est ta gosse et tu crois pas ce qu’elle dit !

– C’est bon, calme ta joie ! Mais faut être honnête, Mandy : elle nous en a raconté, des bobards, dans sa vie. Moi, j’ai rien remarqué qui clochait, c’est tout ce que j’ai à dire.

– Et alors ? répliqua Mandy, rageuse. Tu croyais peut-être qu’ils allaient faire leurs cochonneries devant tout le monde ? C’est ça que tu veux dire ?

– Non, tout ce que je dis, c’est : quand est-ce qu’ils auraient pu le faire, hein ? Elle vivait pas là, Leigh, que je sache. Enfin, je veux dire : c’étaient de simples visites et des balades au parc avec les gosses, et...

Mandy hochait la tête, consternée.

– Pourquoi tu l’as pas dit au gars qu’est venu nous voir, alors ? Si t’es si sûr que ça qu’ils étaient innocents et que ta propre fille est une fieffée menteuse, t’avais qu’à le leur dire ! Vas-y, explique-moi !

– Justement, parce que c’est *ma* fille, figure-toi.

Bang ! Un pavé fit exploser la fenêtre du living. Impuissants, Mandy et son mari ne purent que contempler un Jon Jon enragé qui commençait à bousiller leur voiture à coups de batte de base-ball.

– Allez-y, appelez les flics ! Ah, c’est vrai ! Chez vous, on n’appelle pas la police ! Même pour dénoncer les pédophiles et les assassins d’enfant ! hurla-t-il à travers les carreaux cassés.

Ils ne répondirent pas.

Il n’y avait rien à dire.

– Alors, t’es contente, maintenant ? murmura son mari.

Elle s'assit sur le canapé, jeta un regard circulaire autour de la pièce et fondit en larmes. Pourtant, comme l'avait prévu Jon Jon, ils n'appelèrent pas la police, ils n'étaient quand même pas cons à ce point-là.

C'était devenu une habitude : Joanie n'arrivait pas à s'endormir. Elle rampa hors du lit aussi doucement que possible afin de ne pas déranger Paulie et fila jusqu'à la cuisine pour se préparer une tasse de thé, arrosée d'une bonne rasade du scotch que Mary Brannagh lui avait apporté un peu plus tôt. C'était le seul alcool de la maison et elle le but avec gratitude.

Puis elle attrapa ses tarots, mêla les cartes d'un geste nonchalant et les disposa sur la table avant de les scruter comme si c'étaient des ennemies. Nuit après nuit, elle avait crevé d'envie de les consulter. Depuis que Mary lui avait dit que Kira se trouvait avec un type aux cheveux bruns, elle balançait entre l'espérance et le désespoir.

Même si c'était évident, même si pour tout le monde Kira était morte, l'idée de le voir inscrit dans les cartes la terrorisait. Elle engloutit une gorgée de thé tiédasse et, en dépit de son goût infect, elle se sentit revigorée. Soudain, posant sa tête sur son bras, elle se mit à pleurer. Doucement, elle ne sanglotait plus, comme au début, désormais ses larmes avaient un goût de frayeur et de culpabilité.

Jamais elle n'aurait dû laisser Kira sortir ce jour-là, mais c'est vrai qu'elle avait tellement de choses à faire qu'elle en avait baissé la garde. Depuis les embrouilles avec Monika, la pauvre petite avait erré de place en place, sauf quand elle se rendait chez Tommy. Seulement, lui aussi était sorti à ce moment-là.

Mais qu'est-ce qui lui avait pris de la laisser faire les boutiques toute seule ? Si ça se trouvait, maintenant sa petite avait froid quelque part, elle était fatiguée. Peut-être que quelqu'un la retenait prisonnière. A moins qu'elle ne soit enfermée dans un frigidaire, à moitié asphyxiée ?

Les possibilités étaient infinies et ces spéculations ne lui faisaient que du mal. Joanie se mit à gémir, brisant le silence mortel qui régnait dans l'appartement. Elle n'entendait même pas la musique tonitruante qui, d'habitude, jouait en fond sonore dans la cité. Qui sait, c'était peut-être par respect pour son deuil...

Etait-ce vraiment ce qu'elle était en train de vivre ? Le deuil de son enfant ?

Soudain, secouée par une soudaine nausée, elle plaqua sa main contre sa bouche pour empêcher toute cette horreur de se répandre dans la cuisine. Elle se dirigea en titubant vers l'évier et dégueula tripes et boyaux jusqu'à en avoir mal aux côtes.

Elle sentit une main lui caresser le dos.

C'était Paulie.

La nausée la reprit, il continua à la caresser tout en lui chuchotant des paroles de réconfort.

Mais Joanie ne l'entendait pas.

Elle n'entendait que sa petite Kira qui appelait sa maman, sa maman qui n'était pas là.

Chapitre 16

Little Tommy discutait avec un groupe de gens rassemblés au pied de l'immeuble. Cela faisait trois jours, maintenant, que Kira avait disparu, les investigations se poursuivaient, mais le découragement commençait à se faire sentir. Tout le monde, flics compris, recherchait à présent un cadavre plutôt qu'une petite fille vivante.

Cette quête avait soudé les habitants du quartier de manière inattendue, ils avaient un but commun : retrouver une fillette appelée Kira Brewer. La cité grouillait toujours de journalistes, à part les reporters de la télévision qu'un attentat à la bombe avait attirés au centre de Londres. Le quartier restait sur le qui-vive et, même si l'espoir de retrouver Kira vivante s'amenuisait, les résidents se réjouissaient de toujours faire la Une.

Contrairement aux médias, personne, ici, ne s'étonnait que la disparition de Kira les ait rapprochés. Dans la cité, on savait tout sur tout : chacun donnait sur l'appartement de son voisin. Tout le monde se connaissait, on savait qui aimait quoi, qui se droguait ou pas, qui couchait avec qui, qui était en taule et qui venait d'en sortir. On connaissait le nom et l'âge des enfants et des petits-enfants de tout le monde, la façon dont les logements avaient été conçus vous interdisait toute intimité. Construite dans les années soixante pour accueillir les habitants des taudis de l'East End, la cité était conforme aux normes de logement collectif établies par les autorités de l'époque. L'ensemble, totalement délabré, criait misère depuis si longtemps que les bâtiments semblaient n'être plus bons à rien qu'à être rasés.

Mais cette cité était la leur, et ils y vivaient du mieux qu'ils pouvaient avec leurs pauvres moyens. En les collant là, la municipalité les avait abandonnés à leur sort et, de ce fait, la vie du quartier était régie par un code tacite qu'ils respectaient tous.

Autre événement marquant : Monika s'était comme volatilisée. Personne ne s'était soucié de son absence jusqu'à ce que, en ouvrant le

Sun du jour, un voisin tombe sur sa photo. L'air affligé et modeste, elle y déclarait, en gros titre : « J'ai fait le tapin avec la mère de la disparue. »

Sur deux pages, l'article relatait d'abord sa rencontre avec Joanie, puis il donnait des détails sur Kira et rapportait la façon dont sa mère vendait ses charmes sur le trottoir et dans les salons de massage.

Même si aucun de ses propos n'était réellement mensonger, de l'avis général Monika n'aurait jamais dû utiliser la vie de Joanie pour se remplir les poches de cette façon-là. C'était tellement infect, une saloperie pareille, que plus jamais cette traîtresse ne pourrait même oser se montrer dans le quartier. En tout cas, pas sans se faire copieusement insulter. Dans leur cité, on était solidaires, et Monika avait franchi la ligne.

– Tu parles d'une salope ! Comme si Joanie en bavait pas assez comme ça ! s'exclama une voisine.

Laquelle avait eu pendant des années, faut-il le dire, des prises de bec quasi quotidiennes avec Joanie, en général à cause de ses gosses. Cela dit, vu les circonstances, la hache de guerre était enterrée.

– Elle l'emportera pas au paradis, cette Monika ! Après un truc pareil, plus personne voudra lui adresser la parole, ajouta-t-elle.

Tout le monde abonda dans son sens, puis le groupe se dispersa, chacun se hâtant de se procurer un exemplaire de l'article afin d'en discuter en famille ou avec des amis. Monika était grillée. Définitivement.

Car, malgré tout ce qu'on pouvait en dire, Joanie était une bonne mère, une mère exemplaire même, et ça, les gens ne l'oubliaient pas. On l'aimait bien, cette femme, et cette affection comptait beaucoup dans le quartier. Ici, on se serrait les coudes et Monika risquait de payer sa perfidie au prix fort.

Little Tommy remonta lentement chez lui. A peine entré, il mit de l'eau à chauffer, se versa du café soluble dans une tasse et étala sur la

table les journaux qu'il avait achetés. Il les parcourut en s'attardant sur les photos de Kira.

– Ma jolie petite princesse, fit-il à haute voix avant de se retourner, comme s'il s'attendait à la trouver debout à ses côtés.

L'eau commençait à bouillir quand il entendit frapper à la porte. En traînant les pieds, il alla voir qui c'était.

Ses pieds enflés étaient douloureux, il avait tant marché ces derniers jours qu'il en payait le prix. Il ouvrit la porte, les traits tirés, accablé par tout ce qu'il venait de vivre.

Jeanette se trouvait au commissariat où on l'avait emmenée après l'agression contre Karen Copes. Malgré l'absence de plainte, la police avait décidé qu'elle passerait la nuit au poste pour s'entretenir avec une assistante sociale : la petite était dans un état à la limite de l'hystérie. Mais bon, qu'est-ce qu'ils pouvaient y faire ?

« Allez donc vous faire foutre ! » avait-elle crié à l'assistante sociale. Jugeant inutile de se le faire dire deux fois, cette dernière avait quand même pris le temps d'ajouter une note au dossier de Jeanette. Cette adolescente de quatorze ans vivait avec un garçon qui en avait dix-huit et possédait, en prime, un joli casier judiciaire. La mère du garçon était alcoolique et, à eux deux, ils collectionnaient plus de condamnations que toute la Mafia réunie.

Pourtant, aux yeux de la loi, Jeanette était parfaitement libre de faire ce qu'elle voulait de sa vie. Si elle préférait habiter avec ces gibiers de potence, personne n'y avait rien à redire. Pire, Joanie ne pouvait même pas la reprendre contre son gré : la Charte des Enfants octroyait à Jeanette des droits auxquels sa mère ne pouvait s'opposer.

Baxter n'en revenait pas. Comment une ado pouvait-elle se mettre dans un pétrin pareil alors que sa petite sœur gisait probablement quelque part, assassinée ?

Pas question de prendre en compte sa crise de nerfs, ni l'acharnement de Karen Copes. Tout ce qu'il voyait, c'était une petite pute – voilà ce qu'elle était, comme sa mère. D'ailleurs, la famille entière vivait dans la fange. Les photos de cette petite maquillée à outrance lui avaient ouvert les yeux sur le fond de l'affaire : Kira Brewer était impliquée dans le business familial, et ce n'étaient pas les coups de fil répétés du commissaire principal qui pourraient y changer quelque chose.

– C'est toi qui as déposé ces photos chez le photographe ?

Jeanette secoua la tête.

– Naan. Pourquoi j'aurais pas laissé mon nom et mon adresse ? Mais enfin, creusez-vous le ciboulot ! Vous savez forcément qui les a déposées.

Manifestement, cette gamine pensait qu'il y avait un con dans l'affaire. Elle soupira, comme si elle s'ennuyait à mourir.

– Puisque je vous dis que c'était pour se marrer ! Je l'ai déguisée et j'ai pris des photos d'elle... Tu parles d'un crime ! C'est interdit par la loi, ça ? Première nouvelle !

Et ce disant, elle se laissa retomber contre son dossier. Elle était en petite jupe noire et top mini, la panoplie idéale pour séduire un petit caïd. Pour couronner le tout, ses cheveux étaient enduits d'une espèce de gel qui leur donnait un aspect gras et ses petites jambes maigres étaient couvertes d'estafilades, là où elle s'était coupée en les rasant ; aux pieds, elle avait de gros godillots, du genre sabots.

Côté maquillage, c'était la totale : visage tartiné d'une épaisse couche de fond de teint et de blush, paupières colorées, lèvres rose vif, bref, elle avait l'air d'une femme plus qu'avertie. Exactement comme l'autre, la petite Kira, sur les photos.

Ça lui fichait le cafard de voir cette gosse. Si elle ne marchait pas déjà sur les traces de sa mère, ça n'allait pas tarder. Les filles de prostituées finissaient hélas de la même façon que leurs génitrices : sur le trottoir. A croire que c'était une vocation.

– Donc, tu avoues que c'est toi qui as pris ces photos de ta sœur ?

Elle hocha la tête.

– Evidemment ! Mais je vois pas ce qu’il y a à avouer. Prendre des photos, c’est pas interdit, que je sache !

– Ce genre-là, si !

Et il planta son doigt, tel une lame de couteau, sur les clichés.

Jeanette leva les yeux au ciel :

– Mais vous voyez le mal partout ! C’est *vous* qui avez l’esprit mal tourné, je les ai prises pour faire plaisir à Kira, ces photos. Elle adorait se faire belle, se déguiser, se maquiller. Comme toutes les gamines ! Bon, alors, je peux partir maintenant, s’il vous plaît ?

– Où se trouvait cette pellicule, la dernière fois que tu l’as vue ?

– Dans la chambre de Kira ! Je parie que c’est elle qui l’a déposée chez le photographe, elle était la seule à pouvoir la porter. Bon, je peux partir, oui ou non ?

Pour elle, l’entretien était terminé. Quelle arrogance ! Ils étaient tous pareils, décidément ! A croire qu’ils en avaient bu au robinet ou même direct, au sein de leur mère.

Baxter fut contraint de la laisser partir : il n’avait strictement rien à lui reprocher.

En ouvrant la porte, Tommy vit Jon Jon et Earl debout sur son paillason.

Son sourire se mua en grimace de terreur quand Jon Jon l’attrapa au collet et le propulsa dans le living en le cognant contre les murs du couloir. Tommy s’écroula à quatre pattes sur le sol.

– Tu dois bien te douter de ce qui nous amène, non ?

Tommy resta muet. Les coups lui avaient coupé le souffle, mais, surtout, il avait compris, et ça se voyait dans son regard.

– Qu’est-ce que t’as fait à ma sœur, salope !

Jon Jon avait parlé à voix basse, sans crier, afin de mieux l'intimider. Il lui décocha quelques coups de pied rageurs dans le lard. En sentant la pointe de sa chaussure s'enfoncer dans cette masse molle, il vit rouge. Ce gros porc se foutait de sa gueule ! Il baissa les yeux vers sa face de lune : pas de doute, ce paquet de graisse avait le culot de le narguer.

– Vous avez cru vous en tirer, hein, toi et ton salopard de père ! Mais je suis au courant pour Caitlin, j'ai vu sa grand-mère, elle m'a tout raconté.

En l'entendant mentionner la fillette, Tommy blêmit.

– C'était pas vrai, j'te jure, Jon Jon ! La gosse a menti. Je ne l'ai jamais touchée !

Il était terrifié.

Jon Jon le souleva, non sans mal, et lui cracha à la figure.

– Dis-moi exactement ce qui s'est passé ou je te fais la peau, tu m'entends ?

Earl, qui les observait, dit doucement :

– Vas-y, Jon Jon, saigne-le ! Achève-le, ce fumier.

En tournant la tête, Jon Jon se rendit compte que Tommy s'était évanoui de terreur.

– La peur, ça fait toujours cet effet-là, commenta Earl d'un ton sagace.

Jon Jon passa dans la cuisine. La bouilloire fumait encore, il la ralluma. Dès que l'eau fut chaude, il la porta dans le salon et déversa tout le contenu sur le ventre et l'entrejambe de Tommy.

Celui-ci ne portait qu'un pantalon de coton et une chemise légère. Instantanément ranimé par la brûlure, il rouvrit les yeux et se mit à hurler de douleur.

– Et maintenant, dis-moi ce que je veux savoir ! fit Jon Jon en tendant la bouilloire à Earl. Toi, remets ça à chauffer, tu vas voir comment je vais l'ébouillanter, cet enfoiré !

Tommy le regarda, épouvanté.

– Pitié, Jon Jon, je t'en supplie...

– Ça fait mal, hein, sale pédé ? Qu'est-ce que t'as fait à ma sœur ? Elle t'a supplié d'arrêter de lui faire mal ? Hein ? Réponds !

Tommy secoua la tête, muet de terreur.

– Elle est morte, c’est ça ?

Jon Jon lui flanqua son poing dans la figure.

– Où est ma petite sœur ? Tu vas me le dire, oui ?

Tommy sanglotait, la figure ruisselante de morve, de larmes et de salive.

– J’en sais rien, je le jure... Demande à mon père... C’était lui... Pas moi...

Il délirait, fou de douleur.

– C’est lui qui aime les petites filles... Pas moi ! Pas comme ça ! C’était pas moi...

Malgré la douleur et le désespoir, il s’efforçait de convaincre Jon Jon.

– Où est ma sœur ? Qu’est-ce que t’en as fait ?

Tommy délirait presque.

– Je ne sais pas ! Je te le jure sur la tombe de ma mère !

Ses paroles, entrecoupées de sanglots, étaient devenues presque inintelligibles. Jon Jon lui décocha un regard glacé.

– Elle était si douce, si mignonne. Ma petite Kira...

Ses hurlements lugubres devenaient hystériques.

– Je l’aimais ! Je l’aimais tellement ! Comment j’aurais pu lui vouloir du mal ?

Quand ses paroles percutèrent le cerveau de Jon Jon, les coups se mirent à pleuvoir. Il s’acharna sur Tommy comme un possédé, jusqu’à n’en plus pouvoir.

– Ah ! tu l’aimais, hein ? Eh ben, tiens, vas-y, prends ça !

Il haletait, à bout de souffle.

– Je vais vous massacrer, ton père et toi, espèces d’ordures !

Mais il était trop tard pour menacer Tommy.

Il ne pouvait plus rien entendre.

Avant de partir, Jon Jon lui vida la deuxième bouilloire d'eau bouillante sur la figure et lui cracha dessus.

Earl prit le volant et ils foncèrent chez Della en vomissant les tueurs d'enfants. Maintenant qu'il savait que sa sœur était morte, Jon Jon versait des torrents de larmes, comme si, une fois les vannes ouvertes, il se trouvait incapable de les refermer. Il ne restait qu'une chose à faire : retrouver le corps.

Comment ne plus penser à elle, à sa terreur, à la douleur qu'elle avait dû éprouver ? Jon Jon n'en pouvait plus, torturé par les images atroces qui lui défilaient en boucle dans la tête.

Dire qu'il avait lui-même ouvert sa porte à celui qui l'avait abusée.

Tout était de sa faute, il en était persuadé.

Mais jamais il n'irait chez les flics, c'était une affaire personnelle, et il allait la régler tout seul, à sa manière.

Mrs Carling, la voisine de Tommy, attendit qu'ils soient partis pour prévenir la police. Mais, même alors, elle le fit anonymement. Ne jamais se mêler des affaires de Jon Jon quand il était sur le sentier de la guerre : voilà la décision qu'elle avait prise le samedi précédent, et elle s'y tiendrait, coûte que coûte.

Après avoir rendu visite à Patricia, Della et Joseph s'étaient arrêtés pour déjeuner à Upminster. Della était rassurée : Joseph l'avait convaincue que son accrochage avec Tommy était d'ordre strictement familial. A l'en croire, son fils était jaloux qu'il soit venu s'installer chez elle, pourtant, ce n'était pas du tout l'impression qu'elle s'était faite de Tommy. Au contraire. Comme elle le répétait à Joseph pour la énième fois, son fils avait même plutôt l'air ravi.

Mais autre chose l'inquiétait : la disparition de Kira risquait d'avoir des conséquences sur leur existence. A preuve, la police était déjà venue poser des questions à Joseph. Il était normal qu'on interroge tous ceux qui connaissaient la fillette, mais n'empêche, ça la travaillait. Même si ça

horripilait Joseph, elle ne pouvait s'empêcher d'y faire allusion. Une affaire aussi effroyable, on pouvait quand même en parler, non ?

– Tu crois, toi, que Kira connaissait son kidnappeur ?

Joseph avala une gorgée de bière et ne répondit pas. Chez Patricia, déjà, il avait refusé d'en discuter. Pourtant, sa fille n'avait fait preuve que de curiosité, rien de plus. Après tout, Joseph était bien placé pour avoir des infos sur cette monstrueuse affaire, et voilà qu'il restait là, planté sur sa chaise, muet comme une carpe empaillée. Bon sang de bonsoir, Tommy devait bien la connaître, la petite, puisqu'il était son baby-sitter ! Alors, qu'est-ce qu'il en disait, de cette histoire ? Mais Patricia avait fait chou blanc, Joseph avait refusé catégoriquement de se joindre à leur conversation.

Pire, il avait emmené ses petites-filles au parc en les laissant bavarder toutes les deux. A présent, il se tenait devant elle comme si de rien n'était.

Il avait l'air bizarre...

– Alors, Joe, tu me réponds ?

Il secoua la tête.

– J'ai pas envie d'en parler. C'est trop affreux, il vaut mieux ne pas y penser.

Il y avait du vrai là-dedans, même si elle ne s'estimait pas satisfaite. Comme son ex-mari, Joseph allait découvrir de quoi sa nouvelle compagne était capable quand ça la chatouillait.

– On jurerait bien que tu as quelque chose à cacher...

Il la fusilla du regard, sa pinte à mi-chemin des lèvres.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Della haussa les épaules d'un air indifférent, puis lâcha d'un ton sarcastique :

– A toi de voir ! Mais bon, n'importe qui, n'importe qui de *normal*, je veux dire, s'intéresserait à cette histoire. Mais pas toi...

Il répondit, railleur :

– Alors, comme ça, le fait que j’aime pas les ragots fait de moi un suspect, c’est ça ?

Garder un semblant de bonhomie, d’accord, mais il fallait pas pousser. Comme il aurait aimé lui baffer ses grosses joues, lui arracher ce petit air suffisant de la figure !

Della eut un nouveau haussement d’épaules.

– Prends ça comme tu veux...

Elle, elle cherchait la bagarre, la vraie. Enfin, ce type allait voir ce qu’elle avait dans le ventre !

Joseph avala une gorgée de bière.

– Tu veux me faire plaisir, Della ?

Il avait parlé d’une voix calme et gentille, elle hocha la tête.

– Ferme ta grande gueule !

La tronche qu’elle faisait ! Ça valait bien une engueulade.

– Comment oses-tu ? chuchota-t-elle.

Ils étaient dans un pub, il valait mieux ne pas se faire remarquer.

– C’est bon, Della, sortons. On va pas s’engueuler ici.

Il acceptait donc une explication entre quatre yeux dans la voiture ? Quel changement ! Jusqu’ici, c’était toujours elle qui avait tenu les rênes.

Elle était à peine assise à côté de lui qu’elle reprit la conversation là où elle l’avait laissée, ils n’étaient même pas encore sortis du parking.

– J’arrive pas à mettre le doigt dessus, mais il y a un truc qui me chiffonne dans tout ça...

Tout à sa manœuvre, Joseph resta muet, mais, dès qu’ils furent lancés sur la route, il lança :

– Ah ouais ? Eh ben, t’en as de la chance, Miss Je-Sais-Tout. C’est toi, la psy de service ?

Le Joseph qui parlait lui était inconnu, elle ne savait comment le prendre.

– A propos, il est mort de quoi, ton mari ? D’une crise d’ennui fatale ?

Le sarcasme fit mouche.

– Non, mais de quel droit, Joseph Thompson...

Il leva la main pour la faire taire et, miracle, elle obtempéra.

– De quel droit ? Mais parce qu’il n’y a pas moyen d’en caser une ! T’as aucune idée de ce que j’endure, je la connaissais, cette gamine... très bien, même. Elle venait nous voir, mon fils et moi. Je l’aimais beaucoup.

Il avait la voix brisée par l’émotion. Mon Dieu, qu’avait-elle déclenché ? Il parlait avec des tels accents de sincérité...

– Ecoute, Joe...

– Ah non, pas de ça, Della ! Cette fois, je ne jouerai pas le mauvais rôle... La chieuse, ici, c’est toi !

D’accord, c’était l’hôpital qui se moquait de la charité, mais bon, pour ce qu’il en avait à foutre...

– J’en ai ma claque, je rentre chez moi retrouver mon p’tit gars.

La sonnerie du portable fit diversion et Della prit l’appel. Du coin de l’œil, il la vit se décomposer en écoutant son correspondant.

– C’est pas vrai ! dit-elle d’une voix aiguë.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Little Tommy s’est fait agresser. Il est à l’hôpital, dans un état critique.

Joe ralentit brusquement, à la surprise des automobilistes qui le suivaient.

– Qui a fait ça ?

Il se gara devant un porche pour dégager la chaussée et resta immobile plusieurs minutes, le regard fixe. Puis, passant le bras devant Della, il lui ouvrit la portière.

– Descends !

– Quoi ?

– T’as très bien entendu, Della ! Sors de cette voiture !

Quelque chose dans sa voix impressionna tant Della qu’elle obéit sans mot dire. Joe redémarra en trombe, en la plantant sur le trottoir.

Patricia mit un bon moment à comprendre pourquoi sa mère sanglotait si fort à l'autre bout du fil.

Pour un peu, Baxter aurait demandé sa mise à la retraite anticipée. La récente agression de Little Tommy Thompson avait scandalisé l'opinion et toute la presse en faisait ses choux gras. Mais il y avait pire. Alors que le coupable était connu de tous, la clientèle du pub était prête à jurer comme un seul homme et la main sur le cœur que Jon Jon était bien avec eux au moment des faits.

L'inspecteur vérifiait également la véracité des rumeurs sur une éventuelle implication de Tommy dans une précédente affaire de mœurs. Ses hommes avaient entré son nom dans le fichier national des délinquants sexuels, mais jusqu'ici, les recherches s'étaient révélées infructueuses. Pourtant, cette rumeur n'avait pas été perdue pour tout le monde. La preuve, Tommy était entre la vie et la mort dans le service des grands brûlés de Billericay Hospital. Baxter, lui, en avait pris pour son grade. Enfin, si on peut dire...

Pour tout arranger, Joseph Thompson s'était évaporé dans la nature. Alors, de deux choses l'une : soit il avait quelque chose à se reprocher, soit il avait peur de se retrouver dans la même situation que son fils. La question resterait en suspens tant qu'on ne l'aurait pas retrouvé.

En jouant les justiciers solitaires, Jon Jon n'avait facilité la tâche de personne et, pourtant, pour les gens du quartier, il était devenu un véritable héros.

Mais d'abord, il fallait l'arrêter. On verrait bien ensuite...

Non, non et non, Joanie refusait d'admettre ce que lui disait son fils. Non, c'était impossible, elle n'avait pas introduit chez eux l'homme qui avait provoqué la perte de sa fille.

– M'enfin, maman, puisque je te le dis ! C'est un sale pédophile ! Comme son père ! On les a accusés d'avoir tripoté une gamine et ils ont payé la mère pour qu'elle la boucle. Elle était mariée avec un salopard qui lui foutait sur la gueule et qui est en taule, mais elle voulait s'en débarrasser, et elle a pu faire grâce au fric. En ce moment, j'essaye de la retrouver, cette salope. Quand ce sera fait, je saurai exactement ce qui s'était passé. Mais un des Thompson sait où est Kira, enfin, où est son c...

Il se tut avant d'avoir prononcé le mot « corps », mais Joanie avait compris. C'était bizarre, elle n'arrivait même plus à pleurer, comme si elle avait épuisé toutes ses réserves de larmes. Ou qu'elles s'étaient taries.

Elle se versa un verre de vodka et l'avalala d'un trait. Puis elle partit s'enfermer dans sa chambre, la bouteille à la main.

– C'est pas ça qui risque de t'aider, m'man !

Jon Jon se mit à pleurer.

Joanie ouvrit sa porte, le regarda et laissa tomber :

– T'as une meilleure idée ?

Elle avait renoncé, c'était évident. Jon Jon regarda autour de lui. Tout le foutoir qu'elle gardait dans son placard était étalé par terre ; elle avait tout passé en revue avant son arrivée pour se remémorer les moments heureux avec ses gosses, les grandes fiestas imaginaires qu'ils aimaient tant. Elle s'était réfugiée dans ses souvenirs, comme chaque fois qu'elle avait besoin de se remonter le moral. Un tas d'objets dérisoires, voilà ce qui lui restait de sa vie ! Quelle tristesse. Cette femme à l'existence bien remplie, mère de trois enfants, se retrouvait avec quelques pauvres souvenirs de pacotille en guise de consolation.

Il se laissa tomber à genoux, ramassa une pelle à gâteau en argent et, la serrant contre sa poitrine, se remit à chialer comme un môme.

Little Tommy Thompson était dans un état critique. Victime de brûlures graves, il avait également été sauvagement frappé. Du service, on savait maintenant qu'il s'agissait d'un délinquant sexuel ; même les infirmières qui, jusque-là, avaient compati à son sort avaient du mal à le toucher. Le visage de cette enfant était gravé dans toutes les mémoires.

Comment regarder cet homme soupçonné d'être impliqué dans sa disparition sans se demander si elles ne s'acharnaient pas à sauver son assassin ?

Le policier assis à son chevet voyait les choses différemment : si Jon Jon Brewer ou un de ses potes se pointait à l'hosto pour finir la besogne, il se ferait un devoir de regarder ailleurs. Cette masse de chair qui passait pour un être humain pouvait bien crever dans des douleurs atroces. Il ne méritait rien d'autre.

A en croire les rumeurs, c'était Little Tommy le coupable. Ou son père, peut-être. A moins qu'ils n'aient fait le coup à deux...

La presse s'intéressait de près à la légèreté de la police qui avait négligé les accusations de pédophilie portées par les voisins de la famille. La disparition si opportune de Joseph Thompson confirmait les soupçons : il y avait bien quelque chose de pas net dans cette famille.

Quant à Little Tommy, seule la morphine lui permettait d'oublier ses brûlures. Il était parti, ailleurs, très loin. S'il s'en sortait, il ne lui resterait qu'une seule perspective : celle de la prison à vie.

A condition que ses codétenus la lui laissent sauve.

Chapitre 17

Baxter poussa un profond soupir. Il avait lu, relu et épluché les articles sur l'affaire et cette enquête lui donnait la nausée. La presse se déchaînait, lui-même en prenait plein la gueule de tous les côtés.

Quel connard, ce Jon Jon Brewer ! Mais qu'il aille donc se faire foutre !

Eh oui, Brewer était devenu un héros national. Tout le monde le savait coupable, mais comme personne n'arrivait à le prouver, ça spéculait bon train dans les chaumières – les Anglais adorent ça... Et lui, Baxter, il devait se contenter de limiter les dégâts. En inculpant Jon Jon, il risquait de déclencher la vindicte populaire.

Si seulement il avait pu rentrer chez lui et se foutre au lit pour, surtout, ne jamais se réveiller !

Joanie Brewer devait sans doute ressentir exactement la même chose, mais pour des raisons différentes, bien sûr.

Monika était dans son élément. Ses allégations pernicieuses s'étant vérifiées, Jon Jon avait joué les justiciers et flanqué à Tommy une raclée dont ce gros salaud n'était pas prêt de se remettre.

Elle buvait tranquillement son café quand elle entendit frapper à sa porte.

– Bethany ! Va ouvrir !

Elle n'avait plus rien à craindre des voisins, maintenant que Jon Jon lui avait donné raison. Oui, Monika était devenue une héroïne, ou tout comme. Son nombrilisme absolu ne connaissait plus de bornes.

En reconnaissant la visiteuse, Bethany faillit prendre ses jambes à son cou.

– M'man, c'est Joanie Brewer ! fit-elle, incapable de la regarder en face.

Enfin ! Monika jubilait. Aucun doute, Joanie venait lui présenter des excuses qu'elle était tout à fait prête à accepter. Après tout, elles avaient été amies pendant des années ; même Joanie avait droit à l'erreur.

– Eh ben, qu'est-ce t'attends pour ouvrir la porte ? Tu crois qu'elle va passer à travers ?

En temps normal, ce genre de connerie aurait fait rigoler Bethany mais, depuis la disparition de Kira, la petite était dans un état dépressif chronique. A la différence de sa mère, elle avait mal vécu cette tragédie et restait scotchée nuit et jour devant Sky News, comme si le drame la concernait personnellement. Complètement morbide, cette pauvre gamine !

En accueillant Joanie, Bethany sentit son cœur se serrer. La mère de sa copine avait pris un sacré coup de vieux, elle avait l'air complètement cassée. Négligée, mal coiffée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

– Salut Joanie ! Comment va ? lança Monika d'une voix aimable et chaleureuse, l'air de rien.

Comme si elle n'avait jamais trahi sa seule et unique amie.

Joanie opina de façon quasi imperceptible.

– Un petit thé ?

Joanie secoua lentement la tête.

– T'aurais pas un truc plus costaud ?

Même sa voix semblait éteinte, éraillée, comme morte. Monika lui servit un double Bacardi allongé d'un trait de Coca.

– Tiens, ma cocotte, colle-toi ça dans le gosier !

Après s'en être avalé une bonne lampée, Joanie se percha au bord du canapé.

– Dis donc, ma pauvre Joanie, t'as plus que la peau sur les os !

Devant son regard indifférent, Monika poursuivit :

– Ça te va bien, ma grande, ça te rajeunit...

Comment supporter ce bavardage inepte ? Il n'y avait que Monika pour lui parler de sa ligne dans un moment pareil. Mais on la connaissait : le pistolet sur la tempe, elle aurait voulu savoir si elle avait un gros cul, alors...

– C'était des mensonges, les salades que t'as racontées sur Tommy ?

Monika resta interdite. Elle s'attendait à tout, sauf à ça.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? rétorqua-t-elle, offensée.

– Une seule chose : quand t'as dit que Tommy était pédophile, t'avais tout inventé ?

Joanie la scrutait d'un œil dur. Attention, fallait faire gaffe où elle mettait les pieds.

– Dis-moi la vérité !

Piquée au vif, Monika se rebiffa.

– Moi ? Mais j'ai rien inventé du tout ! Bon, j'ai peut-être un peu exagéré, mais avoue-le, je ne m'étais pas trompée !

Elle se drapait dans sa dignité.

– Tu sais ce que t'as fait, Monika ? Tu te rends compte de ce que t'as provoqué ?

La conversation prenait un tour qui n'était pas du goût de Monika.

– Ils ont embarqué Jon Jon et ils vont tout lui coller sur le dos.

Joanie vida son verre d'un trait.

– Déjà qu'ils l'avaient dans le collimateur, et ben, grâce à toi, maintenant, ils ont de quoi l'envoyer au trou.

Elle était au bord des larmes.

Quand ils avaient demandé à Jon Jon de les suivre au poste, Joanie avait cru que son cœur s'arrêtait de battre. C'était sûr, ils allaient le coffrer. Depuis le temps que Baxter en rêvait, il n'allait pas se priver, la chance ne dure pas éternellement. Depuis la disparition de Kira, sa famille se désagrégeait.

Joanie pointa l'index sur son ancienne amie.

– J’ai rien dit quand t’as balancé à la presse qu’on faisait le trottoir ensemble, d’ailleurs j’m’en foutais, puisque c’était vrai... Mais ce truc-là, je ne te le pardonnerai jamais ! S’ils me prennent mon fils, j’aurai plus personne. Et cette fois-là, c’est *toi* que je viendrai chercher ! T’imprimes ? Et t’inquiète, Jon Jon sera pas là pour me retenir !

Inutile de se le faire dire deux fois. Monika retrouvait la Joanie d’antan, celle à qui il valait mieux ne pas trop se frotter quand on l’emmerdait. La Joanie capable de piquer une rage si on s’en prenait à une copine, à un enfant ou à elle-même. Monika devait se sortir de ce mauvais pas, et vite.

– M’enfin, le coupable, c’était bel et bien Tommy, non ? Tout le monde le sait maintenant !

Joanie eut un haussement d’épaules.

– Ben voyons ! C’est ça, tout le monde le sait ! Figure-toi que plus jamais je ne pourrai croire Lorna ou sa cousine, ni toi, d’ailleurs ! Vous n’êtes qu’une bande de sales menteuses !

Joanie la fusilla du regard.

– Tu racontes des salades en permanence, Monika. Mentir, c’est la seule chose que tu sais faire. Maintenant, à cause de toi, mon fils est dans la merde, il risque d’en prendre pour des années. Si jamais ça arrive, dis-toi bien que chaque instant de ma vie je le consacrerai à te le faire payer, et d’une manière que tu peux même pas imaginer.

Sur ce, elle se leva.

– J’ai déjà perdu un de mes gosses, Monika, et si je devais en perdre un autre...

Elle laissa sa phrase en suspens.

– Mais ça risque pas, Joanie ! Jon Jon est un héros, il est intouchable. La police n’irait se risquer à l’arrêter, vu le service qu’il leur a rendu. Tu sais, les pédophiles, les flics peuvent pas les encaisser plus que nous.

Joanie soupira.

– Monika, toute notre vie on leur a fourni de la chair fraîche, mais nous, on était trop connes pour s’en rendre compte. T’as qu’à penser au nombre de gamines qu’on a vu défiler. On n’était pas mieux que les

macs, jamais on n'aurait jamais dû accepter ça. Le cul, voilà ce qui se cache derrière tout et n'importe quoi dans ce pays, pourtant, question pognon, on a toujours été les dernières à palper...

Monika ne voyait absolument aucune logique dans ce que disait Joanie. La douleur la poussait à se reprocher des trucs sur lesquels elle n'avait jamais eu aucune prise. La pauvre nana perdait la boule.

– Mais ça n'a rien à voir avec nous, ni avec ce qu'on fait !

Elle s'efforçait, à sa façon, de calmer son amie, de lui faire comprendre leur impuissance.

– Ben voyons ! Pourquoi on a la poisse, alors ? Hein ? Nous toutes, autant qu'on est. Réfléchis, Monika ! Pour une fois dans ta vie, cesse de te voiler la face !

– M'enfin, t'entends ce que tu dis, Joanie ?

– Oh, et puis, va te faire foutre, Monika ! Arrête de jouer les copines ! T'as aucune idée de ce que c'est, tu saurais même pas les reconnaître si t'en avais une. Franchement, tu crois pas que tu ferais mieux de t'occuper de tes mômes ? Regarde ta gamine, elle est malheureuse, elle est trop grosse, ta Bethany ! A croire que tu t'es fait cloner ! La pauvre, elle finira comme toi. Que Dieu la protège. T'es qu'une merde, Mon, une vraie merde. Tu vaux pas une branlette, et tu le sais. Pour la dernière fois, je te préviens, fais gaffe à tes fesses !

Et elle prit la porte, laissant Bethany regarder d'un œil éteint Monika beugler des insanités contre cette infâme salope, sa soi-disant copine.

La gamine n'en laissait rien paraître, mais le remords la rongait.

Elle avait menti à la police. Elle avait menti à tout le monde.

Qu'est-ce que ça changeait, puisque, de toute manière personne, ne faisait attention à elle ? Surtout pas sa mère qui, pourtant, aurait dû être la première à sentir que quelque chose clochait. Si ça avait été Kira, Joanie l'aurait immédiatement flairé.

Elle disparut dans sa chambre et s'envoya une gorgée de Bacardi Coca. Tous les matins, ni vu ni connu, elle puisait dans le stock de sa mère et se préparait son mélange, Monika étant persuadée qu'elle avait tout éclusé

la veille au soir. L'alcool lui faisait du bien, ça la réchauffait de l'intérieur et, pendant quelques instants, elle en oubliait sa solitude et sa culpabilité.

En ressortant de sa chambre, elle découvrit que sa mère était partie sans même lui dire au revoir.

Mrs Carling avait un dilemme.

Elle avait vu Kira traîner devant les boutiques, le samedi où elle avait disparu, mais elle n'en avait parlé à personne. La gosse était avec cette petite traînée de Bethany, elle les avait vues, mais comme elle n'était pas du genre à se mêler des affaires d'autrui, à part pour cancaner, Mrs Carling avait gardé cette précieuse information pour elle.

Présumant que la petite finirait par réapparaître, elle avait décidé de tenir sa langue puisque les Brewer étaient concernés. Il faudrait être fou pour frayer avec ces gens-là, il n'y avait qu'à voir ce qui était arrivé à Little Tommy. Toutefois, il fallait être juste, Joanie n'était pas une mauvaise femme, elle faisait de son mieux et ce n'était pas une tâche facile, vu le fardeau que le Bon Dieu lui avait collé sur le dos. En tout cas, son linge était plus blanc que blanc, et c'est à ça que Mrs Carling jugeait les gens : un, à la couleur de leur lessive ; deux, à la propreté de leurs couloirs.

Mais voilà, la petite semblait avoir vraiment disparu, et sa conscience commençait à la torturer. Ce pauvre Tommy était à l'hôpital, c'était n'importe quoi. Bon, elle ne pouvait tout de même pas aller à la police, en tout cas pas à cette heure-ci. C'était certain, Tommy et son père devaient être coupables, puisque tout était contre eux. Quoi qu'elle dise ou fasse, de toute façon, ça ne changerait rien, d'ailleurs, elle n'était pas sûre à cent pour cent d'avoir vu les gamines monter dans cette voiture...

De ce fait, elle avait décidé de garder ça pour elle, convaincue de faire pour le mieux. En outre, comme Tommy et son père allaient se faire inculper, ça mettrait un point final à toute cette histoire. A quoi ça servirait de se mêler d'une situation qui ne pouvait qu'être explosive ?

Elle se refit une tasse de thé. Allez, ce soir, elle irait au bingo, ça lui changerait les idées.

Assis face à Baxter, le visage fermé, Jon Jon avait la tête de quelqu'un qui a décidé de garder un secret coûte que coûte.

– J'ai passé la journée au Ship and Shovel, inspecteur, vous le savez. J'ai trente témoins qui l'ont juré sur l'honneur. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? L'attestation d'un magistrat ? C'est pas un endroit qu'ils fréquentent beaucoup, si vous voyez ce que je veux dire...

Il avait le sourire aux lèvres et Baxter crevait d'envie de le lui ôter une bonne fois pour toutes.

– Vous vous entendiez comment, Tommy et toi ?

Jon Jon répondit d'un haussement d'épaules, mais il avait de plus en plus de mal à conserver son vernis d'innocence.

– Très bien. Mais j'étais loin de me douter qu'il était pédophile !

– Pédophile ? Mais d'où tu tiens ça ? On a fait une enquête approfondie, ça n'a rien donné.

Jon Jon se fendit d'un nouveau sourire.

– Sauf votre respect, inspecteur, vous seriez pas foutus de repérer Hubble s'il se posait sur le marché de Roman Road...

– Ecoute-moi bien, Jon Jon...

Ce dernier secoua la tête, ses dreadlocks en tremblèrent d'indignation.

– Non ! Faites chier ! Maintenant, c'est vous qui allez m'écouter ! Ma sœur est quelque part dans la nature, morte, sans doute, à l'heure qu'il est, et vous avez le culot de m'interroger *moi*, parce qu'une saloperie de pédophile s'est fait agresser ? Mais vous rigolez ou quoi ? Dommage que vous n'ayez pas mis autant d'énergie à la rechercher ! Il vous a fallu des plombes avant d'intervenir. Mais voilà... c'était juste une Brewer, et les Brewer, vous en avez rien à foutre, hein ! C'est rien que de la racaille...

Il se passa une main sur la figure, il transpirait légèrement.

– Les journalistes nous tannent, ils veulent qu'on parle, ces charognards. Jusqu'ici, on a toujours refusé. Mais je le ferai si vous continuez à me faire chier, si vous faites pas votre boulot ! C'est quand même pour ça qu'on paie des impôts, non ? Vous allez la retrouver ma petite sœur et découvrir ce qui lui est arrivé ! Elle n'a que onze ans et elle a disparu ! Sa photo est partout, dans les journaux, à la télé et, malgré ça, personne ne l'a vue. Et vous, qu'est-ce que vous foutez ? Vous recherchez Joseph Thompson ou vous harcelez ma famille ?

Baxter soupira. Son ulcère le lancinait. Il avait l'impression qu'on lui filait des coups de couteaux dans le ventre et, pour ne rien arranger, il était persuadé que ce garçon ne disait pas faux.

– Tu ne peux pas te faire justice toi-même, Jon Jon.

– C'est ce que j'ai fait, peut-être ? Ben non, quelqu'un d'autre s'en est chargé à ma place. Franchement, inspecteur, si on laissait faire la police, cette ordure serait tranquillement chez lui, à mener sa petite vie merdique.

A nouveau, Jon Jon se passa une main sur la figure, incapable de cacher son agitation.

– Et vous avisez pas de venir me bassiner avec la justice. Vos conseils, vous pouvez vous les foutre où je pense. Depuis des années, vous essayez de me coincer ! Quoi qu'on lui ait fait, cet enfoiré ne l'a pas volé, et j'espère que son père, lui aussi, va récolter ce qu'il mérite.

Baxter se carra contre son dossier et considéra Jon Jon un long moment avant de laisser tomber :

– Je peux te faire confiance, Jon Jon ?

Ne sachant trop que faire, le jeune homme resta silencieux. Baxter savait qu'il mordait la ligne, mais ce garçon devait être mis au courant. C'était un gars intelligent, réglo, même, à sa façon.

Il posa un dossier devant Jon Jon et lui dit calmement :

– Je vais aller te chercher une tasse de thé. Si tu profites de mon absence pour consulter ce dossier, qu'est-ce que je peux y faire, moi ? J'aurai rien vu puisque je serai pas là.

– Et pourquoi j'aurais envie de l'ouvrir, ce dossier ?

Baxter haussa les épaules.

– Par curiosité ?

– C'est un vilain défaut, non ?

– Qui n'a jamais tué personne, Jon Jon.

Il se leva.

– Avec du sucre et du lait, ton thé ?

Jon Jon hocha la tête et le suivit des yeux. Quoique fasciné par ce dossier, il hésitait : Baxter était capable de lui tendre un piège. Mais la curiosité finit par l'emporter et il ouvrit la chemise. Elle ne contenait qu'une feuille de papier : un extrait du dossier médical de Tommy Thompson.

Il parcourut lentement le rapport, puis le relut une seconde fois avant de refermer le dossier. Ensuite il se leva et s'empressa de sortir. Lorsque Baxter revint avec le thé et qu'il trouva la pièce vide, il eut un sourire. A son tour, il relut le rapport.

Il en ressortait que Little Tommy Thompson était incapable d'avoir des rapports sexuels avec qui que ce soit. Son appareil génital ne s'était pas pleinement développé et le traitement qu'il suivait pour stabiliser son obésité avait encore réduit ses capacités.

Bien sûr, cela ne l'empêchait pas de penser au sexe, mais ça prouvait qu'il était incapable de passer à l'acte. Tous les rapports des psychiatres aboutissaient à la même conclusion : il n'était pas intéressé par le sexe et n'en avait aucune expérience.

Ce malheureux Tommy Thompson, qu'on avait roué de coups et ébouillanté, avait tout d'un eunuque.

Della était allée raconter sa mésaventure aux flics en insistant sur le moment où elle s'était fait éjecter de la voiture. Cela dit, le fait que Joseph soit parti avec toutes ses affaires en disait assez long...

L'idée que seule la peur ait pu le pousser à disparaître ne l'avait pas effleurée. Pour elle, il était coupable de tous les péchés de la Création et elle ne se privait pas de le crier sur les toits.

Dès cinq heures et demie, la nouvelle faisait la Une de tous les journaux du soir, Joseph Thompson était fichu : il ne pourrait pas aller loin. Journaux et chaînes de télévision diffusèrent largement sa photo et il ne fallut pas vingt-quatre heures pour que des touristes anglais, aux aguets, signalent sa présence aux quatre coins de l'Europe.

Mais, tout comme Kira Brewer, l'homme semblait s'être volatilisé.

Allongée à côté de Jon Jon, Liz Parker savourait le moment présent. Il avait débarqué chez elle quelques heures plus tôt et ils avaient baisé, vite mais avec passion. Puis, au lieu de s'éclipser comme il le faisait d'habitude, il était resté avec elle à fumer joint sur joint.

– Tu veux une bière, Jon Jon ?

Il hocha la tête.

Elle sortit deux Bud Ice de son petit frigo et ils les sirotèrent en silence. Il lui passa son joint.

– Ça va, Jon Jon ?

Il ricana.

– Ouais ! J'm'éclate ! Ma petite frangine a disparu, elle est sans doute morte, mais à part ça, tout baigne ! Et toi ?

Elle soupira.

– C'était juste pour savoir ! Le prends pas comme ça !

Il l'avait blessée, chose qu'il n'aurait jamais crue possible. Il regarda sa bouille de petite fille et s'en voulut soudain.

– 'scuse-moi, Liz...

Il avait parlé tout bas, et ni lui ni elle n'aurait su dire qui était le plus étonné des deux.

Liz esquisse un sourire, un vrai, pas la grimace qu'elle réservait à ses clients et qui s'arrêtait toujours aux commissures de ses lèvres.

– Non, c'est moi qui m'excuse. Elle avait l'air mignonne, ta sœur.

Il la laisse tirer une bonne taffe avant de lui demander :

– Tu l'avais vue ? Mais quand ?

Elle se tourne vers lui et le regarde bien en face.

– Par-ci, par-là. Avec toi ou avec ta mère. Dans le quartier, quoi...

Il hocha la tête.

Elle revint se blottir contre lui. Le contact de son petit corps dodu avait quelque chose de rassurant. Liz, elle aussi, se sentait bien, en sécurité.

Il jeta un regard circulaire dans la pièce. Pour une fois, le ménage était fait, même si les draps n'avaient pas été changés depuis des semaines. Chaque fois qu'il venait, il retrouvait les mêmes. Au moins, ça prouvait qu'il était le seul à dormir dedans.

La parure de lit était désarmante, enfantine. La housse de couette rose vif était ornée d'un dessin représentant une adolescente avec l'inscription « *Groovy Chick* » écrite au-dessus, en grosses lettres fluo multicolores. Kira aurait adoré.

L'atroce papier à fleurs qui tapissait les murs jurait avec la moquette vert foncé et orange. On se serait cru dans un asile de nuit.

C'était exactement ça, d'ailleurs : juste un coin où poser son front las. Où est-ce qu'il avait lu ça ? Il l'avait sur le bout de la langue, mais la réponse lui échappa. Ces derniers temps, il oubliait tout. Les événements, sans doute.

Liz posa une petite jambe potelée sur les siennes. Sa blancheur tranchait sur sa peau brune et le contraste était plaisant. Il sentit sa main manucurée lui effleurer le ventre, puis se glisser entre ses cuisses.

– T'aurais plus de chance avec un clip vidéo, mignonne ! dit-il.

Mais il sentait déjà naître les premiers frémissements et, rien qu'à voir le sourire triomphant de Liz, il n'était pas le seul... Mais qu'est-ce qu'elle avait donc, cette fille, pour le mettre dans un état pareil ? Elle

prodiguait ses charmes à une dizaine de types par jour, au bas mot, et il s'en foutait ! Qu'est-ce qui clochait ?

Il posa ses lèvres sur les siennes et prit sa langue dans sa bouche. C'était la première fois qu'il l'embrassait vraiment.

Puis, soudain, il l'imagina en train de sucer des mecs et la repoussa violemment. Elle valdingua contre le mur et resta assise, à se masser l'épaule.

– Putain ! Mais qu'est-ce qui te prend, Jon Jon ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Il se laissa retomber sur son oreiller.

– C'est mon anniversaire.

Et il fondit en larmes, pour de bon. En le voyant secoué de gros sanglots, Liz le prit gauchement dans ses bras et l'enlaça aussi fort qu'elle le put.

Joanie était dans sa chambre. Paulie l'avait mise au lit et il lui faisait couler un bain.

– J'ai pas envie de prendre de bain !

Paulie fit la sourde oreille.

– Tu schlingues comme un putois. Allez, zou, file dans la baignoire !

– Mon cul !

Il arrêta l'eau et y versa des sels parfumés.

– Déshabille-toi et plonge là-dedans !

Paulie lui avait parlé sur un ton péremptoire, mais Joanie n'esquissa pas le moindre geste. Dans la cuisine, il déballa les provisions qu'il avait apportées. Le vin était frais, il déboucha la bouteille et leur en servit deux verres. Ce n'était pas un grand cru, mais c'était ce qu'il avait trouvé de mieux chez le caviste.

– T'es dans ton bain ? lança-t-il.

Il regagna la chambre, s'attendant à l'entendre barboter, mais il la trouva couchée comme il l'avait laissée, faisant mine de rien.

Il tira la couette. Elle s'assit, indignée, dans ses sous-vêtements pas très nets. Il l'attrapa dans ses bras, la porta, gigotante, jusqu'à la salle de bains où, sans cérémonie, il la laissa choir dans l'eau parfumée.

Joanie coula puis refit surface en crachant des bulles et quelques épithètes bien senties. Paulie se contenta de sortir sans répliquer. Quand il revint, Joanie se prélassait dans l'eau, apparemment résignée à son sort.

Il lui tendit un verre. Elle le prit avec gratitude, avala une gorgée et fit, dans un soupir :

– T'enlèves pas ton calecif ?

A ses mots, elle partit d'un grand rire qui était tout, sauf naturel. C'était un rire suraigu, frisant l'hystérie.

Il baissa la lunette des toilettes pour s'asseoir dessus. Qu'elle rie donc tout son soûl, si ça pouvait la soulager... Elle riait si fort à présent qu'elle renversait du vin partout. Il se pencha, lui prit le verre des doigts et ferma la porte à clef.

Tordue de rire, elle le regarda enlever tous ses vêtements, sauf son caleçon, et grimper dans la baignoire. Elle se remit à rire de plus belle.

– Tu le gardes, alors ?

La question relança son fou rire. Il se glissa dans l'eau derrière elle et l'enlaça. Elle riait si fort qu'elle fut prise d'une quinte de toux. Puis, aussi subitement qu'il avait démarré, son rire s'étrangla et elle s'abandonna contre Paulie en se tournant juste assez pour enfouir son visage au creux de son épaule.

Elle pleurait, à présent, à gros sanglots. Il l'embrassa doucement et resserra ses bras autour d'elle en lui murmurant à l'oreille des mots tendres qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir prononcer un jour.

– Je t'aime, Joanie Brewer. Je t'ai toujours aimée.

Même s'il disait ça pour soulager sa peine, Joanie buvait ses paroles. Elle souffrait à en mourir et ne souhaitait plus qu'une chose : ne plus avoir un instant à vivre sans Kira. Si seulement la mort pouvait la délivrer... Elle le souhaitait aussi fort que de retrouver son enfant perdue.

Mais Kira ne reviendrait plus.

Elle l'avait compris pendant la nuit : sa petite fille l'avait quittée pour toujours.

Maintenant, c'était pour ses deux autres enfants qu'elle tremblait.

Jeanette, malheureusement, n'en ferait toujours qu'à sa tête, elle avancerait sans hésiter ; pour Jon Jon, en revanche, elle risquait de se ronger les sangs.

Des trois, lui seul avait toujours été au cœur de sa vie, le pivot de son existence. Quoi qu'il arrive, il serait toujours là. C'était lui, son petit homme, et il s'était toujours acquitté de son rôle avec plaisir. Parfois, elle s'en voulait de l'avoir traité de cette façon. Pourquoi ne s'était-elle pas mariée, comme les autres ? Pourquoi avait-elle accepté cette existence faite de rencontres hasardeuses et d'amours tarifées ? C'était de sa faute, à cause de son métier, que Kira avait disparu.

Et aujourd'hui que Paulie, l'homme qu'elle aimait depuis si longtemps, lui avouait qu'il l'aimait, ça la laissait indifférente.

Trop tard.

Elle était vidée, incapable d'aimer, de donner, de recevoir. Mais c'était bon de sentir ses bras autour d'elle, elle avait tant besoin de quelqu'un pour la soulager. Personne ne le pouvait réellement, même si dans les bras de Paulie, au moins, elle se sentait moins seule.

Quand il dégrafa son soutien-gorge, elle ne l'en empêcha pas. Il était comme la plupart des hommes : le moindre épanchement sentimental débouchait sur le sexe. A son habitude, il la prit vite et avec douceur. Puis ils restèrent allongés dans l'eau qui refroidissait, savourant le contact de leurs peaux nues, de leurs deux corps enlacés sur leur lit flottant.

Au bout d'un long moment, il l'embrassa sur le haut de la tête.

– Je t'aime, Joanie, dit-il.

Il était sincère. Depuis des années, elle rêvait de le lui entendre dire, et maintenant qu'il l'avait fait, elle ne trouvait rien à répondre. Elle inclina la tête, se lova contre sa poitrine et resta là, les yeux fermés, à écouter les battements de son cœur.

Il était trop tard, ils en avaient conscience tous les deux.

Ils somnolèrent ainsi un moment. Paulie la tenait délicatement comme il aurait tenu une poupée de porcelaine, bouleversé de découvrir à quel point il aimait cette femme. Malgré ce qu'elle était ou avait été, jamais il ne s'était senti uni à ce point avec qui que ce soit. Pas même avec ses propres enfants.

Elle ouvrit les yeux et leva son visage vers lui. Elle semblait avoir rajeuni, comme si ces quelques instants de repos, de sommeil dans ses bras avaient suffi à effacer ses rides.

– Joanie ? Est-ce que Kira était ma fille ?

Elle le regarda au fond des yeux et hocha la tête.

Il avait parlé au passé, pas au présent. Ses mots étaient comme une fin en soi.

Comme s'ils sonnaient le glas pour leur petite Kira.

Ensemble, ils se mirent à pleurer.

OceanofPDF.com

LIVRE II

Vie pour vie,

Œil pour œil,

Dent pour dent,

Main pour main,

Pied pour pied,

Brûlure pour brûlure,

Blessure pour blessure,

Plaie pour plaie.

Exode, XXI, 23

OceanofPDF.com

Chapitre 18

C'est terrible comme on finit par s'habituer aux choses. Pour sa mère c'était comme si Kira n'avait jamais existé, comme si, déjà, elle appartenait à un rêve très ancien.

Pourtant, à d'autres moments, écrasée de chagrin, Joanie voyait dans ses cauchemars sa petite fille la supplier qu'on ne la tue pas. Les scènes étaient si nettes, si réalistes, qu'elle se réveillait en sueur, persuadée que c'était la réalité.

Trois mois avaient passé depuis sa disparition, et ils n'avaient toujours aucune nouvelle. Les médias avaient oublié sa petite, comme tout le monde, sauf la petite communauté vivant dans la cité. Joanie se sentait chez elle, ici. Dans les regards compatissants de ses voisins et de ses amis, elle lisait la même peine que celle qui la déchirait. Sa douleur, sa douleur de mère, n'avait pas disparu. Pas plus que sa colère.

Fini, les reporters à l'affût d'un scoop ; fini, les grappes de journalistes vous harcelant de questions. Kira n'était plus qu'une photo classée dans les archives de la police. Un copain de Jasper avait créé un site « Kira Brewer », sur Internet. C'était gentil, mais franchement, à quoi ça pouvait servir un truc pareil ? Sa fille l'avait quittée, elle pourrissait quelque part, elle était morte. Sinon, elle serait chez elle à babiller de sa voix joyeuse, le sourire aux lèvres. Mais ce n'était pas possible, et la souffrance, la douleur qui la rongeaient étaient toujours aussi présentes que sa colère.

On frappa à la porte, Joanie alla ouvrir avec un sourire affecté. Son cœur avait cessé de s'emballer au moindre coup de sonnette, c'était fini, elle ne s'attendait plus à trouver Kira sur le seuil ni à l'entendre lui expliquer comment elle s'était perdue avant de retrouver, enfin, son chemin.

C'était l'inspecteur Baxter. Malgré elle, elle l'accueillit avec un certain espoir.

Il lui sourit tristement.

– Je peux entrer, Joanie ?

Rien qu’au son de sa voix elle devina qu’il ne lui apportait pas de bonnes nouvelles, en tout cas pas celles qu’elle attendait.

– Je voudrais te parler de Tommy Thompson.

Elle poussa un profond soupir, Tommy était devenu leur ennemi numéro un depuis que Jon Jon l’avait convaincue de sa culpabilité.

– Quoi, qu’est-ce qu’il a ?

Elle fit signe à Baxter de s’asseoir. Le policier se cala tout au bord du canapé, manifestement mal à l’aise.

Son intuition se confirmait, manifestement cette visite n’était pas de bon augure...

– Il est mort ? demanda-t-elle avec une note d’espoir dans la voix.

L’inspecteur secoua la tête.

– Ecoute, Joanie... On a fait tout ce qu’on a pu pour découvrir ce qui s’était passé, mais on n’a rien trouvé contre lui.

Puis, lui laissant le temps de digérer l’information, il continua :

– En fait, ni son père ni lui n’ont des antécédents. Caitlin Rowe, la jeune fille qui avait accusé Tommy, a tout nié en bloc, d’après elle, il s’agissait d’une rumeur sans fondement. Sa mère vient d’exiger d’être relogée pour éviter qu’on retrouve sa trace car elle a peur que sa fille se trouve embringuée dans une affaire qui ne la concerne pas.

Il regarda Joanie. Elle avait les traits tirés et de nouvelles rides étaient apparues au coin de ses paupières et de sa bouche : trop de nuits blanches, trop d’alcool.

– Alors, c’est fini, c’est ça ? Il est libre ? Et le fric que Joseph leur a filé ? On ne peut pas prouver que c’est lui qui le lui a versé ? Ni découvrir d’où il l’a dégotté ?

Baxter poussa un soupir.

– Et si tu nous faisais une tasse de thé, Joanie ?

Elle passa dans la cuisine et mit l’eau à chauffer. Il la suivit, le cœur aussi serré qu’elle.

– On n’a rien trouvé, Joanie. Rien de probant. Même dans l’appartement des Thompson. Deux fois on l’a passé au peigne fin, sans rien dénicher de compromettant.

– Si c’est ça, alors, pourquoi il s’est tiré, le vieux ?

Elle devenait agressive.

– Peut-être qu’il a eu peur, Joanie. T’aurais pas eu peur, à sa place ?

Elle le lui concéda d’un signe de tête.

Il revint à la charge :

– Moi, j’en mènerais pas large si j’avais Jon Jon à mes trousses...

– Vous n’avez vraiment rien trouvé ? Et la mère de la gamine, cette... Leigh Rowe ?

– Elle aussi, elle nie tout en bloc. Or, tant qu’elle refuse de parler, on est coincés. On ne peut pas coffrer quelqu’un sur la foi de simples rumeurs, Joanie. Il nous faut des preuves.

Elle eut un petit rire ironique.

– Alors, ça, c’est nouveau ! Vous vous êtes pourtant pas gênés jusqu’ici !

– Tu es injuste, Joanie, et tu le sais bien. Il ne s’agit pas du tout du même problème.

Elle versa l’eau sur les sachets de thé. Pourtant, c’était sur ce flic qu’elle crevait d’envie de vider sa bouilloire. Pour qu’il souffre autant qu’elle – autant que Little Tommy, lui souffla une petite voix dans sa tête.

– C’est Tommy, j’en suis sûre ! Lui et son père, quels sales pervers, ces deux-là...

La violence qui perçait dans sa voix était claire et menaçante : Tommy ne serait plus en sécurité nulle part.

– Faute de preuves, Joanie...

Elle repartit d’un petit rire qui sonnait faux.

– Faute de cadavre, vous voulez dire ! Parce que c’est ça que vous entendez, avouez-le !

Elle avait raison, mais il ne pouvait pas le lui dire.

– Ecoute, j’en suis malade pour toi et pour ta famille, crois-moi, mais on n’a aucun motif valable d’accuser Tommy Thompson. Les rumeurs ne suffisent pas, même si elles ont l’air fondées. Il nous faut des preuves en béton.

– Tiens, pourtant, c’était pas le cas quand il s’agissait de moi ou de mes gosses. J’ai attendu des heures avant de voir arriver un flic, le soir où la petite a disparu.

Elle était au bord des larmes. En signe de compassion, il lui tendit une main qu’elle écarta d’un geste vif.

– Des plombes, j’ai attendu !

Elle examina l’appartement comme si elle le revoyait tel qu’il était ce soir-là.

– Des heures, et rien, que dalle ! Pour ce que vous en aviez à foutre ! Une Brewer avait disparu, et alors ? Y avait vraiment pas de quoi se bouger le cul !

Elle avait le visage déformé par l’angoisse. De toute sa vie, Baxter ne s’était jamais senti aussi démuni.

– Des moins que rien, les Brewer, hein, nous, on est rien que de la racaille ! La mère fait le tapin, les mômes sont des sauvages... Vous croyez que je ne sais pas ce que vous aviez dans le crâne, cette nuit-là ?

Il ne trouva pas le courage de la regarder en face car elle disait la stricte vérité, il avait manqué à son devoir, comme les autres. Mais il nia. Impossible de faire autrement.

– Ce n’est pas vrai, Joanie. On a fait tout ce qu’on a pu, et on continue...

– Tu parles ! Vous pouvez vous les foutre au cul, vos conneries, inspecteur !

Il n’y avait qu’une solution : lui dire la vérité.

– Joanie, Tommy Thompson est incapable d’avoir des rapports sexuels. Jon Jon est au courant, il a vu son dossier médical.

– Je sais, il me l’a dit. Mais je suis comme lui, j’en crois pas un mot. C’est pas parce qu’il est impuissant qu’il y pense pas, non ?

Baxter soupira de nouveau.

– Tu te tortures pour rien, Joanie. Comment tu pourrais savoir qu'elle s'est fait agresser sexuellement ? En fait, tu n'en sais rien. Elle est peut-être tombée dans la Tamise ou... Je sais pas, moi... Tout de suite t'imagines le pire.

Elle leva les yeux au ciel.

– C'est bon, arrêtez, inspecteur ! Vous pensez exactement la même chose que moi. Vous aussi, vous êtes persuadé que les coupables, c'est ces deux-là, le gros salopard et son vieux.

Elle essayait de lui faire partager sa culpabilité autant que sa douleur.

– Dire que je l'ai reçu chez moi ! Je l'ai traité comme un ami ! Je l'aimais bien... je lui faisais confiance.

Ses larmes refluaient.

– Je me suis renseignée sur les pédophiles. Il faut qu'ils « amadouent », comme ils disent. Franchement, avec Jon Jon et moi dans la maison, qui aurait pu penser qu'ils seraient assez gonflés pour faire un coup pareil ? Evidemment qu'elle est pas tombée à l'eau ! Si ç'avait été le cas, à l'heure qu'il est, on l'aurait retrouvée. Or, personne ne l'a vue. Personne, vous m'entendez ? Elle était dans le coin, et je vous dis qu'elle y est encore. Il s'agit juste de la retrouver. Ou ce qu'il en reste... Tout ce qui lui est arrivé, c'était combiné par cette ordure et par son père. D'ailleurs, où il est, le Joseph ? Comment il a pu s'évaporer comme ça, s'il est pas tordu ? Même les bandits ont du mal à rester longtemps en cavale.

Baxter s'était fait la même réflexion, mais il le garda pour lui et suggéra :

– Peut-être qu'il s'est flingué, Joanie. Il faut envisager toutes les possibilités.

Elle hocha la tête. Pendant une seconde, elle eut l'air heureuse, plus détendue.

– J'espère que vous avez raison, inspecteur, et j'espère que Tommy va suivre son exemple. Tant qu'ils n'auront pas disparu de la surface de la terre, je ne pourrai pas fermer pas l'œil.

– Joanie, tu ne devrais pas dire des choses comme ça devant moi...

– Pffff ! Mais j'en ai rien à foutre de ce qui peut bien m'arriver !

Baxter la quitta peu après, Joanie s'installa sur le canapé avec ses cigarettes pour seule compagnie, comme elle en avait pris l'habitude...

– Paulie ! cria la fille avec ravissement.

Il venait de lui pincer les fesses.

Il éclata de rire et, sautant du lit, entreprit de se rhabiller. Linette était une nouvelle conquête, une vraie blonde aux yeux verts, une beauté. Si elle ne s'était pas retrouvée sur le trottoir aussi jeune, elle serait déjà mariée, adulée. Au lieu de ça, elle permettait à un type qui aurait pu être son père de se servir d'elle. Car Paulie s'y prenait avec cette fille comme il l'avait toujours fait avec les femmes.

– Alors, c'est vrai, je vais bosser dans le nouveau salon ?

Il hocha la tête. C'était décidé : dans ce nouveau salon, toutes les filles seraient jeunes et jolies. Cette spécialité se reflétait dans les tarifs de l'établissement comme dans son enseigne : *Angel Girls*. Situé à King's Cross, près du Spearmint Rhino¹⁸, le salon visait la clientèle des yuppies de la City. Paulie se donnait six mois. Si, d'ici là, les bénéfices n'étaient pas à la hauteur de ses investissements, il mettrait la clef sous la porte. Jon Jon avait bien participé au projet ; enfin, le petit avait repris goût aux affaires. Si seulement ça pouvait durer !

Jon Jon avait beaucoup changé, il n'avait plus rien du gamin que Paulie avait pris sous son aile deux mois auparavant. Il avait mûri, il s'était endurci aussi. Du jour au lendemain, le chagrin avait fait de lui un homme.

Jon Jon était un mauvais, mais jusqu'ici il avait toujours su maîtriser sa colère. Jadis, il pouvait lui arriver de pousser quelques coups de gueule, mais désormais, c'est en permanence qu'il cherchait la bagarre, et il la trouvait. Pire, il gagnait.

Paulie soupira. Bon, il fallait bien reconnaître que Jon Jon s'était jeté dans le travail à corps perdu, et avec profit.

En fait, c'était surtout pour Joanie que Paulie s'inquiétait.

Elle semblait totalement détruite, elle paraissait comme morte de l'intérieur. Voilà, c'était le mot. Elle marchait, parlait, s'alimentait même parfois, mais comme au ralenti, pour de faux. Si elle tenait le coup, c'est parce qu'elle voulait retrouver sa fille, avoir la certitude de sa mort. Mais elle n'y survivrait pas longtemps. Il en était certain.

Il tremblait déjà en pensant à ce qui avait pu arriver à la petite. Quand il avait appris qu'elle était sa fille, il avait perdu les pédales, mais là, il écarta cette idée qui lui était insupportable. Après tout, pour quelle raison faudrait-il croire Joanie sur parole ? Comment pouvait-elle en être si sûre ?

Cette femme, sur qui il était passé plus de types que sur Dockyard Dolly, la madone des dockers, comment la croire quand elle affirmait que Kira était sa fille ? C'était peut-être un fantasme auquel elle-même croyait dur comme fer. Mais pas lui.

Quoi qu'il en soit, il préférait ne pas y penser.

Il adressa un sourire pincé à Linette. Une fois rhabillée, cette fille perdait tout intérêt. D'accord, il était bizarre, mais même pour lui ce n'était pas une révélation.

Cela dit, il laissait traîner ses oreilles et avait mis la tête des Thompson à prix. Si on les retrouvait, il ne les raterait pas. C'était bien la moindre des choses qu'il puisse faire.

Little Tommy souffrait toujours, mais de jour en jour, la douleur devenait plus supportable. On l'avait envoyé en convalescence aux frais de la princesse dans une clinique du Suffolk car la prison était trop risquée. Ici, personne ne savait qui il était, il était enregistré sous le nom de Jeffrey Palmer – un nom qui ne lui déplaisait pas et qui avait même de l'allure.

Pour la centième fois, il se demanda ce que son père faisait et où il avait pu disparaître. Joseph avait conservé un certain nombre de vieux potes, il avait dû se réfugier chez l'un d'entre eux. Tommy avait communiqué plusieurs noms à la police, sans aucun résultat, évidemment...

Il ne leur avait pas filé tous les noms – pas folle, la guêpe, il n'avait aucune envie de voir son père se ramener ici !

Ce pauvre Tommy faisait peur à voir. Par charité, le personnel avait enlevé tous les miroirs de sa chambre, mais les carreaux de la fenêtre ne lui laissaient aucune illusion, et il s'était résigné à son apparence. De toute manière, il n'avait jamais été bien beau...

C'est ce qui lui permettait de tenir le coup.

Presque toutes les nuits, il rêvait que sa mère le serrait dans ses bras, comme quand il était petit. D'ailleurs, si elle n'était pas morte, rien de tout ça ne serait arrivé, il en était sûr et certain.

Il s'alimentait de nouveau, mais ne mangeait que pour se consoler. Ah, s'il avait pu ne jamais poser les yeux sur Kira Brewer ! Dès le début, son père avait vu juste : « Ça t'attirera que des ennuis », lui avait-il dit. Une fois de plus, les faits lui avaient donné raison. Il aurait mieux fait de l'écouter.

Lorsque l'infirmière vint lui changer sa carafe d'eau, il ne lui prêta pas la moindre attention. Pourtant, en réalité, c'était elle qui refusait de le voir. Ni elle ni ses collègues ne faisaient l'effort de lui parler, visiblement elles répugnaient même à le toucher. Ça non plus, ce n'était pas nouveau.

Personne, jamais, ne s'était approché de lui.

A part Kira, bien entendu.

Et il fallait voir comment tout ça avait fini...

Avec un soupir, il s'ouvrit un autre Mars. En mastiquant sans appétit, il se demanda combien de temps il resterait ici avant qu'on le déménage, une fois de plus. Ils n'arrêtaient pas de le déplacer.

Alors, c'était quoi, tout ça ? Une cavale ? Oui, dans une certaine mesure. En tout cas, ça lui donnait matière à réflexion, comme aurait dit sa mère.

Jon Jon était venu rencontrer un mec du nord de Londres, un Rasta d'origine jamaïcaine qui avait grandi à Newcastle upon Tyne. Ils échangèrent un sourire et une poignée de main, signes visibles du respect qu'ils se témoignaient mutuellement.

– Content de faire enfin ta connaissance !

Sippy les regardait d'un air ravi. Franchement, il avait eu raison d'organiser ce rendez-vous. Il adorait Jon Jon. Ces deux-là étaient aussi complices sur le plan personnel que professionnel et la disparition de Kira les avait encore rapprochés. Une des sœurs de Sippy s'était fait coincer dans un règlement de comptes entre bandes à la Jamaïque ; elle en avait gardé l'âge mental d'une enfant. Tous les mois, son frère versait une somme substantielle à l'établissement où elle était placée ; c'était sa sœur, et les liens du sang sont sacrés. Fort discret sur ce sujet qui, à son avis, ne regardait que lui, il en avait cependant parlé à Jon Jon pour lui montrer qu'il avait trouvé en lui la force de surmonter l'épreuve. Si dure soit-elle.

Il se félicitait d'avoir présenté Errol à Jon Jon car si quelqu'un pouvait retrouver ce Tommy, c'était bien ce gars-là. Il avait les flics dans la poche et pouvait littéralement obtenir tout ce qu'il voulait sur n'importe qui. En ce moment il traquait le responsable du décès de Kira. Oui, de son décès, c'était le bon terme.

Car elle était morte, ils le savaient tous.

Mais dans quelles conditions, voilà ce qu'ils voulaient découvrir.

Sippy se pencha vers les deux hommes :

– Si au moins Jon Jon avait un corps à enterrer, ça le soulagerait à moitié. Tu sais, Errol, le pire, c'est de ne rien savoir.

Errol hocha son énorme tête. Il était beau gosse et avait tout du parfait Rasta vêtu de ses éternels débardeurs blancs et blue-jeans... enfin, tant qu'il n'ouvrait pas la portière de son coupé Mercedes... série limitée !

Visiblement adepte de l'haltérophilie, c'était un gars tout en muscles. Quand par hasard il mettait des chaussures, il enfilait des sandales – des

Reef, bien sûr, faut ce qu'il faut !

En se carrant contre son dossier, il avala avec gourmandise une gorgée de Guinness.

– Il n'est pas impossible que j'aie de bonnes nouvelles. On a deux candidats possibles : le premier est à Sheffield et le second à Birmingham. Ils sont tous les deux hospitalisés pour blessures graves, et sous un faux nom. Je tiens ça d'un contact que j'ai à la Met,, un brave petit gars qui bosse à la fois pour le procureur et pour moi.

Il renversa la tête en arrière et ajouta dans un grand rire :

– Personnellement, j'ai toujours su qu'il irait loin !

Ses deux comparses rigolèrent avec lui, même Jon Jon qui, pourtant, n'en avait guère envie. Mais il fallait bien jouer le jeu, d'autant qu'Errol était un mec sympa. En d'autres circonstances, il se serait marré comme un bossu.

Errol lui tendit le papier où il avait noté les adresses.

– En plus, je t'ai mis deux numéros. Tu les appelles si t'as besoin de renforts, OK ?

Jon Jon hocha la tête.

– Merci, Errol, j'apprécie.

Géné, celui-ci haussa les épaules.

– J'espère que tu vas retrouver ce fumier et découvrir où est ta sœur. Ça doit être dur, mec, super dur.

Jon Jon fit oui de la tête.

– Faut qu'y se venge, si tu vois ce que je veux dire, fit Sippy à voix basse.

Errol inclina la tête.

– Et comment ! T'inquiète, on va y veiller.

Puis ils poursuivirent la conversation en parlant de tout et de rien, histoire de décompresser. Jon Jon brûlait d'envie de vérifier ses infos, mais, par politesse, il s'attarda un petit moment. C'était bien la moindre des choses, étant donné le service qu'Errol avait bien voulu lui rendre.

Jeanette bavardait avec Liz Parker. Depuis peu, les deux filles s'entendaient comme cul et chemise.

– Alors, combien tu te fais par nuit, en moyenne ? s'enquit Jeanette.

Liz soupira et réfléchit en inclinant la tête, ce qui lui donnait l'air beaucoup plus jeune.

– Bof, normalement, dans les trois cents livres. Mais avec les soirées spéciales, je peux me faire beaucoup plus.

– C'est quoi, les soirées spéciales ? demanda Jeanette, intriguée.

– Ben, c'est celles où tu vas habillée en môme. Zéro maquillage, tunique d'uniforme et socquettes blanches...

Elle éclata de rire.

– Y a des mecs qui se ruinent pour ça, et toi, tu peux te faire trois plaques en deux heures, suffit de jouer les effarouchées, sauf s'ils te demandent autre chose. Y en a qui aiment le genre sainte-nitouche, d'autres qui préfèrent le style petite garce, ça dépend. En tout cas, ces mecs-là, ils raquent. Et en plus, c'est toi qui vas chez eux, tu vois le truc ?

Et comment ! Quel pied !

– Un jour, j'étais chez un mec, quand tout à coup, voilà sa femme qui débarque...

Jeanette ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

– C'est pas vrai ! Et qu'esse t'as fait ?

– Je me suis tirée par la porte de derrière en trimballant mon uniforme, mon huile pour bébé et tout le barda. Le type m'a foutue à la porte comme si j'avais pris carrément feu, genre... Dans la rue, j'ai réalisé qu'il m'avait même pas payée.

Les yeux de Jeanette lui sortaient de la tête.

– Me dis pas que t'y es retournée ?

Liz sourit.

– Ah non, pas moi, c’est mon mac qu’a récupéré la thune vite fait, tu peux me croire !

– Et Paulie Martin, il fait ça, lui aussi ?

Liz tourna trois fois sa langue dans sa bouche avant de répondre. La mère de Jeanette et Paulie étaient à la colle depuis des années, alors pas question de se mettre dans la mouise pour une connerie mal placée. Les types comme Paulie Martin arrivaient toujours à savoir ce qu’on racontait sur eux.

– Paulie ? Mais, chérie, c’est Mister Velours, en ce moment ! fit-elle en riant. Pourquoi tu me demandes ça ?

Jeanette haussa les épaules.

– Pour rien... Ça m’intéresse, c’est tout.

Et elle disait la stricte vérité, car elle envisageait d’imiter Liz pour pouvoir s’installer ailleurs avec Jasper sans entendre Karen déblatérer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Et alors, qui c’est qui les organise, ces soirées spéciales ?

Liz resta silencieuse un instant.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Comme ça... par curiosité.

– Un gars qui s’appelle Pippy Light, un pur salaud. Ton frangin peut pas le saquer.

– Ah bon ? Et pourquoi ?

Liz risquait gros, Jon Jon n’apprécierait pas qu’elle déballe ses affaires, surtout devant sa frangine.

– Parce qu’il aime pas les vicelards, c’est tout.

– Il traîne par où, Pippy ?

Liz se mit à rire.

– T’as l’intention de michetonner, ou quoi ?

Jeanette éclata de rire.

– Tu rigoles ! Moi je te demandais ça comme ça. Saine curiosité, comme dit Jon Jon chaque fois qu’il me cuisine mine de rien, comme si

je m'en rendais pas compte !

– Il se fait du souci pour toi, Jeanette.

D'un geste méprisant, l'adolescente rejeta ses longs cheveux bruns en arrière.

– Tu parles, il veut régenter ma vie, oui !

Son visage s'était fermé, ces derniers temps, cette surveillance permanente l'étouffait. Pire, sa mère ne valait pas mieux que son frère et ne voulait pas d'elle à la maison, pas pour y vivre, en tout cas. Soi-disant qu'elle avait besoin de se retrouver seule pour faire son deuil. Le deuil de Kira, toujours Kira... Mais elle ne reviendrait jamais ! En plus, sa mère passait sa vie à lui prendre la tête à cause des babioles qu'elle chouravait à gauche, à droite. Elle en avait sa claque, Jeanette, elle voulait vivre sa vie !

– Arrête de vanner, Jeanette. Tu peux pas savoir comment j'aurais aimé qu'on s'occupe de moi comme ça. Rien qu'une fois... dit Liz avec mélancolie.

Jeanette fit la grimace.

– Bof, tu dirais pas ça si t'étais passée par là. C'est chiant à mort, tu sais !

– Après ce qui est arrivé à ta sœur...

Jeanette bondit comme un ressort.

– Merde ! C'est pas vrai, t'as vu l'heure ! Faut que je file ! J'avais dit à ma mère que je passerais la voir.

Dès que quelqu'un faisait allusion à sa sœur, Jeanette détournait la conversation car penser à Kira lui était devenu intolérable. Elle était bourrelée de remords et s'en voulait d'avoir été si méchante avec elle.

En route, elle se répétait la même question, obsédante : qu'est-ce qui avait bien pu arriver à Kira ? Sa douleur était insupportable, il fallait absolument qu'elle puisse la partager avec quelqu'un. Jasper était gentil, mais c'était sa mère qu'elle voulait voir, de plus en plus souvent.

Et pourtant ! Bien malin qui aurait pu deviner que de tels tourments agitaient ce petit visage dur et lourdement maquillé.

En voyant Joanie changer de visage, Jon Jon sentit son cœur se serrer.

– Tu crois qu’il est vraiment là-bas ? demanda-t-elle avec empressement.

Il hocha la tête.

– Moi, je pencherais pour Sheffield, je sais pas pourquoi, mais je le sens comme ça. Mais d’abord, je vais passer à Birmingham et, si jamais je me suis planté, je monterai dans le nord. Tu sais, Errol est super sympa, il continue ses recherches et il ne veut pas entendre parler de fric.

Joanie hocha la tête.

– Y a des gens comme ça qui tombent drôlement bien.

Et elle se reversa un verre. Jon Jon soupira. La moindre remarque la ferait partir en flamme, mais n’empêche, elle buvait beaucoup trop, ces temps-ci. Bien sûr, il aurait dû l’arrêter mais elle traversait une sale passe, elle avait besoin de quelque chose pour l’aider à supporter le vide de sa vie. Peut-être qu’elle se ressaisirait, une fois qu’il aurait réglé son compte à Tommy.

Il se rendit compte que la nouvelle avait l’air de lui procurer une joie mauvaise et faillit fondre en larmes. Dire que localiser l’assassin de sa fille serait sans doute le seul plaisir qu’elle éprouverait d’ici un bon bout de temps... Jon Jon se reprit et serra très fort sa mère dans ses bras. Rassurée par son odeur réconfortante, Joanie l’étreignit en se demandant avec appréhension ce que la vie lui réservait encore.

Jon Jon s’attarda un quart d’heure de plus. Dès qu’il fut parti, Joanie passa un coup de fil rapide, puis, fébrile, rassembla quelques affaires. Son manteau sur le dos, sac de voyage à la main, elle était prête à partir quand le taxi klaxonna au pied de l’immeuble. Elle dévala l’escalier et s’engouffra dans la voiture.

– A la gare ! lança-t-elle au chauffeur. Et vite !

– Dis donc, ma mignonne, on a l’air bien pressée !

– Ouais, et y en a d’autres qu’ont l’air bien curieux !

Bon, manifestement, vu la cliente, mieux valait rouler calmos et la boucler.

Joanie ouvrit son sac, en vérifia le contenu et sourit : elle n'avait rien oublié.

Son fils allait piquer sa crise quand il s'apercevrait qu'elle l'avait doublé. Il avait prévu de monter à Birmingham le lendemain ; avant ça, il fallait qu'il trouve quelqu'un pour le remplacer. Ce soir, on inaugurerait le nouveau salon, il devait absolument être présent.

De toute façon, Joanie avait les deux adresses. Si elle ne trouvait pas l'autre enfoiré à Sheffield, elle redescendrait sur Birmingham, histoire de lui rendre une petite visite sur le chemin du retour, pour ainsi dire.

Elle jubilait.

Bien sûr, elle espérait découvrir où se trouvait sa fille, mais, quoi qu'il se passe, ce salaud de Little Tommy allait payer ce qu'il leur avait fait, à elle et à sa famille. En disant au revoir à Jon Jon, elle avait eu du mal à ne pas éclater de rire tant elle se sentait ravie, survoltée, même. Jon Jon ne rentrerait pas à la maison avant l'aube. A ce moment-là, elle serait déjà loin.

Elle avait une tâche à accomplir, à accomplir seule.

En arrivant chez sa mère, Jeanette trouva l'appartement désert. Aucune trace de Joanie, à part une bouteille de vodka à moitié vide et des cendriers débordants. Elle se fit quelque chose à manger et, furax, repartit en claquant la porte.

Personne n'en avait rien à foutre, d'elle. Sa mère continuait à la rendre responsable de la disparition de sa sœur – intérieurement, elle se la reprochait elle-même.

Triste et abattue, elle retourna chez Jasper. Chez qui d'autre aurait-elle pu se réfugier ?

Chapitre 19

Ce soir, on inaugurait leur nouveau salon, l'Angel Girls, et Jon Jon s'éclatait comme il ne l'aurait jamais cru possible après l'horreur qu'il avait traversée ces derniers mois.

Cette ouverture était tombée à pic : grâce à elle et grâce au Ciel, peut-être, la disparition de sa sœur devenait moins obsédante.

La soirée battait son plein, l'ambiance était géante et Angel Girls promettait de rapporter gros. Merci, Jon Jon ! Il était fier de ce qu'il avait accompli en si peu de temps.

Pour une fois, Paulie et lui avaient organisé la réception en bonne et due forme. En général, on faisait ça discrètement pour éviter les foudres des épouses vertueuses et celles d'autres bonnes âmes, plus inquiètes d'éventuels écarts conjugaux que de la réputation du quartier.

Aussi longtemps que tout le monde se tiendrait à carreau, ils avaient leurs chances de réussite. Ils avaient obtenu leur licence par l'entremise d'un cabinet juridique ; maintenant, il fallait éviter toute mauvaise publicité. Le règlement était clair : pas de bagarres dans la rue, pas d'altercations entre filles ni avec les clients, pas de jurons ni d'insultes et, surtout, pas d'alcool.

Mais ce soir, c'était différent : champagne et vin coulaient à flots, et la musique était canon. Bon ! Pourvu que tout se passe sans anicroche car, sous l'influence de son jeune lieutenant, Paulie avait investi des sommes colossales dans l'affaire.

Jon Jon avait passé ses sept dernières semaines, jour et nuit, sur le chantier qui s'était achevé en un temps record. Encore un bon point, évidemment, car Paulie était du genre à tout vouloir pour avant-hier. Jon Jon aussi, d'ailleurs.

L'Angel Girls était le *nec plus ultra* du luxe : cabines de massage dernier cri, huiles essentielles de premier choix, bougies parfumées, serviettes et draps haut de gamme... Ils n'avaient lésiné sur rien. Ils

avaient tapissé les cabines de miroirs pour que les clients puissent se contempler en action sous tous les angles et dans toutes les positions, les murs avaient même été insonorisés afin qu'ils puissent s'égosiller à leur aise. Chaque pièce était équipée d'une platine laser et d'un lecteur DVD prêts à diffuser de la musique ou du porno soft, au gré de la clientèle. Tout était d'une qualité top du top et Jon Jon était fier d'en avoir été l'instigateur.

Ils avaient envoyé des invitations personnalisées à toutes les grosses boîtes des environs et les gens leur avaient répondu en masse. Leurs clients potentiels avaient du fric à la pelle, les filles étaient super canon et, cerise sur le gâteau, elles avaient appris à tenir une conversation avec naturel et intelligence – enfin, dans la mesure de leurs capacités... Disons que tant qu'elles resteraient au centre des conversations, il ne devrait pas y avoir de problèmes. Bref, c'était la première fois que Paulie se lançait dans une affaire aussi chicos.

Le sourire béat qu'affichait son patron réussit à détendre son jeune associé. Visiblement, Paulie faisait ses comptes en estimant le poids financier de ses invités ; comme ils avaient fixé le tarif à quatre cents livres la demi-heure, la thune n'allait pas tarder à inonder les caisses.

En trois mois, le salon serait amorti, ensuite, ce serait tout bénéf.

D'ailleurs, ça ne pouvait que marcher. Les cadres de la City disposaient déjà de bars à hôtesse, mais pour l'Angel Girls ils avaient visé les hommes d'affaires *stressés*. Les filles avaient acquis de solides notions en aromathérapie, en Reiki et même... en secourisme. L'une d'elles avait d'ailleurs un diplôme de kiné sportive – que Jon Jon avait payé de sa poche, certes, mais on allait pas chipoter... Même si la fille était plus experte en gym acrobatique qu'en foot, elle l'avait, son morceau de parchemin.

Dans ce salon, tous les goûts seraient satisfaits, et c'est ce qui leur servirait de couverture ; il se trouvait simplement que ce spa parfaitement réglo employait, divine surprise, des masseuses plus que sublimes.

Jon avait veillé à ce qu'il y ait un certain nombre de femmes dans l'assistance et il avait recruté deux beaux gosses dans une agence d'escortes très discrète. Pour le moment, ils se baladaient dans la foule.

Si le salon tenait ses promesses, ils seraient engagés à plein temps et se feraient un bon petit magot. Si certains clients préféraient les garçons, eh bien, pas de problème, ils pourraient satisfaire leurs désirs *in situ*.

Paulie considérait que les mecs de la haute étaient tous des tantouzes et il avait pour principe de répondre à toutes leurs demandes. Sans rire, on n'était pas là pour discuter du sexe des anges, quand même ! Le personnel avait appris à bichonner la clientèle avec diligence et efficacité, quelles que soient leurs orientations, comme on dit. Jon Jon avait également découvert que beaucoup de femmes ne rechignaient pas à s'offrir une bonne partie de cul, et Paulie était prêt à financer tout et n'importe quoi, pourvu que ça lui permette de... faire la culbute, si on peut dire.

En se frayant un passage entre les invités, Jon Jon aperçut son reflet dans un des grands miroirs du salon. Avec son costume noir Versace, sa chemise blanche à jabot et ses chaussures sur mesure, il déchirait, il était super classe.

Kira aurait été aux anges, elle qui adorait les gens qu'elle trouvait « flamboyants ». Inconsciemment, il arrangea ses dreadlocks et s'aperçut que Paulie l'observait. Celui-ci lui adressa un petit signe affecté, ce qui le fit sourire, puis pointa le menton en direction de son bureau. Aussitôt, au son de la musique R & B qui lui pulsait dans le dos, Jon Jon le suivit dans l'escalier recouvert de moquette.

Le bureau était une pièce austère et fonctionnelle : mobilier design en acier brossé, dessus de bureau en verre, parquet de chêne ciré, tout était à la pointe de la technologie moderne, de la clim' jusqu'à l'insonorisation. Le refuge était monacal, en contraste absolu avec le luxe tapageur des cabines de massage de l'étage en dessous.

Paulie sourit.

– On est en train de faire un tabac, petit, je suis fier de toi !

Jon Jon savoura le compliment, il était sincère et venait du cœur.

– Content de l'entendre, Paulie. Tu sais, j'en ai chié des briques.

Paulie éclata de rire.

– Je sais ce que c’est, mon grand ! Mais laisse-moi te dire un truc : en bas, ils en raffolent. Ils vont pouvoir s’offrir un truc salace pour épater leurs potes et, en plus, régaler le pub avec des grivoiseries sur le canon qu’ils viennent de sauter... Et dire qu’ils raquent pour ça ! Encore, ce serait gratuit, je comprendrais qu’ils se vantent. Tu parles d’une bande de pauvres cons, ces mecs !

Ses propos illustraient bien avec quel mépris Paulie traitait sa clientèle ! Il détestait les types qui fréquentaient ses salons de massage : pour lui, c’étaient des paumés, des losers nés, pleins aux as, peut-être, mais des nullards. Point barre.

– Et j’imagine que tu connais la suite ?

Jon Jon secoua la tête :

– Non, laquelle ?

Paulie fit la moue avant de rétorquer d’un ton acerbe :

– Mais si, certaines des filles vont se tirer avec les clients. Parce que tu vois bien le genre de connards qu’on va se taper... des minables du style amoureux transi ! Bon, c’est pas un scoop, mais, franchement, j’ai jamais compris qu’un mec puisse épouser une pute. Les putes, c’est des filles qui se tapent le premier venu parce qu’elles ont ça dans le sang. Et c’est ça qui les pousse à vendre leur cul.

Jon Jon fixa Paulie sans mot dire, lui laissant le temps de se rendre compte de ce qu’il venait de dire. Ah, merde, se dit Paulie, mais pas question de faire des excuses, encore moins à un employé. Seulement voilà, il leur avait gâché la soirée.

Au bout d’un long moment de silence pesant, Paulie tendit la main à Jon Jon et fit avec douceur :

– Bravo quand même, mon grand, t’as bien travaillé.

Jon Jon hésita une seconde avant de lui serrer la main. Il admirait cet homme, il comprenait même ce qu’il avait voulu dire, mais sa loyauté allait d’abord à sa mère, ce qui d’ailleurs lui valait le respect de Paulie.

Les deux hommes étaient unis par un lien étrange dont l’affection n’était pas absente, loin de là. Il s’agissait d’un lien presque filial qu’ils acceptaient sans trop se poser de questions.

A ce moment précis, Linette déboula sans frapper dans le bureau. Elle lança un regard oblique à Jon Jon, s'attendant manifestement à ce qu'il quitte immédiatement la pièce.

– Je voudrais parler à Paulie... dit-elle d'un ton puéril et d'autant plus irritant qu'il sonnait faux.

Pour tout arranger, Linette était dans les vapes, il lui restait encore des traces de poudre blanche sous les narines. Tout pour plaire à Paulie, tant pis pour elle.

Elle marqua une pause avant d'ajouter, la voix cassée :

– Et seule !

Le sourire aux lèvres et le sourcil interrogateur, Jon Jon regarda son boss avec ironie avant de lancer d'une voix forte :

– Elle croit vraiment à ce qu'elle dit ?

Paulie se dirigea vers la fille à moitié à poil qui, en minaudant, lui adressa son plus beau sourire professionnel – deuxième bourde.

– Si tu recommences ce genre de connerie, lui dit-il d'une voix sourde plus terrifiante que des hurlements, y aura plus un seul mec pour vouloir te baiser gratis, et encore moins en payant ! Sale petite péteuse, va !

Linette se décomposa, comme pétrifiée. Elle avait cru pouvoir mener Paulie Martin par le bout du nez et elle tombait de haut. Elle n'était pas la première.

Paulie se mit à lui hurler dessus en pointant l'index vers la porte, comme un prof qui vire une collégienne de sa classe.

– Allez, file ! Dégage ! Et je te conseille de pas te repointer ici sans mon autorisation !

Au bord des larmes, Linette s'esquiva sans demander son reste. Paulie regarda Jon Jon et lui lança, rigolard :

– Tu leur en files long comme le bras et elles se paient ta gueule !

Jon Jon s'esclaffa. L'instant d'après, ils se gondolaient en chœur, tout malentendu oublié. Plus tard, ils allèrent rejoindre leurs invités et regarder se remplir les tiroirs-caisses.

Joanie avait toute confiance en le taxi qui l'emmenait à Sheffield. Un de ses anciens clients-devenu-ami lui avait dégotté ce chauffeur super discret, un Bosniaque sans papiers qui parlait mal l'anglais. C'était parfait, et comme, en plus, il n'aurait même pas dû prendre le volant, son silence lui était assuré.

Ce type était un clandestin en cavale depuis qu'on lui avait refusé le droit d'asile, c'était déjà un bon motif pour l'apprécier.

Comme ils filaient sur la M1 en direction du nord, Joanie s'adossa à la banquette pour tenter de récupérer quelques heures de sommeil. Mais excitée comme elle l'était, elle savait qu'elle n'y arriverait pas. Après avoir une fois de plus vérifié le contenu de son sac de voyage, elle se remit à sourire.

Elle était parée à toute éventualité et ne voulait plus qu'une seule chose : en finir une bonne fois pour toutes avec cette sale besogne.

Joanie avait toujours fait l'impossible pour protéger ses enfants et maintenant, elle devait montrer à Tommy comment réagit une bonne mère dont on attaque ses gosses. Et ça, c'était l'affaire de Joanie Brewer, pas celle de Jon Jon, et encore moins celle de la police. C'était son devoir à elle, la maman de l'enfant qu'il avait détruite, il fallait que le coupable soit châtié et c'était sa responsabilité.

Parce que si elle s'en remettait à la police – à condition, déjà, qu'ils établissent un lien entre Tommy et la disparition de Kira –, les flics l'enverraient dans un Quartier Spécial où il se la coulerait douce sans que rien change à sa vie. Enfin, presque. Il aurait accès à un ordinateur et il aurait tout loisir de se taper des tasses de thé en veux-tu, en voilà. Ces détenus-là étaient classés et étiquetés comme « passifs ». Passif, lui ? Après ce qu'il avait fait ?

Elle tenait ces informations de ses amis ou voisins et des types qui avaient fait de la prison, ils lui avaient raconté que c'était comme ça qu'on traitait les prisonniers en isolement. En clair, ça signifiait qu'ils pouvaient faire ce qui leur chantait toute la sainte journée. Et tout ça parce qu'ils étaient déclarés « passifs ». Encore et toujours le même mot !

N'importe quel autre détenu se retrouvait sous les verrous vingt-trois heures sur vingt-quatre, mais eux, non. Pas du tout... Les pédophiles vivaient comme des coqs en pâte, elle le savait parce qu'on lui avait raconté des histoires tout bonnement incroyables là-dessus.

Joanie se chauffait toute seule, elle laissait monter sa colère car elle en aurait bien besoin pour réussir à mettre son plan à exécution. Il n'était pas question qu'elle se dégonfle au dernier moment.

Comme les détenus ordinaires haïssaient les pédophiles, et ils avaient bien raison, on mettait ces ordures dans des quartiers protégés. Alors, c'était pas scandaleux, ça ? En plus, comme l'horreur de leur crime les faisait rejeter par tous, ils se regroupaient pour éviter les représailles.

La plupart de ces types-là n'avaient jamais rencontré d'autres délinquants sexuels avant leur incarcération. Alors subitement, c'était Noël et le Jour de l'An à la fois. Inutile de continuer à se cacher, fini la solitude, terminé l'isolement. Tout à coup, ils se retrouvaient au milieu de leurs semblables et ils se sentaient *normaux*. Ravis, ils découvraient que leurs activités clandestines étaient des gestes aussi ordinaires que de préparer une tasse de thé à leurs codétenus. En tout cas, c'est ce qu'ils se racontaient.

Eh bien, grâce à elle, Joanie Brewer, Little Tommy, au moins, allait payer pour ses actes et plus jamais, jamais, il ne pourrait recommencer. Appuyée contre sa banquette, Joanie se mit à fredonner en essayant de se détendre. Le chauffeur la regarda dans son rétroviseur et lui sourit. Elle lui rendit son sourire et, s'allumant une énième cigarette, laissa son esprit retourner à la tâche qu'elle s'était assignée.

Chaque fois que Jeanette essayait de pêcher des renseignements sur Pippy Light, Karen et Jasper répétaient la même chose : Lorna Bright était la mieux informée, elle le connaissait depuis des années et était même sortie avec lui. Malheureusement, à cause des menaces de Jon Jon, Lorna évitait soigneusement Jeanette et se gardait même de lui adresser la parole quand elle la croisait dans les magasins.

Qu'importe, Jeanette était bien décidée à découvrir ce qu'elle voulait savoir, quel qu'en soit le prix.

Elle grimpa les marches menant au duplex de Lorna et frappa à la porte. Comme il était tard, elle se réjouit de pouvoir se dissimuler dans l'obscurité. Pourvu que l'endroit ne soit pas infesté de traîne-savates, il y en avait toujours un ou une pour cafter à Jon Jon, histoire de s'attirer ses bonnes grâces. Son frère était un dieu dans le quartier et on l'adulait, surtout depuis qu'il avait réglé son compte à Tommy.

Le fait d'avoir ébouillanté le pédophile lui avait donné un prestige immense. Tout gosse, Jon Jon était déjà un dur, mais désormais, c'était un dur respecté. Dans le milieu où ils vivaient, son frère incarnait le rêve de tout un chacun.

Quand Lorna lui ouvrit la porte, Jeanette sentit une odeur de skunk lui sauter aux narines, la fille était complètement défoncée. Avec un sourire hésitant, elle lança :

– Ça va, Lorna ? Et ton bébé ?

Lorna ne trouvait rien d'anormal à ce qu'on vienne frapper si tard à sa porte pour venir s'enquérir de sa gosse. Pour elle et ses soi-disant copains, ce genre de visites faisait partie des choses courantes.

– Bon alors, tu me laisses entrer ?

Lorna s'effaça et Jeanette se glissa dans l'entrée qui empestait une odeur âcre. Le living n'était éclairé que par la télé qui restait allumée en permanence. La petite, couchée à même le sol, avait sali sa couche et ici aussi, ça schlinguait. Sur le canapé, un type à poil et luisant de transpiration ronflait comme une forge.

Le bébé se mit à pleurer, Lorna le repoussa du bout de son pied crasseux, puis, s'agenouillant sur la moquette, elle lança gaiement :

– Qui c'est la petite merdeuse à sa maman ?

Jeanette soupira.

– Tu veux que je la change ?

La junkie la jaugea d'un regard qui disait : chouette, une corvée de moins ! Tu parles d'une salope, se dit Jeanette.

– Les services sociaux vont passer la prendre demain, ils ont déjà emmené Laetitia. Tu parles d’une chieuse, celle-là, elle était tellement jalouse de sa sœur qu’elle voulait lui coller des baffes !

Et Lorna éclata de rire :

– Toute façon, moi, j’ai besoin de souffler. Je serais contente qu’elle se barre quelques semaines, comme ça je pourrai pioncer un peu !

Personne n’était dupe : ces quelques semaines allaient devenir des mois. L’aînée de ses filles était née maigrichonne et affublée d’un pied-bot. Lorsque Lorna s’était décidée à aller la chercher à l’hôpital, la petite avait déjà quatre mois, les infirmières avaient refusé de la confier à une inconnue, elle n’était jamais venue voir sa gosse.

Même la mère de Lorna admettait qu’elle n’avait pas su où se mettre quand les infirmières avaient déclaré : « Mais madame, on ne vous a jamais vue, vous pourriez être n’importe qui ! »

Il avait fallu l’intervention de deux assistantes sociales et une décision de justice pour que l’hôpital accepte de rendre la petite à cette maman si peu aimante. Lorna avait gardé sa fille un certain temps pour toucher les allocs, puis la petite était passée de foyer en foyer. C’était une jolie petite très agitée et sa cadette suivrait la même voie, c’était couru d’avance.

– Tu l’as appelée comment ?

Loran soupira.

– Trelayne Sioux.

Jeanette ne put s’empêcher de sourire.

– Encore un coup de Jerry Springer¹⁹ ?

Lorna éclata de rire :

– Bingo ! Ils ont pas des noms géniaux, ces Américains ? Je voulais pas que ma gosse soit comme tout le monde, et à mon avis, le nom, c’est super important, tu trouves pas ?

Hélas, Lorna était sincère.

– T’inquiète, elle est bien barrée, rétorqua Jeanette.

Trop défoncée ou trop conne, Lorna ne pigea pas la vanne.

– Tu m’as toujours pas dit ce qui t’amène, dit-elle en regardant Jeanette changer le bébé d’une main experte.

– Attends une minute.

Une fois que Trelayne fut propre et rhabillée, Jeanette la prit tendrement dans ses bras.

– Elle crève de faim. T’as ce qu’il faut ?

Lorna se leva d’un bond.

– J’oublie toujours qu’il faut leur donner à manger sans arrêt... Tu vois, vaut mieux qu’ils l’emmènent un peu, le temps qu’elle devienne plus facile...

Elle revint avec un biberon qu’on lui avait manifestement fourni à la maternité et qui sortait tout droit du frigo. Malgré ça, Trelayne se jeta dessus et se mit à téter goulûment et le serrant dans ses mains. Ses petits ongles étaient déjà noirs de crasse et elle avait une ecchymose sur la pommette. Une petite attention de Laetitia, ou de Lorna, qui avait accusé la pauvre gamine.

Jeanette revoyait sa mère donnant le biberon à Kira. Sa petite sœur avait toujours senti bon, elle était propre et bien soignée. Curieusement, cette scène lui fit prendre conscience à quel point Joanie avait été une bonne mère.

– Dis donc, lança Lorna, mais t’es une vraie pro ! Toi aussi, tu devrais en faire un !

Même si c’était dit comme un compliment, la remarque choqua Jeanette. Cette Lorna n’avait donc qu’une seule ambition dans la vie, fabriquer des gosses pour toucher les allocs ? Tu parles d’une existence ! Non seulement pour Lorna, mais aussi pour ses malheureuses gamines qui seraient trimballées de foyer en foyer avant de reproduire la même histoire : vas-y, attrape tout ce que tu peux, puisque c’est ton *droit* !

Voilà, ton *droit*, c’était justement l’expression qui énervait Joanie quand elle discutait avec Monika qui refusait d’admettre qu’il fallait payer des impôts pour bénéficier des aides de l’Etat. Incapable de suivre la logique, Monika ne comprenait pas qu’allocations chômage et autres

prestations sociales étaient là pour vous remettre sur pied, pour vous aider à retrouver du boulot, en aucun cas pour devenir un mode de vie.

Brusquement, en regardant Lorna, Jeanette comprit pourquoi sa mère l'avait toujours emmerdée pour qu'elle fasse des études.

Et ben, c'était trop tard...

Lorna ouvrit deux canettes de Red Stripe, en posa une devant Jeanette et s'enfila une bonne gorgée avant de laisser échapper un rôt retentissant.

Le type qui était sur le canapé se retourna en grognant, Lorna ne lui jeta pas un regard. Un début d'érection gonflait son caleçon douteux. Jeanette en eut la chair de poule.

– C'est qui, ce mec ?

Lorna haussa les épaules.

– Un certain Peter Trucmuche... C'est un type que j'ai rencontré au pub hier, il avait gagné un paxon aux courses. Normalement je devrais pas... enfin... tu vois ce que je veux dire, mais bon, j'étais bourrée, comme d'hab'...

C'était franchement trop marrant, elle éclata de rire.

– Alors, Jeanette, qu'est-ce que t'es venue foutre ici ? Parce qu'on peut pas dire que ton frangin me porte dans son cœur, si ?

– Tu rigoles, Lorna ? Il va quand même pas décider qui je dois voir ou pas voir !

– C'est pas lui qui t'a envoyée ?

Au grand soulagement de Lorna, Jeanette fit un signe de dénégation.

– T'es folle ou quoi ? Je suis pas sa bonne !

Elle n'aurait pas pu mieux dire.

– Et la petite, je la couche où ?

Lorna l'emmena dans une petite chambre qui contenait un matelas, un dessus-de-lit et un couffin. Rien d'autre, pas même un jouet. Deux couches souillées gisaient sur le matelas et l'odeur était à tomber, Laetitia avait dû faire pipi au lit.

En couchant le bébé dans son couffin, Jeanette dit tout doucement :

– Elle est belle. C’est vrai que c’est Pippy Light, le père ?

Lorna haussa les épaules.

– Ça se pourrait... Mais, comme t’as vu, elle est blanche. Sur la couleur, au moins, j’ai aucun doute !

Elle se marrait. Le bébé remua dans son couffin.

Jeanette eut une grimace de dégoût. Heureusement, Lorna se méprit sur son sens et lui lança un clin d’œil complice :

– Surtout faut pas qu’elle se réveille, hein ?

Elles sortirent sur la pointe des pieds, Jeanette avait le cœur serré. Quelle crasse ! La pauvre petite était couchée dans un couffin posé à même le sol, aussi cradingue que ses vêtements et les draps souillés. Enfin, au moins elle était propre et rassasiée, même si ça mère n’y était pour rien. Lorna aurait sans doute fini par s’en occuper, en tout cas il fallait l’espérer... car, par ici, on n’était pas du genre à appeler la police ni à alerter les services sociaux. Pourtant, pour la première fois de sa vie, Jeanette prenait conscience de leur utilité.

Bien sûr, elle avait vu des gosses sales et dépenaillés jouer dans la rue jusqu’à pas d’heure, mais ils avaient le ventre plein et on les aimait, même si c’était un peu au petit bonheur la chance. La fille de Lorna, elle, hanterait ses nuits. Aussi sûr qu’elle s’appelait Jeanette.

Tout en sirotant sa Red Stripe, elle regarda Lorna s’évertuer sans succès à ranger sa cuisine.

– Comment ça se fait que tu t’intéresses à Pippy Light tout d’un coup ?

– Non, je demandais, c’est tout.

– Et ton frère, il est au courant ?

Jeanette sourit.

– Dis donc, y sait pas tout, même si ça lui plairait de le croire !

Hou là, le blasphème ! Horrifiée, Lorna ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes.

– T’es vraiment une garce, toi ! Si tu veux voir Pippy, il est chez lui pratiquement tous les jours. Mais fais gaffe, Jeanette, va pas t’embarquer

avec ce gars-là. Si c'est des clients que tu cherches, je pourrai te donner le nom de types moins lourds que lui, si tu vois ce que je veux dire.

Elle se gratta la tête d'un geste machinal.

– Tu sais, ça m'arrive de prospecter pour lui, à l'occasion, il m'aime bien, Pippy. Il me fournit de la dope quelquefois quand je suis en manque. En échange, je couche avec lui, mais tu sais, y a pire... Alors, fais gaffe. Dès qu'il te verra, il faudra que tu tapines pour lui : t'es encore mineure et c'est son péché mignon, les collégiennes...

– Et il paye bien ?

Lorna la regarda droit dans les yeux.

– T'y penses pas sérieusement, quand même ?

Une fois de plus, Jeanette haussa les épaules.

– Toute façon, il aurait trop peur de mon frère...

Lorna secoua la tête.

– Qui, Pippy Light ? Mais tu planes complètement, ma pauvre chérie ! Il serait aux anges ! Ils se fendraient la gueule, avec Jesmond, ils ont peur de personne, ces deux gars-là !

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un ton bravache. Après tout, ils étaient ses potes.

– Alors, il habite où ?

– Sérieux ?

Jeanette hocha la tête.

– Sûr.

– Bouge pas, j'l'appelle !

Quel pied ! Elle allait faire d'une pierre deux coups ! D'abord, Pippy allait la remercier pour services rendus, et puis Jon Jon allait payer pour ce qu'il lui avait fait ! L'assistante sociale devait passer prendre la petite et, avec la thune que Pippy allait lui filer pour Jeanette, elle s'en mettrait plein les poches et les narines avant midi.

Finalement, tout s'arrangeait toujours !

Arrivée à Sheffield peu après dix heures du soir, Joanie appela immédiatement le numéro qu'Errol leur avait donné. On lui indiqua une cité située en lisière du centre-ville. En grimpant l'escalier de béton menant chez celui qui devait la conduire à Tommy, elle regarda autour d'elle. Ç'aurait pu être n'importe où ; à part l'accent des gens dans la rue, elle se serait crue aussi bien à Londres qu'à Cardiff, Glasgow ou Manchester. Partout où on avait construit des cités-dortoirs pour y loger les exclus, en somme. Elle reniflait les mêmes relents de pisse, de sueur et de friture, et, derrière l'odeur de la pauvreté, celles de l'alcool et de la drogue. Elle reconnut l'odeur musquée si familière des héroïnomanes. Dans l'entrée, elle en avait croisé deux qui avaient tourné leurs yeux éteints pour la regarder s'engager dans l'escalier. La fille, un vrai sac d'os tonitruant, ne l'avait laissée passer que de très, très mauvaise grâce. Le garçon, plus jeune, était mal rasé et il avait les cheveux en bataille. Il n'aurait pas bougé d'un poil si une fanfare avait fait intrusion dans ce hall glacial. Il planait loin, bien loin d'ici ; quand il atterrirait, il se crasherait plus dur qu'une navette spatiale. Mais, pour l'instant, il était parti. Parti et heureux.

Joanie frappa un petit coup à la porte de l'appartement. Une femme aux cheveux orange vif l'accueillit avec un sourire chaleureux.

– Joanie ?

Celle-ci acquiesça.

– Entre, entre, ma belle ! T'as pas eu trop de mal à nous trouver ?

Joanie fit non de la tête, elle était incertaine, terrifiée.

L'intérieur de l'appartement était exactement l'inverse de la cité : les murs étaient peints de couleurs vives, tout était impeccable et clair, les lampes et les bougies répandaient une lumière et un parfum agréables où se mêlaient des odeurs d'ylang-ylang, de jasmin et lavande. L'entrée était rose vif et un poster encadré de Marilyn Monroe faisait face à la porte.

Dans le living vert profond, des meubles vert pâle de chez Habitat côtoyaient des tables en verre et acier. Joanie se sentit soulagée : si l'appartement avait été sale ou négligé, elle aurait tourné les talons illico

pour rentrer chez elle. Au fond, c'était peut-être bien ce qu'elle avait envie de faire...

Mais non, il fallait rester : il était trop tard pour reculer, cette certitude était terrifiante. La femme sourit en découvrant des dents irrégulières mais très blanches. Elle était beaucoup plus âgée que Joanie ne l'avait imaginé.

– Qu'est-ce que je t'offre : une tasse de thé, un verre, ou les deux ?

Joanie eut un sourire timide.

– Vodka ?

– Ah tiens ! Une collègue !

Cinq minutes plus tard, les deux femmes étaient confortablement installées sur le canapé avec une vodka Coca bien tassée à la main.

– Tu m'as l'air bien énervée, ma grande, dit la femme.

Joanie sourit.

– C'est peut-être parce que je le suis...

La femme lui tendit la main :

– Je m'appelle Marie Drinkwater, ou Drinkvodka, si tu préfères...

Joanie éclata de rire. La femme poursuivit d'un ton plus grave :

– Ma fille aussi s'est fait assassiner. Elle avait sept ans quand elle a disparu, on l'a retrouvée trois jours plus tard chez un voisin. C'était un type sympa, en tout cas, tout le monde le croyait. Il l'a violée et emballée dans un sac poubelle. On l'a retrouvée dans sa chambre, au fond d'un placard. Bien sûr, c'était pas la première fois... Il avait déjà fait deux ans pour agression sexuelle et huit pour meurtre. Imagine-toi qu'il a même participé aux recherches avec nous. Tu sais, à ce moment-là personne n'aurait pensé qu'il puisse être arrivé quelque chose de grave à ma fille...

Marie vida son verre en deux gorgées.

– D'ailleurs, tu es passée devant son appartement en venant ici. Sa mère y habite encore. La brave femme, elle a été complètement détruite par ce qui s'est passé.

Marie se resservit généreusement.

– Avant ça, je n’avais jamais bu une goutte d’alcool... Aujourd’hui, je me demande pourquoi je continue à vivre alors qu’elle est morte, que le soleil de ma vie est parti. Tu vois, Joanie, les gens compatissent, mais tant que ça ne leur est pas arrivé personnellement, ils ne savent pas de quoi ils parlent. Souvent, on lit dans le journal qu’un gosse a disparu, c’est horrible, on serre ses enfants dans ses bras, soulagé que ce ne soit pas à eux que c’est arrivé. Et puis on éteint la télé et on oublie tout ça, jusqu’à la prochaine fois...

Elle laissa son regard glisser par la fenêtre avant d’ajouter d’une voix triste :

– Personne ne peut savoir ce que c’est, la nuit, de revoir leur visage et de se demander s’ils vous ont appelée. Mais nous, on *sait* qu’ils l’ont fait, parce qu’on est leur maman et que, pour un enfant, sa maman représente absolument tout. Les gosses, ils croient qu’on peut tout faire, seulement, on n’a pas été là quand ils ont eu besoin de notre aide. Ou de nous.

Elle attrapa la main de Joanie.

– Et puis après, au procès, on te fait voir la pourriture qui a tué ta fille écoper des clopinettes et toi, tu sais que ce type va ressortir d’ici quelques années. On te l’a dit, que la plupart des pédophiles récidivent dans les six semaines ? Pour moi, c’est la faute aux psys : ces gens-là, ils qui se croient capables de guérir les incurables. Tu parles, un gars qui fait une fixation sur les jambes, il la gardera. Et c’est pareil pour un obsédé des seins... Alors le type qui aime les enfants, ce sera toujours des *enfants* qu’il voudra. Vas-y, tue-le, ma grande, ou alors laisse-moi le faire à ta place, je sais ce que tu ressens, tes yeux parlent pour toi.

Et, serrant la main de Joanie, elle ajouta doucement :

– Il n’y a pas de justice dans ce pays. En tout cas, pas pour les victimes. Le fric et les biens matériels, il y a que ça qui intéresse les tribunaux. Crois-moi, le braqueur se fera toujours plus lourdement condamner que le pédophile...

Joanie pensait avoir enfin rencontré une âme sœur – elle ne se trompait pas. Marie comprenait mieux que personne ce qu’elle vivait puisqu’elle était passée par là.

Maintenant, il fallait agir.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Jon Jon regarda la fille étendue à côté de lui. C'était une Noire aux cheveux lisses et à la croupe généreuse. Belle, intelligente et chère. Très chère. Il se l'était offerte quelques heures et il ne s'en repentait pas. Cette Candace était une experte, un vrai régal.

Une vraie pro.

Les préliminaires à peine entamés, elle l'avait informé du tarif. Si elle michetonnait, c'était pour le fric et les petits cadeaux, ce n'était pas son truc. A l'entendre, cette fille n'avait jamais baisé gratos, et il la croyait volontiers. Tu raques ou tu te casses. Ça l'avait fait bien marrer, cette phrase.

Mais tout ça, c'était la veille au soir, quand il était aussi bourré que défoncé. Dans la lumière froide du jour, il ne trouvait plus ça marrant du tout, même si, vu son appartement, elle n'avait manifestement pas tort. Dommage que Joanie n'ait pas eu un sens des affaires aussi développé, au moins il lui serait resté quelque chose de toutes ses années de trottoir.

Candace était maligne, mais elle était froide et calculatrice, et n'hésiterait pas à vendre sa propre mère contre un bon paquet. Son dieu était l'argent, elle ne le cachait pas. Ils avaient bavardé une bonne heure avant de quitter la soirée ensemble. Erreur. Là-bas, il aurait pu lever gratis, les nanas se jetaient sur lui comme la misère sur le pauvre monde.

Et maintenant, Candace lui présentait l'addition. Gonflant.

Hier soir, alcool et came aidant, il l'avait désirée, mais bof, cette fille n'en valait pas la chandelle. Et elle l'avait baisé en professionnelle. Encore plus gonflant. Car à l'instar de Paulie, Jon Jon se pensait supérieur au client ordinaire. Candace, elle, n'était pas du même avis. Alors, à quoi s'attendait-il de sa part, en fait ? A recevoir un traitement de faveur parce qu'elle était noire, elle aussi ? Mais elle avait joué franco : pour elle, les hommes étaient tous de vulgaires quidams.

Jon Jon était naze et cherchait la bagarre, alors autant que ce soit avec elle, puisqu'elle se trouvait là. Seulement, cette fille n'avait pas l'air du genre à se laisser faire.

– Qu'est-ce que tu me disais, petit ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

Ses grands yeux noirs parlaient pour elle : visiblement, elle n'avait pas apprécié ce qu'elle venait d'entendre.

Jon Jon haussa les épaules et lança avec impudence :

– Que moi, je ne paie pas pour ça.

Elle éclata de rire et, sans se démonter, lui braqua l'index sous le nez :

– Que si ! Je t'ai annoncé le tarif avant qu'on se mette au plumard et je te signale que moi, je t'ai emmené *chez moi*, t'as pas déboursé un sou pour l'hôtel, mon petit gars. J'ai tenu ma parole, alors tu tiens la tienne.

Elle avait l'air de sous-entendre qu'il n'avait pas été à la hauteur, ni au lit, ni ailleurs. Dans sa voix, il reconnut l'accent du Sud de Londres qu'elle avait soigneusement camouflé depuis la veille.

– Cours toujours, ma belle. Je te l'ai déjà dit, je paie pas.

Elle se redressa sur un coude et le regarda dans le blanc des yeux :

– Espèce d'enfoiré !

– Bof, j'ai entendu pire.

Il se leva sans hâte et elle le suivit du regard, crevant manifestement d'envie de lui sauter dessus, mais elle n'en ferait rien, c'était lui, le patron. En fait, il espérait bien qu'au moins, elle lui passe un savon.

– Et moi, je raconterai partout que, non seulement tu bandes mou, mais qu'en plus t'es un rat !

Sur ce, elle ferma les yeux et lui tourna le dos, comme pour se rendormir.

Il traversa l'appartement jusqu'à la cuisine et se fit un café en s'attendant à ce qu'elle vienne se jeter sur lui comme une chatte en colère, mais non, elle resta dans la chambre.

L'appartement était super cool, tout y était beau, bien choisi et parfaitement assorti : murs blancs, moquettes ivoire et voilages artistiquement accrochés à des tringles en cuivre.

Pourtant, il avait aussi un côté aseptisé, comme si personne n'y habitait. On aurait dit un appartement témoin pour des gens factices menant des vies factices. Des vies parfaites. Une image de pub, à l'instar de Candace, même si elle ne s'en rendait pas compte. Comme ses collègues, elle se cachait derrière une façade. Or, la façade, c'est ce qu'il y a de plus difficile à préserver. Prétendre que le métier est anodin, qu'on aime les hommes qui vous paient, qu'on a une vie de rêve parce qu'on peut s'offrir de belles fringues et un bel appart... Au moins, les filles qui faisaient le trottoir, elles en avaient fini avec toutes ces conneries.

Mais ceux qui payaient une petite fortune pour les baiser avaient besoin de sentir que les filles les *désiraient*, que l'argent était accessoire. En échange du fric, elles devaient faire semblant d'admirer leurs gros bides, leurs cannes maigrichonnes et leurs queues ridées. Ces filles-là étaient comme des actrices, sauf que, pour les Oscars, elles pouvaient toujours se brosser. Elles ne toucheraient jamais que le paquet négocié à l'avance avec, qui sait, quelques livres en bonus. Il ferma les yeux, accablé de voir la vie d'une jeune et jolie fille ainsi vouée à la destruction.

Malgré ses fringues tendances et son superbe appart, Candace n'avait rien, sa vie affective était une faillite totale. Pas étonnant que Joanie ait étouffé ses enfants avec son amour débordant, c'était la seule émotion réelle qu'elle ait jamais éprouvée.

Il vida sa tasse de café et, les yeux dans le vague, regarda par la fenêtre de la cuisine le monde s'éveiller. Quelques taxis descendaient Portobello Road après avoir raccompagné des noctambules. Il s'alluma un joint et en inspira une profonde bouffée.

Mais enfin, pourquoi s'incrustait-il ici ? Pourquoi, une fois sorti du lit, était-il resté traîner chez Candace ? Et surtout, pourquoi ce genre de trucs lui arrivait-il de plus en plus souvent ? C'était à croire qu'il avait *envie* d'être vexé, offensé, qu'il *voulait* se sentir utilisé. C'était peut-être ça, l'explication.

Au moins, quand il se dégoûtait lui-même, il éprouvait quelque chose... Depuis la disparition de Kira, il était devenu comme insensible

et ça lui faisait peur. En tirant sur son joint, il revit le visage de sa petite sœur et un sourire lui monta aux lèvres.

A ce moment-là, il retourna dans la chambre. Candace était toujours dans la même position. Il la prit tout doucement par l'épaule pour la retourner vers lui, il s'attendait à ce qu'elle fasse la gueule, ulcérée par son refus de payer et s'apprêtait à lui verser son dû, voire davantage. Il n'avait pas le droit de passer sa mauvaise humeur sur elle. C'était une brave fille, dans le fond. Au moins, elle avait été réglo et n'avait pas essayé de lui faire croire qu'il lui devait le prix du taxi.

Mais bon, chose promise, chose due... Elle avait été correcte, même si la facture était un peu salée.

En fait, elle *dormait*, car elle repoussa vivement sa main, retrouva sa position initiale et reprit sa petite ronflette en sombrant dans un profond sommeil.

Incroyable !

Jon Jon se mit à rire tout bas.

Candace s'en foutait royalement, elle avait accepté son refus et, pour ça aussi, il lui tira son chapeau. Elle avait ravalé sa fierté sans en faire un drame et, sachant qu'elle partait perdante, elle avait pris la leçon. Grâce à cette réaction pragmatique, Candace venait, à son insu, de grimper très haut dans l'estime du jeune homme.

Toujours hilare, il s'assit au bord du lit, mais son rire vira bientôt aux larmes car Jon Jon était seul, terriblement seul, il se sentait blessé, désespéré. Il n'avait pas l'habitude de ce type de sentiments et ne s'y habituerait sans doute jamais. La disparition de Kira avait creusé un vide immense dans sa vie, un vide que personne ne pourrait jamais combler. Le problème, quand on perd quelqu'un d'aussi jeune, c'est qu'on garde le souvenir d'un enfant sans défaut et les enfants sont toujours purs et beaux, au moral comme au physique.

La tête dans les mains, Jon Jon sanglotait tandis que Candace reposait paisiblement endormie à ses côtés.

Jamais il ne s'était senti aussi seul.

Il avait toujours été là pour sa mère et ses sœurs, et la seule fois où il leur avait manqué, cette tragédie leur était tombée dessus. Il s'en sentait responsable. Tout était de sa faute, il n'avait pas correctement veillé sur Kira, il lui avait manqué quand elle avait besoin de lui. Toute sa vie il aurait à traîner cette culpabilité.

Si seulement il était resté à la maison ce jour-là, il ne lui serait rien arrivé. Elle serait encore avec eux et, à cette heure-ci, il lui préparerait son petit déjeuner et repasserait son uniforme. Il passerait ses soirées avec elle, au lieu de se taper une flopée de putes et de pouffiasses, à la recherche d'une chose qu'il ne trouverait jamais. Voilà, sa famille avait été broyée, ravagée par quelqu'un à qui ils avaient cru pouvoir faire confiance. Tommy et son père allaient le payer cher. Dès ce matin, il partirait pour Birmingham, puis il pousserait jusqu'à Sheffield si c'était nécessaire.

Soudain, il sentit un bras entourer ses épaules.

– Ça va ?

Candace avait fini par se réveiller.

– Ouais, ça va !

Elle l'embrassa doucement sur le front.

– Ce sera gratis, si t'as envie...

Elle le regarda en levant un sourcil parfaitement épilé, elle était superbe et paraissait très jeune.

Il sourit.

– Tu sais, j'ai déjà du mal à bouger les lèvres, alors le reste...

– Tu penses à ta petite sœur, Jon Jon ?

Soudain, Candace avait parlé vrai, débarrassée de ses mimiques de pute, elle était redevenue elle-même.

Il acquiesça.

– Ça doit être atroce de ne pas savoir ce qui lui est arrivé. Ce type qui s'est cassé... tu crois qu'il y a une récompense sur sa tête ?

Il hocha la tête en lui lançant un regard méfiant.

– Bien sûr.

– Et si quelqu’un savait quelque chose qui pourrait...

Elle eut une petite toux nerveuse.

–... je dis bien qui *pourrait*... disons... te mettre sur leur piste... Ce serait possible que la prime lui soit versée discrètement ? Sans que personne sache comment t’as obtenu tes infos ?

A nouveau, il hocha la tête. Où donc voulait-elle en venir ?

Elle s’agenouilla sur le lit et lui passa les bras autour du cou. Ses petits seins fermes lui caressaient le dos ; même dans son état, elle arrivait à l’émoustiller.

– Tu sais, il y a des types qui sont portés sur les enfants. Des gens qui sont prêts à payer pour se taper un môme. Et qui payent, en fait.

Jon Jon se retourna et la regarda.

– Mais où tu veux en venir ?

Candace soupira. Elle s’assit à côté de lui, s’enroula dans le drap et, son joli visage soudain sérieux et inquiet, fit :

– Ça reste entre toi et moi, d’accord ? Ça ne sortira pas de cette chambre ?

Il acquiesça, sa peur était presque tangible, inutile de l’inquiéter davantage.

– Bien sûr, dis-moi.

Il n’en pouvait plus, le joint qu’il venait de fumer le rendait parano et il avait l’impression que sa tête allait exploser.

– Je rigole pas, jure-moi que personne ne saura que c’est moi qui t’ai parlé.

Ras le bol, maintenant ! C’était le M16, ici, ou quoi ?

– Bordel, Candace ! Je te le *jure* ! Vas-y, dis-moi ce que tu sais.

Elle lui lança un regard perçant, encore mal convaincue de pouvoir lui faire confiance. Enfin, elle se décida :

– C’est Jesmond. Tu le connais ?

Il hocha la tête en plissant le front.

– Et alors ?

Elle poussa un soupir. D'accord, elle avait la pétoche, mais elle voulait aussi la prime. Candace était une des rares filles à faire des économies, à penser à l'avenir.

– C'est une des filles qui m'a dit ça, tu sais comme on discute, entre nous... Il paraît qu'il fournit des clients qui veulent des mômes. En général, c'est plutôt des garçons, mais il y a aussi des gamines qui transitent par chez lui. C'est Dahlia qui me l'a dit, une de ses frangines est accro au crack et elle a prostitué sa gamine, Mirabell. A l'heure qu'il est, la gamine est placée. Les types l'ont utilisée pour une fête. Une fête, tu parles ! A mon avis, c'est pas des boules de glace et des gâteaux qu'ils lui ont filé... Dahlia, je te le jure, elle peut pas saquer Jesmond, elle le hait carrément. Dès qu'elle peut, elle lui crache dessus. Mirabell n'avait que neuf ans, elle était mignonne à croquer. Figure-toi que Jesmond, lui aussi, il aime les petites filles, et plus elles sont jeunes, mieux c'est, d'après ce que j'ai entendu...

Jon Jon écarquillait les yeux, tentant de digérer ce qu'il venait d'entendre.

– Jesmond ? Tu rigoles !

Elle poursuivit en hochant la tête :

– Mais moi, je ne t'ai jamais rien dit, d'accord ? Si jamais tu apprends que Jesmond sait vraiment quelque chose, tu me revaudras ça ? Si les Thompson fricotaient avec des gosses, ils ont sûrement eu affaire à lui, puisqu'ils sont dans le même quartier et qu'ils fricotent dans la même merde. Il risque de savoir où ils sont, il garde tous les noms des clients dans la tête. Il n'écrit jamais rien, mais il les filme et il met les vidéos sur Internet. J'ai bossé pour lui, il y a quelques années de ça. Tu sais, genre écolière.

Il la dévisagea comme s'il la voyait pour la première fois.

– T'as bossé pour des pédophiles ?

Candace soupira.

– Mais naan, imbécile ! On jouait les grandes filles déguisées en petites, ce genre de connerie... Mais ça payait bien et ils ne voyaient pas notre visage.

C'était difficile d'avaler tout ça d'un coup, mais il comprenait sa logique. Effectivement, si Tommy et son père trempaient dans ce genre de trafic, ils avaient dû se trouver en contact avec des types ayant les mêmes penchants. Et il était normal aussi que Jesmond garde tout dans la tête, il faudrait être fou pour mettre des choses pareilles par écrit.

– Si jamais ça donne quelque chose, je toucherai la prime ? insista Candace.

– T'inquiète.

Et il partit, son voyage vers le nord momentanément oublié : l'urgence, maintenant, c'était de réfléchir à ce qu'il venait d'entendre.

Marie et Joanie se trouvaient devant la maison de convalescence Sunny Day. Marie, qui avait passé des jours à surveiller les lieux, savait que régulièrement après le déjeuner un patient obèse couvert d'atroces brûlures sortait pour prendre l'air. Ici, son nom était Jeffrey Palmer, mais, pour elle, il s'appelait « Gros tas de merde ». Sa seule vue lui donnait envie de vomir, maintenant qu'elle savait ce qu'il avait fait à cette enfant, ce dont il était coupable. Et puis elle n'avait jamais gagné autant d'argent aussi facilement, ni, surtout, avec une telle satisfaction.

Grâce à elle, la mère de sa petite victime allait retrouver son bourreau. Pour Marie, l'expérience prenait une dimension quasi religieuse. Elle allait, du même coup, pouvoir venger elle aussi ce qui était arrivé à sa propre fille. Car Marie s'était donné pour mission d'éliminer ce genre de prédateurs de la surface de la terre.

Lorna et Pippy étaient au pub et, malgré l'heure, ils étaient déjà bien torchés. L'assistante sociale était venue chercher le bébé aux aurores, délivrant Lorna de ses responsabilités maternelles plus tôt que prévu. Aussitôt, cette dernière s'était pomponnée – autrement dit, elle s'était

passé un gant de toilette sous les aisselles, inondée de parfum, donné un coup de peigne rapide et avait enfilé son jeans et son T-shirt les moins sales. Maintenant, en éclusant des pintes de cidre arrosées de brandy, elle négociait avec Pippy. Il lui devait une commission, puisqu'elle allait le brancher sur la sœur cadette de Jon Jon. Une sacrée belle touche !

– Sa mère fait le tapin, non ? s'enquit-il.

Lorna hocha la tête.

– Elle est sympa, Joanie, faut le dire, elle dit jamais du mal de personne. Comment ça se fait, alors, que Jeanette me cherche ? Pourquoi elle prend pas son frangin pour mac ?

Excédée, Lorna leva les yeux au ciel.

– M'enfin, Pippy ! Fais marcher tes méninges, merde ! Elle veut pas tapiner à plein temps, elle a juste envie de se faire quelques livres par-ci, par-là... Pas toute la sainte journée ! En plus, elle est plutôt mignonne, cette gosse.

– Quel âge elle a ?

– Dans les quatorze berges, mais elle fait tout pour en paraître plus.

Pippy sourit :

– Tiens, tiens, une écolière !

Lorna se mit à rire.

– J'y ai dit que j'allais te sonder. Au cas où tu serais intéressé...

Pippy se caressa le menton d'une main pas très nette.

– Moyennant une petite commission, évidemment ?

– Evidemment, ça fera cent tickets.

Elle sourit.

– Et d'avance, parce que je te connais ! Tu me files le fric et je te l'amène quand tu veux.

– Ça marche. Mais t'es vraiment une belle salope, tu sais !

Elle hurla de rire.

– Tu peux parler ! T'es pas exactement Justin Timberlake²⁰ non plus !

– Quand j’en aurai fini avec la p’tite Brewer, elle s’en fouta complètement de qui je suis, ma puce ! Elle baisera avec une table, si je le lui demande...

Il disait vrai, Pippy terrorisait ses filles. Lorna ne s’en était sortie que parce qu’elle était toxico et que, pour une raison ou une autre, il l’aimait bien. Inutile de la menacer, elle aurait fait n’importe quoi pour avoir sa dose. Elle n’était pas terrible, ces temps-ci, et il fallait vraiment être bien bourré pour l’approcher. Ses clients non plus n’étaient pas très chauds, surtout depuis qu’elle avait eu ses mômes. Rien de mieux que les vergetures pour vous trahir, surtout quand on est censée avoir quinze ans... Jeanette, en revanche, correspondait complètement à ses exigences. D’ici quelques semaines, il lui aurait convenablement bourré le crâne...

Même Jon Jon n’aurait plus prise sur elle.

Par contre, si jamais son frère apprenait ce qu’elle venait de faire, Lorna allait voir trente-six chandelles. Sans parler de la mère, car Joanie n’était pas commode et ne la remercierait sûrement pas d’avoir mis sa fille sur le trottoir.

Elle faisait une super belle connerie en jouant comme ça avec le feu, mais l’attrait de la dose d’héro qu’elle avait dans la poche avait été plus forte que la peur que lui inspirait Jon Jon. Allez, suffirait de la boucler, tout se passerait bien.

Elle s’éclipsa aux toilettes, histoire de se filer un petit coup de fouet. Quand l’aiguille lui pénétra dans la veine, tous ses soucis, toute sa tension s’évanouirent en un clin d’œil. Elle s’assit sur le siège douteux et se laissa aller et s’appuya contre les tuyaux noirs de crasse en respirant la merde de l’utilisateur précédent. Elle ferma les yeux. Allez, tout allait bien, tout baignait...

Jesmond tenait conseil avec son comptable, qui, en fait, était son collecteur de dettes. On lui attribuait cette fonction parce qu’il tenait

registre des transactions de son boss. A la différence des autres employés, Bernard Lee n'avait jamais extorqué un penny de trop à ses débiteurs. Une fois qu'ils avaient payé leur dû, c'était réglé, mais, dans le cas contraire, il était capable de se montrer plus féroce que tous ses collègues réunis.

Son système consistait à s'en prendre, non pas à l'emprunteur lui-même, mais à un membre de sa famille. C'est vrai, pourquoi envoyer à l'hosto un type susceptible de bosser pour rembourser ses dettes ? Autant y balancer sa femme ! Poussé par la terreur et la culpabilité, le gars partait gratter sans se faire prier.

Une situation économique saine. Voilà ce que c'était.

Ses proches trouvaient que Bernard était un gars très chouette, toujours prêt à se mettre en quatre pour ceux qu'il aimait. Il vivait avec une fille sympa dont il avait eu deux gentils gosses et qui était persuadée qu'il était vraiment comptable.

Pourtant, s'il en avait bien la formation, tenir les registres de ses clients et remplir leurs feuilles d'impôts, ce n'était pas vraiment son truc, à Bernard.

Il habitait dans la banlieue résidentielle du Surrey, comme tout bon bourgeois qui se respecte, et avait en lui une pointe de perversité dont il avait pris conscience très jeune : il était capable de faire souffrir n'importe qui sans être mû par la moindre animosité ni la moindre colère. Les états d'âme, il ne connaissait pas, surtout s'il y avait de l'argent en jeu ou à la clé.

C'était un grand type costaud, un beau blond dans le genre sauvage et doué d'une personnalité magnétique. Ce boulot de collecteur de dettes, qu'il avait pris à l'origine pour financer ses études, l'avait éclairé sur sa véritable vocation. Il avait donc obtenu son diplôme avec la perspective de s'en servir comme couverture légale de ses activités futures. Vingt ans plus tard, Bernard Lee était devenu un homme riche et respecté. Il avait, entre autres, fait un tabac dans l'immobilier et menait une vie luxueuse et tranquille.

Jesmond et lui se respectaient sans faire de chichis. On les voyait rarement ensemble, mais ils fonctionnaient bien en équipe et prenaient

plaisir à se fréquenter. Une relation fort lucrative.

Ce jour-là, ils bavardaient en sirotant des cappuccinos au fond d'un club à hôtesse appartenant à Jesmond.

– Alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Jesmond haussa les épaules. Grand et fort, il était menacé d'embonpoint par un excès de Guinness, rhum blanc, cabri au riz et bananes plantain frites.

– Il me doit quinze mille livres maintenant, avec les intérêts composés, faut donc qu'il en prenne pour son grade. Il a un fils ado, un gosse super gentil et malin comme un singe qui est capable d'entrer à Oxford. Si on mettait la pression sur le même ?

Bernard acquiesça.

Les mêmes étaient de parfaits leviers pour faire cracher les gens. Le père du gosse emprunterait le fric à un autre prêteur et se préoccuperait plus tard des remboursements, Bernard s'en balançait complètement : du moment qu'il avait son père... Il touchait un tiers de la somme à chaque fois, c'était de la thune vite gagnée. Et personne ne s'était *jamaïs* risqué à ne pas payer Bernard Lee.

Il nota les dernières instructions sur sa liste ; les deux jours à venir étaient pleins comme des œufs et ils devaient lui rapporter dans les quarante mille. Pas mal.

Tout sourires et plein de bonhomie, Jon Jon fit irruption au milieu de cette jolie petite scène domestique. Il connaissait Bernard, il travaillait de temps en temps pour Paulie, et, quoique sur ses gardes, il ne pétachait pas trop – Bernard faisait le même effet à tout le monde.

– Salut, Jon Jon ! lui fit Bernard avec chaleur. Comment ça va ?

– Pas mal, et toi ?

Bernard sentit une légère tension, mais décida de pas s'y arrêter, il travaillait pour Paulie, Jesmond le savait et il n'y pouvait rien. Bernard Lee était son propre maître, en plus, il aimait bien Jon Jon Brewer, le gamin lui rappelait sa jeunesse, sa prestance lui plaisait.

Jesmond, lui, examina le visiteur d'un air méfiant.

– Qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

Le ton était amical, Jon Jon répondit avec un sourire désarmant :

– J’ai besoin d’un service, de quelques infos.

Il attrapa une chaise et s’y assit sans y avoir été invité, ce qui n’échappa à aucun de ses deux compagnons. Bernard étouffa un rire en voyant une grimace se dessiner sur les lèvres de Jesmond.

– Qu’est-ce que tu veux ? C’est Paulie qui t’envoie ?

Jon Jon secoua la tête. Comparées à l’énorme tignasse de Jesmond, ses dreadlocks avaient l’air de simples boucles de bébé.

– Ben alors, parle ! Qu’est-ce que t’attends ?

Jesmond commençait à s’énervé, manifestement, on se foutait de sa gueule, mais il ne saisissait pas comment.

Jon Jon lança un regard respectueux à Bernard et leva légèrement un sourcil. Jesmond se fendit d’un sourire qui découvrit une double rangée de couronnes en or vingt-quatre carats.

– Tout ce que tu as à dire, Jon Jon, tu peux le dire devant Bernard, dit-il, en laissant filtrer son accent jamaïcain.

Malgré lui, Jesmond était impressionné par la façon dont le jeune homme avait demandé à lui parler en privé, la plupart de ceux qui connaissaient Bernard n’auraient jamais eu l’estomac de le faire. D’autant que ce dernier semblait s’en amuser.

– Tu sais que ma sœur a disparu, Jesmond.

Immédiatement, les deux hommes reprirent leur sérieux et, contrits, hochèrent la tête avec respect.

– Bon, figure-toi que j’ai entendu dire que tu fournissais des pédophiles.

Abasourdi, Jesmond écarquilla d’abord les yeux, puis jeta un regard en coulisse dans la direction de Bernard. Une seconde plus tard, il se jeta sur Jon Jon comme un gorille enragé, mais cette seconde d’hésitation avait démontré à Bernard que Jon Jon l’avait touché au vif. Ils se levèrent d’un bond.

Avant même que Jesmond ait fait le moindre mouvement, Jon Jon lui avait balancé un coup de pied qui le propulsa en arrière. Roulé en boule, tremblant de tous ses membres. Jesmond s'affaissa à genoux, les mains serrées sur les couilles, s'efforçant de ne pas dégueuler.

– J'ai assez de renforts pour déclarer une guerre de territoire, et j'ai prévenu tes gars qu'on était en réunion et que je voulais pas d'interruption. Tu sais, tu me fais pas peur, mon vieux, moi, ce que je viens chercher, c'est des réponses. Alors, accouche : tu fournis les pédophiles, oui ou non ?

– Tu ferais mieux de lui donner ce qu'il demande, Jesmond. Moi aussi, ça m'intéresse.

Bernard regardait d'un œil glacial le gros type étalé par terre devant lui. Pour Jon Jon, un tour dans la cage aux fauves aurait été plus enviable que ce regard-là.

Jesmond suffoquait, ses paroles risquaient d'avoir des conséquences décisives sur ses relations avec Bernard Lee. Comment donc Jon Jon avait-il fait pour les trouver ensemble ? La présence de Bernard changeait la donne, ils en étaient tous les trois conscients.

Surtout Bernard.

Soudain, Jesmond se rappela que c'était Bernard lui-même qui avait provoqué cette rencontre. Alors, il s'agissait d'un guet-apens ? Si c'était ça, il était mort.

Jon Jon se recula sur son siège, sortit un joint et l'alluma. Puis il aspira une profonde bouffée avant de lancer à Bernard, avec un sourire :

– Pour moi, ça veut dire oui, t'es bien d'accord ?

Marie observait Little Tommy qu'on emmenait prendre l'air dans son fauteuil roulant. Il était répugnant, non seulement il était obèse, mais les brûlures l'avaient rendu presque chauve et sa peau violacée était plissée comme un vieux parchemin. Ses mains aussi étaient abîmées, on aurait dit que ses doigts dodus étaient palmés. Aucun des autres malades ne lui

adressait la parole et d'ailleurs, aucun ne semblait avoir grand-chose à dire.

Il faisait très beau mais un petit vent frais rafraîchissait l'atmosphère. Marie serra son manteau contre elle. Le froid n'y était pour rien, elle frissonnait à la perspective de la scène à laquelle elle allait assister.

Postée de l'autre côté de la pelouse, Joanie ne lâchait pas sa proie des yeux. Quand une des infirmières regarda dans sa direction, Marie crut que son cœur allait s'arrêter de battre, mais Joanie s'était dissimulée derrière les buissons.

Tandis que les infirmières passaient d'un malade à l'autre avec du thé et des biscuits, elle vit Joanie contourner les buissons d'un pas décidé, s'avancer jusqu'à une des allées et faire brusquement volte-face. Un grand sac de paille à l'épaule, elle portait un large et coquet chapeau bleu vif, un long manteau de cuir noir et une paire de gants. Pour parfaire son accoutrement, elle avait une paire de grosses lunettes de soleil Armani sur le nez.

Tommy l'aperçut avant même que quiconque puisse se rendre compte de ce qui se tramait. Il poussa un gémissement de frayeur, sidéré de la voir apparaître tout à coup devant lui.

Joanie ouvrit son sac, en sortit une bouteille en verre et dévissa le bouchon. Tommy gardait le regard fixé sur elle, le visage habité par la peur.

– Joanie, je t'en supplie...

– T'avise pas de prononcer mon nom, espèce de salopard, dit-elle d'une voix sifflante.

Tommy se sentit en danger de mort. Alertée, une infirmière observait la scène : tiens, Jeffrey Palmer avait enfin une visite ? Pourtant, ça n'avait pas l'air de le ravir. Elle s'approcha.

– Excusez-moi, madame, vous avez vu la surveillante ?

Elle était pratiquement arrivée au niveau de Joanie et Jeffrey Palmer essayait frénétiquement de bouger son fauteuil, mais elle l'avait bloqué elle-même : c'était un vieux modèle difficile à manier, le seul qui puisse supporter son poids. Tommy faisait une cible rêvée.

– Salut Tommy ! A moins que tu préfères que je t'appelle Jeffrey ? lui lança Joanie.

Puis elle lança un grand sourire à l'infirmière fascinée par la bouteille de limonade sale qu'elle tenait dans la main.

– Je suis une de ses vieilles copines, ma grande, je suis venue lui apporter quelque chose.

Puis elle revint sur Tommy et, malgré sa colère, sentit un soudain élan de pitié pour lui. Mais ce n'était pas suffisant, il n'avait pas suffisamment payé, il n'y avait pas de prix assez élevé pour ce qu'il avait fait.

Tommy ne pouvait détacher son regard de Joanie, terrifié par ce qu'elle pourrait faire s'il la lâchait des yeux.

– Elle est où, ma petite ? Allez, vas-y, dis-moi où elle est et j'arrête tout.

– Attendez, mais qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda l'infirmière.

Joanie se tourna vers elle et lui siffla entre les dents :

– Dégage, mignonne, te mêle pas de ça. Crois-moi, reste en dehors de toute cette histoire.

Elle se retourna vers Tommy :

– Où est-elle ? J'ai besoin de savoir.

Comme elle dévissait lentement le bouchon de la bouteille, une odeur très reconnaissable commença à se dégager, Tommy se recroquevilla sur son fauteuil, l'infirmière lança des regards frénétiques autour d'elle tandis qu'un aide-soignant regardait la scène, médusé.

– Mais allez donc chercher de l'aide !

Tommy leva un bras pour se protéger.

– Je ne sais pas où elle est, je te jure ! Tu sais bien que je te le dirais, si c'était le cas ! Je l'aimais autant que toi, tu sais...

Joanie pleurait.

– Tu ne sais même pas ce que c'est que l'amour. Le tien, c'est rien qu'une saloperie de malade !

Elle levait le bras pour lui écraser la bouteille sur la tête quand l'infirmière lui attrapa la main et lui tordit le poignet.

La bouteille glissa, l'acide chlorhydrique éclaboussa les jambes de Tommy et les chaussures de l'infirmière avant d'aller se répandre sur le sol. Joanie envoya un coup de poing sur le visage de la femme, la forçant à relâcher son étreinte, puis elle fila par là où elle était venue sans demander son reste.

En se retournant, elle cria quand même au pauvre type sanglotant, tordu de douleur :

– Je reviendrai ! Tu t'en sortiras pas comme ça ! Pas cette fois, en tout cas !

Marie attendait dans une Ford Sierra blanche volée la veille, elle avait mis le moteur en marche.

– J'ai tout merdé ! hurla Joanie.

D'énervement et de rage Marie rigola tout ce qu'elle pouvait.

– Il a compris que tu sauras où le trouver, ma grande. Il pourra plus jamais dormir tranquille, si ça peut te consoler. On a réussi à le dénicher une fois, ce salaud, et s'il le faut, on le retrouvera, t'inquiète !

OceanofPDF.com

Chapitre 21

– Alors, Jeanette, qu’est-ce que tu veux ?

Pippy était tout sourire. C’est vrai que cette gamine était super craquante, même avec sa couche de fond de teint elle avait l’air d’une petite môme. D’accord, elle avait les seins un peu lourds pour la plupart de ses clients mais, bon, il y avait de quoi faire.

Il lui servit une autre tasse de thé. Pendant qu’il y ajoutait du sucre, Jeanette examina les lieux. L’appartement ne ressemblait pas du tout à ce à quoi elle s’attendait : il était confortable mais miteux. Au milieu des vieux meubles qu’il contenait, elle remarqua un Chesterfield accueillant, usé jusqu’à la corde. Les murs étaient peints en jaune pâle, les rideaux taillés dans un chintz assez lourd. Elle se serait crue dans un film noir et blanc des années cinquante.

Pippy lui aussi était différent. Malgré ses airs dépenaillés habituels, il arborait une Tag Heuer au poignet et un diamant au petit doigt. Même si c’était juste pour lui en mettre plein la vue, c’était flatteur quand même.

Il lui tendit sa tasse et Jeanette lui sourit en s’efforçant d’avoir l’air d’une grande fille distinguée.

– J’ai besoin de me faire un peu d’argent de poche, c’est tout.

Il s’illumina :

– Attends un peu, faut que tu m’expliques. Si je comprends bien, t’as décidé comme ça, toute seule, de faire le micheton ?

Il avait parlé d’une voix sèche et sarcastique.

– Et c’est juste pour te faire un peu d’argent de poche ?

Elle acquiesça.

– Alors pourquoi tu vas pas bosser le samedi chez Tesco, au réassort ?

Elle baissa immédiatement les yeux et remarqua que la moquette était complètement élimée.

– Tu ferais mieux de t’acheter un tapis pour mettre par-dessus, lui dit-elle en montrant le sol.

Le visage de Pippy se plissa de rage. En un clin d’œil, elle comprit pourquoi on l’appelait Pippy le Barjot.

– Et toi, tu ferais mieux d’aller te faire soigner, si t’as cru une seconde que *moi*, j’allais t’embaucher.

Elle le regarda fixement. Que dire ? Jusqu’ici, tout s’était bien passé, manifestement elle lui avait plu, et voilà que, tout à coup, il prenait l’air féroce et découvrait ses dents jaunies comme pour la menacer. D’ailleurs, il souriait exactement comme Jon Jon, rien qu’avec la bouche.

Soudain, Jeanette eut peur ; pire, elle se demanda ce qu’elle fabriquait là, avec ce type. Pourtant, en même temps, ça lui semblait normal, comme si c’était le prix à payer pour toutes les fois où elle avait envoyé balader Kira. Jamais elle n’aurait dû la négliger comme elle l’avait fait, elle n’avait pas suffisamment aimé sa sœur et pour cela, elle méritait d’être punie.

Chaque fois qu’elle fermait les yeux il lui revenait une réprimande, une méchanceté, une vanne qu’elle avait balancée à sa petite sœur. Sa petite sœur qui ne demandait qu’une seule chose : que Jeanette l’aime.

Et le plus bête, c’est qu’elle l’aimait, sa sœur, bien sûr qu’elle l’adorait, mais elle n’avait pas su comment le lui montrer. Maintenant c’était trop tard et elle n’avait que ce qu’elle méritait : se retrouver face à cet homme aussi redouté que détestable et qui pouvait lui trouver un boulot facile, à condition qu’elle ne fasse pas la fine bouche.

Pourtant, en y réfléchissant, elle était peut-être plus difficile qu’elle ne l’avait pensé. Dans cette pièce à vous rendre claustrophobe, Jeanette découvrait de nouvelles facettes de sa personnalité.

Depuis le jour où Kira était arrivée de la clinique, elle avait été rongée par la jalousie alors que Jon Jon, lui, était immédiatement tombé amoureux de cette blondinette aux grands yeux bleus, sa jolie poupée en porcelaine. Dès qu’on voyait Kira, il n’y en avait que pour elle, contrairement à sa sœur aînée, elle n’avait aucun effort à faire pour attirer l’attention. Voilà pourquoi, au moment où sa cadette avait disparu, un gouffre s’était déjà creusé entre elles, un fossé qu’elle avait sciemment

creusé. Elle en avait déjà souffert, d'accord, et elle méritait de souffrir davantage. Mais à ce point-là ?

Les yeux rivés sur le visage de la gamine, Pippy lisait comme à livre ouvert les émotions qui s'y succédaient. Des filles dans son genre, il en avait vu un bon paquet puisqu'elles étaient sa matière première. En général, elles se détestaient et il utilisait cette haine de soi à ses propres fins. Pourtant, à cette seconde, il vit les traits de Jon Jon Brewer se superposer à ceux de Jeanette. De quoi lui ficher une trouille bleue.

– Et comment t'imaginais ton boulot ? Qu'est-ce que tu pensais ? Te faire un ou deux client par semaine ? Ou alors quatre à cinq par jour ? Dis-moi exactement ce que t'entends par argent de poche.

Aïe ! Jeanette n'était pas préparée à ce genre de conversation, pour elle, Pippy allait immédiatement sauter sur l'aubaine. Jamais elle n'avait imaginé ce type de marchandage ni ses réticences. Mais surtout, il ne fallait pas en laisser rien paraître, d'instinct, elle avait compris que toute faiblesse de sa part aggraverait l'erreur qu'elle avait commise en entrant dans cette pièce.

– Parce que toi, t'en trouves à la pelle, des filles ? C'est ça ?

Le sarcasme était évident.

– Peut-être, répondit Pippy, ou alors c'est que je suis difficile, je fais le tri. T'imagines ce qui risquerait d'arriver si ton frangin se pointait au moment crucial ?

– Super marrant, Pippy.

Les jambes flageolantes, elle se leva pour partir.

– Ce serait ta perte.

Pippy ne bougea pas de sa chaise, il l'observait.

– C'est Jon Jon qui t'a envoyée ? Dis-moi la vérité.

Elle soupira, comme s'il venait de proférer la plus belle idiotie qu'elle ait jamais entendue.

– Ben voyons, tu peux pas savoir comme il crève d'envie que tu me mettes sur le tapin. Vas-y, réfléchis un peu !

Il ne bougeait toujours pas d'un pouce. Jeanette se força à contourner sa chaise pour avancer vers la porte blindée, toujours sur ses gardes. Il ne la laisserait sûrement pas partir comme ça.

Elle tira les deux premiers verrous et, dans sa hâte de quitter cet endroit atroce, arracha un clou de la porte. Comme il avait laissé la clé dans la serrure, elle la tourna et sortit en sanglotant. Une fois dehors, elle se mit à courir comme une dératée jusque chez les Copes. Elle avait la gorge serrée, un poids sur la poitrine et un sale goût dans la bouche.

Seule Karen se trouvait dans la maison et, pour une fois, Jeanette se trouva enchantée de la voir.

Après le départ de la gamine, Pippy resta assis quelques minutes à se ronger les ongles, puis il sortit son portable et composa un numéro.

– J'ai comme l'impression qu'on s'est fait avoir, dit-il.

Il écouta quelques secondes son interlocuteur avant d'éteindre son téléphone. C'était parfait, la rencontre aurait lieu dès ce soir. Pourvu seulement qu'il puisse éviter Jon Jon Brewer d'ici là.

Joanie tremblait de tous ses membres.

Elle était partagée entre le regret et le soulagement de n'avoir pu exécuter son projet.

Quoi qu'il ait pu faire, Tommy avait l'air si désespéré et terrifié qu'elle n'avait pu retenir un élan de pitié. Elle avait réagi de façon ambiguë et balançait maintenant entre énervement et écœurement. Mais qu'est-ce qui lui prenait de s'inquiéter pour une ordure pareille ?

– Ça va, Joanie ? demanda Marie à voix basse.

Joanie lui fit un signe de tête.

– Je crois que oui.

– Il faut que tu retournes à Londres le plus vite possible. Il va être transféré d'un moment à l'autre et, fatalement, ils viendront t'interroger. T'as couvert tes arrières ?

Non, Joanie n'avait rien couvert, pas plus ses arrières que le reste.

– Ben nan, je pensais pas que...

Marie eut un soupir.

– Attrape ton portable, ma grande, et dégotte-toi un alibi en béton.

Joanie acquiesça de nouveau.

– Allez, rentrons à Londres, on aura tout le temps de se concocter une petite histoire en route. T'as faim ?

Joanie secoua la tête.

– Par contre, je boirais bien un verre.

Marie se mit à rire :

– T'es pas la seule !

Malgré la délicatesse de sa situation, Jesmond arrivait à ne pas perdre pédales. D'ailleurs, si Bernard n'avait pas été témoin de la scène, il ne se serait même pas donné la peine de répondre aux accusations proférées par Jon Jon. Il lui aurait réglé son compte en deux temps, trois mouvements, et basta. Mais, maintenant qu'il se trouvait droit sous les projecteurs, il valait mieux prendre un air innocent.

– J'ai jamais été impliqué dans un truc pareil, Jon Jon, et pour être franc, ça me plaît pas beaucoup de te voir débouler ici pour débiter un tas de conneries devant un copain.

– Il n'y a pas de fumée sans feu, Jesmond, lança Bernard.

On aurait cru qu'il avait répété la scène avec Jon Jon !

Décidé à faire front, Jesmond se mit debout et, les dominant de toute sa hauteur, répondit d'une voix forte :

– Mais c'est quoi, ce bordel ? Il est où, le problème ? Oui, ça m'arrive de m'approvisionner en chair fraîche, seulement, c'est pas des mômes, juste des filles qui font plus jeune que leur âge, rien de grave. Pour être honnête, Jon Jon, je trouve que, venant de toi, il y a de quoi se marrer.

Parce qu'on pêche dans le même secteur, ou je me trompe ? C'est quand même pas toi qui vas me faire croire que dans les salons t'as pas quelques écolières qui font la parade ?

Comprenant sa manœuvre, Jon Jon répliqua :

– Essaie pas de changer de sujet, Jesmond, j'en connais un paquet sur toi et je suis pas né de la dernière pluie. Dans nos salons, on emploie que des adultes, et tu le sais parfaitement. A moins que tu t'imagines pouvoir rabaisser Paulie à ton niveau de merde ? Tu crois que je suis pas au courant de tes petites partouzes, celles où t'as une gamine comme invitée d'honneur ?

Bernard Lee avait l'air abasourdi. Il en apprenait de belles !

– Mais qu'est-ce que tu cherches, Jon Jon ?

– T'as qu'à lui demander, répondit ce dernier secouant ses dreadlocks en direction de Jesmond.

Bernard et Jesmond se défièrent un moment du regard, puis Jesmond haussa les épaules en faisant la moue, comme si, finalement, tout ça le faisait bien chier.

Il avait repris contenance, retrouvé son équilibre.

– Je sais que tu pourrais pas te pointer ici et gueuler comme un âne si t'avais pas du soutien quelque part. Et je te parle pas de tes copains grosses pointures, tu viendrais pas sans preuves, je veux dire. Or, des preuves, y en a pas, vu que j'ai rien fait. Point final.

Du coin de l'œil, il observait Bernard, car c'était lui qu'il tentait de convaincre de son innocence.

– C'est pas ce qu'on m'a dit, répondit Jon Jon.

– Et alors, qui c'est qui t'a mis au parfum ? fit Jesmond en levant les bras d'un geste suppliant. Vas-y, accouche, c'est le moins que tu puisses faire, et te goure pas d'objectif, mec. Des conneries, j'avoue que j'en fais un paquet, mais les mômes, j'y touche pas.

– D'accord, mais moi, la seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir si t'as eu affaire à Tommy Thompson ou à son père.

– Non, mais je rêve ! Tu veux que je pète un câble ou quoi ?

Jesmond en rajoutait, sa peur de Bernard avait fait place à une colère noire. Mais putain de bordel de merde, mais pour qui il se prenait, ce Jon Jon Brewer ? Pour Big John en personne ? Et surtout – surtout –, comment avait-il obtenu tous ces tuyaux ?

– Ecoute-moi bien, mec, c'est pas parce que t'es le chouchou à Paulie Martin que ça te donne le droit de venir m'insulter. Et même, j'irai plus loin : tu te goures, fiston, t'es en train d'aboyer au pied du mauvais cocotier. Alors, tant que t'auras pas prouvé que j'ai trempé dans ta soupe, tu dégages, pigé ?

La dernière phrase s'adressait à Bernard qui, justement, pigea parfaitement le message.

– Allez, Jes, tu sais faire mieux que ça, quand même ?

Jon Jon les observait sans mot dire. Leurs paroles étaient pleines de sous-entendus qu'il n'arrivait pas à saisir, mais manifestement, Jesmond paniquait.

– Attends, Bernard, depuis toutes ces années qu'on travaille ensemble, tu serais prêt à me casser sur les insinuations de ce salopard ?

Celui-ci opina.

– J'hésiterais pas un instant si je découvrais que t'es un putain de salaud pédophile.

Et il se fendit d'un énorme sourire.

– En guise de hors-d'œuvre, Sonny Jim de mes deux, je commencerai par t'arracher tes dreadlocks une à une à la pince.

Bernard redoutait qu'on puisse les mettre dans le même panier, Jesmond et lui. Comme ils travaillaient ensemble depuis très longtemps, les gens ne feraient pas la différence. Non, il ne voulait pas de ça, sûrement pas. Il était hors de question qu'on puisse même penser qu'il mouillait dans une sale histoire. Il avait des principes et, à ses yeux, toucher aux gosses, ça méritait la peine de mort. Avec ou sans procès, peu importe.

Jesmond était piégé, mais il n'était pas question de lâcher quoi que ce soit avant d'y être absolument contraint et forcé.

– Paulie sait que tu es là, Jon Jon ?

- Je vois pas le rapport, Jesmond. Arrête de changer de sujet sans arrêt.
 - Bon, voilà ce que je te propose : tu vas le voir, tu lui racontes tout ça et, ensuite, tu reviens me voir.
 - Non, mais il rigole ! lança Jon Jon, incrédule, à Bernard. Il rigole !
 - Eh bien, moi, je rigole pas, répliqua ce dernier. Pas plus que toi, Jon Jon. T’as mis qui, dehors ? demanda-t-il, plus sérieux que jamais.
 - Big Earl avec deux autres gars. Pourquoi ?
 - Amène-les par ici, ça pourrait être marrant.
- Jesmond n’en croyait pas ses oreilles :
- Non, mais, putain, t’oserais quand même pas !
 - Les choses sont claires, Jesmond : soit tu nous craches le morceau, soit on te le fait cracher, pas vrai, Jon Jon ?
- Pour la première fois de sa vie, quelqu’un osait menacer Jesmond. A l’école, déjà, il était trop costaud pour qu’on ose se frotter à lui. Mais, à présent, il se retrouvait dans la même situation que celle qui attend les tyrans un jour ou l’autre : dos au mur. Il ne lui restait plus qu’un seul espoir : sauver les meubles.
- Tu vas pas aimer ce que tu vas entendre, Jon Jon, je te préviens.
- Celui-ci haussa les épaules avec nonchalance – pourtant, son cœur battait à lui faire éclater la poitrine.
- Je suis un grand garçon. T’en fais pas, je tiendrai le coup.
 - J’en jurerais pas, répondit Jesmond en secouant la tête.

Lorna s’illumina en voyant Jeanette se présenter de nouveau à sa porte. Elle faisait partie du club, maintenant.

- Vas-y, entre, collègue.

Jeanette n’oublia pas de respirer un bon coup avant de pénétrer dans l’appartement. Une fois qu’on était parvenu au salon, l’odeur était

supportable, mais il fallait d'abord traverser le couloir et dépasser les toilettes et la salle de bains, où la puanteur devenait insoutenable.

– Alors, comment ça s'est passé ?

Pour une fois, l'appartement était vide, ça faisait bizarre. Jeanette regarda autour d'elle comme si elle découvrait les lieux pour la première fois. Dans la froide lumière du jour, ils paraissaient plus déprimants que jamais.

Dans la petite cuisine, un sac poubelle jeté sur le plan de travail à côté de l'évier bougeait tout seul, grouillant de vers. Jeanette sentit son estomac se soulever.

– Pippy n'a pas voulu de moi, il m'a virée. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Il a fait *quoi* ?

Lorna n'en croyait pas ses oreilles. Merde, à tous les coups il voudrait récupérer son pognon. Malheureusement, ça faisait une paye que ses cent biffetons étaient partis en fumette.

Elle commençait à paniquer.

– Ecoute, Jeanette, arrête de te faire du mouron. Je vais lui en toucher un mot, je suis sûre que c'est à cause de ce putain de Jon Jon. Je vais lui parler, moi, et ça ira, tu verras.

Jeanette se fendit d'un grand sourire.

– Pour être franche, je dois dire que je suis plutôt contente.

Lorna la fusilla du regard : cette gamine était folle à lier.

– Parce que quand je vous vois, ton appart et toi, je me dis que j'aurais pu tourner comme ça. Je sais que je suis pas très nette et que je cause des emmerdes à tout le monde, mais je me dis un truc : j'ai beau être comme je suis, jamais je serai aussi nulle que toi. Tu vois, t'es qu'une pauvre merde, Lorna, et tes mêmes méritent mieux que toi. Et moi aussi, d'ailleurs.

Lorsque les insultes se furent enfin frayé un chemin jusqu'à son cerveau, Lorna se leva et jeta :

– Ben, si c'est ça, tu peux bien aller te faire foutre !

Jeanette lui fit un grand sourire.

– C’est bien ce que je vais faire, Lorna, t’inquiète. J’avais juste envie de venir te cracher quelques vérités.

Elle quitta le duplex et suivit la coursiye. En passant la porte de l’immeuble, elle aperçut Jasper qui l’attendait.

– Qu’est-ce que t’avais à lui dire, à Lorna ?

Elle eut un haussement d’épaules.

– Un petit message, rien de plus. Tu veux bien m’accompagner jusque chez ma mère ? J’ai envie d’astiquer son appart, elle s’est tirée un peu vite hier et je me suis dit que j’allais m’en occuper.

– Evidemment.

– Et si on sortait, après, Jasper ? On pourrait se faire une toile ou quelque chose ?

– On est à la cool, alors, Jeanette ?

Elle lui attrapa le bras en souriant :

– On dirait bien !

D’un simple paraphe chez le notaire, Paulie concéda sa fortune à Sylvia. Le geste avait beau l’exaspérer, il fallait ce qu’il fallait et c’était même un moindre mal. Ainsi, après avoir pris une profonde inspiration, il apposa sa signature en bas du document.

Danny McBane, le notaire, était un Ecossais d’âge mûr très friand de costards Versace et amateurs de tatouages. Il avait eu le nez creux en se spécialisant dans une clientèle du genre de Paulie, ça lui permettait de planquer du fric à l’insu de tout le monde depuis des années, clients compris. Evidemment, il ne s’en vantait auprès de personne ; si jamais les choses tournaient au vinaigre, il prendrait la tangente en un clin d’œil. Il entretenait d’excellents rapports avec ses clients, n’avait ni morale ni scrupules et affichait un parfait dédain pour les gens à qui il avait affaire. Ajoutées à un caractère agressif, toutes ces caractéristiques faisaient de lui un parfait représentant pour ce cher Paulie, l’empereur du porno.

Ce cher Paulie qui, fallait-il l'avouer, n'avait plus aucun secret pour lui. Mais de cela non plus, il se gardait bien de se vanter.

Danny McBane mettait son point d'honneur – si on peut dire – à récolter un maximum de renseignements sur tous ses clients. S'ils tombaient, il ne plongerait pas avec eux ; en tout cas, il y perdrait le moins de plumes possible. Il faut dire que subvenir à la fois aux besoins d'une famille et de ses deux maîtresses demandait une parfaite organisation !

– Les femmes sont des salopes, Danny. Quand j'ai rencontré Sylvia, elle survivait misérablement avec sa foldingue de putasse de mère grâce à la charité publique. Et maintenant, elle a aucun scrupule à se tirer en emportant la thune que j'ai gagnée à la sueur de mon front, plus deux baraques, et encore, elle ose se gondoler comme une baleine.

Il engloutit son verre de cognac avant d'ajouter :

– J'aurais mieux fait de la faire buter.

Il avait parlé d'un ton véhément mais tranquille. Manifestement, il parlait vrai.

– Ç'aurait été plus économique, sauf, bien sûr, si on compte la pension pour les gosses à verser à perpète...

Le ton prétendument sérieux du notaire fit sourire Paulie.

– A long terme, ça vous aurait coûté plus cher. A propos, j'ai ajouté une clause au contrat : quand les filles auront atteint leurs dix-sept ans, c'est vous qui paierez à discrétion pour leurs chevaux et autres babioles.

– Et ça changera quoi ?

– Ça vous servira de monnaie d'échange, et vous pourriez en avoir besoin à un moment ou un autre, car ce genre de fillettes s'intéresse plus à ses canassons qu'à ses parents. Ça ne change pas grand-chose, mais si jamais elles ruent dans les brancards, si j'ose dire, vous aurez gardé un atout en main.

Paulie était tout sourire.

– Vous parlez d'or, Danny, car si quelqu'un a besoin d'un atout dans son jeu, c'est bien moi.

– Dites-moi, pourquoi avez-vous épousé Sylvia, Paulie ? Je n’ai jamais compris ce que vous lui trouviez.

Paulie haussa les épaules.

– Je trouvais qu’elle avait de la classe, et comparé à ma vieille et moi, c’était sans doute le cas. Sylvia regardait tout le monde de haut, et moi, ça me plaisait, me demandez pas pourquoi. Seulement, elle a fini par me regarder de très haut moi aussi. D’ailleurs, en y réfléchissant, elle m’a toujours considéré comme un sous-homme, moi qui n’ai jamais lui passer la main sous les jupes ! Quand, par hasard, je réussissais à y fourrer autre chose, elle restait froide comme un glaçon. Je vous jure qu’en pleine action, ça m’est arrivé de lui prendre le pouls pour vérifier qu’elle n’était pas morte !

Ils éclatèrent de rire.

– Y avait plus de sexe à la morgue que dans ma baraque, je vous le dis, moi !

– Vous exagérez, Paulie. Quoique ma femme non plus ne l’ait jamais vraiment aimée, elle la trouvait froide.

– En plein dans le mille ! Plus froide qu’un téton de sorcière ! Elle est comme ça, Sylvia.

Danny sourit.

– Enfin, vous serez bientôt un électron libre, de retour sur le marché matrimonial.

– Plus jamais. A partir de maintenant, je reste célibataire.

– Mais non, vous vous ferez encore piéger, comme tout le monde. Avec des beaux projets et tout ce qui s’ensuit. A propos, comment va Joanie ?

Paulie haussa les épaules.

– Pas terrible. Vous avez du nouveau ?

Danny secoua la tête. Sa tignasse rousse et son allure dépenaillée lui donnaient plus l’allure d’un vétérinaire de campagne que d’un notaire.

– Rien. Mais tout est encore possible. Sauf que Baxter fait le con, mais ce n’est pas un scoop.

– Jon Jon est en route pour Sheffield, il a eu le tuyau avant nous. Cela dit, il ne sait pas que je suis au courant.

– Un bon gosse, ce Jon Jon. Vous avez eu la main heureuse.

– J’ai certains doutes, parfois, mais le nouveau club va rapporter un max.

– Il est au parfum ?

Paulie secoua la tête.

– Il n’en sait pas la moitié.

– Vous lui direz tout ?

– Je ne crois pas.

Paulie se leva, irrité par le cours qu’avait pris la conversation.

– Allez, faut que je file.

Danny resta assis, un sourire nonchalant sur les lèvres. Il n’y a jamais de mal à rappeler aux gens ce qu’on sait d’eux, ça permet de remettre les choses en place.

Baxter regardait Joanie sortir ses bagages du taxi : il la prenait la main dans le sac, pour tout dire, et il en était désolé.

Elle était en train de payer le chauffeur lorsque sa fille sortit en courant de l’immeuble et vint se jeter dans ses bras. Il observa la façon dont Joanie la serrait contre elle, lui embrassait le front et lui tenait le visage près du sien en lui parlant. Puis, Jeanette empoigna son sac et l’emporta à l’intérieur.

– On y va, inspecteur ?

Baxter lança un regard noir au jeune homme qui se tenait à ses côtés, un grand, maigre à faire peur, et qui parlait du nez. Ah comme ils étaient beaux, les jeunes loups de la police ! Que Dieu protège Joanie.

– La ferme, Ritter. Laissez-la boire un café avant qu’on se précipite pour l’interroger.

– L’avantage psychologique, c’est ça, inspecteur ? Nous nous apprêtons à pénétrer dans l’intimité de son territoire ?

Désespéré, Baxter ferma les yeux.

– Non, Ritter, ce que je veux dire, c’est qu’elle a tout l’air d’avoir besoin d’un café. Si, et j’insiste, si elle est allée à Sheffield, elle doit crever de soif, cette femme. D’ailleurs, nous n’avons aucune preuve qu’elle soit allée où que ce soit, encore moins dans le Nord. Figurez-vous que dans ce pays, on est innocent tant qu’on n’a pas fait la preuve du contraire. C’est assez simple pour votre petite tête ?

Ritter acquiesça.

– OK, inspecteur.

Baxter ne le sentait pas, ce type acariâtre et agressif. Parfois, il avait l’impression de se trouver du mauvais côté de la loi.

Il sortit son portable et composa le numéro de Paulie.

Néant.

Il alluma une cigarette et la fuma sans se presser.

Le temps de préparer le café. Pour être honnête, lui aussi en aurait bien pris un.

Jeanette et sa mère entrèrent dans un appartement impeccable, bien plus propre, en tout cas, qu’au départ de Joanie.

– Merci, ma chérie. C’est super agréable de trouver sa maison comme ça.

D’un geste, elle montra les lieux qui avaient été récurés de fond en comble. Ça sentait le poulet grillé, la machine à laver tournait ; elle se retrouvait dans un décor douillet qui contrastait complètement avec le caractère si problématique de sa fille. Joanie était touchée de voir comme Jeanette avait travaillé dur pour la rassurer. Avoir une maison propre était très important pour Joanie, non seulement à cause du jugement des

autres, mais parce que, dans le chaos qu'était sa vie, l'environnement était la seule chose qu'elle avait jamais su contrôler.

En regardant sa fille, elle qui avait fait tout ça pour elle, elle se sentit libérée d'un grand poids, il lui restait encore deux enfants, quelque chose qui ressemblait à une famille. D'un coup, elle prit conscience de l'intensité avec laquelle elle aimait cette enfant difficile.

– Maman, si tu savais comme je suis navrée...

Joanie la serra contre elle avec tendresse, cela faisait si longtemps que Jeanette ne lui avait pas fait un vrai câlin !

– T'étais où, maman ? Je me suis inquiétée, tu sais !

– J'avais une chose importante à faire, ma chérie. Je t'en aurais parlé, tu sais, si je te voyais un peu plus souvent.

Elle avait parlé sans insinuer de reproche, quoique ses paroles aient pu sous-entendre. Jeanette faillit fondre en larmes, mais elle se retint de pleurer et ne répondit rien.

– Je vais nous faire du thé.

Pendant que Joanie s'affairait dans la cuisine, on frappa à la porte. Jeanette ouvrit, un grand sourire accueillant sur les lèvres. En voyant que c'était Baxter, elle tenta de lui fermer la porte au nez : cet homme n'avait rien d'un porteur de bonnes nouvelles.

– Allez-vous'en, Mr Baxter.

Il poussa la porte d'un geste brusque et lança d'une voix forte :

– Je peux revenir avec une brigade, si tu préfères. Mais je te préviens : je reviendrai. Allez, Joanie, fais chauffer de l'eau ma grande, s'il te plaît.

Il avança vers la cuisine.

– Ça sent bon, ici, fit-il en la regardant avec un sourire triste. Bon, il y a un nigaud qui est resté m'attendre dans la voiture, alors ne traînons pas. Tu étais à Sheffield ce matin, Joanie, et tu as besoin d'un bon alibi. C'est pour ça que je suis venu te voir.

– Vous plaisantez, Mr Baxter ?

Il regarda avec insistance son sac et ses vêtements de voyage.

– Sois gentille, Joanie, me prends pas pour un con.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

– Ça risque pas, Mr Baxter.

– J'essaie de t'aider, tu devrais le comprendre. Alors, prépare du thé, que je t'explique ce qu'on sait et ce qu'il faut que tu fasses.

Elle s'exécuta à gestes mesurés, ses méninges tournant à cent à l'heure.

– Mon commissaire principal t'aime bien, Joanie. J'ai l'impression que t'as un allié quelque part.

Elle posa un mug de thé devant lui.

– Laisse-nous seuls, ma mignonne, fit-il en se tournant vers Jeanette.

Pour une fois, Jeanette obtempéra sans mot dire.

Joanie s'assit en face de l'inspecteur.

– Allez-y, crachez le morceau.

– C'est toi qui a agressé Tommy Thompson, hier.

Il leva une main pour faire taire ses protestations.

– Laisse-moi parler, Joanie ! Vérole, mais t'es pire que ma bourgeoise, et c'est pas peu dire, elle serait capable d'interrompre Joan Rivers²¹ sans avoir la pétoche !

Il avala une gorgée de thé brûlant avant d'ajouter :

– On sait que c'était toi, mais l'infirmière n'a pas pu t'identifier formellement. Little Tommy t'a dénoncée, puis il s'est rétracté grâce à un copain à moi, un gars qu'a un problème de jeu, une ex-femme et une copine enceinte. Mais je digresse. La grosse Monika, avec un bon paquet de tes copines du salon, t'ont forgé un alibi en béton, elles ont toutes juré que tu avais passé la soirée et la matinée avec elles.

Joanie l'écoutait, bouche bée.

– Tu l'as pas ratée, l'infirmière, Joanie, elle a un sacré cocard ! Je vais te laisser la photocopie des dépositions de tes copines pour que tu puisses mettre au point ton histoire. D'accord ? Tu es sous la protection de mon principal, ce qui veut dire que tu t'en sors, pour ce coup-ci. Mais écoute-moi bien, Joanie : la prochaine fois, ni Paulie Martin ni moi ne pourrons

rien pour toi. N'oublie pas ça, et la prochaine fois, trouve quelqu'un pour faire le sale boulot à ta place. Tu piges ?

Elle acquiesça en silence.

– Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Mr Baxter.

Il eut un sourire triste.

– Fais-moi une faveur, Joanie. Reste un peu tranquille, ça suffira, comme remerciements.

Elle attrapa ses cigarettes en tremblant.

– Laisse, je vais le faire, dit-il.

Il alluma une cigarette et la lui tendit. Puis il s'en alluma une.

– Et Monika, elle était d'accord ? fit Joanie. Parce qu'on n'est pas tellement copines, en ce moment.

– Monika ? Pour quelques billets, elle serait prête à jurer qu'elle a vu Jésus-Christ piquer dans un magasin. On s'est montré généreux avec les filles, mais, pour tout te dire, elles étaient toutes d'emblée de ton côté. Alors, fais profil bas pendant quelque temps, ma grande. On pourra pas te protéger à perpète.

– Et le père de Tommy, vous avez des nouvelles ?

– Hier, on a cru qu'on l'avait retrouvé, on a découvert un cadavre dans la forêt d'Epping. Mais c'était pas lui. On l'aura, tu sais, la saloperie refait toujours surface.

Baxter se mit à bâiller.

– Tu m'as fichu une sacrée trouille, Joanie. Ça me rendrait malade d'avoir à t'arrêter alors que t'as rendu service à tout le monde.

Elle sourit.

– Si ça peut vous consoler, Mr Baxter, dans un sens je suis soulagée de ne pas l'avoir achevé. Pourquoi j'irais m'abaisser à son niveau ? Seulement, quand je pense à ma Kira...

Baxter poussa un profond soupir.

– Ecoute-moi bien, Joanie : on n'a aucune preuve de ce qui lui est arrivé.

En secouant la tête, elle fit avec tristesse :

– Mais si, on le sait, Mr Baxter. Et vous aussi bien que nous.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Jesmond se fumait un joint qu'il avait mis des plombes à préparer et pourtant, Jon Jon était resté imperturbable. Il avait tout son temps : il voulait la vérité, et il l'obtiendrait.

C'était quand même dingue de penser qu'il se trouvait là pour une seule raison : il avait eu envie de se taper une pute qui avait décidé de délier sa langue.

C'était incroyable, même.

Cela dit, c'était bien la norme, pour les gens comme eux ; tout, dans leur style de vie était le contraire de celui des simples quidams. Il comprenait la mentalité de ces gens-là et il avait même la ferme intention de leur ressembler un jour, parce que si la disparition de Kira lui avait enseigné une chose, c'était bien que la norme n'était pas aussi rébarbative qu'il le pensait. Au contraire, elle lui paraissait presque souhaitable, maintenant.

Sa vie ne correspondait ni à ce qu'il aurait voulu, ni à ce qu'il en espérait, surtout depuis qu'il s'était rendu compte que la plupart des gens ne l'enviaient pas. Ils avaient trop de bon sens pour ça.

Fut un temps, il s'était cru malin à vivre en défiant la norme. En fait, il n'avait réussi qu'à se faire piéger dans une existence difficile, précaire et marginale. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de malin, là-dedans ?

Peut-être était-il enfin en train de grandir, qui sait ? En regardant les deux hommes attablés avec lui, il prit conscience qu'il n'avait aucune envie de passer le reste de sa vie aux côtés de criminels dans leur genre.

A dix-huit ans seulement, il avait encore toute la vie devant lui. A l'école, on lui avait répété qu'il était brillant, capable, même, de réussir des études poussées. « Bourré de talent », disaient les gens qui n'avaient jamais eu, comme lui, à vivre dans une peur perpétuelle. Ceux qui n'avaient jamais connu la honte de déjeuner en recevant une pluie d'insultes parce que sa mère faisait le tapin. Voilà ce qui avait fait de lui

un bagarreur : très tôt, il avait dû apprendre à se défendre et à défendre sa mère, par la même occasion.

Cette femme, il l'adorait, depuis toujours. Qui qu'elle soit, elle en valait cent autres. C'était une femme bien, au seul sens qui lui importait : elle était franche, loyale et sincère. Au bout du compte, il n'avait jamais eu qu'elle, alors il avait eu foi en elle. Quoi qu'elle ait pu faire de sa vie, elle l'avait fait pour de bonnes raisons.

C'est ce qu'il se répétait en boucle, comme un mantra.

Il serrait les poings, luttant contre son animosité naturelle et tentant de maintenir le calme qu'il s'était imposé.

La vérité finirait bien par sortir, il fallait y croire.

Finalement, toute cette histoire ne lui apporterait peut-être rien, mais, au moins, il aurait fait sortir un pédophile du bois. Le jeu en valait la chandelle.

Et c'était un moyen de se venger.

Aujourd'hui, pour la première fois, Jon Jon voyait sa vie et le milieu qu'il côtoyait avec une clarté stupéfiante. Sa mère n'avait pas eu vraiment le choix, le trottoir avait été sa seule option – enfin, la seule qu'elle ait été capable de prendre ; quand on commence très jeune, il est difficile de s'en sortir. Lui, en revanche, avait fait ses choix en toute connaissance de cause, il connaissait la noirceur de son milieu, puisqu'il y avait vécu depuis sa naissance.

Gamin, on parlait toujours de lui en employant les mêmes termes : « Jon Jon Brewer ? Mais si, vous savez bien, c'est le gamin dont la mère fait le trottoir, celle qui michetonne, qui tapine. » Il s'y était habitué, peut-être, mais il n'avait jamais cessé d'en souffrir. C'est vrai que cette dureté l'avait façonné, mais maintenant, il voulait s'en sortir et surtout, avant tout, il voulait voir Jesmond ramper à ses pieds.

Heureusement que Bernard était resté, il était bien le seul d'eux deux qui puisse faire peur à ce connard.

N'importe qui d'un peu sensé redoutait Bernard, le collecteur qui avait osé mettre le feu à une baraque pour une minable dette de soixante-quinze livres. Question de principes, avait-il dit à l'époque ; rien à voir

avec l'argent. L'emprunteur l'avait entubé, or personne n'entubait Bernard Lee. Il avait bien failli faire rôti toute une famille qui n'avait dû son salut qu'à l'alarme incendie dernier cri qu'elle s'était offerte et aux tendances insomniaques de la mère. C'était sans doute pour ça qu'elle dormait mal, à cause des dettes. On supporte d'être quitté, on supporte la mort de ses parents, mais les dettes vous rongent, elles ne disparaissent jamais, elles vous narguent. Devoir de l'argent est une torture permanente qui vous habite vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept.

Mais Bernard n'en avait rien à foutre, de tout ça. Lui, il touchait son fric, c'était la seule chose qui comptait. S'il avait été capable d'incendier une maison pour soixante-quinze livres, qu'était-il prêt à faire pour attraper un pédophile ?

Jesmond devait se dire la même chose, voilà pourquoi il cherchait à gagner du temps.

– Allez, accouche, on n'a pas que ça à faire !

Bernard semblait tendu, irrité. Jesmond tenta de l'ignorer. Il fallait qu'il réfléchisse, or la panique le gagnait. Il passait la langue sur une feuille de Rizla quand le poing de Bernard s'abattit brusquement sur son oreille.

– T'as juré de faire chier, ou quoi ? Même dans un Harvester²² on est servi plus vite que ça ! On t'a posé une question, alors tu réponds, espèce d'enfoiré !

Bernard transpirait, la rage le prenait, dangereusement. L'idée qu'il puisse avoir un quelconque rapport avec une saleté de pédophile lui était insupportable. Cet homme, dont le nom était synonyme de représailles froides et contrôlées, était en train de perdre patience.

Jesmond, lui, était dans les vapes, à cause du coup de poing qu'il venait de recevoir, bien sûr, mais aussi parce qu'il avait peur. Si l'histoire devenait publique, il était foutu. Pour l'éviter, il avait intérêt à finasser et à éviter les embrouilles avec Bernard. L'argent pourrait aider, d'accord, mais il lui faudrait ravalier sa fierté d'abord et ouvrir son clapet, c'était sa seule porte de sortie.

Il transpirait comme un bœuf ; pire, il puait la trouille. C'était bien la première fois de sa vie qu'il se payait une telle frousse.

– Ça a commencé il y a quelques années...

Il tira une bonne taffe de son joint pour se donner du courage.

Jon Jon prit la fumée en pleine figure et sourit : une grosse pointure comme Jesmond fumait du cannabis ! Ça rendait la scène un peu ridicule. Il fumait de l'herbe à nénette, de la marie-jeanne qui vous ramenait direct à l'Amsterdam des années soixante-dix ! Il ne donnait même pas dans le Libanais ou l'Acapulco Gold... Jon Jon se sentit un peu plus à l'aise.

– Quoi ? Qu'est-ce qui a commencé il y a quelques années ?

Bernard ayant la voix plus sourde que Jesmond, Jon Jon rapprocha sa chaise pour ne rien perdre de ses paroles. Il valait mieux le laisser mener la conversation.

Jesmond tirait nerveusement sur ses dreadlocks.

– Il y a un certain temps, j'ai été abordé par un Roumain, un type qui avait des filles à vendre.

Il en bafouillait presque de trouille.

– Enfin non, c'est pas exactement ça. Ça s'est passé *par l'intermédiaire* d'un de mes débiteurs. Il avait effacé sa dette et s'en tirait bien... trop bien, même, il m'a proposé de prendre une fille.

Il regardait Jon Jon en tentant de se justifier :

– C'est vrai, quoi, elles travaillent toute la journée pour des clopinettes. Moi, je garde leurs passeports et je les fais bosser, le temps qu'elles remboursent le prix de leur passage. Sans moi, la plupart auraient cané, tu sais, elles ont besoin de moi.

Bernard se mit à rire.

– Le cœur sur la main, c'est ça ? Espèce d'enflure ! Ces filles sont pourries jusqu'à la moelle, tout le monde le sait, sans compter les séropo et les sidaïques...

– Pas toutes...

– Vas-y, dégage, Jesmond. C'est une cata, ces filles, la seule chose qu'elles ont pas chopé, c'est un brin de politesse et quelques mots d'anglais.

Bernard était écœuré.

– Et où elles sont, ces nanas ?

Jesmond prit une profonde inspiration, la dope l'avait rendu parano et les battements de son cœur lui cognaien les tempes.

– A Londres et aux alentours, dans mes clubs, dit-il avec un soupir d'ennui. C'est de l'argent facile, le plus facile que j'aie jamais gagné. Grâce à ça, je me suis fait une putain de fortune.

– Qu'est-ce que t'entends par « fortune » ?

Jesmond sourit, découvrant une rangée de dents en or qui étincelèrent dans la lumière phosphorescente du pub. Ravi de changer de sujet, il répondit :

– Soixante mille par semaine.

Il se vantait, évidemment. C'était dans son caractère, ou dans sa nature, comme on dit.

– Et t'as tout gardé pour ta pomme ?

Bernard enrageait.

– Fais pas chier, mec, j'avais pas vraiment le choix...

– Et tu m'as même pas payé un verre sur tes bénéfices ? Si c'est pas un manque de respect, ça ? fit Bernard en secouant la tête avec reproche. Maintenant, on sait au moins où on en est, pas vrai ? Espèce de sale grippe-sou !

Jon Jon se leva, il en avait suffisamment entendu.

– Ça m'emmerde de jouer les pisse-vinaigre, mais je vois vraiment pas le rapport avec les mômes.

Bernard et Jesmond levèrent les yeux vers lui, manifestement, il tentait de revenir à la conversation précédente. Jesmond avait tellement la trouille qu'il avait l'impression d'avoir du béton dans la poitrine. S'il leur crachait le morceau, leurs univers en seraient irrémédiablement chamboulés.

La culpabilité avait beau ne pas l'étouffer, il fallait qu'il trouve le moyen de les convaincre du contraire. S'il s'était douté une seconde qu'il se ferait choper de cette manière, il aurait filé sur la pointe des pieds sans demander son reste. Mais là, il ne pouvait plus que sauver ses fesses et

leur raconter ce qu'ils voulaient entendre en se faisant passer pour un simple témoin, passif et innocent.

– Les mômes faisaient partie du deal, tu vois.

Bernard explosa. Il y avait du dégoût dans sa voix et jusque dans sa posture. Visiblement, il cherchait la bagarre.

– Mais de quoi tu parles ? T'es en train de me dire que tu gardes des gamines enfermées quelque part ?

– Mais non ! Avant, oui, je le faisais, mais maintenant, elles sont parties à l'étranger...

Jesmond soupira.

– C'est une longue histoire. D'abord, j'ai besoin de boire un coup.

Bernard fit un signe de tête à Jon Jon.

– On en a tous besoin. Va nous chercher une boutanche, fiston, ça sera pas du luxe.

Jon Jon acquiesça et quitta la pièce. En passant la tête par la porte, il sourit aux gardes du corps postés là par Jesmond :

– Une bouteille de scotch et une bouteille de cognac. Et tout de suite, commanda-t-il.

Le premier lieutenant de Jesmond, un grand rouquin aux gros biceps et à la patte folle, lui répondit avec un sourire forcé :

– Ça va, là-dedans ? Ils en sont où ?

Jon Jon ouvrit tout grand les bras.

– Mais pour qui tu te prends, espèce de connard ? Pour le Martin Bashir du Sud de Londres ? Si tu veux poser des questions, change de nom et fais-toi donc appeler Chris Tarrant²³, putain de con. Tiens, je te file un petit conseil : magne-toi d'aller chercher les bouteilles si jamais t'as idée de ce qui est bon pour toi.

Jon Jon avait envie de chercher noise à quelqu'un et ce gars-là tombait à pic, il ferait un bouc émissaire parfait. Conscient de la rage qui habitait Jon Jon, le type lança un regard à ses acolytes. Quelque chose se tramait, ici, ça promettait d'être salé. Prudence, donc. Il allait se montrer aimable, mais ferme, qui sait de quoi demain est fait, il serait peut-être amené à

travailler pour le petit gars de Paulie d'ici à la fin du mois. Cette musique-là, il la connaissait mieux que personne : dans leur monde, ils étaient tous assis sur un siège éjectable et là, ça devait être au tour de Jesmond de gicler.

– Vas-y, t'affole pas !

Jon Jon eut un sourire sarcastique.

– T'inquiète, ça risque pas.

Il y avait de quoi rire : finalement, quoi qu'il sorte de tout ça, pour lui, ce serait tout bénéf. Il pourrait même piquer les nanas de Jesmond, les changer de crèche et encaisser le pognon.

Soudain, il se rappela lui-même à l'ordre. C'était de sa petite sœur qu'il était question, et lui, qu'est-ce qu'il était en train de faire ? Se chercher une bonne niche ? Il en avait oublié Kira pendant quelques minutes, comment était-ce possible ?

Il était bel et bien devenu le lèche-cul de Paulie, et ça commençait à lui faire peur. Il s'était dégotté une niche là où il n'aurait dû voir que la tanière d'un fauve.

Ravie, Monika ouvrit la porte à Joanie et l'accueillit avec un grand sourire : elle lui avait tellement manqué, sa bonne copine ! Depuis qu'elles étaient fâchées, tout le monde lui tournait le dos, amis et voisins confondus.

Les gens avaient toujours aimé Joanie et, sans elle, Monika n'avait pas un allié, pas une seule relation digne de ce nom. Grâce à Joanie, en revanche, elle avait des potes, du fric et un endroit où squatter matin, midi et soir. Ses incursions quotidiennes chez sa copine lui manquaient ; son amitié aussi. Surtout depuis qu'elle avait flambé l'intégralité du fric versé par les journaux.

– Entre, ma biche.

Joanie la serra dans ses bras.

– T’es un amour, Monika. Toi au moins tu m’as pas laissé tomber, je sais même pas quoi dire.

Elle avait envie de pleurer.

Monika haussa les épaules.

– T’es ma copine, Joanie, ma seule copine. Tu sais, je suis désolée pour toutes les emmerdes que je t’ai causées.

– Ecoute, Monika, répondit Joanie en souriant, tu m’as soutenue, c’est le plus important.

Quel plaisir de retrouver leur complicité d’antan ! Comme personne n’aurait pu dire combien de temps ça durerait, il valait mieux en profiter. Y avait pas de doute, elles se disputeraient avant la fin de la semaine, mais pour le moment, tout baignait.

– Et Bethany, elle est où ?

Joanie avait parlé avec une curiosité non feinte.

– J’en sais rien, Joanie, depuis que la petite Kira a disparu, c’est plus la même gamine.

Une fois n’est pas coutume, Monika semblait perturbée, soucieuse, même, de ce que pouvait penser et ressentir sa fille.

– Elles s’entendaient tellement bien, Mon. Ça me plaisait de les voir ensemble. Kira adorait Bethany, et ta fille adorait Kira.

C’était aussi la première fois qu’elle parlait de Kira sans pleurer ni revoir son visage, sans imaginer la terreur qui l’avait terrassée face à la mort. Oui, elle était morte, maintenant elle n’en doutait plus : si sa fille avait été en vie, elle l’aurait senti. Désormais, elle devrait vivre sans avoir jamais su ce que sa petite avait enduré avant de mourir.

Pour apaiser la tension qu’elle sentait chez son amie, Monika lança d’une voix forte :

– Qui aurait cru que Baxter pouvait faire des miracles, hein ? D’habitude, il serait plutôt le roi des cons, celui-là !

Joanie se mit à rire avec elle.

– Il a pas vraiment eu le choix, tu sais, Paulie y a mis son grain de sel !

Monika s’assit avec elle sur le canapé sale et la serra fort dans ses bras.

– Je suis contente qu’on se retrouve, ma grande, je me suis fait un sacré souci pour toi.

Monika dégageait, comme toujours, une odeur de vieille sueur mêlée à des relents de hamburger rance. Mais Joanie était contente de la sentir auprès d’elle, sa présence était rassurante et elle avait besoin de réconfort. En un sens, leurs disputes lui avaient manqué, Monika avait beau être la plus égoïste et la plus odieuse des femmes, il lui arrivait aussi de se montrer généreuse et gentille. Pas très souvent, d’accord, mais ça arrivait !

Elle était aussi capable d’écouter, et Joanie avait besoin de quelqu’un auprès de qui elle pourrait s’épancher.

– Tu t’es fait combien, avec les journaux, Mon ?

Monika se renfroga aussitôt.

– Pas des masses, juste de quoi mettre un peu de beurre dans les épinards.

Joanie eut un grand sourire :

– J’espère bien !

La face de lune de son amie s’illumina de soulagement : le sujet tabou avait été abordé et, ouf, elle était pardonnée. Rien d’étonnant, d’ailleurs : personne ne la comprenait aussi bien que Joanie.

– Il m’en reste un peu. Si tu veux, je te paye un sapin pour retourner à Sheffield !

Elles s’esclaffèrent en chœur.

– Même Baxter en était baba, Joanie, il arrivait pas à le cacher.

Elle se servit un autre verre.

– C’est bizarre, je dois boire plus que je crois, j’avais pas l’impression que cette bouteille était vide, hier au soir ! dit-elle en riant. C’est comme si, nous deux, on pouvait pas rester fâchées, tu trouves pas ? Je suis drôlement contente que tu sois revenue, tu le sais, hein, ma Joanie ?

Celle-ci secoua tristement la tête.

– Bien sûr que je le sais, ma grande, et pour moi, c’est pareil.

– Je serais allée avec toi à Sheffield, si tu me l’avais demandé.

– Je sais, Mon.

– Ça a dû te faire du bien, non ?

Joanie acquiesça dans un sourire, mais elle garda ses sentiments pour elle, Monika n'aurait pas compris.

Pas mieux qu'elle, à vrai dire.

L'arrivée de Bethany lui évita de répondre. Joanie se souvint qu'elle avait trié les affaires de Barbie dans la chambre de Kira et qu'elle en avait mis de côté pour elle. La gamine ne recevait pas souvent de jouets et Kira aurait sûrement voulu que sa copine en profite. Pas sûr, en revanche, que Bethany les accepte.

– Tiens, tu tombes bien, justement je voulais te voir.

Bethany blêmit.

– Pourquoi tu veux me voir, Tatie Joanie ? Je sais rien, moi, je te jure.

Elle avait l'air terrifiée. Les deux amies échangèrent un regard perplexe et Monika haussa les épaules comme pour tout dire : « C'est quoi, cette histoire ? »

– A qui tu crois que tu parles, espèce de petite salope !

Merde ! Elle retrouvait à peine sa copine et voilà que sa garce de fille venait tout gâcher ! Y avait de quoi enrager !

– Lui parle pas comme ça, Mon. Viens par ici, ma petite chérie.

Joanie tendit les bras pour lui faire un gros câlin : Bethany, qui n'était pas gâtée en la matière, avait toujours aimé ça. Mais elle ne bougea pas, elle était comme paralysée.

– C'est vrai, moi je sais rien du tout !

Et elle se mit à pleurer.

– Et qu'est-ce que tu fous ici, d'abord ? On n'a pas besoin de toi, dégage ! hurla Monika.

Sidérée, Joanie la tira par le bras pour l'empêcher de frapper sa fille. Bethany avait les yeux écarquillés par la peur, mais manifestement, ce n'était pas sa mère qui l'effrayait.

– Qu'est ce qui ne va pas, Bethany ? Tu peux me parler, tu sais.

– J’ai jamais rien dit ! Mais ils voudront pas me croire si tu continues à venir ici.

Monika se mit à crier :

– Mais putain, qu’est-ce que tu racontes, Bethany ?

Elle regarda Joanie.

– Tu vois comment elle est, elle me rend dingue, cette petite conne !

– La ferme, Monika ! fit Joanie d’un ton sec.

La petite avait l’air bouleversée. Inquiète, Joanie s’approcha et s’agenouilla devant elle, il y avait anguille sous roche et elle était bien déterminée à savoir de quoi il s’agissait.

– Dis-moi qui te fait peur, Beth ? Tu peux me le dire, tu sais, je m’en occuperai. Et si je ne peux pas, Jon Jon le fera. N’aie pas peur, ma chérie, dis-moi juste ce qui ne va pas.

Elle sourit à la gamine pour tenter de la calmer.

– T’auras pas d’ennuis, je te le promets.

Bethany avait l’air abasourdie. Devant son petit visage grassouillet et tout chiffonné, ses yeux pleins de larmes et sa tignasse crade et tout emmêlée, Joanie se sentit fondre.

– Raconte-moi ce qui te tourmente.

– Je peux pas, Joanie, me fais pas parler, s’té plaît. Ils vont s’en prendre à moi, je le sais, tu les connais pas.

Et elle éclata en sanglots en tordant ses mains aux ongles rongés. Même si elle avait maigri, elle restait quand même bien en chair. Cette gosse était un vrai paquet de nerfs, mais Monika étant Monika, elle ne s’en était même pas rendu compte.

Joanie l’embrassa avec douceur.

– Raconte-moi et je te promets que je réglerai le problème.

Joanie ne s’en était pas aperçue tout de suite, mais Bethany puait l’alcool. Elle tenait dans ses bras une Monika miniature.

– Retourne dans ta chambre, Beth, je te rejoins.

La gamine fila en courant, ravie d’avoir une excuse pour s’éclipser.

– Elle sent l'alcool, Mon.

Celle-ci se mit à rire.

– Tu m'étonnes ! Tu la connais, non ? Tu te rappelles pas, la cuite au Bacardi avec Kira ?

Agacée, Joanie hocha la tête.

– Non, ce que je veux dire, Mon, c'est qu'elle a une haleine d'alcool. Elle boit, cette gosse.

Monika ne captait toujours pas. Les faits et gestes de sa fille la laissaient de glace, à ses yeux, Bethany n'était qu'une sorte d'appendice plus ou moins gênant. Une photo, tout au plus, le rappel d'un passé disparu. Sa mère la garderait avec elle jusqu'au jour où elle serait assez grande pour s'en aller, et alors, adieu, ma jolie. C'était bien ce que faisaient la plupart des gens avec leurs gosses, non ? Ils s'en occupaient le temps qu'ils soient prêts à partir, puis ils poussaient un grand ouf !

Mais connaissant Joanie, Monika prétendit s'inquiéter en espérant donner le change.

– Mon, ma grande, elle petite, cette gosse.

– Telle mère, telle fille, hein ?

Elle en avait déjà marre. Bethany ne l'avait jamais intéressée bien longtemps, même quand elle était bébé, elle ne s'en occupait qu'au gré de ses envies. Et ça, ça remontait à pas mal de temps.

Joanie ferma les yeux de désespoir. Cette femme avait tout, elle avait une fille qui l'aimait, et elle s'en contrefichait. Elle ne savait pas ce que pouvait représenter la terreur de voir son enfant disparaître. Si cela lui arrivait, elle se contenterait peut-être de hausser les épaules, satisfaite, au fond, d'être débarrassée d'un problème.

Joanie s'efforça de ravalier sa colère ; après tout, Monika traitait sa fille comme on l'avait traitée elle-même.

La mère de Monika était toujours vivante ; en fait, elle pétait la forme. Ses enfants, aujourd'hui comme hier, elle s'en fichait éperdument. Ce qui n'avait d'ailleurs pas l'air de les troubler outre mesure, ils n'avaient jamais connu autre chose. Monika était incapable d'éprouver des sentiments profonds, c'était pas son truc.

– Je vais voir comment va Bethany, d'accord ?

Trop occupée à remplir leurs verres, Monika n'écoutait plus, Bethany avait disparu de ses préoccupations.

– Va lui dire qu'elle est consignée dans sa chambre, cette petite merdeuse.

– De qui tu crois qu'elle veut parler, Mon ? Qui est-ce qui peut lui faire peur à ce point ?

Monika roula les yeux au ciel.

– Putain, mais tu la connais, elle adore faire du cinéma. Fais pas attention, Joanie, elle oubliera. Elle a toujours ouvert sa grande gueule à tort et à travers, elle passe sa vie à se fourrer dans la mouise.

Elle avala une bonne gorgée d'alcool.

– Elle est tout le temps fourrée avec cette Lorna, encore une vraie chieuse, celle-là. D'ailleurs, ça me ferait un peu d'air, si elle pouvait aller vivre chez elle. Pour ce qu'elle dort encore ici, ça changerait pas grand-chose.

Joanie se tourna pour aller voir la petite.

– Laisse tomber, Joanie, le mieux, avec elle, c'est de pas faire attention. Tu crois qu'elle est dans un gros coup, mais on saura jamais le fin mot de l'histoire.

– Non, non, elle a vraiment un truc qui va pas. Sers-moi un verre, je reviens dans une minute, d'accord ?

– Comme tu veux.

C'était énervant, à la fin ! Elle voulait être avec Joanie et, comme toujours, c'est à Bethany qu'on s'intéressait. L'œil rivé sur les bouteilles vides, Monika lança :

– Je descends chercher de la vodka !

Joanie se contenta de hocher la tête et se dirigea vers la chambre de Bethany. Elle trouva la petite sur son lit, son petit corps dodu roulé en boule, les joues maculées de crasse et de larmes. Elle avait besoin d'un bon bain et de vêtements propres. Joanie avait toujours eu envie de laver Bethany, et d'ailleurs elle l'avait souvent fait, dans le passé.

Elle s'assit au bord du lit et posa une main sur l'épaule de la gamine. Comme Bethany refusait de se retourner, elle lui embrassa le haut du crâne.

– Je ne partirai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas dit ce qui ne va pas, ma chérie.

Bethany ne répondit pas, mais redoubla de pleurs en entendant la voix douce de Joanie qui tentait de la consoler.

Joanie était la seule personne qui se soit jamais montrée gentille et attentionnée envers elle, la seule qui l'ait invitée à venir dormir chez Kira, le soir du réveillon de Noël, afin qu'elle ait une raison de se lever le lendemain matin. En général, pour Noël, Monika se pointait à l'heure du déjeuner, échevelée et à moitié saoule. Ce n'était pas bien grave puisqu'elle était avec Kira, qu'il faisait bien chaud et qu'elle avait eu des cadeaux. Joanie lui offrait toujours quelque chose de joli, un pyjama, des chaussons, un jouet.

Et tout ce qu'elle avait trouvé, elle, pour la remercier de sa gentillesse, c'était de la trahir.

– S'il te plaît, Bethany, dis-moi ce qui ne va pas. Je veux juste t'aider, ma puce.

La petite se redressa, secouée par les sanglots, serra Joanie dans ses bras et murmura :

– Si je te le dis, tu me promets de pas répéter que c'est moi ? Tu me le jures, Joanie ?

Celle-ci dégagea le visage de Bethany et sourit :

– Dis-le moi, ma chérie, je peux pas te promettre une chose pareille tant que je ne sais pas ce qui ne va pas.

– On pourrait pas aller chez toi ?

Joanie acquiesça.

– Et tu laisseras pas ma mère venir ?

– C'est à propos de Kira, c'est ça ?

Bethany fit oui de la tête, ses grands yeux toujours pleins de larmes. A tout juste onze ans, elle en savait plus que bien des femmes mariées, ses

grands yeux marron le disaient clairement à qui voulait bien la gratifier d'un regard.

– Enfile ton manteau, Bethany, je me charge de ta mère.

Joanie accompagna la petite dans la rue, Bethany lui serrait la main tellement fort qu'elle lui faisait mal.

Elle n'avait pas envie d'entendre ce que l'amie de sa fille s'apprêtait à lui dire, mais il le fallait.

Elles cheminèrent en silence, mutuellement réconfortées par la présence de l'autre.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

En revenant, Monika trouva l'appartement vide et juste un petit mot de Joanie disant qu'elle avait une course à faire et qu'elle serait bientôt de retour. L'idée que Bethany puisse être partie avec son amie ne l'effleura même pas, elle était déjà trop ivre pour avoir la tête claire. Elle ne se donna pas non plus la peine d'aller vérifier si sa fille était toujours dans sa chambre.

Au lieu de ça, elle se servit un verre, alluma la télé, s'installa sur le canapé et fit un sort au paquet de biscuits apéro qu'elle avait rapporté de chez le caviste.

Elle était heureuse de s'être réconciliée avec sa copine, et c'était bien la seule chose qui comptait.

Si on y réfléchissait bien, Joanie lui était sacrément redevable.

D'après la pendule, elle aurait dû être sur le trottoir depuis un bon bout de temps, mais bof, elle avait la flemme. De toute façon, elle avait trop bu et elle risquait de chercher des poux aux clients. Quand Joanie reprendrait le boulot, elle essaierait de se faire embaucher dans un salon, elle aussi. Elle en rêvait et Joanie le lui devait bien, fallait le reconnaître. Ce serait un minimum.

Bon, elle allait attendre que Joanie revienne, et à ce moment-là, elle la travaillerait au corps.

C'était sa pote, après tout.

Jesmond avala une bonne lampée de cognac en se demandant ce que ses révélations risquaient de provoquer. Après tant d'années de travail en loucedé, au moment même où il s'apprêtait à en récolter les fruits, tout lui pétait à la gueule. Mais il était coriace, il allait assurer.

A l'intention de Jon Jon, il reprit :

– Après les Roumaines, il y a eu des Tchèques, de vraies gamines. Elles étaient au courant, cela dit, on les avait mises au parfum avant de partir. Nous, on s'en sert pas à proprement parler, on fait que les passer...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Jesmond eut la grâce de prendre un air contrit :

– On les revend.

Jon Jon fronça les sourcils.

– A qui ?

Jesmond haussa les épaules et secoua la tête.

– A Pippy Light, c'est lui, l'intermédiaire. D'après ce que j'ai compris, certaines filles servaient pour des films, les autres étaient envoyées à Amsterdam, je sais pas ce qui leur est arrivé, c'est à lui qu'il faut le demander.

– Elles avaient quel âge, ces mêmes ? demanda Bernard.

Choqué, il serrait et desserrait les poings, comme s'il attendait le moment propice pour se jeter sur ce type.

Et c'est exactement ce qu'il faisait : attendre.

Jesmond n'avait pas le courage de les regarder en face.

– Ça dépendait. Oh, et puis merde, les gars ! J'en sais rien, moi ! Je suis pas allé leur demander leur putain d'extrait de naissance !

Bernard lui balança un tel coup de pied dans les rotules qu'il faillit en tomber de sa chaise.

– Alors, quel âge ? Quinze ? Dix ? Plus jeunes ?

Jesmond avait la bouche tellement sèche qu'il peina à articuler :

– Comme je t'ai dit, tous les âges.

Jon Jon et Bernard ne le quittaient pas des yeux : il n'avait pas répondu.

– Espèce de pauvre merde, t'en as rien à foutre, hein ?

Jesmond n'osait même plus relever la tête.

– Non, non, c’est pas ça le problème. Une fois le marché conclu, moi, je me mettais à l’écart. Ça marchait comme ça : les mômes, c’était le rayon de Pippy, pas le mien. Moi, je m’occupais des plus grandes.

Bernard eut un rire sarcastique :

– Les plus grandes ? Pas des vioques de neuf ans, quand même, c’est bien trop vieux pour vous, bande de salopards !

Jon Jon dut le retenir de se jeter sur Jesmond qui se leva avec l’intention de gagner la sortie.

– Rassieds-toi immédiatement, Jesmond ! Et toi, Bernard, calme ta joie, s’té plaît ! lança Jon Jon.

Il s’efforçait de maîtriser la situation. D’un coup d’épaule, il s’interposa entre les deux hommes.

– Calme-toi, Bernard ! T’en feras ce que tu veux quand j’aurai appris ce qui m’intéresse, mais, jusque-là, bordel, garde la tête froide !

Non sans difficultés, il parvint à le faire rasseoir et lui servit un verre en l’écoutant :

– Dire que pendant tout ce temps, je faisais du business avec cet enfoiré de trou du cul ! Non, mais tu te rends compte ? Excuse, Jon Jon, mais c’est carrément pas croyable.

Il secoua la tête une fois de plus et avala son cognac, cul sec.

– Putain, c’est in-vrai-semb-la-ble ! Lui, ce gars-là ! Et tu le crois, toi ? Ç’aurait été n’importe qui, franchement, mais lui ? Ça fait tellement longtemps qu’on bosse ensemble, qu’on est potes...

Il se resservit.

– J’arrive pas à imprimer, Jon Jon. Trop, c’est trop. Je sature. Attends, tu vas voir quand je vais raconter à tout le monde que j’ai bossé avec une saloperie de pédo. Personne voudra me croire.

– Pas de problème, Bernard, tu répéteras ça à qui tu veux. Mais laisse-moi lui parler d’abord, s’il te plaît.

Jon Jon se tourna vers Jesmond qui semblait avoir comme rapetissé, tout à coup. Dépouillé de son arrogance et de sa dureté habituelles, il n’avait plus l’air aussi dangereux que ça.

– Qu'est-ce qui est arrivé à ma sœur, Jesmond ? T'as quelque chose à voir avec sa disparition, oui ou non ? Et Little Tommy, ou son père, ils ont été en rapport avec toi ?

– Vaut mieux que tu demandes ça à Pippy Light, Jon Jon. C'est lui qui gérait ça avec un de ses potes. Moi, j'avais plus rien à voir dans l'histoire, une fois le marché conclu.

– D'accord, mais t'as bien pris la thune, quand même, non ? intervint Bernard.

Jesmond le regarda droit dans les yeux.

– Faut que tu piges un truc, Bernard : dans ce genre de deal, tu te fais des sommes monstrueuses, bien plus qu'avec la dope, la coke ou ce que tu veux. C'est du chargement vivant, et qui se déplace, si nécessaire.

Il se passa la main sur le visage. Difficile de faire comprendre à Bernard la dure réalité des finances. Parce que l'argent, c'était son dieu, à Bernard, ça faisait des années qu'ils bossaient ensemble en se faisant un max, sauf évidemment sur ce coup-là.

– Dis la vérité, Jesmond, pour une fois dans ta vie, reprit Jon Jon.

– Jamais ta sœur aurait pu être piégée là-dedans, fiston. Les Anglaises, on n'y touchait pas, y avait que des étrangères. Toute façon, elles étaient bousillées avant même qu'on les prenne en charge.

Bernard et Jon Jon n'en croyaient pas leurs oreilles. Entendre Jesmond parler de la sorte, comme s'il n'avait commis que des peccadilles, leur donnait la chair de poule. Et le pire, c'était que pour Jesmond, effectivement, rien de tout cela n'avait d'importance.

– Si j'étais pédophile et que j'allais trouver Pippy, il me proposerait quoi ?

Jesmond secoua la tête.

– J'en sais rien, moi, c'est à lui qu'il faut le demander. Il a quelqu'un qui se charge du secteur spécialisé, mais il n'a pas voulu me dire qui. Ça me regardait pas, selon lui.

– Tu sais pas grand-chose, hein, enfoiré ?

Bernard s'approchait dangereusement, mais cette fois, Jon Jon ne fit rien pour le retenir.

– Sur la vie de ma gamine, je te jure, Jon Jon, que je sais rien sur ta petite sœur ni sur les deux connards qui lui ont fait du mal.

Jon Jon crut déceler un accent de sincérité dans son regard.

– Si tu sais quelque chose, n'importe quoi...

– Rien, je sais rien. Tu ferais peut-être mieux de poser la question à Paulie Martin.

Jon Jon soupira.

– Tu peux être sûr que Paulie va t'étriper, si jamais il apprend que tu le mets dans le même sac que Pippy Light.

Son ton sans réplique exaspéra Jesmond qui se mit à ricaner. Pour Bernard, la comédie avait assez duré.

– Je vais te buter !

Jesmond ferma les yeux quelques instants.

– Jamais j'aurais pensé ça, Bernie. Toi, mon vieux pote. Putain, mais va donc voir Paulie et demande-lui ce qu'il fricote avec Pippy Light !

Résigné à son sort, il s'était enfin résolu à proposer son aide. Même Jon Jon avait saisi sa volte-face, mais de là à accepter ses insinuations ! Non, pas Paulie, pas lui...

– Il sait sûrement pas dans quoi il est impliqué...

– T'essaie de convaincre qui, là, Jon Jon ? Toi ou moi ?

– Il pouvait pas savoir, il place du fric dans toutes sortes de combines, il est pas toujours au courant des détails.

Quitte à se faire trucher, Jesmond y alla à la franche :

– Tu parles ! Interroge-le donc sur les sites Web et sur les partouzes dans la maison de Clerkenwell ! Vas-y, putain, demande-lui, et tu lui diras que c'est moi qui t'ai rencardé.

– Il te butera, grogna Jon Jon.

Bernard se mit à rire en se frottant les mains.

– Précise-lui qu’il va y avoir la queue, Jon Jon. Parce ce que, ce salaud, là, il est à moi. Rends-moi un service, fiston : va donc péter la gueule aux Rottweiler qui sont postés à l’entrée. Ensuite, tu m’envoies Jimmy, il est dans la bagnole, dis-lui d’apporter de l’essence à briquet et des pinces. Une petite virée dans les années soixante, juste pour toi, Jesmond, un petit coup de nostalgie, mon vieux.

Bernard était décidé à se venger, et il était hors de question de l’en empêcher, car ce qui l’intéressait, Jon Jon l’avait bien compris, c’étaient les combines à thunes de Jesmond.

Tandis qu’il s’éloignait, il entendit Bernard ajouter d’une voix calme :

– Tiens-moi au courant, pour Paulie. J’ai toujours eu envie de me le faire, ce mec-là.

Jon Jon se mit à rire :

– Il raconte des conneries, Bernard. Paulie est tout ce que tu veux, mais y a une chose sûre : c’est pas un monstre.

– On verra bien, fiston. Au fait, dis-moi, Jon Jon...

Ce dernier se retourna pour lui faire face.

– T’es un bon gars, alors si jamais t’as envie de changer d’horizon, tu me fais signe.

Jon Jon hocha la tête et quitta la pièce. Il passait la porte lorsque les premiers hurlements de Jesmond se firent entendre.

– Ben, qu’est-ce qui se passe, Jon Jon ? demanda le Rouquin.

Mais aucun des hommes ne se précipita au secours du patron : le roi est mort, vive le roi !

Pelotonnée sur le canapé, Bethany mangeait des chips et buvait un verre de lait en attendant que son bain ait fini de couler. Elle avait mouillé ses vêtements, impossible de la laisser dans cet état. Joanie lui avait donné un de ses grands T-shirts et elle ramassait ses affaires : les

sous-vêtements de la gamine étaient sales, il y avait même du sang séché sur la culotte qu'elle portait manifestement depuis plusieurs jours.

Joanie en soupira de frustration. Pauvre petite puce, Monika ne lui avait sans doute pas expliqué qu'elle allait avoir ses règles ; Bethany avait dû avoir une sacrée trouille. Elle versa des sels de bain de Kira dans l'eau et contempla les bulles à travers ses larmes. Jamais elle n'aurait pensé que sa copine négligeait autant sa fille.

– Viens, ma bichette, plonge-toi là-dedans.

Bethany entra dans la petite salle de bains et Joanie lui enleva son T-shirt. Son petit corps dodu était couvert d'ecchymoses, en guise de seins, elle n'avait que deux petits paquets de graisse ; c'était un bibendum miniature, cette petite. Le contact de l'eau chaude la fit tressaillir.

– Ça te fait mal, ma puce ?

Elle fit oui de la tête.

– Tu t'es fait taper dessus ?

– Je peux rien dire, Joanie, ils vont venir me chercher. Ils me l'ont bien dit.

D'accord, Bethany aimait peut-être faire du cinéma, mais là, sa peur n'était pas feinte.

– Qui t'a dit ça, ma chérie ? Dis-le à Tatie Joanie, je te promets que je te protégerai.

Manifestement, Bethany ne demandait qu'à la croire, mais la peur est souvent plus forte que l'amour, il fallait y aller en douceur, ou ce serait fichu. Bethany devait lui dire la vérité de son plein gré, Joanie n'obtiendrait rien d'elle en la forçant à parler.

– Dis, Joanie, je pourrais rester ici ?

Il s'agissait davantage d'une supplique que d'une question et Joanie sentit son cœur s'affoler en sondant ces grands yeux marron. Sous la couche de crasse et de graisse, cette gamine négligée était belle, elle méritait qu'on s'occupe d'elle. Joanie se promit de faire de son mieux, tout en sachant d'expérience ce qui risquait de lui arriver : ce genre de gamine, les gens s'en servent, ils les usent, ils en abusent.

C'était exactement ce qui lui était arrivé.

– Bien sûr, chérie, tu peux rester aussi longtemps que tu voudras. Mais ici, interdiction de boire, tu le sais, ça ?

Bethany hocha la tête.

– Ici, j'aurai pas besoin de boire. Je serai pas tout le temps toute seule, tu comprends ?

Le poids de la solitude dans laquelle elle avait vécu lui courbait les épaules. Joanie lui lava tout doucement les cheveux et attrapa du démêlant pour défaire les paquets de nœuds qu'elle sentait sous ses doigts.

– Et c'est quoi, tous ces bleus ? demanda-t-elle d'un ton ordinaire.

Bethany était allongée dans l'eau, détendue par le massage, les yeux fermés. Elle ne répondit pas tout de suite. Joanie crevait d'envie de retourner chez Monika et de lui casser la figure pour la punir d'avoir si mal traité sa fille. Elle n'aurait jamais dû avoir d'enfants, cette femme. Elle avait toujours été, était et resterait toujours d'un égoïsme absolu. Au cours de leurs disputes, Monika soutenait qu'elle ne faisait qu'imiter sa mère, pourtant Joanie, elle aussi, avait eu une mère aussi peu glorieuse, seulement elle avait fait son possible pour épargner à ses enfants la souffrance qu'elle avait endurée. Elle savait ce que vivait Bethany, mais elle devait avouer qu'après la disparition de Kira, elle avait complètement oublié cette pauvre gamine.

– Il faut que tu me dises *qui* t'a fait du mal. Je te parle sérieusement, Bethany, il faut que tu me le dises.

Sans répondre, Bethany la fixa de ses grands yeux tristes :

– Et ma mère, Joanie, tu lui diras que je t'ai tout raconté ?

– Non, pas si tu ne veux pas. Allez, je te rince les cheveux et ensuite, on parle, d'accord ?

Bethany acquiesça et s'allongea dans l'eau chaude, jouissant de ce nouveau bien-être. Elle, qui avait tant envié à Kira la vie qu'elle menait à la maison, se sentit encore plus coupable de ce qu'elle lui avait fait.

Elle avait laissé la jalousie la dévorer. Kira était aimée, on veillait sur elle, toute sa famille la couvait. Bethany, elle, les seules fois où elle

s'était sentie valorisée, c'était quand Joanie l'avait intégrée au sein de sa famille.

Maintenant, allongée dans cette baignoire, enveloppée par l'amour de cette femme, elle pouvait lui faire confiance : si Joanie disait qu'elle veillerait sur elle, elle le ferait.

Alors elle se laissait aller au bonheur que lui procuraient les attentions prodiguées par la meilleure copine de sa mère.

Paulie avait rendez-vous avec Big John McClellan, un caïd du Sud de Londres qui mangeait à presque tous les râteliers. Malgré vingt-trois années passées en prison, il avait fait fortune en se constituant un réseau de relations qui lui avaient permis de diriger ses affaires depuis sa cellule. Malin comme il l'était, il avait explosé son chiffre d'affaires.

Son meilleur atout résidait dans son absence totale de sens moral. Dès ses débuts, il s'était arrangé pour faire payer le prix fort à quiconque lui manquerait de respect ou le roulerait dans la farine. Résultat, ils n'étaient pas rares, les vieux chevaux sur le retour qui se promenaient, le visage barré d'une cicatrice – la punition à la mode, dans les années soixante.

Aujourd'hui, il voulait persuader Paulie d'entrer dans un deal de cocaïne importée d'Amsterdam jusqu'à Harwich dans des containers à fruits bourrés de poudre. Comme les boîtes étaient traitées chimiquement pour ne dégager aucune odeur, les chiens n'y verraient que du feu.

Big John avait déjà testé le procédé, il était prêt à se lancer sur une plus grande échelle, les investisseurs se feraient une fortune. Restait maintenant à trouver un homme de confiance pour rassurer ses contacts, c'était la raison de sa visite à son bon vieux copain Paulie Martin.

Faire affaire avec Big John vous garantissait à coup sûr un bon paquet de thunes, il n'investissait jamais un sou sans avoir étudié le marché sous toutes les coutures et il se ramassait toujours un maximum de fric. Paulie se rappelait un jour lointain où, sur une plage du Sussex, ils avaient attendu une livraison de cannabis amenée par petits bateaux. Ils s'étaient

précipités à la flotte comme des gamins pour récupérer les paquets à l'aide de cannes à pêche, ils se marraient comme des bossus, à l'époque, et étaient restés très liés.

En revanche, Jon Jon rencontrait un caïd dont il n'avait jusqu'alors qu'entendu parler, il fallait qu'il attende que Paulie et lui aient fini leur conversation pour l'informer de la situation dans laquelle se trouvait Jesmond.

En les écoutant évoquer le bon vieux temps avec nostalgie, il prit la décision de faire le point sur sa vie, une fois cette histoire finie.

A son âge, il aurait dû sauter de joie rien qu'à l'idée de rencontrer une légende vivante, mais il avait trop de choses en tête pour en profiter pleinement. Il jeta un regard circulaire dans les bureaux de Paulie : Dieu que c'était luxueux, tout avait coûté un max, et ça se voyait.

C'était tout Paulie, ça, de ne choisir que le meilleur. D'ailleurs, il aurait fait la même chose à sa place, à la différence que cela lui aurait suffi, alors que Paulie était insatiable. Jamais content. A ses yeux, dépenser c'était gâcher, même son propre argent, et il faisait tout pour récupérer sa mise dans les plus brefs délais.

La voix de Paulie le ramena à la réalité.

– Prends Jon Jon avec toi, Big John. C'est un bon gars, il a besoin d'un peu d'expérience.

Paulie lui sourit.

– Pars avec John et ouvre bien les oreilles, tu vas faire tes armes dans les meilleures conditions.

Big John lui décocha un grand sourire que Jon Jon lui rendit. Il avait vraiment le physique de l'emploi, celui-là : tête chauve et carrée, denture en or, un type super costaud frisant l'empâtement, mais assez balaise pour que le premier venu y réfléchisse à deux fois avant de lui chercher querelle, même sans rien savoir de lui.

Mais le plus frappant, c'était son regard, ses yeux gris pâle étaient vides de toute expression, sauf quand il souriait. Il avait alors un air presque bienveillant.

Dix minutes plus tard, ils partaient ensemble pour une leçon sur le trafic de cocaïne. Jon Jon avait rendez-vous avec Paulie à neuf heures, au club de King's Cross.

Il attendrait. De toute façon, il n'avait pas le choix.

Joanie avait séché Bethany, lui avait enfilé le grand T-shirt et préparé à manger. Elles étaient maintenant installées sur le lit de Kira, et Bethany tentait d'articuler ce qu'elle avait à dire tout en mâchouillant son repas.

Elle sentait le goût du beurre dans les sandwiches, un vrai délice, elle n'avait rien mangé d'aussi bon depuis très longtemps ! D'habitude, elle se gavait de plats tout préparés et de bonbons, alors ce sandwich, c'était une vraie nouveauté ! Quel plaisir, aussi, de se sentir enveloppée dans les bras de Joanie ! Quelle sécurité, quelle douce chaleur !

Seulement peut-être qu'elle ne voudrait plus la garder, une fois qu'elle lui aurait confessé la vérité ! Bon, elle allait tout lui dire, on verrait bien après.

– Allez, Bethany, t'as assez tourné autour du pot comme ça, ma chérie, et ta mère ne va pas tarder. Elle doit se demander ce qu'on fabrique, toutes les deux, dit Joanie en l'enlaçant tendrement. Pense ce que tu veux, ma puce, mais crois-moi, rien ne pourra me choquer ni m'empêcher de t'aimer.

– T'es sûre, Joanie ?

Elle acquiesça.

La gamine posa alors l'assiette sur la couette et se lécha consciencieusement les doigts avant de répondre.

– Et si je te dis que j'ai vu Kira, le jour où elle a disparu ?

Voilà, enfin, c'était sorti. Le poids de la culpabilité commençait à s'alléger.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Où tu l'as vue, Bethany, où ?

Devant l'expression abasourdie de Joanie, elle eut envie de la rassurer.

– On s’est disputées dans la rue, j’ai été méchante avec elle, mais c’était pas exprès. Après, elle s’est enfuie, et moi, je l’ai suivie...

Joanie essayait de comprendre.

– Et tu n’en as parlé à personne ?

Bethany baissa les yeux avant de répondre d’un ton triste :

– J’avais trop peur.

– Mais de qui, ma biche ? Dis-moi de qui tu as si peur ?

Bethany se mit à pleurer :

– De Pippy... C’est lui qui m’a emmenée dans sa voiture avec Kira... quand je l’ai rattrapée... Il a dit qu’il allait nous montrer un endroit où on pourrait aller jouer. Mais moi, je savais très bien que c’était pas vrai... parce que...

Elle suffoquait, presque étouffée par ses sanglots.

Joanie n’en croyait pas ses oreilles, la tête lui tournait.

– Parce que tu avais déjà eu affaire à lui ? C’est ça que tu essaies de me dire ?

Bethany hocha la tête, incapable de répondre. En assimilant ce qu’elle venait d’entendre, devant le désarroi et la culpabilité qu’exprimait le visage de l’enfant, la rage la prit au ventre. Ce Pippy, si elle pouvait lui sauter à la gorge !

– Et Kira, où il l’a emmenée, ma biche ?

– Je sais pas, Joanie, il m’a laissée dans une maison à Ilford, du côté de Mortlake Road.

Et elle se remit à pleurer.

– Il m’aime bien, ce monsieur, il me donne des bonbons, tu comprends ?

– Seigneur Dieu, mais c’est quoi, cette histoire, Bethany ?

Prenant ces paroles comme une preuve de sa culpabilité, Bethany s’écarta de Joanie et s’enfouit la tête dans le dessus-de-lit Barbie de Kira en sanglotant de plus belle.

Malgré sa résistance, Joanie réussit à la reprendre dans ses bras.

– Je regrette tellement, Joanie ! Je pensais pas qu'ils lui feraient du mal. C'est à cause de ses longs cheveux blonds et parce qu'elle a un joli visage que je leur ai parlé d'elle. Pippy organise des fêtes, tu sais, j'y suis déjà allée et il m'a demandé si je connaîtrais pas quelqu'un, une fille vraiment mignonne. Ils te mettent des vrais habits et ils te laissent boire et fumer, après ils te donnent des cachets qui te font sentir toute bizarre, et tu peux plus t'empêcher de rigoler...

Elle s'efforçait de s'expliquer du mieux possible.

– Moi, j'aime bien ça. En général, ils sont gentils, ils te font pas de mal, sauf si tu essaies de les empêcher...

Et elle fondit à nouveau en larmes. Joanie avait le tournis, impossible d'avaler tout ça. L'urgence, pour elle, était de savoir ce qui était arrivé à Kira.

– Et t'as aucune idée de l'endroit où il l'a emmenée ? Tu sais pas où elle pourrait être ?

Bethany secoua la tête.

– Non, je l'ai pas revue depuis ce jour-là. Quand j'ai demandé de ses nouvelles, Pippy m'a tapée. Il m'a dit que si j'en parlais, ils me tueraient.

– Et Tommy et son père, quels rapports ils ont avec eux ?

Il fallait obtenir une réponse, coûte que coûte.

Les sanglots de Bethany reprirent de plus belle, elle avait le visage enflé de larmes. Et pourtant, tout cela n'était que la partie émergée de l'iceberg. L'enfant avait porté cette histoire si longtemps qu'elle en était brisée.

– S'te plaît, Joanie, je veux plus en parler.

– Il faut que tu me répondes, ma chérie, je veux savoir ce qui est arrivé à ma petite fille.

Elle tentait de parler d'un ton calme afin de ne pas l'effrayer et pour éviter qu'elle ne se mure dans le silence. La seule idée qu'une enfant ait pu être impliquée dans une histoire pareille était proprement hallucinant. Dire que cette pauvre gamine avait été maltraitée, violée, et que ça mère n'avait pas pris la peine de s'y intéresser suffisamment pour comprendre ce qui pouvait la miner.

Elle avait vu les marques de doigts sur les avant-bras de Bethany et des traces de sang sur ses vêtements. Inutile de chercher bien loin pour en comprendre l'origine.

Elle la serra dans ses bras. En quelques heures loin de sa mère, cette gosse avait déjà changé et une chose était certaine : désormais, ce serait à elle de s'en occuper. Cette petite occuperait un peu la place occupée par Kira. Joanie se sentait responsable de ce qui était arrivé à Bethany, elle aurait dû voir ce qui se passait. Dans quel monde vivait-on, Seigneur Dieu ? Les chiens battus étaient enlevés à leur maître, mais une enfant pouvait moisir dans une existence misérable sans que personne, ni l'école, ni aucun adulte ne s'aperçoive que quelque chose ne tournait pas rond.

– Kira m'a raconté, pour les photos que Jeanette avait prises d'elle. J'ai apporté la pellicule à la boutique et je l'ai donnée à Maurice, il travaille là-bas et il en développe pour Pippy. Tu sais, les photos et ça... Je l'ai volé avec l'argent et la bague.

Joanie opina sans bien comprendre. Pour le moment, il fallait laisser parler Bethany, la laisser se libérer de ce qu'elle avait dans la tête. Juste une question par-ci, par-là, ce n'était pas la peine de la harceler. Le moment viendrait bien assez tôt, quand Jon Jon serait mis au courant ; lorsque, enfin, ils réussiraient à remettre ensemble toutes les pièces du puzzle et à comprendre ce qui était arrivé à sa fille.

Tétanisée par ses propres révélations, Bethany devait vider son sac avant de parvenir à y mettre un certain ordre. Avant de raconter quoi que ce soit à Jon Jon, il fallait que Joanie découvre tout ce que la petite avait encore sur le cœur.

– Qui t'a présentée à Pippy, ma chérie ?

– Lorna. C'est elle qui a dit qu'on pouvait gagner de l'argent facilement et que, comme ça, on n'aurait plus besoin d'aller à l'école.

Joanie lui adressa un sourire douloureux.

– Est-ce que Lorna connaissait Tommy et son père ?

A nouveau, la gosse se referma comme une huître.

– Je peux avoir un verre d'eau, Joanie ? J'ai mal au cœur.

Joanie acquiesça et se leva pour aller le lui chercher.

Dans la cuisine, il fallut qu'elle s'appuie contre le plan de travail, son cœur battait à tout rompre : enfin, elle allait savoir ce qui était arrivé à sa fille. Serait-elle de taille à le supporter ?

Elle se passa les poignets sous l'eau afin de calmer les haut-le-cœur qui la secouaient. Son bébé, son petit ange les avait quittés comme un agneau qui va à l'abattoir. Une horreur absolue.

Kira n'avait certainement rien compris, elle n'avait dû voir que les sourires, n'entendre que les promesses. Il ne lui était sans doute pas venu à l'esprit qu'on lui voulait du mal.

Joanie remplit le verre d'eau et le rapporta dans la chambre. Bethany était l'image même de la souffrance. Joanie posa le verre sur le chevet, s'assit auprès d'elle et lui caressa le bras et l'épaule.

Bethany leva une petite main dodue et attrapa la sienne.

– Je suis désolée, Joanie. Tu me promets que tu m'en voudras pas ?

– Bien sûr que non, ma chérie, tu n'es qu'une petite fille. Seulement, tu dois me dire tout ce que tu sais, d'accord ? Comme ça, je pourrai décider ce qu'il faut en faire.

– T'iras voir la police ?

Joanie ne répondit pas. Cela dépendrait de ce qu'elle entendrait. Peut-être aurait-elle envie de se venger d'abord. Sa haine et son dégoût de Tommy étaient revenus, amplifiés par le fait que la petite refusait d'en parler. Son silence obstiné ne pouvait signifier qu'une seule chose.

En lui caressant le bras avec des mots tendres, Joanie s'imagina Little Tommy et son père allongés dans leurs cercueils.

Comme si cette image était la seule chose capable de lui apporter un peu de réconfort.

Chapitre 24

Big John McClellan ouvrit la porte de son appartement et, d'un signe, invita Jon Jon à entrer. Ce dernier en resta bouche bée. Il n'avait jamais rien vu de pareil, c'était tout bonnement phénoménal.

Les pièces étaient peintes en blanc, le grand salon n'était meublé que d'une cheminée colossale et d'un immense canapé en cuir couleur crème. Sur le mur il remarqua une toile tout en longueur, une éclaboussure de couleurs vives extraordinaire – l'œuvre de Jackson Pollock, lui indiqua Big John.

– C'est pas du toc, fiston, elle assure ma retraite, cette croûte ! dit-il en partant d'un rire gargantuesque.

Impressionné malgré lui, Jon Jon admira la cuisine américaine avec sa cave à vins de deux mètres de long et ses placards en acier brossé. De quoi vous en boucher un coin ! Il ne se trouvait pas seulement dans la baraque d'un type plein aux as, non, c'était bien plus que ça, il avait devant lui un étalage de pouvoir et d'assurance absolue, à la limite de l'agressivité. Une démonstration qui intimait aux visiteurs de prêter allégeance au maître des lieux.

Il fut frappé par tant de beauté. Il avait toujours apprécié la façon dont sa mère tenait son intérieur, sa maison conçue pour le confort de ses enfants. Elle était propre et bien ordonnée, les services en porcelaine, les verres en cristal et l'argenterie – trop « beaux » pour s'en servir tous les jours – étaient bien rangés dans un placard.

Il n'avait jamais eu honte ni de Joanie, ni de leur façon de vivre, jamais. Mais ça ne l'avait pas empêché de savoir que d'autres vivaient différemment, dans des univers très éloignés de leur petit appartement minable, de leur cité pourrie. Il avait toujours eu envie d'avoir un chez lui, un lieu où il pourrait amener qui il voudrait, il imaginait le choc et l'émerveillement qui se peindrait sur le visage de ses hôtes. Bref, à peu

près ce que Big John était en train de vivre : à l'affût de sa réaction, il se retint de s'esclaffer devant son visage incrédule.

– C'est ici que j'amène mes nénettes, fiston. Ma vraie baraque, celle où je vis avec ma bourgeoise, est plus impressionnante mais moins raffinée, si tu vois ce que je veux dire. Même si Bobonne gagnait le gros lot, tout resterait dans le style chintz et Habitat, faudrait une paire de Ray Ban pour descendre aux toilettes !

Jon Jon voyait exactement ce qu'il voulait dire.

– Bon, cela dit, c'est quand même une bonne fille, ma Kathy. Ça doit faire dans les trente-quatre ans qu'on est ensemble et on a eu sept fils. Tous des bons gars, à part le petit dernier.

Big John perdit subitement le sourire.

– J'ai bien peur qu'il ait des sales fréquentations, dont Pippy le Barjot. Je l'ai pourtant prévenu, tu sais, mais personne m'a jamais fait tourner en bourrique comme ce petit con-là, ce Kieron. Il mène vraiment une vie de merde.

Tout en parlant, il ouvrit deux cannettes de bière. Visiblement, ils en avaient pour la nuit. Malgré toutes les péripéties de sa quête, Jon Jon n'avait pas le choix : ignorer Big John serait imbécile et dangereux. Et donc, si le type était en verve de confidences, ce serait motus et bouche cousue, à l'écoute !

– Je suis au courant, pour ta sœur, fiston. Ils prolifèrent, les monstres, ces temps-ci, pas vrai ? Faut jamais faire confiance à personne, n'oublie jamais ça.

Il avala une longue gorgée de bière avant de poursuivre :

– Une de mes petites-filles a été victime d'abus sexuels, et devine par qui ? Le père de ma bru ! T'imagines !

Jon Jon adopta l'air choqué qui convenait.

– Putain de merde ! Et qu'est-ce que t'as fait ?

Big John éclata de rire.

– Disons qu'il s'est évaporé et qu'il n'est pas près de reparaître ! A moins qu'Ossama Ben Laden ait l'idée de faire sauter l'autoroute M25 !

Il finit sa bière d'un seul trait.

– Dommage que cette enflure n'ait pas eu sa tête mise à prix, ils auraient bien fini bien par le retrouver !

Il rit de sa blague.

– Tu vois, les pédophiles, c'est comme les tumeurs : faut les éradiquer.

Et il décapsula une autre bière.

– Y a que ça à faire avec des putasseries pareilles, les éliminer de la surface de la terre ! C'est un vrai cancer, ces ordures, faut les arracher, et si ça suffit pas, faut les passer aux rayons et les faire cramer. En cramant l'enflure, tu brûles la maladie.

Jon Jon lui sourit, ils étaient sur la même longueur d'ondes.

Big John ouvrit un placard dont il sortit une magnifique boîte en nacre.

– Roule-toi un pétard, fiston, je suis sûr que tu sais y faire. Pendant ce temps, moi je vais enlever ce putain de costard, OK ?

Jon Jon ouvrit la boîte, résigné à se rouler un petit joint, mais ce qu'il y découvrit le laissa bouche bée : elle contenait toutes les sortes de fumettes possibles et imaginables, plus une bonne quantité de cocaïne. Il y avait même un petit nécessaire pour couper et sniffer la marchandise ; ici, inutile de rouler un billet de cinq livres ! Franchement, même s'il flirtait avec la soixantaine, ce type vivait comme un roi. Au bout du compte, c'était le plus important, non ?

Jon Jon attrapa un petit flacon d'huile de cannabis, l'ouvrit, en inspira le parfum âcre et poussa un soupir, il n'y avait jamais goûté. D'après ce qu'il avait entendu dire, c'était canon, mais ce soir il contenterait de quelque chose de plus doux. Ils passeraient certainement à la coke un peu plus tard, alors autant commencer par une herbe de premier choix. Il se roula habilement un joint en prenant tout son temps ; même s'il connaissait sa valeur, autant en mettre plein la vue à la grosse pointure.

A son grand étonnement, il éprouvait déjà de l'affection et du respect pour cet homme dont il avait entendu parler depuis si longtemps. Comme tout le monde, d'ailleurs, car Big John était une légende vivante dans tout le quartier, même Paulie en avait plein la bouche dès qu'il avait un coup

dans le nez. Mais bon, ces histoires n'étaient que la face visible du personnage, il devait certainement cacher bien d'autres choses.

Jon Jon allumait son joint quand ledit Big John refit son entrée. Avec son jeans et son T-shirt, il ait l'air plus jeune et, en un sens, plus intimidant. Grâce à un entraînement régulier, il était encore bien baraqué et ses bras musclés témoignaient d'un passé tumultueux. Hélas, la vie est impitoyable et, quoi qu'on fasse, la jeunesse s'en va. Qu'y faire ? Justement, c'était du sang jeune que Big John cherchait pour son business d'Amsterdam, alors quand allait-il se décider à parler affaires ? Jon Jon n'avait pas que ça à faire, il devait discuter certaines choses avec Paulie. D'urgence.

– Et ta mère, comment elle va ? s'enquit Big John.

Voyant Jon Jon se raidir, il se remit à rire de bon cœur :

– Allez, t'inquiète, fiston. Je sais de quoi je parle, figure-toi. Ma mère aussi en était une et c'est pas un secret, même si aujourd'hui personne n'oserait venir me le cracher à la gueule, par peur des représailles.

Il poussa un profond soupir et laissa son regard divaguer par la fenêtre de la cuisine en ruminant les souvenirs de sa vie passée, de l'époque où il n'avait pas une thune.

– Ma vieille s'est mise à michetonner quand on était gosses, une fois que le paternel s'est cassé en lui laissant huit bouches à nourrir. Qu'est-ce qu'elle a galéré, la pauvre vieille, moi je l'adorais cette femme, usée jusqu'à la corde avant même d'avoir atteint cinquante piges. Le vieux, on l'a jamais revu, sauf à partir du moment où j'ai commencé à me faire du fric et un nom. Alors là, il a ramené sa fraise ! Quelle saloperie de sangsue, tu parles !

Son rire sonnait faux.

– Et toi, qu'est-ce que t'as fait ? s'enquit Jon Jon.

Le visage de Big John se figea et devint dur comme la pierre.

– La même chose que toi, si ton vieux se ramenait sans crier gare : je lui ai filé une liasse de mille tickets en l'avertissant que si je le revoyais dans le coin, je le buterais illico et sans états d'âme.

Il inspira une bonne bouffée du joint.

– Crois-moi, il a plus jamais refait surface, ce salopard ! Franchement, j’aurais eu plus de respect pour lui s’il m’avait balancé le fric à la gueule, mais non, il s’est tiré en loucedé, exactement comme quand j’étais même, quand il m’a laissé, moi, l’aîné, veiller sur mes frères et sœurs. Et c’est ce que j’ai fait. Bon débarras, une ordure pareille, tu trouves pas ?

Jon Jon acquiesça sagement. Mi-défoncé, mi-pété, il se sentait une envie gênante de fondre en larmes.

– Moi, je l’ai jamais connu, mon paternel, confessa-t-il.

Big John lui tendit le pétard.

– Tant mieux, fiston, parce qu’il t’aurait déçu, tu sais. Comme tous les branleurs. Bon, c’est bien joli, tout ça, mais dis-moi : de quoi vous avez causé aujourd’hui, Jesmond et toi ?

– Pardon ?

A sa grimace et à sa voix, Big John vit qu’il avait pris Jon Jon par surprise, le gosse s’était attendu à tout, sauf à ça.

Big John sourit et porta la main à l’oreille, comme si le geste pouvait adoucir ses paroles :

– Figure-toi que j’entends tout, mon petit gars. Un des types qui bosse pour lui travaille aussi pour moi. Tu sais, dans mon équipe, y a autant de balances que chez les *weight watchers*, ça permet de garder la main sur l’opposition, un peu comme Tony Blair. La différence, c’est qu’ils risquent pas de se faire suriner par-derrière quand ils retournent leur veste. Inutile de se flinguer non plus, j’en fais mon affaire.

En voyant son expression réjouie, Jon Jon pensa à une expression qu’il avait lue quelque part : « un sourire assassin ». Enfin, il comprenait ce que ça voulait dire.

– J’ai eu Le Rouquin, tu sais, son lieutenant, celui qu’on appelle « Tu pues des pieds ». Il est peut-être pas net de ce côté-là, mais en tout cas, il est pas manchot ! Bref, ça fait pas loin de deux piges qu’il bosse pour ma pomme. D’après ce qu’il m’a dit, Bernard et toi vous aviez certains comptes à régler avec son patron.

En tirant à nouveau sur le joint, il ajouta d’une voix incisive, à la Jeremy Paxman²⁴.

– Bon, écoute-moi, Sonny Jim – ou Sonny Jon Jon, comme tu préfères : je m’en vais te couper deux rails de cette Colombienne plaquée or, ou, je devrais dire, de cet or en barre, et toi, tu vas me déballer tout ce que j’ai besoin de savoir.

Nouveau grand sourire.

– Parce que tu vas causer, fiston, pas de doute là-dessus.

C’était une menace, ni l’un ni l’autre n’en étaient dupes, mais une menace bien calculée. Il appartenait à Jon Jon d’en prendre ou non ombrage et il décida que non, il n’était pas si con, tout de même. Cela dit, il n’en revenait pas de sa chance.

– Quand Paulie m’a demandé de t’accompagner, j’ai cru que c’était parce qu’on avait un nouveau deal en route, c’est bien pour ça que t’es allé le voir, non ?

Big John observait Jon Jon, ce même était un rapide qui avait oublié d’être bête. Encore cinq ans et il faudrait compter avec. En plus, il avait de la loyauté, une qualité indispensable dans la panoplie morale du parfait caïd.

Il décida d’y aller franco, ou du moins d’être aussi honnête que possible, histoire de tâter le terrain.

– Ecoute, fiston, c’est vrai que je suis allé trouver Paulie, mais c’est avec toi que je voulais entrer en contact. Cette histoire d’Amsterdam se fera ou ne se fera pas, en ce moment, j’ai d’autres priorités. La façon dont t’es entré dans le lard à Jesmond m’a intrigué, j’en ai pris plein la tronche. Peut-être qu’il y a quelques années de ça j’aurais pensé que c’était normal, c’était couru, un jour quelqu’un allait lui piquer sa pelote, alors pourquoi pas toi ? Sans mentir, mon grand, t’as déjà une sacrée réputation, mais pourtant, à l’heure qu’il est, t’es rien qu’un lardon qui tête encore sa mère. Bref, je me suis dit que t’avais forcément un motif personnel pour l’attaquer de front comme tu l’as fait. Et moi, étant comme je suis, je veux le connaître, ton motif.

Il ouvrit le coffret avec tout le soin et le respect que méritait son contenu et pointa l’index en direction de Jon Jon :

– Y a des choses que tu ne connais pas encore. Enfin, disons-le autrement : des choses que tu ne peux pas connaître. Mais ça viendra, si j’entends ce que je veux entendre.

Jon Jon le regarda leur couper deux rails d’une main experte et sans faire de foin. Rien que ça, c’était nouveau : la plupart des gens baratinaient sur la qualité de leur came, exceptionnelle, incroyable, et patati et patata. Mais Big John, lui, importait lui-même sa conso et personne ne pouvait douter de sa qualité, ça c’était la classe ! Ce soir, il fallait tirer un max de ce type, apprendre tout ce qui pouvait s’avérer utile des leçons magistrales qu’il lui donnait.

Mais il irait à la prudente, sans jamais en dire trop, ni trop tôt. D’ailleurs, il valait mieux changer de sujet, histoire de s’offrir un temps de réflexion supplémentaire.

– Et ma mère, comment tu l’as connue ?

Big John se fendit d’un grand sourire :

– Oh, ça fait des années de ça, mais je m’en souviens encore. Une femme sympa, cette Joanie, jamais entendu un mot contre elle. D’ailleurs, y a jamais eu matière. Elle est franche comme l’or et elle a rendu pas mal de services. A une certaine époque, ma mère, la mienne, en aurait chié dans son froc pour que Joanie lui tire les cartes. En plus, quand j’étais au trou, ils ont été des anges avec Kathy. Ta mère, c’est son idole.

Tout cela était bien réconfortant, mais il fallait quand même pas le prendre tout à fait pour un con.

– Et quels genres de services elle a rendu, ma mère, la mienne, je veux dire ?

Big John sourit : le gosse avait pigé l’essentiel. Il lui plaisait, ce petit, malgré ses dreadlocks et ses fringues Kiss 100²⁵. Un sacré petit futé, exactement comme il les aimait : des garnements qui savent vous fabriquer de la thune comme ils respirent.

– Mais qu’est-ce ça peut te foutre, t’as qu’a lui demander toi-même ! Tu sais, Paulie a toujours eu un sacré faible pour elle, même s’il aurait crevé de l’admettre, évidemment. Tu parles, lui, avec une pute ! Cela dit,

je vais te dire un truc : ta mère, elle en vaut cinquante comme la grosse pétasse qu'il a épousée. Cette grognasse-là réussirait même pas à rafler un lot de consolation à Cruft's²⁶, t'es pas d'accord ?

Inutile de le contredire, Jon Jon s'empressa de sniffer un rail, le rush se fit sentir presque instantanément.

– Crois-moi, ce truc-là te fera marcher plus longtemps qu'une fanfare irlandaise ! fit Big John en riant. Alors, vas-y, dis-moi ce que t'as trouvé.

Jon Jon le regarda, perplexe. C'était quoi, ce type-là, du lard ou du cochon ? Autant lui raconter les choses de la manière la plus ambiguë possible, ça permettrait de s'adapter au fur et à mesure.

– Bon, ben tu vois...

– Appelle-moi John, fiston.

Il avait deviné juste, le gosse ne savait pas comment s'adresser à lui.

– C'est compliqué.

Big John sourit, mais cette fois, juste du bout des lèvres.

– La vie est compliquée, petit, la disparition de ta sœur l'a prouvé. A propos, j'ai entendu dire que Joanie avait essayé de lui laver la figure au vitriol, à l'autre saligaud.

– T'as vraiment des oreilles partout, John.

Big John l'observa longuement, manifestement il choisissait ses mots avec soin.

– Allez, vérifions qu'on est bien sur la même longueur d'ondes. J'ai entendu des rumeurs sur Jesmond, Paulie et Pippy Light, un gars qu'a pas inventé le fil à couper le beurre. Quand tout le monde s'est mis aux ordinateurs, lui, il s'achetait son premier boulier. Mais je digresse, parce qu'en fait, c'est Paulie Martin qui m'intéresse. D'après le téléphone arabe, il se ferait du pèze avec des gamines, alors j'ai besoin que tu m'éclaires un peu plus là-dessus.

Il s'arrêta quelques secondes avant de poursuivre :

– Enfin, j'espère que tu vas le faire. Ce Jesmond, il est capable de vendre sa mère pour quelques bières, tu sais, les bâtons de merde dans

son genre n'arrivent pas à se contrôler. Cela dit, lui, au moins, il a jamais fait semblant d'être autre chose, si tu suis ma pensée.

Et il renifla avec force, en partie pour appuyer ses dires, en partie pour faire remonter la coke le plus loin possible.

– Paulie, en revanche, c'est pas du tout la même espèce, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Mais tu connais son problème, j'imagine ?

– Ben non, répondit Jon Jon, c'est quoi, son problème ?

Là, il prenait des risques. Big John respirait l'animosité, mais il ne fallait pas oublier qu'il travaillait pour Paulie et qu'ils étaient copains, tous les deux. Cela dit, ce n'était pas la première fois qu'il entendait parler de son patron aujourd'hui, et pas de là où il aurait cru, ni en des termes vraiment choisis.

– Je vais te le dire : le problème de Paulie, fiston, c'est qu'il a *jamais* mis un pied en cabane. Or moi, un gars qu'a jamais passé la nuit en taule, je m'en méfie comme de la peste. Tu vois où je veux en venir ?

Oui, oui, Jon Jon voyait très bien, même si ça ne lui faisait pas plaisir. C'était juste : bizarre que Paulie se soit jamais fait alpaguer. Un pot de cocu, d'après ce qu'il disait. Allez savoir...

– Personnellement, je me suis fait choper, j'ai fait mon temps à l'ombre, j'ai gardé la tête basse et le cul en l'air. Une peine et demie : vingt ans, au total.

Big John coupa un nouveau rail.

– Bon, c'est la vie, toi aussi, tu te feras coffrer, un de ces quatre. Forcément, puisque tu balanceras pas tes potes, ça fait partie de l'apprentissage.

Jon Jon avait la bouche sèche, cela faisait des mois qu'il n'avait pas touché à la cocaïne mais l'anxiété n'y était pas étrangère non plus. Manifestement, Big John prenait les choses personnellement et il semblait attendre qu'on lui serve Paulie Martin comme sur un plateau.

– Peut-être qu'il a eu de la chance, tout simplement ?

Big John se remit à rire, plus fort cette fois. Puis, l'instant d'après et en un clin d'œil, il avait perdu le sourire et fixait Jon Jon droit dans les yeux.

– Ça n'existe pas, une chance pareille. S'il avait vraiment du cul à ce point-là, il aurait déjà touché un chèque de Dale Winton²⁷, réfléchis bien !

Jon Jon s'absorba, il n'avait pas vraiment le choix, puisque tout partait en eau de boudin. Que faire ? Mieux valait rester assis sans rien dire pendant un moment, histoire de voir venir. De toute façon il était impensable qu'il sorte d'ici dans cet état, il aurait du mal à atteindre l'ascenseur.

Cela dit, Big John lui en balançait des mortelles.

Jeanette pénétra dans l'appartement, d'une humeur charmante et le sourire aux lèvres. Mais Joanie n'était pas disposée à l'accueillir, elle s'attendait à tout, sauf à voir débarquer sa fille.

A une certaine époque, c'était un bonheur de la voir rentrer, mais ce soir non. Joanie tenta de rester calme tandis que Jeanette se servait à boire en l'informant qu'elle avait l'intention de rester dormir à la maison. A l'entendre, elle faisait à sa mère un cadeau inestimable.

Joanie s'efforça de sourire :

– Si ça t'embête pas, ma chérie, j'ai besoin d'être seule, ce soir.

Le visage de Jeanette s'illumina.

– Tiens, tiens, t'es sur un coup ?

Joanie fit de son mieux pour garder contenance.

– On peut dire ça comme ça.

– Allez, maman, vas-y, raconte !

Elle avait l'air si contente. Au moins, dans toute cette histoire, Jeanette s'en était sortie meilleure qu'avant, elle avait eu besoin de ça pour lui ouvrir les yeux. Dieu qu'il avait fallu payer cher pour que sa fille lui adresse, enfin, un sourire affectueux !

– Y a rien à raconter, ma puce.

Joanie avala une gorgée de vodka avant d'ajouter :

– Fais-moi plaisir, tu seras mignonne : retourne chez Jasper, va.

Son agitation n'échappa pas à Jeanette.

– Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

Il y avait un truc bizarre, on lui cachait quelque chose.

– Rien, ma puce, j'ai juste besoin d'être seule.

– Oh, laisse béton, maman ! Me prends pas pour une conne, s'te plaît !

La petite essayait de comprendre et elle était finaude, mais il fallait qu'elle parte avant d'apercevoir Bethany, elle l'assommerait de questions. Ce soir, il était vraiment plus qu'inutile que Jeanette vienne foutre sa merde dans cette maison.

Quand elle s'aperçut que sa fille aînée se dirigeait vers la chambre qu'elle avait partagée avec Kira, Joanie se mit à beugler d'un ton rageur :

– Putain, pour une fois, tu pourrais pas faire ce que je te demande, Jeannette ? Merde !

Jeanette se retourna, stupéfaite.

– Quoi ?

Joanie prit une profonde inspiration et répondit :

– S'te plaît, Jeanette, retourne chez Jasper !

Elle avait parlé d'une voix lasse et paraissait encore plus naze que d'habitude.

– Maman, s'te plaît, vas-y, dis-moi ce qui se passe !

En se redressant, Joanie lui cria du plus fort qu'elle pouvait :

– Tu vas te casser, oui ou non ? Putain, pour une fois dans ta vie, fais donc ce que je te demande !

Jeanette lui lança un long regard noir et répondit sur un ton mauvais :

– D'accord, fais pas chier ! Avec tous mes remerciements, quand même !

Elle était mortellement vexée et Joanie ne pouvait rien faire pour réparer l'outrage, en tout cas, pas encore. Pas tant qu'elle n'avait pas entendu ce qu'elle voulait savoir. Or, si elle voyait Bethany, Jeanette l'accablerait de questions, c'était bien la dernière chose à faire. Elle-

même, déjà, elle se retenait de toutes ses forces de l'obliger à cracher le morceau, mais Jeanette, elle, n'y regarderait pas à deux fois, elle frapperait sans même réfléchir.

Telle mère, telle fille, finalement.

Folle de rage, Jeanette fila en claquant la porte et Joanie s'effondra par terre. Pour l'amour du Ciel, qu'aurait-elle pu faire d'autre ? C'était bien la première fois de sa vie qu'elle se sentait piégée, incapable de trouver une solution.

Dans la chambre, Bethany s'était recroquevillée sous les draps en se demandant à quoi rimaient tous ces hurlements. Une seule certitude : elle n'y était pas pour rien.

Big John fulminait. Il déblatérerait non-stop, écarlate, sauf qu'il avait la tête aussi claire que l'eau d'un lagon.

La coke l'avait rendu agressif. Bon Dieu de bon Dieu, ça suffisait maintenant, on n'allait quand même pas tourner toute la soirée autour du pot !

– Alors, dis-le ! Ils sont de mèche, Jesmond et Paulie, oui ou non ? C'est pourtant pas dur, suffit de hocher la tête dans un sens ou dans l'autre ! J'te préviens, moi je suis pas d'humeur !

Jon Jon acquiesça.

– Je crois que oui.

Tout compte fait, autant brûler ses vaisseaux et faire alliance avec Big John. De toute façon, il était impossible de ne pas obéir à ce gros dinosaure.

C'était ça, l'avantage d'être une grosse pointure, les gens finissaient par vous obéir au doigt et à l'œil, et cette loi de la rue, Jon Jon l'avait toujours respectée. Alors, pourquoi changer soudainement d'attitude ?

En un instant, à ses yeux, Paulie était devenu un moins que rien, un rien du tout. Jusqu'ici, il avait été son modèle, et Jon Jon lui en avait été

reconnaissant. Et voilà, il venait d'apprendre qu'il avait fréquenté une ordure, une brute de la pire espèce.

C'était donc ça, la vérité ? Paulie n'était qu'un loup vicieux déguisé en agneau ?

Il semblait bien que oui et, même si on retournait les choses dans tous les sens, Paulie n'était pas net. Or, dans leur milieu, un pédophile, c'était comme la peste, on l'évitait, on le fuyait, son existence devenait intolérable.

Jon Jon poussa un tel soupir qu'il eut l'impression de s'être vidé d'un seul coup.

– Jesmond nous a dit qu'il bossait avec Paulie et Pippy, ils dégotteraient des filles d'Europe de l'Est pour les revendre ailleurs.

Il s'enfila un rail avant d'ajouter :

– Moi, je veux voir Pippy, mais d'après ce que tu dis, ton fils serait de mèche avec lui, alors moi aussi je dois savoir où j'en suis. Qu'est-ce que t'en penses ? Je passe par toi ?

Il regarda son interlocuteur droit dans les yeux, sans ciller.

Big John s'appuya sur le plan de travail en granit. Son visage ravagé n'était plus qu'un masque raidi par la douleur. Il s'enfouit la tête dans les mains, ses fortes épaules secouées de tremblements comme s'il était sur le point de fondre en larmes. Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi ; dans la pièce, la tension devenait palpable.

Puis, semblant se ressaisir, il leva les yeux vers le jeune homme qui lui faisait face et lui lança sur un ton sérieux :

– Ça te laisse les mains libres pour lui sauver la mise, à mon fiston, non ?

Portant sa main manucurée devant la bouche comme s'il allait vomir, il poursuivit d'un ton triste :

– Ça va la tuer, ma Kathy, c'est son petit dernier. Mais je ne peux pas le protéger. D'ailleurs, s'il est impliqué dans un trafic d'enfants, j'en ai aucune intention. Fais-le, toi, parce que moi, j'en suis incapable, je ne pourrais jamais plus regarder ma femme dans les yeux et tu sais, malgré tous mes défauts, je l'aime, cette femme, autant que j'ai aimé Kieron,

autrefois. Il avait beau être un faible et un pauvre crétin, je l'ai aimé, ce petit.

Il se recoupa des lignes d'une main tremblante, puis il lança un regard triste à Jon Jon et lui fit :

– Faut que je te montre quelque chose.

Il quitta la pièce et Jon Jon l'entendit grimper l'escalier en fer forgé qui menait à la chambre. C'était comme dans un rêve ; est-ce que, vraiment, ce cauchemar était la réalité ? Est-ce que cet homme lui avait demandé de buter son propre fils ?

Big John revint chargé d'un petit classeur bleu semblable à ceux que les gosses utilisent à l'école.

– Ouvre-moi ça et regarde.

Jon Jon s'exécuta en tremblant. Maintenant qu'il arrivait au terme de sa quête, il n'était plus si sûr de vouloir continuer. Il était comme Pandore, à la différence que la boîte ne recelait sans doute rien de bon, ni aucune illusion. Pour Jon Jon, l'espoir avait pris le large depuis des années et il n'était pas prêt de refaire surface.

– T'es sûr que c'est ce que tu veux, John ?

L'homme lui posa une main lourde sur l'épaule.

– Ta mère a fait un super boulot avec toi, tout le monde raconte comment tu t'es occupé d'elle et de tes sœurs, on vante ta force. Tu sais, j'ai de l'admiration pour ce genre de tempérament et mes fils aînés sont de la même trempe que toi. Ce sont des emmerdeurs, d'accord, mais mon plus jeune, Kieron, lui, c'est un salopard. Je voulais pas le croire jusqu'à ce que je tombe sur ces photos, je les ai prises sur son PC. Pas de doute, il est impliqué dedans jusqu'au cou. La seule chose que je voulais savoir, c'était s'il était client ou s'il se contentait de rester dans les coulisses.

Il pointa l'index sur Jon Jon.

– Et tu la fermes, hein ? Tu parles à personne de ce que tu vas voir. Mes autres fils seront informés, mais une fois que tout sera accompli, pas avant. On ne leur dira pas tout, juste ce qu'il faut pour qu'ils la bouclent. Quand tu auras vu de quoi je parle, tu comprendras pourquoi je préfère ne pas faire de remous. Et c'est moi qui m'occuperai du corps. La seule

chose que te demande, c'est de faire ça pour moi. Je t'en serai redevable à vie.

Il s'éclaircit la gorge bruyamment avant d'ajouter :

– Maintenant, s'il te plaît, regarde ce qu'il y a dans le classeur.

– Et je vais trouver ma sœur là-dedans ?

Il fallait qu'il le sache avant de plonger dans ce cloaque et de brûler ses derniers vaisseaux.

– Non, non, pas elle. Mais quand tu sauras ce qu'il y a là-dedans, tu remercieras le Ciel chaque jour de ta vie alors que moi, je devrai vivre avec l'idée que mon fils est une ordure de pervers ; pire même, il a tout fait pour que d'autres malades réussissent à détruire des petits enfants.

A contrecœur, Jon Jon ouvrit le classeur et en sortit les tirages. Aussitôt, il sentit la bile lui monter à l'estomac.

Kieron McClellan, en Technicolor et dans toute sa splendeur, trônait au milieu d'enfants, des petites filles et des petits garçons. C'était suffisant pour lui faire remonter la bile jusqu'à la bouche, il se précipita pour vomir toutes ses tripes dans la cuisine super design, un goût de bière et de cocaïne sur les lèvres. Big John lui frotta le dos jusqu'à ce que la nausée soit passée.

Jon Jon regarda le colosse droit dans les yeux.

– Je suis navré, mon vieux.

Et il l'était, sincèrement. Voir ce qu'il venait de voir en sachant que le responsable de toutes ces horreurs était votre propre chair et votre propre sang, ça devait être terrible.

Big John ouvrit le gros réfrigérateur américain dont il sortit une bouteille de Bourbon et un bol de glaçons.

– J'arrive pas à me rentrer ça dans la tête. J'ai beau y réfléchir, encore et encore, je n'y comprends toujours rien. Et tu sais le pire, j'imagine ? C'est Paulie Martin qui finance tout ça.

Il secoua la tête en pensant à la trahison de son ex-ami.

– Alors fiston, t'es partant ?

Jon Jon attrapa la bouteille de Bourbon et leur en servit une bonne rasade.

– Je suis partant.

Le visage de Big John s'illumina, premier sourire sincère de la soirée.

– Bravo, mon grand, je savais que tu te défilerais pas. A la tienne, Jon Jon, tu as fait le bon choix !

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Joanie s'alluma une cigarette, il fallait absolument qu'elle se calme, elle était tiraillée entre l'envie de partir, de laisser toute cette histoire derrière elle, et son devoir qui lui commandait d'affronter la situation. Il fallait tirer les choses au clair et résoudre le problème, une bonne fois pour toutes.

Malgré la haine qu'elle vouait à Little Tommy, elle n'était pas parvenue à le blesser ; pire, elle n'était plus tout à fait certaine de vouloir savoir exactement ce qui était arrivé à sa fille.

Elle avait déjà du mal à dormir, alors qu'est-ce que ça serait quand elle connaîtrait l'histoire dans ses moindres détails ? Quant à cette pauvre Jeanette... elle ne lui pardonnerait pas facilement la scène de ce soir, surtout quand elle saurait le fin mot de l'histoire. Elle se sentirait rejetée, exclue, privée du droit de participer. Evidemment, c'était faux, mais ce serait certainement sa réaction.

Se décidant à retourner dans la chambre, Joanie vit que Bethany avait allumé la petite télé portable et regardait « *Recess*²⁸ » sur une chaîne pour enfants.

– Ça va, ma biche ?

La petite se retourna et la regarda d'un œil morne.

– On peut parler, Joanie ?

Celle-ci acquiesça et s'assit sur le lit. Bethany se lova contre elle et Joanie lui rendit son câlin.

Les yeux fixés sur l'écran, Bethany attendit qu'elles soient bien installées pour lui dire d'un ton triste :

– C'était une fille bien, Kira. Pas comme moi.

Une fois de plus, le cœur de Joanie se mit à battre la chamade.

– Dis-moi, ma chérie. Raconte à Tatie Joanie ce qui s'est passé.

– Tu sais, avec Kira, on allait souvent faire un tour chez Lorna, mais Kira aimait pas ça, elle disait que c’était sale et que tu la tuerais si tu l’apprenais. Ensuite, quand y a eu Little Tommy, elle s’est mise à passer sa vie avec lui, alors moi, j’étais jalouse, y en avait plus que pour lui. Mais tu sais, j’étais au courant pour les Thompson, et Tommy le savait.

Joanie déglutit avec difficulté.

– Qu’est-ce que tu savais, Bethany ?

Les yeux rivés sur l’écran, incapable de regarder Joanie en face, Bethany répondit :

– Pour son père.

– Quoi, pour son père ?

– Il la regardait tout le temps, mais il avait trop peur de Tommy, tu vois. C’est vrai, je te jure, Tommy, il laissait jamais son père approcher de Kira.

– Et comment tu sais tout ça ? demanda Joanie, la bouche sèche.

La gamine eut un haussement d’épaules.

– Parce qu’il fréquentait une des maisons où Pippy m’emmenait.

Joanie ferma les yeux pour tenter d’effacer les images qui lui venaient à l’esprit.

– De qui tu parles, de Tommy ou de son père ?

– Mais non, pas Tommy ! C’était Joseph, son père. Remarque, il s’est jamais approché de moi, et moi je faisais comme si je le connaissais pas.

Elle lança un regard en biais à Joanie.

– Mais il a jamais été près de Kira, il pouvait pas puisque Tommy l’en empêchait.

Bon, le père était pédophile. Mais Tommy ? Il était quoi, lui ? Joanie commençait à entrevoir la vérité.

– Donc, il ne t’a jamais touchée. Joseph Thompson, je veux dire.

Bethany secoua la tête.

– Il avait trop peur de moi, comme je t’ai dit, tandis que Lorna, elle, elle le connaissait d’avant, tu vois. C’est elle qui trouve les enfants pour

Pippy et pour son copain Kieron, et c'est Kieron qui organise les fêtes pour les types comme Joseph. Il adore ça. Il est gentil, lui, c'est pas comme Pippy. Le père à Tommy, il aimait que les filles soient petites, petites et maigres. Et blondes, si possible. C'est pour ça que moi, je lui plaisais pas, alors que Kieron, il m'aimait bien.

Joanie en avait assez entendu mais elle se força à poursuivre.

– Elle était où, cette maison où tu allais ?

– J'allais surtout à Ilford, comme je t'ai dit, juste à côté de Mortlake Road.

Bethany eut un grand sourire.

– Après, quand j'ai bien su comment il fallait faire, je suis allée chez d'autres gens. Pippy, il dit que j'ai ça dans la peau.

Elle avait parlé avec une fierté effarante, le seul compliment qu'elle ait jamais reçu venait d'un pédophile. Quel crime, Dieu du ciel, de gâcher de la sorte la confiance et l'innocence d'une enfant !

Joanie en voulait tellement à Monika qu'elle se demanda si leur amitié, déjà aussi agitée que le cours de la Bourse, pourrait y survivre.

Bethany poursuivit d'un ton rêveur :

– Y avait des maisons qui étaient drôlement jolies, tu sais, c'était comme à la télé. Et puis ils me donnaient à boire et à fumer, ils se moquaient de moi, mais gentiment. Tu vois, Joanie, ils m'aimaient bien, pour de vrai, c'est ça qu'ils disaient. En plus, ils me donnaient de l'argent, c'est pour ça que ma mère, elle croit que je revends des trucs que je pique dans les magasins.

Joanie baissa les yeux vers l'enfant. Ses cheveux avaient séché, ils étaient doux, ébouriffés et lui donnaient un air angélique. En contraste, ses grands yeux bruns exprimaient la même tristesse que ceux des femmes avec lesquelles elle avait travaillé pendant si longtemps.

Cette pauvre enfant avait déjà tout vu ; le plus terrible, c'est qu'il lui faudrait des années pour en mesurer l'horreur. Elle refuserait d'y croire, elle plongerait dans l'alcool et la drogue pour oublier la souffrance d'avoir vécu trop tôt. Il ne lui en resterait qu'une colère dévorante qui la rongerait de l'intérieur, Joanie le savait d'expérience.

Il lui restait une question à poser :

– Et Kira, qu’est-ce qui lui est arrivé ?

Bethany saisit la canette de Coca posée près du lit et en avala une gorgée avant de répondre :

– Comme je t’ai dit, je l’ai croisée quand elle allait faire des courses. On s’est disputées, tout est de ma faute.

Elle prenait tout sur elle.

– Elle s’est enfuie et moi, je lui ai couru après. Et puis Pippy Light est passé en voiture, il s’est arrêté et il lui a parlé.

Joanie se sentit faiblir de terreur.

– Continue, ma puce.

– Il m’a vue et il m’a appelée, il voulait qu’elle aille à une fête. Il m’a demandé de dire à Kira que je te connaissais, enfin, que je connaissais sa mère, quoi.

Pour la première fois, elle regarda Joanie droit dans les yeux.

– Tu vois, je pouvais rien faire, parce que Pippy m’aurait tapée, Joanie, je sais qu’il l’aurait fait. J’avais envie de lui dire de partir en courant, à Kira, mais j’avais beaucoup trop peur.

Elle se remit à pleurer.

– Tu sais pas comment il est, Joanie. Par moments, il te lâche pas, il arrête pas de te faire des compliments, de te dire que t’es mignonne et puis, d’un coup, il change complètement. Et là, si tu fais pas ce qu’il veut, il devient dingue, il te tape, il te crache dessus, il te tire les cheveux et toi, t’es obligée de faire comme il dit, c’est plus facile.

Pippy Light, ce type qui terrifiait déjà les adultes, avait dû bien se marrer devant la naïveté et la docilité de ces pauvres gamines. A part Kira, parce que sa mère lui avait enseigné à connaître son corps, à bien savoir à qui il appartenait.

Bethany la regardait d’un air suppliant.

– Tu peux pas lui dire non, Joanie, c’est pas possible.

Quelqu’un sonna à la porte, Joanie poussa un soupir. Ça ne pouvait être que Monika, la dernière personne qu’elle avait envie de voir.

– C’est maman ?

Bethany était tétanisée, Monika allait piquer une crise, et pas pour les bonnes raisons.

– Reste ici et ne bouge pas. Je m’en occupe, d’accord ?

Joanie sortit de la chambre avec le cœur gros. Elle n’avait plus aucun doute : sa petite était morte. Et maintenant, elle savait qui en était responsable.

Mais il ne lui vint pas à l’esprit d’appeler la police.

C’était une affaire personnelle, inutile de les laisser tout foirer.

Pippy avait de quoi se payer des bons avocats et de bons témoins, il serait impossible de tout déballer devant un tribunal. De toute façon, qu’est-ce qu’on pouvait attendre de cette justice ?

Jon Jon se roula un autre joint, Big John avait besoin de parler, de vider son sac.

Pas de problème, il aurait fait la même chose.

Parce que rien de pire n’aurait pu arriver à ce type capable de tout avaler, tout, sauf d’apprendre que son fils était une ordure, un monstre. Dans leur milieu, c’était une tache irréparable, une pourriture qui gangrenait la famille entière.

– Quand il était petit, tu sais, elle lui passait tout. Et ses frères aussi, ils faisaient pareil.

Comme bien des pères avant lui, contre vents et marées, Big John tentait de trouver un sens à la conduite de son fils.

– Il avait à peine neuf mois quand je me suis fait choper. Il ne m’a jamais vu qu’au parloir, et quand j’ai été libéré, il avait vingt et un ans. Je le connaissais pas, je m’en rends compte maintenant. Et d’ailleurs, comment j’aurais pu, vu que j’étais derrière les barreaux ? Cela dit, il faut être honnête, ma femme a fait tout ce qu’elle a pu et ses frères sont des gars géniaux. C’est la nature qui m’a joué un sale tour, tu crois pas ?

Jon Jon acquiesça, il fallait bien qu'il se raccroche à quelque chose, sinon il ne fermerait plus jamais l'œil de sa vie.

– Aujourd'hui, il a vingt-quatre ans et il aime baiser des petits enfants. Non, mais c'est quoi, ça ?

Ne sachant trop quoi dire, Jon Jon répliqua :

– Il paraît que c'est une anomalie, que c'est à cause de la nature. Heureusement que t'as pu le découvrir à temps et arrêter cette horreur, imagine-toi si tout avait éclaté au grand jour !

Big John opina du chef, il transpirait rien que d'y penser.

– Et t'en sais davantage ?

Big John lui lança un regard embarrassé, mais ne répondit pas.

– Faudra tous les éliminer, tu crois pas ? Tous ceux qui sont au courant, pour Kieron, va falloir les buter, déclarer que la partie est finie.

Big John se détendit.

Ce même pigeait au quart de tour, inutile de lui faire un dessin. Le plus sidérant, c'est qu'il lui faisait une confiance totale. Il était vraiment franc comme l'or, ce Jon Jon Brewer, pas de cachotteries, pas de feintes. Il veillerait sur lui, une fois la tâche accomplie, car ce gars était un trésor en puissance, il s'en occuperait et lui offrirait une vie comme aucun de ses semblables n'en avait jamais rêvé. En clair, il lui filerait une bonne part de l'empire de Paulie.

Après tout, celui-ci n'en aurait pas besoin – enfin, *plus* besoin.

Bien sûr, il ne lui donnerait pas tout, il n'était quand même pas reconnaissant à ce point-là, mais il lui donnerait de quoi ne plus être dans la gêne un seul jour de sa vie. Et en plus, il le garderait auprès de lui. Jon Jon Brewer était en passe de devenir le gardien de son plus gros secret, il faudrait s'assurer de sa présence constante à ses côtés.

Tout à fait à l'aise maintenant, Jon Jon se coupa un rail tout seul, comme un grand, sans rien demander.

Après avoir sniffé un bon coup, il fit :

– Arrête de te torturer, John. Ton Kieron n'est qu'un sale mutant, c'est une erreur de la nature. Avant tout, faut minimiser les dommages, pas

seulement pour toi, mais aussi pour tes autres gosses. Pour être clair, pas question qu'il se retrouve en cabane dans un quartier réservé aux pédophiles, t'es d'accord ? Donc, faut qu'on l'élimine, point barre, comme ça, tout le monde sera content. Ta femme pourra aller sur sa tombe et, toi, t'auras sauvé l'honneur de ta famille. C'est pas plus compliqué que ça.

– T'es vraiment un sacré petit malin.

Jon Jon sourit.

– Mais non, moi aussi, j'ai un truc à régler, n'oublie pas ! Si je fais ça, c'est pour ma sœur, la pauvre petite chatte. Elle n'était pas tout à fait normale, tu sais, elle n'était pas mongole, mais quand même, elle n'avait pas inventé la poudre. N'empêche, moi je l'adorais. Dès qu'elle est née, que je l'ai prise dans mes bras, je l'ai adorée.

Il soupira, au bord des larmes, comme chaque fois qu'il parlait de Kira.

– Crois-moi, je vais lui faire la peau, au salopard qui l'a tuée. Si tu savais le plaisir que ça va me faire ! Et si je prends vingt, trente ou même quarante ans, je jouirai de chaque seconde que durera ma peine.

Il passa à Big John le miroir où étaient alignés les rails et ajouta sur un ton tranquille :

– Bon. Qu'est-ce que tu vas faire avec ces photos ? Elles sont forcément en mémoire sur le disque dur de l'ordinateur et c'est pas impossible, même, qu'elles se baladent sur Internet.

Il renifla fortement avant de poursuivre :

– Ces photos ont été imprimées à partir de son ordinateur. Alors, qui d'autre y avait accès ? A qui Kieron a-t-il pu les envoyer ? Parce que c'est ce qu'ils font, les pédos, t'es au courant ?

Malgré la coke et le Bourbon, Big John conservait assez de lucidité pour entrevoir soudain l'ampleur des problèmes.

– Internet, c'est plus vaste que le monde, mon vieux, et les merdes de ce genre, c'est increvable. Si ça se trouve, quelqu'un va les garder sur son écran pendant cinquante ans, va savoir.

– Bon Dieu de bon Dieu, Jon Jon, j'avais pas pensé à ça ! Il va falloir qu'on mette quelqu'un d'autre sur le coup, un crac de l'informatique. Je

vais flairer un peu pour en dégouter qui est un à ma botte. Vérole, ça se corse, ce truc.

– D’abord, il faudrait que je voie toutes les photos de Kieron et celle de ses copains, j’ai comme l’impression que je risque d’y trouver quelqu’un de ma famille. Ma chance, si je peux dire, c’est que j’aurais pas de raison d’avoir honte. Kira n’est pas partie bien loin, j’en suis sûr, j’ai toujours pensé que c’était quelqu’un de proche, elle ne serait pas partie avec n’importe qui, elle n’était pas si folle. C’était forcément quelqu’un qu’elle connaissait. D’abord, tu sais, j’ai cru que c’était Tommy et son père, mais après ce que j’ai vu et appris, j’ai des doutes. La petite fille rondelette que ton fils est en train de baiser, c’est la fille de Monika la grande gueule, tu sais, celle qui vit dans ma cité et qui bosse pour Paulie. C’est la meilleure copine de ma mère quand elles se causent et sa pire ennemie quand elles s’engueulent. Mais pas de doute, c’est bien la petite Bethany sur les photos, c’était la meilleure copine de ma sœur. Alors, ça nous mène où, tout ça ?

Big John avait le regard rivé au fond de son verre en cristal de Waterford, à cent livres pièce. Il en avait acheté une douzaine. Le verre taillé attrapait la lumière du spot placé au-dessus, le spectre des couleurs était magnifique, chaleureux.

Soudain, de toutes ses forces, il balança le verre et son contenu à travers la pièce, ravi de l’entendre se briser en mille morceaux.

– Bon, je me charge de parler à Kieron et de lui tirer les vers du nez. Toi, t’auras plus qu’à finir le boulot.

Jo Jon acquiesça.

– Ce sera un honneur. Mais je veux être là, j’aurai les oreilles grandes ouvertes. J’ai besoin de savoir, pour Paulie et pour ma petite sœur. Tu comprends ça ?

Big John opina, il était d’accord.

– Bien mieux que tu ne crois, fiston. Dire que je le prenais pour mon ami. Pour moi, ce gars était super net. Ça t’en montre un bout, non ?

Et ils se sourirent, unis par le chagrin.

Big John se leva et ajouta, d’un ton redevenu sérieux :

– Allez, viens, on ferait mieux de se bouger le cul. Je sais où trouver mon fils à cette heure de la nuit.

Jon Jon s’empressa de l’imiter, Big John fila chercher un ou deux sacs dans un placard de la cuisine.

– Ce soir, je te le promets, on saura le fin mot de cette histoire et s’il le faut, je le lui ferai cracher moi-même.

Jon Jon ne répondit pas. En toute franchise, il ne savait que dire.

Pourtant, une chose était sûre : si le propre père de Kieron pensait son fils capable d’avoir tué Kira, celui-ci venait de signer son arrêt de mort.

En pleine forme, tout sourire, Paulie arriva chez Joanie en se frottant les mains. Elle lui ouvrit et, comme toujours, se sentit fondre en le voyant.

– Tout baigne, ma poule ?

Il l’embrassa sur la bouche et elle lui rendit son baiser fougueux.

– Et si on s’en faisait un petit, rapide et bien ficelé ?

Il lui parlait comme s’ils étaient mariés depuis des années. Elle rigola, mais le cœur n’y était pas.

– Tu vas bien ?

Elle hocha la tête.

– Juste un peu fatiguée. Et j’attends Monika d’une minute à l’autre.

– Baxter m’a mis au courant. Quelle touche, hein, ma grande ?

Elle sourit.

– Merci, Paulie, je sais que c’est grâce à toi.

Il la serra contre son cœur.

– Je pouvais pas en faire moins pour ma chérie, quand même !

Quel bonheur de l’entendre parler comme ça, c’était si rare qu’il laisse voir le vrai Paulie, le type gentil, généreux qu’elle aimait depuis si

longtemps.

– On a fait un bon bout de chemin ensemble, hein, ma Joanie ! Jamais personne m’a fait cet effet-là.

Elle se sentit soudain intimidée. D’habitude, il réservait ce genre de phrases à l’intimité de la nuit.

– Il est où, Jon Jon ? J’ai essayé son portable, impossible de le joindre.

Elle secoua la tête :

– J’sais pas, je l’ai pas vu. C’est bizarre, d’ailleurs, parce que je m’attendais à le trouver ici, décidé à me passer un savon.

– Et Jeanette, elle est là ?

Elle eut un signe de dénégation.

– Pourtant, j’ai bien cru entendre sa télé.

Il avait le sourire aux lèvres, mais baladait son regard fouineur partout, comme s’il cherchait quelque chose. Pour une raison qu’elle ne s’expliqua pas, Joanie décida de ne pas lui dire ce qui l’occupait, en tout cas pas encore. S’il voyait Bethany, il se foutrait en rogne, et elle n’avait pas envie de l’entendre râler. Alors elle dit avec douceur :

– C’était moi. Ça m’arrive d’aller dans sa chambre et de me blottir dans son lit. J’ai l’impression d’être plus près d’elle.

Il la regarda avec un sourire mauvais :

– Tu mens comme tu respirez, Joanie.

Il plongea son regard dans le sien, fasciné de voir ses pupilles dilatées par le choc qu’avaient provoqué ses paroles.

– Quoi ?

– Il est là, Jon Jon ?

Il avait parlé d’un ton incisif, sans réplique.

– Mais qu’est-ce qui se passe, Paulie ?

– Qu’est-ce qui se passe ? Tu te fous de ma gueule, ou quoi, Joanie ? Ce petit salopard de Jon Jon est allé trouver Jesmond et il lui a défoncé le portrait, assisté par ce dingo de Bernard. Alors, tu piges pourquoi je vais

lui foutre une raclée à m'en péter les paluches ? Crois-moi, il ne perd rien pour attendre. Putain de merde, mais qu'est-ce qu'il a dans le ciboulot ?

– Je sais pas, Paulie. Je comprends même pas de quoi tu me parles.

Il la repoussa avec brusquerie.

– Oh, arrête ton char, Joanie ! Tes gosses font jamais rien sans ta permission. Et en ce moment, ton connard de fils est avec John McClellan et j'arrive pas à savoir ce qu'ils magouillent. Merde ! Ces enfoirés me répondent même pas ! Alors je suis qui, moi ? Un connard de Guignol, ou quoi ?

Mais Joanie ne semblait pas en savoir plus que lui, c'était inscrit sur son visage.

Il se dirigea quand même vers la chambre des filles, elle lui emboîta le pas en tentant de l'obliger à la regarder en face.

– Mais qu'est-ce qui te prend, Paulie ? C'est quoi, le problème ? T'arrives ici tout sourire et amabilité et, tout à coup, tu te mets à me faire chier comme c'est pas possible ! Mais va te faire foutre, Paulie Martin, j'ai vraiment pas besoin de ça, surtout pas ce soir !

– Ah ouais ? Et qu'est-ce qu'il y a de spécial, ce soir, hein ?

Joanie le regardait fixement, comme si elle le découvrait, elle ne connaissait pas cet aspect de sa personnalité. Il avait le regard fou, il tremblait de colère, d'impatience et de quelque chose qui ressemblait à de la peur. Mais qu'est-ce qui pouvait bien le mettre dans un état pareil ? Même si Jon Jon s'était fourré dans de sales draps, il ne ferait jamais rien qui puisse porter préjudice à son boss, il le respectait trop pour ça.

Paulie se précipita dans la petite chambre.

Elle était vide.

Du coup, il se mit à retourner l'appartement, à mettre à sac les placards, à déchirer le rideau de la douche. Puis il se tourna vers Joanie et, lui plantant un doigt au milieu de la poitrine, il beugla :

– Va dire à ton fils que je veux le voir et qu'il a intérêt à se pointer fissa, parce que si c'est moi qui dois aller le chercher, il s'en souviendra, je te jure ! J'avais rancard avec lui à neuf heures et je l'attends encore, alors il a intérêt à avoir une bonne raison, tu peux me croire !

Et il partit sans même un au revoir et claqua la porte derrière lui.

En état de choc, Joanie resta debout devant la porte, tétanisée. Quelle honte ! Non, mais pour qui il se prenait, ce type ? Et Jon Jon, à quoi il jouait ? S'il n'était pas avec Paulie, il était avec qui ?

Le cœur gros, elle retourna dans la chambre et aida Bethany à sortir de sous le lit. On vivait dans un monde de fous, ça, au moins, c'était une certitude.

Bethany s'accrocha à elle et Joanie la serra bien fort sur son cœur.

– Ça va, ma puce ? Tu sais, il raconte n'importe quoi, Paulie. Il ne sait plus ce qu'il fait, c'est tout.

Mais Joanie n'était pas bien sûre de savoir qui elle voulait convaincre, d'elle ou de Bethany.

Assis en compagnie de Pippy Light dans un club privé d'Holborn, Kieron sourit en voyant entrer deux de ses frères aînés.

Le propriétaire du club les détestait, Pippy et lui, chaque fois qu'ils se pointaient, ces deux-là, c'étaient les emmerdes assurées, conneries et barouf garantis. Alors, quand les deux McClellan débarquèrent, il poussa un soupir de soulagement : Kieron et Pippy se tenaient à carreau quand ils étaient dans les parages. D'un geste automatique, il leur servit deux vodkas en guise de bienvenue. Mais, d'abord, ils devaient se plier au rituel fastidieux de saluer tout le monde, il n'y avait pas d'autre moyen de gagner le droit de s'asseoir et de boire un verre tranquille.

En tout cas, vu que Pippy serait accueilli par les McClellan aussi chaleureusement qu'un préservatif dans un monastère, il se tirerait sans demander son reste. Une bonne chose, au moins, Pippy, c'était un gars qui pigeait vite.

Gerald, sosie de son père et le plus âgé des deux frères, eut un sourire de connivence.

– Ça boume, Kieron ?

Celui-ci lui sourit en retour. Il planait plus haut qu'un 747 au-dessus de l'Atlantique et ça se voyait.

– Ben ouais, et toi ?

Il avait le regard vitreux d'un héroïnomane, et il volait très, très haut, un mélange de coke et d'ecsta, comme d'hab'. Agacé par l'état de son frère, Gerald n'ajouta rien et évita soigneusement Pippy.

Rien de nouveau pour ce dernier, il devait compter avec les frangins McClellan et tolérer leur mépris. Mais il leur gardait un chien de sa chienne, à ses deux-là, il avait des projets, Pippy.

James McClellan parlait au téléphone en le regardant fixement, après avoir éteint son portable, il rejoignit Gerald qui lui passa son verre. Il le descendit d'un trait et glissa quelque chose à l'oreille de son frère. Ce dernier fronça les sourcils.

Bien que le club soit à moitié vide, la musique jouait fort et ça vibrait sec dans la salle. Pippy, qui se vantait de posséder un détecteur d'embrouilles aussi sensible qu'un pilote de chasse sentit qu'il était peut-être temps de prendre congé. Pour ne pas changer, Kieron était dans les vapes.

Ses pires craintes se confirmèrent lorsque les frères McClellan le comptèrent dans la tournée suivante. Une première ! Mais il se força à sourire, faisant mine d'accepter le double Jack Daniel's-Coca, on ne la lui faisait pas.

Kieron se balançait en rythme sur un de ses morceaux favoris : « *Hot In Here* », par Tiga, il en articulait les paroles provocantes à l'intention d'une jeune fille installée au bar en compagnie d'un grand Noir. Elle était blonde, avec des petits seins... seize ans maximum.

Il se mit à chanter tout fort :

– *It's getting hot in here... So, take off all your clothes*²⁹ !

Belle insulte à cette femme et à la virilité de son compagnon !

Voyant comme le vent tournait, Gerald fit un signe au type, comme pour lui dire de laisser tomber. Même si ce gars n'avait pas envie de se frotter à eux, il ne pouvait pas non plus se laisser humilier.

– Laisse béton, Kieron. Finis ton verre, va. On en boit encore un et on va retrouver le père, il nous a convoqués. D'accord ?

Quoique peu ravi de la nouvelle, Kieron opina du bonnet.

– Mais j'avais prévu de sortir, moi ! J'ai des projets !

James éclata d'un rire franc en entendant parler son petit frère.

– Va falloir te décommander, mon grand !

Il fit un signe au barman et poursuivit, rageur :

– Et arrête de faire chier tout le monde, Easton est un vieux copain d'école, un type bien.

Il secoua la tête en regardant Gerald. D'habitude, Kieron était sympa, il devait être sacrément défoncé, aujourd'hui.

– Et pourquoi il veut voir Pippy, le père ?

Même dans son état, il se rendait bien compte que le fait de convoquer Pippy ne présageait rien de bon.

James haussa les épaules.

– Tu vas pouvoir le lui demander d'ici une minute, je lui ai proposé de nous appeler quand il voulait. Bon, on va s'en jeter un dernier avant qu'il se pointe, notre Ange exterminateur. Il va te foutre la pâtée en te voyant, Kieron, parce que t'as l'air carrément défoncé. Et te connaissant, il s'agit sûrement pas d'une hallucination.

L'avertissement était fraternel. S'il arrivait à leur père de prendre un peu de coke ou de fumer à l'occasion, il ne supportait pas que ses enfants l'imitent. Seuls Kieron et Dennis, un autre de ses fils, avaient été tentés par la dope. Les cinq autres se contentaient de boire, point barre.

James inclut Easton et sa copine dans la tournée et leur sourit en roulant de gros yeux vers son petit frère. L'autre le remercia d'un signe de tête, ils avaient sauvé la face. Jusque-là, tout allait bien, mais ils avaient eu chaud car le problème, avec les McClellan, c'était que si on s'attaquait à l'un d'eux, on s'attaquait à tous. Pire : en plus du père et de ses fistons, ils avaient une pléiade de cousins plus imposante qu'une dynastie des pays arabes. Pas question d'aller les chatouiller, à moins

d'avoir le carnaval de Notting Hill avec soi. Les McClellan, disons-le, étaient de très, très gros calibres.

Cela dit, Easton gardait un œil sur leur cadet. Si Kieron faisait le con, il lui balancerait son verre dans la gueule. Pas le choix.

Cinq minutes plus tard, James faillit s'évanouir de soulagement en voyant entrer Jon Jon Brewer en compagnie du père.

Jon Jon s'avança vers Easton et lui donna une poignée de main. Ç'avait beau être encore un gamin, Sippy l'adorait et cette affection était suffisante, aux yeux de Easton. Jon Jon revint vers les McClellan ; conformément aux instructions reçues par téléphone, Gerald et James lui firent un accueil chaleureux.

Quant à Big John, il ne perdait pas une miette du spectacle.

Il tourna les yeux du côté de Kieron et de Pippy Light, et la nausée lui remonta aux lèvres. Son Kieron avait toujours tout eu sur un plateau ; son seul nom lui donnait accès à tout ce qu'il pouvait désirer. Et il s'en était servi pour commettre des horreurs pires que le meurtre.

Qui aurait jamais pu imaginer qu'un des fils de Big John McClellan était une brute, un monstre ? L'idée lui était aussi insupportable que les conséquences qu'avaient eu la débauche de son fils.

Il en avait rencontré, des pédos, quand il était en taule, il les avait vus se faire battre, se faire brûler, d'ailleurs il avait lui-même participé aux réjouissances. Dire que, pendant ce temps-là, il en avait un qui grandissait au sein de sa famille... Une fois de plus, il songea aux photos et ravala sa bile. Puis il jeta un œil sur sa montre. Deux verres de plus et il serait assez imbibé pour lancer les choses.

Quand Jon Jon lui adressa un clin d'œil, il faillit fondre en larmes. Non, mais qu'est-ce qui lui arrivait ? Il se ramollissait avec l'âge, ou quoi ? Mais ce n'était pas le moment de s'interroger, il attendrait que la nuit soit passée pour tenter de répondre à cette question.

Pippy observait la scène avec effarement. Big John couvait Jon Jon comme si c'était lui, son père, et pas un Bamboula de passage. Pas de doute, le pot aux roses était découvert.

Il vida son verre sans se presser, prêt à saisir au vol la première occasion de se tirer. Mais, il le savait, il avait fort peu de chances de s'en sortir. Avec les McClellan, il était coincé, encerclé, fichu, ils y veilleraient.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

En observant leur père et leur frère, Gerald et James comprirent qu'il se passait quelque chose de grave. Une fois dehors, Jon Jon Brewer leur fit un signe de tête leur enjoignant de ne pas s'en mêler. La même pensée leur traversa l'esprit : un étranger était au courant d'une histoire de famille, et à leur insu, ça c'était nouveau !

Pippy non plus ne moufta pas.

Soudain, voyant leur père attraper leur petit frère à la gorge, ils firent un pas pour s'interposer, Big John les arrêta d'un regard noir. Dire que cet homme, jadis fier comme Artaban de sa progéniture, avait couvé un monstre...

Sa colère monta d'un cran.

– Montez dans vos bagnoles, je me charge de ce salopard.

Gerald posa une main sur le bras de son père.

– Allez, papa, laisse-le rentrer à la maison, on en discutera calmement demain matin.

Kieron regarda son père, comprit qu'il était défoncé à la coke et fit d'un ton tranquille :

– Oui, viens, papa. C'est pas la peine de tout déballer en public, tu crois pas ?

Le ton était menaçant. Percevant la nuance, Gerald se retourna vers son frère :

– Putain, Kieron, mais qu'est-ce que t'as encore été faire ?

C'était une accusation, identique à celle qu'il avait proférée déjà bien des fois.

Big John se fendit d'un large sourire :

– Allez, vas-y, crache le morceau si t'es un homme ! Seulement, voilà, t'as pas les couilles pour ça !

Kieron ne mordit pas à l'hameçon, il n'en avait pas le courage. Ce gars était un trouillard de la pire espèce.

– Mais enfin, de quoi il s'agit ? Je peux savoir ?

Gerald regarda successivement son père, puis son frère. Ses larges épaules et ses biceps rappelèrent à Kieron à qui il avait affaire. Cette fois, sa mère ne pourrait rien pour lui, sans compter qu'elle n'était sans doute pas au courant de ce rendez-vous. De toute manière, vu la quantité d'incartades qu'il avait à se faire pardonner, son chaud lapin de mari lui obéissait au doigt et à l'œil.

James le lui avait expliqué, un jour : si leur père traitait mal leur mère, c'était à cause des longues années qu'il avait passées au trou, il fallait bien qu'il compense. Il avait même insinué que leur mère était au courant des écarts paternels et s'en fichait comme de l'an quarante.

Bon, quoi qu'il en soit, c'était un sale moment à passer, et pour s'en sortir, il allait falloir qu'il parle à son paternel. Avec doigté.

Big John pointa l'index sur Gerald :

– Tu fais monter Pippy dans la bagnole et tu me suis, OK ? Tu sauras tout bien assez tôt.

Sur un coup de tête, il avait décidé de mettre ses fils au parfum, car, après la disparition de leur frère, ils se souviendraient de cette soirée et se poseraient des questions. S'il ne leur disait rien, ils demanderaient des comptes et chercheraient à venger sa mort. Les impliquer dans cette histoire serait donc préférable, pour tout le monde.

Et puis il était hors de question que son père assume la mort de Kieron seul avec Jon Jon. Après tout, il s'agissait d'une histoire de famille, Big John voulait être sûr de ne pas flancher au dernier moment. Devant ses fils, il avait toujours joué les gros durs, mais avec sa femme, c'était autre chose. Comment ferait-il pour lui cacher tout ça ? Bonne question.

Evidemment, Kieron avait flairé la faille :

– Dis, papa, elle est au courant, maman ?

Et il lança à son père un regard insolent.

– Monte dans cette putain de bagnole, espèce de salopard !

– Hé là, calmos, papa ! Putain de merde, mais qu'est-ce qu'il a bien pu faire encore ? Allez, laisse-moi régler ça, plaïda Gerald.

– Personne ne pourra jamais régler une chose pareille, fils. Tu verras et tu comprendras avant la fin de la soirée. Ton soi-disant frère a franchi la ligne rouge et, si j'agis comme je l'entends, ce soir, il l'aura franchie définitivement.

Gerald n'en croyait pas ses oreilles :

– Arrête, papa, tu débloques complètement ! Attends plutôt demain matin. Je vais le ramener à la maison, maman doit se faire un sang d'encre.

– La ferme ! Tu me suis à Romford chez le casseur, c'est un coin tranquille. Et surtout, tu ne laisses pas Pippy se tirer, il faut qu'il soit présent, lui aussi. T'as pigé ?

Et il flanqua son fils cadet de force dans la voiture, Jon Jon était déjà installé sur la banquette arrière.

Gerald se dirigea vers sa voiture qui était garée sur le trottoir d'en face. Inutile de discuter avec une tête de mule pareille.

– On va où, Ger ? demanda James, aussi inquiet que son frère.

Celui-ci haussa les épaules.

– Va savoir.

Puis, regardant Pippy, il ajouta :

– Tiens, mais en voilà un qui devrait pouvoir éclairer notre lanterne ! A condition qu'il sache où est son intérêt, bien sûr !

Joanie et Bethany avaient discuté jusqu'à ce que la petite s'écroule de sommeil. Avec les gosses, c'est toujours comme ça : quoi qu'il arrive, à un moment ils s'endorment. Elle borda la petite dans son lit, se servit un verre bien tassé, puis elle alla s'asseoir dans le canapé tenter de mettre de l'ordre dans ce que Bethany venait de lui dire.

Donc, les deux gamines étaient parties en voiture avec Pippy Light et un gars appelé Kieron. Ils avaient dû convaincre Kira de les suivre et ensuite, ils avaient laissé Bethany dans une maison d'Ilford, la petite n'avait plus jamais entendu parler de Kira.

Inutile d'être Sherlock Holmes pour comprendre ce qui s'était passé. Au plus profond de son cœur, Joanie avait toujours su que sa fille avait été assassinée. L'instinct maternel, sans doute. Maintenant, elle s'inquiétait de la réaction de Jon Jon lorsqu'il découvrirait la vérité. Tout était préférable au fait de penser à ce que Kira avait dû vivre avant de mourir.

Elle engloutit son verre d'une gorgée et sentit l'alcool lui brûler l'estomac. Elle s'accroupit pour ouvrir son placard aux trésors qu'elle en sortit l'un après l'autre. C'était fini, plus jamais elle n'éprouverait le même plaisir à les contempler, à imaginer la belle maison qu'elle ne posséderait jamais, une maison avec un jardin et une balançoire pour Kira. Fini, les belles assiettes et les dîners organisés avec des célébrités richissimes.

Aujourd'hui, elle ne pouvait plus y penser sans que le souvenir de sa petite fille ne vienne la torturer. Elle avait compris que tout était fini et qu'elle ne connaîtrait plus jamais un seul jour de bonheur.

Soudain, le visage de Tommy lui revint en mémoire. Elle chassa vite cette image inopportune. Ce qu'elle lui avait fait était peut-être horrible, mais, pour le moment, elle n'avait ni le temps ni l'énergie d'affronter sa culpabilité.

Elle passa dans la cuisine, se saisit d'un grand sac poubelle et entreprit de le remplir de tous ses « trésors », comme disait Jon Jon.

Kira adorait les regarder avec elle, c'était un enchantement de la voir y prendre un tel plaisir. Ensemble elles avaient préparé leurs dîners, réfléchi au choix des plats – et des vins, bien sûr. Elles prévoyaient tout, jusqu'à la couleur des serviettes et la disposition des couverts.

Maintenant tout était parti, ces quelques moments de bonheur innocent avaient disparu.

Sa petite aussi, elle était partie et ne reviendrait plus jamais. Jamais.

En pleurant, Joanie attrapa le sac et le porta jusqu'au vide-ordures. Depuis la coursive, elle contempla la cité : cela faisait si longtemps que rien de bon n'était arrivé ici ! Et quand, par hasard, quelques moments fugitifs échappaient à la tristesse ambiante, ça ne durait pas. Sa vie entière partait en lambeaux, il n'en subsistait que de quoi nourrir les tabloïdes et les ragots.

Elle tourna son regard vers les fenêtres des appartements voisins, vers les lumières, les différents papiers peints, la lueur vacillante des écrans télé ; elle écouta la musique tonitruante et les rires des ados qui traînaient en bas dans la rue, envieuse de ces vies sans complications.

Sa mère disait souvent que, si la majorité des gens menaient une vie de merde, c'était la faute de leur entourage. Ils n'avaient pas le choix puisque c'étaient les autres qui vous pourrissaient la vie. Et il avait fallu qu'elle en arrive là pour comprendre ce que sa mère voulait dire. Si on souffre, c'est toujours parce qu'on aime. Bethany, par exemple : elle adorait sa mère d'un amour totalement perdu, gâché. Et, malgré son jeune âge, la gamine en était parfaitement consciente.

Joanie serra son sac poubelle contre son cœur et, tombant à genoux, elle se mit à pleurer comme un bébé. La douleur qui lui enserrait la poitrine était si aiguë qu'elle crut en mourir.

– S'il te plaît, papa, écoute-moi une minute !

Kieron commençait à paniquer, parler à son père était peine perdue : soit il l'ignorait, soit il le raillait ouvertement.

Big John le singea méchamment :

– *Papa, s'il te plaît, écoute-moi ! Va te faire foutre, oui !*

Jon Jon lui lança un regard dépourvu de toute aménité :

– Tu peux pas la boucler, espèce de sale pervers ?

Retrouvant une certaine animosité, Kieron lança :

– T’entends ça, papa ? Tu vas quand même pas le laisser me parler sur ce ton ? Ce sale négro, tu vas le laisser me traiter comme ça, *moi* ? Mais il est passé où Big John McClellan, celui que je connais et que j’abhorre ?

Big John se mit à rire :

– Il a réussi à te foutre en rogne, hein, salopard de pédophile !

Jon Jon se pencha entre les deux sièges :

– Et ma petite sœur Kira, t’as eu affaire à elle ? D’après ce que j’ai vu sur les photos que ton père m’a montrées, tu connais intimement sa copine Bethany.

Big John éclata de rire :

– Bien dit, Jon Jon ! Pas de doute, tu sais causer ! Et quel âge elle avait, hein, Kieron ? Avoue ! Neuf ans ? Dix ?

– T’aimerais bien le savoir, hein ? s’exclama Kieron en éclatant de rire.

Sans lâcher le volant, son père se pencha vers lui et tenta de lui flanquer son poing dans la figure.

– Petit salaud, espèce de sale chieur, je vais te buter, moi ! Tu vas payer ce que tu m’as fait !

Il arrêta la voiture en plein milieu de la route, bondit dehors, se jeta sur son fils et se mit à le bourrer de coups, sur la tête et tout le corps, il ne se contrôlait plus. Après tout ce qu’il avait dû encaisser, les vannes lâchaient.

Il fallut que Jon Jon déploie des trésors de persuasion et use de toute sa force pour parvenir à faire rasseoir Big John au volant.

Sur la route, les automobilistes et leurs passagers les regardaient bouche bée, en se demandant ce qui se passait. Mais sans vouloir s’en mêler.

Kieron était effondré sur son siège, enfin tranquille, il saignait comme un bœuf.

Jon Jon s’aperçut que Gerald et James s’étaient arrêtés derrière eux et qu’ils observaient la scène en silence. Ne voyant pas Pippy, il supposa

qu'ils lui avaient déjà dit quelques mots.

Il se dirigea vers leur voiture et, la main en visière, regarda par la vitre arrière. Pippy était allongé sur la banquette, couvert de sang, mais toujours vivant. Ouf, c'était la seule chose qui l'intéressait.

Gerald ouvrit la fenêtre côté chauffeur :

– C'est vrai, Jon Jon ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

– Doux Jésus, c'est pas possible... D'accord, on savait que Kieron est un vrai chieur, mais de là à faire une chose pareille...

Jon Jon attrapa le classeur dans la poche de sa veste et le leur passa par la fenêtre. Puis il désigna Pippy du doigt.

– Surtout, lui, vous avisez pas de le tuer. Faut que je lui parle de ma petite sœur, d'accord ?

Ils hochèrent la tête.

– Une fois que j'aurai eu ce que je veux, je vous laisserai vous en occuper.

Alors qu'il retournait pour aller retrouver Big John, une voiture de police passa sur la route, pleins phares et sirène hurlante, à la recherche sans doute de l'incident qu'on leur avait signalé.

Jon Jon l'ignora superbement.

Comme toujours, les flics arrivaient trop tard.

Paulie était assis dans son bureau d'Angel Girls, c'était le seul endroit où il parvenait à se détendre. Sauf ce soir. Une fois n'est pas coutume, il s'était allumé une cigarette et fumait en déchirant des documents, il avait déjà détruit tous les disques susceptibles de contenir des informations compromettantes. Personne ne s'était encore jamais approché de ses ordinateurs, mais il était mort de peur et complètement paranoïaque. Inutile de se raconter des bobards : si les McClellan s'étaient mis en rapport avec Jon Jon, c'est que le caïd avait dû avoir vent de certaines

choses. Il ne se serait pas pointé par hasard, sous prétexte d'un gros coup, pour lui demander s'il avait un homme de confiance à mettre dessus. Tout était devenu clair quand Jon Jon ne s'était pas pointé à leur rendez-vous.

Pourquoi s'était-il laissé embringer dans ces histoires avec Jesmond et Pippy ? Ce genre de trafic était chose banale, il ne lui était jamais venu à l'idée qu'une innocente comme Kira risquait de se faire prendre dans leurs filets. Jamais au grand jamais il ne se serait douté que les choses pourraient aller aussi loin. « Rien que des étrangères », avaient-ils dit, « des fillettes nées et dressées pour ça. » Et lui, comme un crétin, il avait tout gobé.

On le sollicitait souvent pour des financements, en général il acceptait de le faire moyennant rétribution, c'est ce qui lui avait permis d'amasser une jolie petite fortune. Avec Pippy, ça s'était passé exactement de la même manière, il avait financé son opération les yeux fermés. Pas vu, pas pris. Eh bien bravo, il avait parfaitement raté son coup.

C'était du Pippy tout craché, cette lubie de fricoter avec des gamines d'âge scolaire, jamais il n'aurait dû se laisser embarquer avec des types comme Jesmond et lui, c'était la lie de la pègre, ces deux barges. Il s'était fait avoir comme un con par Jesmond et ses promesses de bénéfices super juteux. Un vrai bleu.

C'était d'ailleurs la seule raison pour laquelle il avait fini par céder aux exigences de Sylvia : il valait mieux que personne n'aille fourrer le nez dans ses comptes, et son avocat pensait la même chose. Dès le début, Paulie avait senti que ça puait, cette histoire, mais les perspectives financières avaient balayé ses hésitations, ses doutes et jusqu'à son dernier scrupule.

Paulie redoutait bien davantage de se faire choper par ses pairs que par les condés. La Grande Maison était capable de mettre de l'ordre plus facilement dans la bande de Gaza que sur Internet, c'était bien ce qui lui mettait le trouillomètre à zéro. Sur Internet, on trouvait tout ce qu'on voulait pour servir de preuve à n'importe quoi. Une fois que son nom aurait été associé à celui de pédophiles connus, il serait foutu. Et Jesmond, qu'est-ce qu'il avait bien pu raconter avant de caner ?

Ce soir, avec Earl, ils avaient défoncé la porte de Pippy. En découvrant le contenu de ses ordinateurs, il avait senti souffler un vent de panique, écrabouillé les machines et foutu le feu à l'appart. Non sans l'avoir mis à sac, évidemment.

Ce qui lui fichait une trouille bleue était la même chose que ce qui terrifiait Big John : les preuves photographiques de leurs traficotages devaient figurer dans la mémoire d'autres ordinateurs, son nom traînait certainement avec les clichés, attachés à des courriels envoyés en Roumanie ou en République Tchèque. Ce connard de Pippy était bien capable d'avoir dévoilé l'identité de ses commanditaires.

Il y avait de quoi se faire un sacré mouroon.

Déjà, Paulie avait bien cru mourir de trouille en apprenant que Kieron détenait des parts dans l'affaire, mais Pippy l'avait rassuré en jurant sur la tête de sa mère que Big John n'était au courant de rien. Du coup, il ne s'était pas posé de questions. Jusqu'à la disparition de Kira. Jusqu'alors, il ne s'était pas inquiété des allées et venues de la clientèle, pas plus que de celles des filles employées par Pippy et Jesmond. Mais il n'aurait jamais pensé qu'ils étaient assez chtarbés pour s'en prendre aux gamines du quartier. C'était donc en toute sincérité qu'il avait cru que la disparition de la petite était le fait d'un barjot quelconque, étranger, en tout cas, à ce réseau de pédophiles qu'il avait financé pour se ramasser un max de thune.

Parce que c'était bien sa rapacité ravageuse qui avait causé sa chute ainsi que la mort d'une enfant innocente... La mort de propre fille... La fille de Joanie. Surtout, ne pas y penser, se vider la tête et, en priorité, sauver sa peau.

Kira. Il se surprit à prononcer son nom à voix haute en revoyant le petit visage de l'enfant dont il n'avait pas voulu.

– Je ne peux pas penser à toi. C'est insupportable... Seigneur, ma petite Kira, mais qu'est-ce que j'ai fait ? Ma petite chérie, je suis tellement désolé, navré...

Dans la casse de Romford se trouvait un grand hangar de stockage où, entre les rondes, dormaient deux Doberman : Pixie et Dixie. Leur maître, le vieil Arnold Jigson, venait de se faire débarquer du lit qu'il avait dans une caravane abandonnée et prier de les ramener illico à la niche.

Sans poser de questions inutiles ni jeter un regard en arrière, il avait empoché les cinquante livres offertes par Big John. Habitué aux trafics du patron, il n'avait aucune envie de s'embarquer dans une histoire avec laquelle il n'avait rien à voir. Si les flics se montraient trop curieux, il aurait passé la nuit tout seul dans le hangar, point barre. Ce n'était pas une première.

Dans le bureau, Gerald leur servit à boire pendant que Jon Jon rebootait l'ordinateur portable et y insérait le disque que lui avait donné Big John.

Il observa les réactions de Pippy et Kieron, le temps que l'écran s'allume. Pippy eut la bonne grâce de prendre un air honteux, alors que Kieron conservait la même expression arrogante, persuadé d'être dans son bon droit.

Il apparaissait au premier plan sur toutes les photos, encore davantage que sur les clichés que son père avait imprimés, il devait s'agir de sa disquette personnelle. Où étaient les autres, celles qu'il vendait à ses infects compagnons de débauche ?

Blêmes et couverts de sueur, Gerald et James en étaient malades d'écœurement.

Détachant ses yeux de l'écran, James regarda son petit frère sans pouvoir articuler un seul mot. Il était tellement choqué qu'il était incapable de proférer la moindre parole ou d'exécuter le moindre geste. Son père comprenait parfaitement.

– C'est pas un joli coucou que j'ai élevé avec vous, mes garçons ? Quelle chance d'avoir un monstre pareil dans la famille ! Vous êtes fiers de lui, non ? Alors, vous voulez toujours le ramener à la maison, pour qu'il voie sa maman ?

Big John attrapa son fils cadet par les cheveux et lui écrasa le visage contre l'écran.

– Vas-y, regarde, c’est bien le dernier souvenir que tu pourras emporter avec toi !

Son père était secoué de sanglots, mais Kieron restait impassible, comme s’il attendait que l’orage passe. Pourtant, il n’en sortirait pas vivant.

Il s’extirpa de l’emprise de son père, remit ses vêtements en ordre et se lissa les cheveux. Le parfait dandy, comme toujours.

– Où est ma sœur ? demanda Jon Jon.

Kieron eut un grand sourire.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Bordel, mais tu vas leur dire ce qu’ils veulent savoir, qu’on en finisse ? lui lança Pippy d’une voix de fausset.

Jon Jon se tourna vers lui :

– Où est-elle, Pippy ?

Il haussa les épaules.

– C’est lui, dit-il en pointant le menton vers Kieron, et elle n’était pas la première.

Il fut pris d’une quinte de toux soudaine. Il avait un œil poché et sa lèvre saignait, fendue par les coups de poings que lui avaient assénés les McClellan.

Kieron éclata d’un rire méprisant et dit, en regardant James droit dans les yeux :

– Tu devrais faire gaffe à tes doigts, ils sont tout égratignés. T’as dû te prendre un sacré coup de ratiches, ça doit faire un mal de chien ! Il est séropo, t’es au courant au moins ? ajouta-t-il dans un grand sourire.

Il avait mis le feu aux poudres.

Ramassant une barre à mines servant à ouvrir les caisses de contrebande qui arrivaient au hangar, James l’écrasa sur le crâne de son frère. Avec un bruit sourd, écœurant, Kieron glissa par terre.

– Ramasse-le et flanque-le dans la cour, la moquette est presque neuve.

Big John avait parlé comme une ménagère choquée par la mauvaise éducation d'un convive. Jon Jon éclata d'un rire nerveux et contagieux auquel Gerald ne résista pas.

– Qu'est-ce qui vous prend de rigoler, espèces de crétins ? Si ça trouve, j'ai attrapé le Sida ! lança James, ulcéré.

– Ta gueule, pétasse !

S'appuyant sur un coude, Kieron se releva et souffla :

– Regardez-vous, tous, avec vos airs de bons chrétiens, parce que les ordures, je m'en suis servi exactement comme vous le faites. Les petites, elles aiment ça, figurez-vous, une fois qu'elles ont compris ce qu'on attend d'elles. Ta frangine, Jon Jon, elle serait toujours là, si ç'avait pas été une vraie tête de mule ! « Non, s'il vous plaît, je veux voir ma maman... »

Horriés, incrédules, ils le regardaient mimer la terrible scène. Kieron criait les dernières paroles d'une enfant à l'agonie, victimes des coups qu'il lui décochait.

Il continua à divaguer, certain d'avoir captivé leur attention. Car s'il devait mourir ce soir, il avait quelque chose à leur dire : tout ce qu'il avait fait était justifié.

– Toutes, elles l'ont bien cherché ! Cette Bethany, elle en redemandait sans arrêt, l'alcool, la drogue, l'attention... Elles aiment ça, ça leur plaît d'être avec nous, ces petites, parce que nous, on les *aime*. Oui, on les aime. *En vrai*.

– Nom de Dieu, j'y crois pas ! s'exclama Gerald. Putain de merde, papa, mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Car son frère semblait sincèrement convaincu de ce qu'il disait, c'était ça, le plus dur.

– Virez-le ! Hors de ma vue ! cria Big John.

En les voyant s'approcher, Kieron gémit, se roula sur le côté et leva les yeux vers son père :

– Grâce à Internet, on n'est plus seuls, on est des millions par le monde. Un jour, on n'aura plus honte. Vous tous, espèces de connards

ignares, vous y avez tous pensé, hein ? Seulement, vous avez jamais eu les couilles de le *faire* !

– Ouais, ben, même s'ils légalisaient la pédophilie ce soir, pour toi ce serait trop tard, mon gars, grogna Big John. Allez, balancez-le dans un coffre de bagnole, qu'on en finisse, ensuite on le jettera dans le concasseur. Il sera pas le premier à dégager comme ça dans cette cour, et certainement pas le dernier, ajouta-t-il en se tournant vers Pippy Light. T'as tout intérêt à cracher le morceau, fiston, ça nous facilitera les choses. Mais lui, dit-il en pointant l'index sur son fils, lui, il s'en ira en toute conscience, en sachant ce qui lui arrive.

Pippy, qui savait admettre sa défaite, opina du chef.

– Est-ce que je peux demander quelque chose avant d'y aller ?

– Demande toujours. Mais sans garantie.

– Je voudrais que ma mère ne sache rien de tout ça. S'il vous plaît. Ça la tuerait.

Jon Jon ne supporta pas l'ironie :

– Ben voyons, mon cochon, parce qu'elle deviendrait un peu comme ma mère, c'est ça ? Une femme brisée, détruite, ravagée ? Franchement, tu manques pas d'air, tu prends ton pied et tu voudrais quand même qu'on protège ta famille ? Et les familles des gamines, qu'est-ce que t'en fais ?

Pippy ravala sa salive.

– Je suis prêt à vous dire tout ce que vous voulez.

– T'as intérêt.

James et Gerald traînèrent leur frère hors du bureau en le bombardant de coups de pied et de poing pour l'empêcher de se débattre.

– On va faire ça dehors, tu viens, Jon Jon ?

Ce dernier acquiesça.

Les hurlements et protestations du dernier-né de Big John McClellan ne les émurent pas du tout. En revanche, Pippy retrouva sa langue et un flot d'éloquence inespéré.

Une fois ce flot tari, Jon Jon lui régla son compte. D'une façon ou d'une autre, Big John avait eu le dessein de faire de lui un meurtrier, ce soir.

En appuyant sur la gâchette, il ne ressentit rien d'autre que du soulagement.

Paulie termina ce qu'il avait commencé et s'alluma une autre cigarette. Il avait renvoyé Earl chez lui et attendait patiemment le coup fatal du destin. L'aube pointait à peine lorsque Jon Jon se présenta à son bureau qui se trouvait à l'étage d'Angel Girls.

– Je savais que je te trouverai là, dit-il.

Ce club était le dernier-né des jouets de Paulie, celui dont il avait été le plus fier, le bibelot d'un homme qui avait toujours tout placé plus haut que son respect des autres. Pourtant, cet homme avait passablement vieilli en une nuit, il paraissait presque sénile. Jon Jon ressentit un élan de pitié qu'il réprima aussitôt.

Paulie lui adressa un sourire contraint :

– Pas la peine que je fasse des excuses, je suppose. Tu sais, Kira n'aurait jamais dû être mêlée à tout ça.

– Trop tard, Paulie. Et Earl, qu'est-ce qu'il en sait ?

– Rien. Je te laisse décider de son sort, il avalera tout. Pour lui, c'est toi, le patron.

Quel soulagement, ç'aurait été l'horreur de devoir ajouter Earl à ce massacre.

– Donc, si je comprends bien, tu sais tout, continua Paulie.

Jon Jon hocha de nouveau la tête, incapable d'exprimer ce qu'il avait envie de dire à cet homme. La trahison était telle que les mots lui manquaient.

– Je ne savais rien. Je ne m'occupais que du fric, balbutia Paulie.

– Evidemment ! Rien de nouveau sous le soleil, c'est ça ?

Jon Jon ne parvenait pas à faire taire son amertume.

– Et Big John, il va comment ?

– Cassé. Il voulait venir, mais je lui ai dit que je me chargerais de toi.

Paulie se mit à rire :

– J’ai toujours su que t’étais un gars sérieux, Jon Jon.

Il ouvrit le tiroir du bureau dont il sortit un petit pistolet. En voyant Jon Jon se raidir, il réagit vivement :

– T’inquiète, mon grand, c’est pour moi, mais j’ai encore une requête : s’il te plaît, veille à ce que mon nom ne soit pas mêlé à tout ça.

Jon Jon avait le teint gris, la tension lui ombrait les paupières.

– Je peux pas te le garantir, Paulie, mais j’essaierai. Big John et ses fils veulent étouffer l’affaire, fallait s’y attendre, tu crois pas ?

– Et Joanie, qu’est-ce que tu vas lui dire ?

Jon Jon haussa les épaules.

– J’en sais rien, et c’est la pure vérité.

Paulie inclina la tête :

– Tu trouveras tous les détails dans ce classeur, là-bas.

Il désigna un classeur du doigt et vida son verre d’une traite.

– D’accord, Paulie, je m’en occuperai.

– T’es un brave gars. A propos, il faut que tu saches que je tiens Baxter depuis des années, tout comme son commissaire principal. Ils sont à toi, maintenant, si jamais tu avais besoin de quelque chose.

Il eut un sourire atroce.

– J’aurais jamais pensé que ça se terminerait comme ça, mon grand, mais c’est la vie, elle te rattrape au tournant au moment où tu t’y attends le moins.

Jon Jon ne répondit pas, il en savait bien plus long là-dessus que l’épave qui se trouvait devant lui, mais il se garda de faire la moindre remarque.

– J’imagine qu’il n’y a aucune chance pour que Big John...

– Non, aucune. C’est toi ou c’est moi, Paulie. A toi de choisir.

Paulie soupira, il ne pouvait s’attendre à rien d’autre. Alors, pourquoi repousser l’inéluctable ?

– Eh bien, adieu. Et bon vent.

Jon Jon se détourna et se dirigea vers la fenêtre. Il resta là, à contempler les passants ordinaires qui se rendaient à leur travail, se battaient pour payer leurs factures et prendre, qui sait, un peu de vacances.

Des gens normaux, menant des vies normales.

Le bruit de l’explosion lui arriva, étouffé. De toute façon, tout le bâtiment appartenait à Paulie. Et puis il s’agissait d’un suicide, non ?

Peut-être le terme de « meurtre assisté » aurait-il été plus juste, mais c’était de la finasserie. Paulie Martin était mort, à Jon Jon de ramasser les morceaux. Il ne ressentait absolument rien.

Il essuya ses empreintes sur la poignée de porte, attrapa le classeur et s’installa en bas pour examiner les documents que Paulie lui avait laissés.

Une demi-heure plus tard, il sortit, héla un taxi et s’y engouffra en se demandant ce qu’il allait bien pouvoir raconter à sa mère.

Joanie avait attendu toute la nuit le retour de son fils. Il était huit heures du matin et Bethany dormait encore. Elle avait laissé plusieurs messages sur le portable de Monika, sans succès. A quoi d’autre pouvait-elle s’attendre, elle n’émergerait sans doute qu’à l’heure du déjeuner, sans s’être inquiétée de sa fille. Pour ne pas changer.

Joanie sirotait son thé quand la porte d’entrée s’ouvrit sur Jeanette.

– Ça va, ma puce ?

Jeanette eut un sourire pincé.

– T’arrives bien tôt, tu veux une tasse de thé ? demanda sa mère d’un ton apaisant.

– Je veux bien, mais après, faut que je file à l'école.

Joanie s'était crue à jamais incapable de rire, mais, en entendant sa fille, elle vit qu'elle s'était trompée.

– Tu te fiches de moi ?

La gamine soupira et se dirigea vers la cuisine.

– Naan, aujourd'hui j'ai envie d'aller à l'école.

Quelle chance, au moins c'était un bon début.

– A propos, Bethany dort dans ta chambre. Ne la réveille pas, s'il te plaît.

– Bien sûr que non, j'ai aucune envie de lui parler, à celle-là.

Elles se retournèrent toutes les deux en entendant Jon Jon franchir le seuil de la pièce.

– Ça va, les filles ?

– T'as une sale gueule, Jon Jon, qu'est-ce que t'as encore été faire ? lança Jeanette, brûlant de curiosité.

Son frère avait le visage tiré et les vêtements en lambeaux.

– Toi, prépare-toi pour l'école, répondit-il vertement.

Au grand étonnement de sa mère et de son frère, Jeanette s'exécuta sans rechigner. Incroyable.

– Assieds-toi, maman.

Joanie s'affaira à lui préparer du thé et des toasts.

– Paulie te cherchait, hier soir, on aurait dit qu'il avait le feu aux fesses.

– Paulie est mort, maman. Il s'est suicidé il y a une heure de ça.

Joanie s'interrompit et se tourna vers son fils :

– Il s'est quoi ?

– Il s'est tiré une balle dans la tête. On s'y attendait un peu. Le pauvre, il était à cran, entre son divorce, ses soucis financiers...

Il était sidéré de voir avec quelle facilité les mensonges lui venaient sur la langue.

Joanie regarda son fils attentivement et remarqua les rides qui lui plissaient les yeux et la bouche.

– Qu’est-ce qui s’est réellement passé, Jon Jon ?

Il haussa les épaules.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

Dès l’instant où elle avait pris cet enfant dans ses bras, il lui avait volé son cœur. Elle le connaissait comme les deux autres, mieux qu’ils ne se connaissaient eux-mêmes.

– S’il te plaît, Jon Jon, dis-moi ce qui se passe. Je ne suis pas idiote, je vois bien que c’est pas aussi simple !

Au moment où elle prononçait ces paroles, Bethany sortit de la chambre. Jon Jon la regarda comme si elle était une apparition sortie des enfers.

Il ne pourrait jamais plus la considérer comme une petite collégienne, pas après l’avoir vue faire ce qu’elle faisait et sans se faire prier. Si les photos disaient vrai, en tout cas. Tandis que sa petite sœur, elle, s’était battue jusqu’à sa fin atroce.

A sa réaction, Joanie comprit qu’il avait tout appris.

– Va te recoucher, ma puce, je t’apporte ton petit déjeuner au lit.

Sentant la tension monter dans la pièce, Bethany ne se le fit pas dire deux fois. Et puis Jon Jon lui faisait peur, et encore plus depuis le départ de Kira.

– Laisse Jeanette partir à l’école, mon grand. Ensuite, on parlera tous les deux.

Il acquiesça et but son thé. Sa mère méritait qu’on lui dise la vérité. Alors, peut-être, mais peut-être seulement, parviendraient-ils à laisser toutes ces souffrances derrière eux.

Chapitre 27

Après avoir bouclé la valise de son fils, Joanie s'assit pour déguster sa boisson du matin : un café largement arrosé de vodka.

Le monde entier était devenu fou, à croire qu'elle seule avait conservé la raison. Suivant une vieille habitude bien ancrée, elle chassa cette idée de la tête. Toute sa vie, elle s'était vidé l'esprit pour laisser les choses suivre leur cours, en tentant de faire du mieux qu'elle pouvait. Voilà comment il faut agir tant qu'on a des enfants qui dépendent de vous, même s'ils ne s'en rendent pas compte.

Dans son malheur, elle se consolait en pensant que Paulie ignorait ce qu'il avait financé. Pourtant, il devait bien s'en douter un petit peu, non ?

Alors, pourquoi n'arrivait-elle pas à le haïr ?

Un jour, sans doute, elle pourrait réfléchir sereinement et prendre du recul par rapport à toute cette histoire. En attendant, elle allait l'enfouir profondément, avec les pensées et les événements minables qui avaient empoisonné sa vie aussi loin qu'elle s'en souvienne. Elle avait voulu que ses enfants aient une existence meilleure que la sienne et, en un sens, elle y était parvenue. Alors, autant qu'elle se console avec cette pensée, sinon ce n'était même pas la peine de vivre un jour de plus. Allez, elle allait préparer une bonne omelette pour le petit déjeuner de Jeanette. Cette gamine faisait preuve d'un appétit incroyable, ces derniers temps ; si ça se trouve, elle était enceinte. Bon, inutile de forcer les choses, de l'embêter avec des questions. Elles s'étaient suffisamment disputées et engueulées toute leur vie, la petite lui parlerait quand elle serait prête.

Enfin, Joanie se sentait utile à quelque chose, elle en avait bien besoin. Elle mit quelques tranches de bacon à griller : qu'il le veuille ou pas, Jon Jon partirait avec un vrai petit déjeuner dans le ventre.

Ensuite, elle se préparerait pour assister à l'enterrement de Paulie. Sans être tout à fait sûre de vouloir y aller, elle l'envisageait comme une possibilité. Il y avait bien une autre chose qu'elle voulait accomplir, mais

elle ne s'en sentait pas encore le courage de l'affronter, d'autant que Jon Jon avait tout fait pour l'en dissuader.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, son fils entra dans la cuisine. Il était beau comme un Dieu. Ah non ! elle n'allait pas se mettre à pleurer ! Même ses dreadlocks étaient seyantes ; avec ses traits fins et son élégance naturelle, ce garçon pouvait tout se permettre.

– Maman !

Mais l'odeur du bacon opéra sa magie habituelle et il se mit en passe d'avaler tout ce qu'elle lui avait préparé.

– Ils mangent du bacon, les Rastas ?

Il eut un petit rire.

– Qu'est-ce qu'on s'en fout, la mère ! Allez, remplis mon assiette, mignonne !

C'était si bon de faire comme si tout était redevenu normal, comme si Kira pouvait arriver en réclamant la même chose que son grand frère ; comme si Jon Jon pouvait lui faire goûter des petits morceaux dans son assiette. Quel gentil frère il avait été !

– Alors, t'es prêt ?

Il fit oui de la tête.

– Baxter passe me prendre dans une dizaine de minutes.

– T'es un bon gars, Jon Jon.

Il lui attrapa la main et sourit :

– J'ai été à bonne école, tu crois pas ?

Ça y est, elle allait se mettre à pleurer. Jon Jon se leva et la serra dans ses bras. Même les plus infimes attentions lui tiraient les larmes, en ce moment.

– Ecoute, maman, on n'y est pour rien, dans tout ce qui est arrivé, d'accord ? On a fait du mieux qu'on a pu, et voilà.

– Dis-moi que Paulie ne savait rien, s'il te plaît, Jon Jon, jure-moi que tu m'as dit toute la vérité.

– Oui, maman, je te promets qu’il n’était au courant de rien. Arrête de te faire du mauvais sang.

Il valait mieux laisser couler, elle acquiesça avec tristesse. Jon Jon était incapable de repenser à toute cette histoire, ça le bouleversait.

On frappa un grand coup à la porte, il bondit pour aller ouvrir. La voix forte de Baxter résonna dans l’entrée. Automatiquement, Joanie lui servit une tasse de thé.

– C’est appétissant tout ça ! dit-il avec un hochement de tête en direction de l’assiette de Jon Jon.

Elle eut un grand sourire.

– Si vous n’êtes pas trop pressé, je peux vous faire la même chose, inspecteur.

Il vint s’asseoir à table, en face de Jon Jon.

– J’ai tout mon temps, ma grande.

Elle leur prépara donc à manger, à eux trois, c’était presque devenu une habitude. Ces derniers jours, Baxter squattait pas mal chez eux et Joanie se rendait compte qu’au fond, elle l’aimait bien.

Assis à côté de sa femme, Big John savourait le même petit déjeuner que Jon Jon et Baxter. Malgré son embonpoint, Kathy avait conservé le joli visage qui l’avait séduit tant d’années plus tôt. En plus, elle avait été une bonne épouse et l’avait attendu tout le temps qu’il avait passé en cabane, sans jamais faire parler d’elle. Aujourd’hui, pourtant, elle avait le regard hagard d’une femme à qui on a enlevé son enfant préféré ; mais là, il ne pouvait rien pour elle.

Lorsqu’elle se leva pour lui passer une autre tasse de thé, il attrapa son corps volumineux et la serra dans ses bras.

– Ça va, ma belle ?

Elle tenta de lui sourire :

– Je survivrai, John. J’ai pas tellement le choix.

Intérieurement, elle se doutait que la disparition de son fils n'était pas aussi claire que ça. Big John et ses fils jouaient bien la comédie du père et des frères éplorés, mais elle les connaissait mieux qu'ils ne le pensaient. Kathy McClellan avait appris à ne pas se mêler de leurs affaires et manifestement, cette disparition en faisait partie, quoi qu'ils essayent de lui faire avaler.

Ils avaient mis la chambre de Kieron sens dessus dessous, soi-disant pour chercher des indices. Tu parles, on ne la lui faisait pas : ils cherchaient bien autre chose et, visiblement, ils l'avaient trouvé. Kieron, son dernier-né, son bébé, elle semblait être la seule à le regretter.

Pourtant, pas question de pousser les choses plus loin. Si jamais elle apprenait la vérité, elle risquait de souffrir encore bien davantage.

En atterrissant à Otopeni, l'aéroport de Bucarest, Baxter jeta des regards émerveillés autour de lui. Il était fasciné, excité comme une puce de se trouver dans un endroit qu'il n'avait jamais vu qu'au journal télévisé.

– Bon, Jon Jon, nous voilà arrivés. Reste à espérer que Little Tommy t'ait dit la vérité.

Il n'avait pas trop l'air d'y croire alors que Jon Jon, pour sa part, ne doutait pas de sa sincérité. Au bout du compte, c'était la moindre des choses.

La peur avait été une arme redoutable dans la vie de Tommy. Son père l'avait terrorisé, il avait terrifié sa mère, mais son fils avait fini par le donner, il ne fallait pas l'oublier.

Son bon sens lui avait fait comprendre qu'il n'en sortirait pas indemne et, du coup, il avait tout fait pour se protéger. On pouvait le comprendre.

– Accrochez-vous, dit-il à Baxter. On a quelques longues journées devant nous.

Mais l'inspecteur, comme un gamin, ne savait plus où donner de la tête. Pour lui, ici tout était nouveau, Jon Jon dut presque le traîner dehors

et le conduire de force jusqu'à Michael Crasna, le flic chargé de les accueillir.

Baxter serra la main du petit homme frêle et lui présenta Jon Jon. Après avoir allumé une cigarette et échangé quelques banalités sur leur vol, Michael les conduisit vers une Mercedes où attendait un certain Peter, qui devait les conduire à destination.

– Vous avez un bien beau pays, commenta Baxter sur un ton jovial.

D'un hochement de tête, Michael accepta le compliment.

– On se remet du passé. Vous savez, nous, les Roumains, on a appris à encaisser.

Il haussa les épaules et Jon Jon s'inclina devant sa discrétion.

– Où allons-nous maintenant ?

– A Rahova. Ce n'est pas un endroit très accueillant. Je préférerais vous montrer les montagnes ou vous faire visiter les quartiers de Bucarest où subsistent quelques monuments historiques. Mais le temps nous est compté. Une autre fois, peut-être.

Jon Jon opina poliment tout en sachant, comme les autres, qu'il ne reviendrait pas. Il ferma les yeux pour décourager toute tentative de conversation et essaya de se détendre. Peter le regardait dans le rétroviseur de ses yeux noirs pleins de compassion.

– Ce soir, vous serez logés à Ferentari. Ce n'est pas tellement plus agréable que Rahova mais, vu les circonstances, c'est ce qu'on a pu faire de mieux.

Une fois de plus, Jon Jon acquiesça, les yeux fermés.

Maintenant qu'ils étaient en route, Baxter s'était calmé. Cette fois, il avait bel et bien brûlé tous ses vaisseaux, mais il s'en fichait. Une chose était sûre : il avait bien fait d'accompagner Jon Jon.

Joanie pria le taxi de l'attendre et se dirigea vers le crématorium d'East London. A son grand étonnement, l'assistance était plus que clairsemée.

Dans la chapelle, Sylvia se trouvait seule. Quelques hommes mal à l'aise étaient assis un peu plus loin.

Elle s'avança vers le cercueil et plaça sa petite contribution sur le tapis placé en dessous. En sapin bon marché, le cercueil reposait sur deux tréteaux. Il avait l'air terriblement nu, avec pour seul ornement une petite croix en chrysanthèmes blancs.

Sylvia s'approcha d'un air contrit, Joanie ignorait à quoi s'attendre, mais certainement pas à ce sourire maladif.

– Vous pouvez les poser sur le couvercle, si vous voulez.

Joanie secoua la tête.

– Non, merci. Je suis juste venue en signe de respect.

– Ah bon, vous ne restez pas ?

La veuve de Paulie se moquait, la colère lui monta au nez.

– Pas aujourd'hui, ma grande. Je vois bien que vous êtes envahie par une foule d'amis, vous n'aurez pas besoin de moi.

La vanne ayant atteint son but, Joanie quitta la chapelle d'un pas de reine, ces quelques mots lui avaient fait un bien fou ! Quel dommage, quand même, pour Paulie, de partir comme ça...

Bon, mais comme il le lui répétait lui-même à tire larigot, on n'a que ce qu'on mérite. Et sa veuve n'avait visiblement aucune envie de gaspiller le moindre sou pour l'envoyer dans l'autre monde.

– Messieurs, voici Rahova.

Jon Jon ouvrit les yeux sur un paysage d'immeubles en béton et de rues sales.

– Des logements bon marché. Vous devez avoir les mêmes en Angleterre, n'est-ce pas ?

Michael essayait d'excuser son pays, c'était drôlement embarrassant.

– Bien sûr. On est arrivés ?

Le Roumain hocha la tête.

– Arrêtez-vous ici, intima-t-il au chauffeur.

Ils se garèrent dans une rue étroite.

– En regardant autour de vous, messieurs, vous constaterez que tous les rideaux, aux fenêtres, sont soit roses, soit bleus.

Baxter et Jon Jon vérifièrent d'un coup d'œil, la plupart des fenêtres avaient le même style de rideaux, la majorité étaient bleus.

– Ce sont des bordels d'enfants. La couleur indique s'il s'agit de filles ou de garçons. Les tons pastel indiquent que les enfants sont très jeunes.

Baxter et Jon Jon regardaient autour d'eux, incrédules, l'horreur de ses propos commençait à peine à les pénétrer.

– Vous vous foutez de nous ?

L'inspecteur Baxter, qui se croyait pourtant revenu de tout, n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

– J'aimerais bien, mon ami. Ces immeubles appartiennent à des Russes, nous n'avons pas le droit d'y pénétrer. Si nous en fermions un, nous risquerions d'avoir des problèmes avec nos supérieurs, ils se remplissent les poches en fermant les yeux, comme vous dites. Mais faites ce que vous avez à faire, nous vous couvrirons. Nous avons informé les propriétaires de vos intentions, ils n'y sont pas opposés. En échange, on leur accordera quelques mois de grâce.

Une femme passa dans la rue avec un petit garçon en pleurs. Elle le tança vertement, le tira par son pull-over et le gifla avant de disparaître dans un des halls d'entrée.

Michael poussa un soupir triste.

– Si on les fermait ici, ils rouvriraient ailleurs. Mais laissons là nos problèmes.

Il leur indiqua un bâtiment sinistre, de l'autre côté de la route.

– L'appartement que vous cherchez se trouve là-dedans.

– A quel numéro ?

– A l'entrée, vous verrez une enseigne indiquant « *Kindergarten* ». Une mauvaise blague qui montre bien à quel point ils nous méprisent. La

plupart des clients sont allemands ou anglais. Le type que vous recherchez s'y trouve ; c'est lui qui prend les commandes sur Internet et veille à ce qu'elles soient exécutées. Cela dit, vous avez de la chance : le Roumain pour lequel il travaille veut s'en débarrasser, il interfère dans les transactions financières.

Il eut un soupir.

– Le lys dans la fange, hein ?

L'homme avait honte de son impuissance. Jon Jon comprit qu'il avait couru un risque grave en leur fournissant l'adresse. Manifestement, il s'était mis à découvert pour eux. L'argent seul n'expliquait pas son geste ; il devait avoir d'autres motivations, plus personnelles. Il le prendrait, bien sûr, mais pourquoi pas, cet homme leur avait rendu un fier service.

Pour sa part, Michael était ravi de pouvoir les aider, ces types étaient anglais, ils seraient vite passés aux oubliettes. On avait désespérément besoin du tourisme, ici et, pour leur malheur, le tourisme sexuel en représentait une bonne part.

Baxter écrasa sa cigarette.

– Allez, on est partis !

Dans sa chambre, le patient obèse mangeait une banane et, entre chaque bouchée, mordait dans une barre de chocolat noir. Pour l'heure, c'était sa combinaison gustative préférée.

Il regarda le jardin par la fenêtre. C'était joli, ici, dans l'Essex, et tout le monde était gentil, prêt à plaisanter. C'était bientôt l'heure du thé ; la fille le laisserait manger autant de biscuits qu'il voudrait. Il avait repris son existence ponctuée par les repas ; privé de compagnie et de distraction, il était retombé dans ses vieilles habitudes.

Une ombre passa derrière lui et il fit volte-face, s'attendant à voir l'auxiliaire lui apporter son thé. Il blêmit en reconnaissant le visage de la femme qu'il aimait et craignait par-dessus tout.

– Salut, fit-elle.

Il ne répondit pas, la gorge nouée, le cœur au bord de l'explosion.

Visiblement terrorisé, il devait croire que Joanie était revenue achever ce qu'elle avait commencé.

– N'aie pas peur, Tommy, je sais que tu as vu Jon Jon, il m'a dit ce que tu as fait pour lui, que tu l'as envoyé en Roumanie. Je voulais te dire que nous t'en sommes très reconnaissants.

Elle tentait d'éviter du regard les cicatrices qui lui déformaient le visage. Les médecins lui faisaient suivre un traitement pour atténuer les brûlures, des greffes de peau, notamment, qui étaient extrêmement douloureuses. Sa joue droite était encore rouge et plissée, davantage que la gauche, ses cheveux avaient commencé à repousser, il était plus reconnaissable que l'individu de la dernière fois. Seul son regard avait changé.

Il avait les yeux hagards, remplis de terreur. Joanie tenta de le rassurer.

– Je suis venue pour te faire des excuses.

Il hocha la tête et sa face de lune se détendit soudain.

– Alors, comme ça, Jon Jon t'a tout dit ?

– Oui.

– Et tu ne m'en veux pas ?

Elle s'assit sur le lit et sourit.

– J'ai essayé, Tommy, mais je n'y arrive pas. Comment je pourrais ? Je sais à quel point tu avais peur de ton père. Je regrette seulement qu'on n'en ait pas su davantage à l'époque. Pourquoi tu ne nous as rien dit ?

– Je ne pouvais pas, Joanie. Tu comprends ça, quand même ?

L'humiliation se lisait sur son visage. Tommy ne pouvait dissimuler l'embarras dans lequel le plongeaient les agissements de son père. Mais il ne voulait rien en montrer, la douleur était trop intime. Comme il l'avait confié à Jon Jon, la merde, ça ne cesse jamais de puer, surtout là où ils habitaient. S'il avait dénoncé son père, il en aurait souffert, Joseph y aurait veillé.

– Quand il est parti comme routier, on a été soulagés, ma mère et moi. Mais en fait, c’est là qu’il a établi ses contacts. Tu sais, Joanie, j’ai fait de mon mieux.

Elle acquiesça de nouveau.

Ce pauvre Little Tommy, innocent de tout, terrifié en permanence par Joseph Thompson, l’homme qui l’avait violé, enfant, et n’avait plus cessé, des années durant. Quand, à l’adolescence, il était devenu obèse et complètement introverti, ç’avait été le seul moyen pour que cessent les agissements de son père.

Mais la cruauté de Joseph n’avait pas connu de trêve, il battait sa mère et son fils à la moindre contrariété. Cassée et affaiblie, sa femme s’était réfugiée dans les médicaments en tentant de se voiler la face, elle était consciente de ce qu’elle avait fait à son fils et cette pensée lui était intolérable. Surtout, elle ne voyait aucune issue possible.

Sur certains plans, Tommy n’avait pas connu le développement d’un adolescent normal, il était resté un enfant et avait conservé de véritables affinités avec les petits. Joseph se servait de lui sans retenue, il manipulait l’intérêt de son fils envers les jouets et les jeux d’enfants pour attirer ses proies innocentes. Lorsqu’un parent horrifié avait fini par le signaler à la police et aux services sociaux, c’était son fils qui avait tout pris. Le pauvre avait l’apparence et le comportement d’un personnage monstrueux : un ado massif qui jouait à la poupée et parlait d’une voix fluette. Quand on avait interrogé la mère, abrutie par le Valium et le gin, elle avait menti, comme le lui avait ordonné son mari. Oui, c’était vrai, son gamin avait ce genre de tendances, mais il ne voulait pas faire de mal, il était incapable de faire du mal à une mouche. Rien à voir avec le monstre qu’elle avait épousé, ce type viril, celui qui était le seul homme « normal » de la famille. Celui qui avait menacé de la rosser à mort si elle le lâchait. Alors elle obéissait, elle n’avait pas le choix.

Depuis cet épisode, ils avaient changé six fois d’adresse et cinq fois de nom. Sauf après Bermondsey : ce n’était plus la peine, Kieron et Pippy les inondaient de fric puisqu’ils avaient besoin des contacts de Joseph à l’étranger. Quant à Leigh Rowe, elle avait compris qu’elle avait tout intérêt à tenir sa langue.

Pour couronner le tout, Tommy ne s'appelait pas Tommy, mais Darren Weeks, c'était le nom par lequel on le désignait ici, dans le nouvel hôpital que Jon Jon lui payait. Dans le service, les infirmières étaient aux petits soins pour lui. Pourquoi pas, d'ailleurs ? On l'aimait bien, Darren Weeks, c'était un gentil gars qui avait toujours le sourire aux lèvres et un mot gentil pour chacun.

– Je suppose que Jon Jon va s'occuper de mon père ?

Joanie hocha la tête sans vraiment répondre. A la place, elle dit :

– C'est joli, ici, les jardins sont superbes.

La peur fit place au soulagement, il était inutile de creuser le sujet. Joanie lui avait présenté des excuses et, gentil comme il l'était, ça lui suffisait. Il avait tant besoin d'elle, de l'aimer ! Cette femme avait été la seule adulte à lui parler correctement et même bien plus, comme ils le savaient tous les deux.

Il avait trahi sa confiance, ça aussi, ils le savaient. Mais jamais il n'aurait pensé que son père et ses acolytes oseraient mettre la main sur une Brewer.

Il s'était lourdement trompé.

– J'aurais dû tout te dire depuis le début, Joanie.

– C'est sûr, mais tu ne l'as pas fait, alors mieux vaut tout oublier. Au bout du compte, tu nous as bien aidés.

Il hocha la tête et s'essuya les yeux.

Une jeune fille entra avec le thé, stupéfaite de voir que le gros Darren, comme elle l'appelait, avait de la visite.

– Une tasse de thé ?

Il hocha la tête et elle reconnut Joanie Brewer ; elle avait vu sa photo dans les journaux. Avec douceur, elle lui demanda :

– Je vous en apporte une aussi ?

D'un signe de tête, Joanie accepta.

Elle tendit la main à Tommy. Après un instant d'hésitation, il la saisit et la porta à son cœur. Comme il fondait en larmes, elle s'efforça de le consoler.

Mon Dieu, ce visage brûlé, déformé par le chagrin... Elle avait tellement honte qu'elle se sentait prête à prendre le large. Mais non, il fallait rester.

L'après-midi passa dans une atmosphère agréable et amicale. Après tout, Darren Weeks leur avait livré son père, elle lui en serait reconnaissante à jamais.

La porte de l'immeuble était ouverte, ils entrèrent sans attendre.

Jon Jon défit les boutons de son long manteau pendant qu'ils traversaient le hall. Quatre portes d'appartement y donnaient, dont une était ouverte. Ils la franchirent et découvrirent deux gamines âgées d'à peine neuf ans en compagnie d'un gamin un peu plus âgé. Les yeux caves et cernés, ils ne répondirent pas au sourire des étrangers, gardant obstinément le regard rivé au sol. Il y avait des jouets partout, mais les enfants restaient assis, immobiles et muets, sur un canapé défoncé.

Jon Jon sentit la bile lui monter aux lèvres.

Si c'était comme ça qu'on faisait des super profits, alors non merci, ce n'était pas pour lui. Paulie ne pouvait pas avoir ignoré ce trafic, il savait toujours exactement où allait son argent. Ça faisait mal de s'en rendre compte.

Il avait cru que cet homme était d'une autre envergure, il l'avait pris pour un homme de valeur.

Une des gamines posa la tête sur le bras du canapé et se mit à sucer son pouce, visiblement, elle tombait de sommeil. Ils avaient tous l'air absolument exténués.

Baxter se dirigea vers une porte, Jon Jon lui emboîta le pas. Dans la pièce, une femme d'une vingtaine d'années était en train de déshabiller une petite fille. Elle était vêtue d'un simple string et d'un soutien-gorge douteux et se retourna avec un sourire.

En y regardant de plus près, Jon Jon s'aperçut que ce corps maigrichon était celui d'une adolescente que la vie avait prématurément vieillie.

Baxter lui adressa un sourire encourageant :

– Joseph ?

Elle soupira :

– Josef ?

Il acquiesça avec un air de connivence, atrocement gêné de voir les ecchymoses qui couvraient son corps malingre. Ici, tout était sinistre, l'endroit puait l'enfant mal lavé et la dépravation. Elle leur montra une autre porte, de l'autre côté de la pièce, et ils suivirent ses indications. Elle serra la petite gamine dans ses bras ; deux sœurs, sans doute, car la ressemblance était flagrante.

La pièce suivante était une salle de bains. Dans une baignoire crasseuse, le type qu'ils connaissaient sous le nom de Joseph Thompson était allongé aux côtés d'une adolescente. Il se retourna en entendant la porte s'ouvrir. Son expression atterrée récompensa Jon Jon de son interminable et terrible quête.

– Sortez-la d'ici, ordonna-t-il.

Baxter tira la gamine de l'eau, l'enveloppa dans une serviette de toilette et l'emmena. D'un coup de pied, Jon Jon ferma la porte.

Puis, ouvrant son manteau, il en sortit un morceau de tuyau de plomb fourni par Michael Crasna.

En le tapant doucement contre sa paume, il lança :

– Tiens, tiens, quelle surprise ! Tu ne t'attendais pas à me revoir, j'imagine !

Joseph tenta de se relever, mais un coup de tuyau bien envoyé sur les rotules l'en dissuada immédiatement. Il transpirait de peur : c'était évident, il ne sortirait jamais d'ici vivant, il ne lui restait qu'à se planquer sous l'eau chaude en attendant l'inévitable.

– Comment tu m'as trouvé ?

Jon Jon lui cracha dessus avant de répondre :

– C'est ton fils qui t'a balancé. Maintenant, on sait tout. Tout sur Jesmond, Pippy et la clique de salauds que tu appelais tes amis.

– Et qu'est-ce que tu vas me faire ?

En regardant dans les yeux de cet homme, Jon Jon comprit qu'il avait désiré Kira dès qu'il avait posé le regard sur elle, il avait tout organisé pour la posséder d'une façon ou d'une autre. C'était lui, le contact anglais qui avait servi d'intermédiaire à Jesmond et Pippy, ça faisait des années qu'il se rendait dans ce pays. Joseph s'était constitué une fortune grâce à sa connaissance des lieux, persuadé que jamais personne ne le retrouverait.

Erreur.

– T'as dû croire au Père Noël, le jour où Kieron te l'a amenée à Deptford, hein ? La fille de tes rêves, sur un plateau, avoue que ça vous a fait bien rigoler ! En ce qui le concerne, t'inquiète, son père l'a envoyé dans l'autre monde. Maintenant, revenons à ta question : qu'est-ce que je vais faire de toi ?

Il fit semblant de réfléchir quelques instants, puis, s'avancant vers le type nu et tremblant, il lui tapa de nouveau dans les rotules, mais, cette fois, lui brisa l'articulation.

Il se contenta de chuchoter à Joseph qui hurlait de douleur :

– Je suis sûr que tu vas bien trouver toi-même quelque chose d'approprié. Je me trompe ?

En entrant dans l'appartement, Joanie mit, comme d'habitude, de l'eau à chauffer, puis elle s'alluma une cigarette et regarda par la fenêtre. Monika devait arriver d'une minute à l'autre avec la petite Bethany qui vivait plus ou moins chez eux, maintenant.

Jon Jon en avait profité pour quitter la maison et s'était installé chez Sippy, c'était bien, il était temps qu'il s'en aille. Dans une semaine, il aurait son propre logement, il comprenait parfaitement que sa mère ait envie de s'occuper d'une gosse dont personne d'autre ne semblait vouloir.

Joanie, elle, comprenait qu'il ne puisse pas regarder Bethany en face. Elle-même, elle avait dû faire un effort après avoir vu ces photos atroces.

Seulement, pour elle, Bethany était une victime, même si le fait que ce soit cette gamine qui ait amené Kira à Pippy la tourmentait. Tous les jours, elle se forçait à ne pas remettre le fait sur le tapis.

Kira avait lutté pour sortir de la maison de Deptford. Bourrée d'alcool et de sédatifs elle avait quand même continué à se battre. Voilà ce que Pippy avait raconté à Jon Jon avant de mourir et Joanie était fière de sa fille, fière qu'elle ne se soit pas laissée faire, malgré sa terreur. C'était bien Kira, ça, têtue comme une mule. Après ça, il était évident qu'ils ne la laisseraient pas partir vivante, elle était une Brewer, et elle avait dû le comprendre.

En fermant les yeux, Joanie tira sur sa cigarette.

On avait retrouvé le corps de Kira exactement là où Pippy l'avait indiqué. Au moins, maintenant, Joanie pourrait enterrer son enfant, c'était un vrai soulagement.

La pauvre Kira s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, si elle n'avait pas été avec Bethany cet après-midi-là, rien ne lui serait arrivé. Cela dit, ce n'était pas une raison pour accabler la fillette, Bethany n'était qu'une victime, comme sa fille. Elle avait eu bien trop peur de raconter les horreurs qu'on lui faisait subir et maintenant, elle devrait vivre avec et avec ce qu'elle avait fait, sans le vouloir, à son amie. Elle en avait pour la vie.

Une punition plus que suffisante.

Monika, elle, était ravie de laisser sa chieuse de fille à sa copine, elle n'avait pas changé. Pas gratuitement, évidemment, mais cela n'affectait pas Joanie, pas pour le moment, en tout cas.

Tout était encore trop ignoble, trop incroyable et atroce pour qu'elle parvienne à prendre du recul. Le moment viendrait, le temps guérirait certaines blessures. Du moins, elle l'espérait.

Elle attrapa son thé et s'effondra sur le canapé. Elle avait fait la paix avec Little Tommy, comme elle continuait à l'appeler, et se sentait un peu apaisée. Si elle parvenait à passer les mois à venir, elle finirait par émerger de ce gouffre de désespoir où elle se trouvait piégée.

A quatre heures et demie, Jeanette arriva de l'école et fila dans sa chambre, comme elle en avait pris l'habitude.

Joanie la suivit et l'interpella :

– Alors, t'as passé une bonne journée ?

Jeanette eut un sourire narquois :

– Figure-toi que j'étais à l'école, maman ! Comment veux-tu que j'aie passé une bonne journée !

Joanie éclata de rire.

– Je sais bien que tu étais à l'école ! Ils continuent à m'appeler, tellement ils sont surpris de te voir !

Six mois plus tôt, Jeanette aurait pris ombrage de ce genre de plaisanterie, elle les aurait considérées comme des critiques. Mais là, elle en sourit.

– En fait, ça me plaît, tu sais. Mais va pas leur dire, surtout !

– T'inquiète ! Tu veux du thé ?

Jeanette eut un grand sourire :

– Heu... Non merci.

Avec douceur, Joanie lui dit :

– Ça me faisait pareil quand je t'attendais.

Jeanette, qui était occupée à vider son cartable sur son lit, se figea aussitôt :

– Oh, m'man...

Et elle se mit à pleurer, elle qui ne savait pas comment apprendre la nouvelle à sa maman, sa gentille maman qu'elle n'avait pas su apprécier jusqu'à ces derniers mois.

– Je suis désolée...

Jeanette serra dans ses bras sa paumée de fille, contente de pouvoir l'aider, l'apaiser.

– On s'en sortira, ma biche. Sur une échelle de un à dix et vu ce qu'on a traversé, c'est pas vraiment une catastrophe d'être enceinte, tu sais.

Elle serra sa fille encore plus fort pendant que Jeanette pleurait des larmes de soulagement.

Dieu est bon. Elle l'avait si souvent entendu dire ! Parfois, parfois seulement, on disait vrai.

Jon Jon avait fini par échouer dans un bar de Ferentari, un vrai trou bourré de brutes locales et de femmes au regard fuyant et aux gros nibards avachis.

Baxter baratait une femme aux cheveux décolorés, les yeux lourdement fardés de bleu. A quel moment faudrait-il lui annoncer qu'il était en train de se draguer un travelo ? Bof, il était tellement parti qu'il ne verrait sans doute même pas la différence !

Michael et Peter ne se quittaient pas, il leur sourit en commandant une nouvelle tournée. Ils leur avaient filé cinq mille livres, histoire de distraire un peu le commissariat. C'était de l'argent bien dépensé, car ils feraient en sorte de classer le décès de Joseph Thompson sous la rubrique « mort par coups et blessures, agresseur inconnu ».

Toutes les ordures qui avaient eu affaire à lui devaient apprendre sa chute, c'était une question de justice et d'ailleurs, il fallait remercier Baxter d'avoir permis de régler ça.

Ils avaient tous picolé sans arrêt depuis le début de la soirée et, pourtant, Jon Jon ne se sentait pas ivre. Assommé, oui, mais il avait réussi ce qu'il voulait accomplir, il y avait de quoi fêter cette victoire.

Il se commanda un autre verre de Chivas Regal qu'il engloutit d'un trait. Il avait hâte de rentrer à la maison. C'était bien la première fois, depuis très longtemps, qu'il attendait quelque chose avec joie ! Finalement, il se trouva soulagé de s'en savoir encore capable.

Peter lui apporta un verre.

– A la vôtre !

Riant avec Michael, il leva son verre et répéta :

– A la vôtre !

Pour une raison ou une autre, l'expression les faisait crever de rire. Eux aussi, comme Baxter, étaient d'humeur festive.

Jon Jon but à la conclusion heureuse de sa quête et compta les heures qui lui restaient avant son retour au bercail. Il avait besoin de sa famille comme jamais, mais pas question, bien sûr, de s'en ouvrir à qui que ce soit ! Il fallait qu'il retrouve sa mère et sa sœur, qu'il s'assure qu'elles allaient bien toutes les deux.

Il avait aussi, et plus que jamais, besoin de ressentir leur amour, c'était la seule chose qui lui permettait, à présent, de ne pas perdre la tête.

OceanofPDF.com

Epilogue

Joanie et ses deux enfants étaient assis, silencieux, dans le corbillard qui les emmenait au cimetière. La journée était froide et venteuse, et ils s'emmitouflèrent dans leur manteau en sortant rejoindre le cortège.

Joanie ne quittait pas des yeux le petit cercueil blanc qui contenait le corps de sa fille. Sur un appel anonyme, la police l'avait retrouvé dans un local situé à Plaistow. Ils avaient également découvert les restes de deux enfants originaires, d'après leur denture, d'Europe de l'Est. On n'avait pu, encore, les identifier.

Jon Jon s'éloigna en voyant approcher Monika qui arborait un sourire triste aux lèvres. Il ne pouvait plus supporter ni la mère, ni la fille, mais Monika s'en fichait éperdument, elle avait été si impressionnée par la nouvelle maison de Jon Jon qu'elle le claironna une fois de plus à Joanie. Cette femme n'avait décidément aucune pudeur... Joanie se contenta de lui sourire en signe d'approbation.

Bien sûr, la maison était jolie, mais elle, Joanie, se trouvait très bien dans son vieil appartement. Elle pouvait encore y croire que Kira pouvait rentrer et ouvrir la porte à n'importe quel moment.

Bizarre, non ? Alors qu'elle était enfin en mesure de vivre dans la maison de ses rêves et d'organiser ces fameux dîners pour de vrai, elle n'en avait plus envie. Il devait y avoir un enseignement à tirer de tout cela, mais elle n'avait pas la force d'y réfléchir aujourd'hui.

Le service funéraire avait été parfait. Tous les camarades de classe de Kira étaient venus ; les voisins aussi. Il y avait des fleurs partout.

Joanie passa un bras sous celui de Jeanette et elles s'avancèrent doucement vers Jon Jon qui les attendait près de la tombe. Elles ralentirent le pas en apercevant Big John McClellan et ses deux fils aînés approcher pour leur présenter leurs condoléances.

Malgré ses dix-neuf ans, le fils de Joanie était devenu un homme important, Paulie lui avait légué ses salons de massage avant de se tirer

une balle dans la tête. Jon Jon avait commencé par refuser cet héritage, prétextant que c'était de l'argent sale, plein de sang, mais Joanie l'avait convaincu d'accepter. Paulie le leur devait bien.

En ce moment, elle préférait penser à lui comme à celui qui avait été son mac, le type qui l'avait fait trimer comme une vache tant qu'il avait pu en tirer profit. Une vie de minable menée par un nul.

C'était plus facile comme ça.

Jasper était là, lui aussi, il tenait Jeanette par la main et Joanie l'acceptait. Après les événements de ces derniers mois, l'amour, sous n'importe quelle forme, était devenu un précieux trésor. Comme personne ne pouvait supporter Jeanette, autant s'habituer à voir son compagnon dans les parages, d'autant plus qu'il avait mis sa fille enceinte. Jon Jon n'en savait rien encore, elle attendait la bonne occasion pour lui annoncer la nouvelle.

Domage, c'était arrivé juste au moment où Jeanette avait décidé de retourner à l'école. Cela dit, elle parlait de faire venir quelqu'un pour la faire travailler à domicile pendant que Joanie garderait le petit. C'était toujours ça de pris.

Du coin de l'œil, Joanie vit arriver Baxter dans son costume sombre. Depuis pas mal d'années, elle avait remarqué que les gars de la Crim' savaient faire honneur aux enterrements, ça leur permettait de surveiller l'assistance tout en faisant leurs condoléances. Il ne risquait pas d'apprendre grand-chose, aujourd'hui. Il fallait lui rendre justice : Baxter s'était décarcassé pour eux, en Roumanie, alors que ses supérieurs gardaient les yeux fermés. Sans doute à cause d'une bonne petite clause dans le testament de Paulie.

Pour le grand public, la police était toujours à la recherche du meurtrier de Kira et des autres enfants, seuls les condés et les voisins étaient au parfum. Sylvia avait enterré son époux dans une tombe anonyme ; Pippy Light et Kieron n'en avaient même pas une pour rappeler leur disparition d'ailleurs passée inaperçue. La police savait pertinemment qui avait soldé les comptes, mais Jon Jon les avait inondés de généreuses contributions, l'ensemble serait donc enterré en toute discrétion.

Joanie gérait maintenant le salon d'Ilford, elle s'occupait de près des filles et de leurs vies, tentait de ne pas trop picoler et de garder Bethany sur le droit chemin.

La gamine venait de fêter ses douze ans et devenait aussi imposante que sa mère. Vu sa taille et sa précocité, elle risquait fort de vite mal tourner, Joanie devait veiller au grain. Elle le ferait car, à sa manière, la petite avait aimé Kira.

Jon Jon surveillait Joanie du coin de l'œil. A sa grande fierté, elle faisait bonne figure. Après la découverte des restes du corps de Kira, ils avaient traversé des moments difficiles, l'enquête avait été un cauchemar permanent. Il avait interdit à Jeanette et sa mère de s'en approcher et grâce au Ciel, elles l'avaient écouté. Les McClellan avaient été très présents et avaient tout arrangé en coulisses. Le dernier legs de Paulie, autrement dit le commissaire principal David Smith, était maintenant leur homme de paille. Pas question de balancer qui que ce soit.

Finalement, ce jour qu'ils avaient tous tant redouté était arrivé : celui où ils devraient dire au revoir à la petite Kira. Il constata avec soulagement que les choses se passaient bien mieux qu'ils ne l'avaient tous espéré.

Jon Jon regarda les gens qui se tenaient autour de lui : même la présence de Jasper le laissait indifférent. Big John lui avait enseigné à mettre les choses à leur place, à se maîtriser. De même, il avait appris que si quelque chose devenait trop insupportable, il y avait toujours une solution : un homme de sa pointure pouvait se payer un sbire pour régler le problème à sa place. Il fallait donc se montrer patient, voir comment les choses allaient tourner et laisser à Jeanette une chance d'être heureuse. Dieu sait qu'elle le méritait.

Sippy et Earl se tenaient à l'écart avec leurs copains. Il les vit se refiler un joint en douce avant la mise en terre. Leur geste lui tira un sourire : ce n'était pas un manque de respect ; pour eux, l'herbe était sacrée, elle avait toute sa place dans ce genre de situation.

Il lui restait quelques tâches à régler, quelques dettes à payer, mais, l'un dans l'autre, tout rentrait dans l'ordre. Il faut tourner la page, disent certains. Lui, il préférait penser à une sorte de consentement.

Il se mit à pleuvoir, un fin crachin pénétrant. Un des hommes présents dans l'assemblée, quoique malade, avait ignoré les consignes des médecins et insisté pour venir : ouvrant son parapluie, Jon Jon se dirigea vers Darren Weeks qui se tenait à l'écart. Pour les habitants de la cité, il était resté « Little Tommy », un homme à qui ils refusaient de se voir associés, et c'était un des problèmes que Jon Jon désirait régler.

Il leva son parapluie et le tint au-dessus de leurs deux têtes. Vu la masse de son compagnon, il s'agissait plus d'un réflexe symbolique que d'autre chose, mais pour Darren c'était un geste inestimable.

– Merci, Jon Jon.

– Je t'en prie.

Ils étaient devenus le point de mire de l'assistance. Par son attitude, Jon Jon avait réussi à leur faire savoir à tous que Darren Weeks avait autant que quiconque le droit de se trouver ici. Plus que beaucoup d'autres, en fait.

Quand le moment de faire leurs derniers adieux à Kira fut venu, Jon Jon se serra contre sa mère. Les sanglots bruyants de Jeanette rappelèrent à Joanie ce que lui disait autrefois sa propre mère : il ne faut pas pleurer quand on est enceinte car les larmes tarissent les eaux qui entourent le bébé. Elle faillit le lui répéter à voix haute, mais se retint à temps.

Pourvu que ce soit une fille, il leur fallait un être pur et sans souillure qu'ils puissent aimer. Une petite fille, ce serait parfait.

Baissant les yeux sur le cercueil de sa petite Kira, elle lui dit silencieusement adieu. La pluie s'arrêta brusquement et un rayon de soleil pâle troua les nuages. Une bénédiction envoyée par Kira, sans aucun doute.

Joanie regarda les filles du salon, elles étaient toutes vêtues de noir et leurs visages maquillés affichaient la même expression solennelle. Même Caro la Flemme était venue. Le cimetière était envahi par la foule, les gens se pressaient par centaines à l'enterrement de sa petite.

Comme le disait Jon Jon, même si on n'oublie jamais une chose aussi atroce, la joie et le bonheur d'autrefois vous laissent quand même des souvenirs heureux. Elle ne devait pas se laisser obséder par cette mort

effroyable, il fallait qu'elle pense à la vie de Kira, aussi courte qu'elle ait été.

Se souvenir de son rire, de cet amour débordant...

Il fallait se reconstituer d'autres souvenirs, en espérant qu'un jour ils deviendraient aussi précieux que les anciens.

Oui, Jon Jon avait raison, c'était ce qu'elle allait faire.

- [1](#) . « Skunk » : putois, en anglais. (*Les notes sont de la traductrice.*)
- [2](#) . Boxeur célèbre et populaire.
- [3](#) . Célèbre présentateur d'émissions de télévision, jeux, variétés et comédies.
- [4](#) . Pâte à tartiner à base de levure, très populaire en Angleterre.
- [5](#) . Série américano-canadienne basée sur la série anglaise du même nom, racontant la vie d'un groupe d'hommes gays à Pittsburgh.
- [6](#) . Genèse, 1, 9-10.
- [7](#) . Célèbre présentateur de la radio et la télévision britannique.
- [8](#) . Talk-show britannique animé par Trisha Goddard et consacré aux problèmes familiaux, aux relations entre adultes et adolescents.
- [9](#) . Entre 1967 et 1987, Frederick West et sa femme Rosemary torturèrent, violèrent et tuèrent au moins douze fillettes à leur domicile de Gloucester. Rose tua également la fille de son mari, alors que ce dernier était incarcéré pour vol. Frederick West se suicida en prison avant l'ouverture de son procès, en 1995. Sa femme n'avoua jamais et fut condamnée, pour dix meurtres, à la prison à vie, sans aucune possibilité de libération. Leur maison fut intégralement détruite et brûlée, afin d'empêcher tout commerce de souvenirs macabres.
- [10](#) . British National Party, parti d'extrême droite fascisant.
- [11](#) . Policier, leader du BNP.
- [12](#) . InterCity Firm : supporters du club de football de West Ham, réputés pour la violence de leur comportement.
- [13](#) . Personnage extraterrestre de la série britannique « Doctor Who ».
- [14](#) . Célèbre feuilleton fleuve de la BBC.
- [15](#) . Accusé en 1974 du meurtre de son épouse, de ses enfants et de leur nurse, Lord Lucan est devenu une figure de légende en Angleterre en disparaissant sans laisser de traces. En dépit de nombreux témoignages plus ou moins fantaisistes faisant état de sa présence dans diverses parties du monde, il demeure à ce jour introuvable.
- [16](#) . Pseudonyme du comédien afro-américain Laurence Tureaud, célèbre pour ses rôles dans les séries télévisées des années quatre-vingts, notamment « Agence tous risques ».
- [17](#) . Chanteuse anglaise de R & B.
- [18](#) . Club masculin londonien très couru.
- [19](#) . Créateur de la télé-réalité, Jerry Springer n'hésite devant le choix d'aucun sujet pour faire monter son audimat (combats de nains, mariages incestueux, etc.).

[20](#) . La star américaine Justin Timberlake n'adressa plus la parole à sa compagne, Janet Jackson, dont un sein avait été accidentellement découvert au cours du Super Bowl, en 2004.

[21](#) . Actrice, animatrice de télévision et femme d'affaire américaine redoutable, Joan Rivers est célèbre pour son extraordinaire bagout et les multiples interventions de chirurgie esthétique qu'elle a subies.

[22](#) . Chaîne de restauration rapide plus ou moins équivalente aux « Flunch » que nous connaissons.

[23](#) . Plaisanteries concernant deux journalistes friands de scandales. D'origine pakistanaise, Martin Bashir est célèbre pour ses « gaffes » et, surtout, pour ses entretiens avec Michael Jackson qui ont nourri les rumeurs sur les tendances pédophiles du chanteur. Chris Tarrant, lui, présente la version anglaise de « Qui veut gagner des millions ».

[24](#) . Journaliste de la BBC connu pour son impertinence, voire son irrévérence. En anglais, l'adjectif « paxmanesque » fait référence à sa manière agressive d'interviewer les gens.

[25](#) . Station de radio britannique très populaire chez les jeunes, qui a notamment soutenu et fait connaître le groupe d'Acid Jazz Jamiroquai.

[26](#) . Salon annuel d'exposition canine.

[27](#) . Homme de télévision et présentateur des résultats de la National Lottery, le dimanche soir.

[28](#) . Feuilleton américain intitulé, en français, « La cour de récré ».

[29](#) . Traduction littérale : « Il commence à faire chaud, ici, allez, enlève tous tes vêtements. »

OceanofPDF.com

MARTINA COLE

Jolie poupée
roman



fayard

OceanofPDF.com